PERKINS LIBRARY

Duke University

Rare Books

276c

Digitized by the Internet Archive
in 2011 with funding from
Duke University Libraries

http://www.archive.org/details/examendumatria02berg

276c

EXAMEN

DU

MATÉRIALISME:

OU

RÉFUTATION DU SYSTÉME DE LA NATURE.

Par M. BERGIER, Docteur en Théologie, Chanoine de l'Eglise de Paris, de l'Académie des Sciences, Belles-Lettres & Arts de Besançon.

An Natura mentis & cogitationis expers hæc efficere potuit, quæ non modò ut fierent ratione eguerunt, sed intelligi qualia sint sine summâ ratione non possunt? Cicero, de Nat. Deor. l. 2, n. 115.

TOME SECOND.

Deux Volumes *in*-12 reliés, 6 liv.

A PARIS,

Chez HUMBLOT, Libraire, rue S. Jacques, entre la rue du Plâtre & celle des Noyers, près S. Ives.

M. DCC. LXXI.

Avec Approbation & Privilège du Roi.

E
RBR
B498
t.2

TABLE
DES CHAPITRES
ET
DES MATIERES
Contenus dans le Tome second.

SECONDE PARTIE.

De la Divinité ; des Preuves de son existence ; de ses Attributs ; de la Maniere dont elle influe sur le bonheur des Hommes.

CHAPITRE PREMIER.
Origine de nos idées sur la Divinité.

§. 1. FOLLE *entreprise des Incrédules de vouloir détruire la Religion* Page 1
§. 2. *La notion d'un Dieu est-elle venue de l'ignorance ou de la crainte ?* 5
§. 3. *Preuves du contraire.* 11
§. 4. *Autres preuves.* 15
§. 5. *L'homme n'a jamais adoré la matiere.* 20
§. 6. *Fausses notions du culte extérieur.* 24
§. 7. *Origine du Sacerdoce.* 29
§. 8. *Pour prouver l'existence de Dieu, nous n'argumentons point sur notre ignorance.* 33
§. 9. *Il est évident que tout n'est pas nécessaire.* 39

CHAPITRE II.

De la Mythologie & de la Théologie.

§. 1. *Fausses idées de l'Auteur sur l'idolâtrie.* 45
§. 2. *La Religion n'eſt point l'ouvrage des Légiſlateurs.* 49
§. 3. *Ni des Philoſophes.* 53
§. 4. *Dieu n'a point été imaginé ſur le modéle de l'homme.* 58
§. 5. *Vaines opinions des Philoſophes.* 62
§. 6. *Objections ſur l'origine du mal.* 65
§. 7. *Fauſſes déclamations contre la Providence.* 68

CHAPITRE III.

Y a-t-il de la confuſion & de la contradiction dans les idées de la Théologie ? De l'Origine du mal.

§. 1. *Haine des Incrédules contre la Religion.* 74
§. 2. *Les Théologiens n'ont point forgé les myſteres.* 76
§. 3. *Les Attributs de Dieu ne ſont point des négations ni des contradictions.* 78
§. 4. *Principes néceſſaires pour expliquer l'origine du mal.* 82
§. 5. *Sur le mal phyſique.* 88
§. 6. *Sur le mal moral & ſur la liberté.* 93
§. 7. *Objections ſur ce ſujet.* 99
§. 8. *Dieu commet-il des injuſtices ?* 105
§. 9. *L'idée de Dieu peut-elle cauſer du mal ?* 110
§. 10. *Il n'y a point de partialité en Dieu.* 113
§. 11. *Calomnies des Athées contre la Religion.* 118

CHAPITRE IV.

Examen des preuves de l'exiſtence de Dieu données par Clarke.

§. 1. ABRÉGÉ *de ces preuves.* 122
§. 2. *Objection contre le conſentement de tous les hommes.* 126
§. 3. *Autres objections.* 131
§. 4. 1e Propoſition de Clarke : *Il y a un Etre néceſſaire ou éternel.* 138
§. 5. 2e Propoſition. *Il eſt indépendant & immuable.* 141
§. 6. 3e, 4e, 5e Propoſition. *Il exiſte par lui-même : il eſt incompréhenſible.* 144
§. 7. 6e Propoſition. *Il eſt infini & préſent par-tout.* 7e. *Il eſt unique.* 147
§. 8. 8e Propoſition. *Il eſt intelligent.* 152
§. 9. 9e Propoſition. *Il eſt un agent libre.* 10e. *Il eſt tout-puiſſant.* 11e. *Infiniment ſage.* 12e. *Il a toutes les perfections.* 158
§. 10. *L'Etre néceſſaire n'eſt point matiere.* 166
§. 11. *Les attributs de Dieu ne conviennent point à la matiere.* 170

CHAPITRE V.

Examen des preuves de l'exiſtence de Dieu données par Deſcartes, Malebranche & Newton.

§. 1. INFIDÉLITÉ *de l'Auteur à l'égard de Deſcartes.* 178
§. 2. *Et de Malebranche.* 183

§. 3. *Raisonnemens de Newton.* 186
§. 4. *Sur l'ordre de l'Univers.* 190
§. 5. *Objection sur les maux des êtres sensibles.* 196
§. 6. *Comparaison de l'Univers à une montre.* 200
§. 7. *Sur les causes aveugles.* 206
§. 8. *Sur les effets du hasard.* 212
§. 9. *Contradictions de l'Auteur.* 215

CHAPITRE VI.

Idées naturelles de la Divinité.

§. 1. *La matiere même nous donne l'idée de Dieu.* 218
§. 2. *L'idée de l'esprit est aussi ancienne que le monde.* 222
§. 3. *Contradiction de l'Auteur sur la matiere & sur le hasard.* 224
§. 4. *Répétition des mêmes objections.* 228
§. 5. Idem. 233

CHAPITRE VII.

Du Théisme ou du Déisme ; du système de l'Optimisme & des Causes finales.

§. 1. *La Religion porte sur des preuves de sentiment.* 239
§. 2. *La différence des opinions sur la nature de Dieu ne prouve rien.* 242
§. 3. *Objections déja réfutées.* 245
§. 4. *Nous ne demandons point à Dieu des miracles dans nos prieres.* 248
§. 5. *Objections contre la Providence.* 251
§. 6. *Sur l'Optimisme.* 256

§. 7. *L'Athéisme vient d'un mauvais cœur.* 259
§. 8. *Le Déisme n'a aucuns principes sûrs ; il doit nécessairement dégénérer.* 263
§. 9. *Les Déistes ne s'accordent point ; ils raisonnent mal.* 267
§. 10. *Ils sont sujets au schisme & à l'intolérance.* 270
§. 11. *Leurs principes conduisent à l'Athéisme.* 272

CHAPITRE VIII.

Examen des avantages qui résultent pour les hommes de leurs notions sur la Divinité, ou de leur influence sur la morale, sur la politique, sur les sciences, sur le bonheur des Nations & des individus.

§. 1. *Il n'est point de Nations policées sans Religion.* 275
§. 2. *La notion d'un Dieu ne porte point au crime.* 281
§. 3. *Ni à l'intolérance.* 284
§. 4. *Les passions sont la vraie source des crimes.* 288
§. 5. *Déclamation contre les Prêtres & contre les Souverains.* 293
§. 6. *Sur les fonctions & les priviléges du Clergé.* 298
§. 7. *Sur l'éducation.* 303
§. 8. *Sur les crimes contraires à la Religion.* 306
§. 9. *Elle ne porte point au mal.* 309

CHAPITRE IX.

Les notions théologiques ſont la vraie baſe de la morale. Parallèle de la morale chrétienne & de la morale naturelle. La Théologie ne nuit point aux progrès de l'eſprit humain.

§. 1. *Sentimens naturels à l'homme.* 314
§. 2. *Vrais fondemens de la morale naturelle.* 319
§. 3. *Fauſſes objections contre la morale religieuſe.* 323
§. 4. *Contradictions des Matérialiſtes ſur la morale.* 327
§. 5. *Parallèle de la morale naturelle avec la Religion.* 332
§. 6. *De la morale politique.* 339
§. 7. *La Religion a conſervé les ſciences.* 342

CHAPITRE X.

Les hommes ne peuvent-ils rien conclure des idées qu'on leur donne de la Divinité ? L'inconſéquence de leur conduite prouve-t-elle quelque choſe ?

§. 1. *Les Matérialiſtes n'ont point détruit les preuves de l'exiſtence de Dieu.* 347
§. 2. *Son eſſence eſt ſuffiſamment connue.* 351
§. 3. *Les inſtructions des Prêtres ne ſont pas ſuſpectes.* 355
§. 4. *Dieu s'eſt aſſez manifeſté à tous les hommes.* 359

§. 5. *Ses attributs sont le fondement de la Religion.* 362
§. 6. *L'erreur des Athées n'est pas pardonnable.* 365
§. 7. *L'abus de la créance opposée ne prouve rien.* 367
§. 8. *L'Athéisme est l'effet de l'ingratitude.* 373
§. 9. *Il ne peut être l'opinion du genre humain.* 377

CHAPITRE XI.

Examen de l'apologie que l'Auteur a voulu faire de ses sentimens. De l'Impiété. Existe-t-il des Athées ?

§. 1. *RIEN ne peut excuser l'Athéisme.* 381
§. 2. *Il n'est appuyé sur aucun fondement.* 384
§. 3. *Récrimination ridicule contre les Théologiens.* 388

CHAPITRE XII,

L'Athéisme est-il compatible avec la Morale ?

§. 1. *L'ATHÉISME anéantit toutes les vertus.* 391
§. 2. *Foiblesse des motifs qu'il fournit pour éviter le mal.* 395
§. 3. *Il n'a point de morale fixe.* 402
§. 4. *L'inconséquence des hommes dans leur conduite ne peut lui servir d'excuse.* 408
§. 5. *En établissant la vertu sur l'intérêt, on la détruit.* 412
§. 6. *Les Athées sont des hommes dangereux.* 418
§. 7. *En avouant que l'Athéisme n'est pas fait pour le peuple, ils en reconnoissent la fausseté.* 422

CHAPITRE XIII.

Des Motifs qui portent à l'Athéiſme. Ce Syſtême n'eſt-il point dangereux ? Peut-il être embraſſé par le Vulgaire ?

§. 1. *Les Athées avouent que leur ſyſtême eſt un effet des paſſions & d'un intérêt caché.* 429
§. 2. *Il vient d'un cœur ulcéré.* 432
§. 3. *Ces motifs ne peuvent enfanter que des erreurs.* 435
§. 4. *L'Athéiſme rend les hommes méchans ou les ſuppoſe tels.* 441
§. 5. *Il ne peut point y avoir de Nation Athée.* 446
§. 6. *Les Incrédules cherchent la liberté & non la vérité.* 449
§. 7. *Ils prévoient le peu de ſuccès de leurs efforts contre la Religion.* 453

CHAPITRE XIV.

Récapitulation de la ſeconde Partie. Abrégé du Code de la Nature.

§. 1. *Tableau des contradictions de la ſeconde Partie.* 460
§. 2. *Haine que tous les hommes ont pour l'Athéiſme.* 469
§. 3. *Langage inſenſé que l'Auteur prête à la Nature.* 472
§. 4. *Leçons plus ſenſées que nous fait la Religion.* 476

Fin de la Table du Tome II.

EXAMEN

EXAMEN
DU
MATÉRIALISME:
OU
RÉFUTATION DU SYSTÊME DE LA NATURE.

****

SECONDE PARTIE.

De la Divinité ; des preuves de son existence ; de ses attributs ; de la maniere dont elle influe sur le bonheur des hommes.

CHAPITRE PREMIER.

Origine de nos idées sur la Divinité.

§. I.

Depuis si long-temps que les incrédules employent leur éloquence & leur malignité à déclamer contre les erreurs & les maux

du genre humain, contre ceux qui sont occupés à l'enseigner & à le gouverner; ils auroient dû essayer de former une république selon leurs idées, de policer & de rendre heureux quelques-uns de ces peuples sauvages, sur lesquels les Souverains ni les Prêtres n'exercent point encore leur empire. Nous serions en état de juger de l'Athéisme par ses effets; l'expérience, ce guide infaillible, auquel ils ne cessent de nous renvoyer, nous donneroit plus de lumieres que toutes les spéculations, nous forceroit peut-être de rendre hommage à un système que tous les hommes se sont obstinés jusqu'ici à rejetter. Puisque la Religion a rendu misérables toutes les Nations qui lui sont soumises, le zèle philosophique ne doit pas négliger l'occasion d'arrêter ses conquêtes ou de les prévenir. Lorsque les hommes l'ont sucée avec le lait, il est trop difficile de les en détacher. Depuis un siécle que des génies supérieurs ont formé le projet de la détruire, leurs travaux ne sont pas encore fort avancés; il est même dangereux que l'on ne commence à s'ennuyer de leurs clameurs: le parti le plus prudent seroit de nous abandonner à notre mauvais sort, de porter à des hommes, encore exempts de préjugés, la lumiere dont notre indocilité nous rend indignes.

Il y a peu à gagner sur l'esprit des vieil-

lards, & déja le genre humain a vieilli dans ſes opinions ſur la Divinité. Une Religion que nous tenons de nos Peres, par une tradition ſuivie depuis le commencement du monde, qui eſt depuis dix-ſept ſiécles en poſſeſſion de régner ſur nos climats, ſemble avoir acquis, par ſes rides vénérables, une eſpéce de droit à nos reſpects : Dans tous les temps elle a vu frémir contr'elle, des Philoſophes armés de ſophiſmes & de calomnies : leurs Livres ont péri ; elle a conſervé ſes Temples & ſes Autels. Il paroît que le temps de ſa chute n'eſt pas encore arrivé : Que ſçait-on méme ſi la ſecouſſe momentanée qu'elle éprouve, n'affermira pas ſon empire ? Des hommes, moins intrépides que nos Incrédules, auroient été découragés par le mauvais ſuccès de leurs prédéceſſeurs.

Ce n'eſt pas aſſez d'accumuler contr'elle, des objections & des reproches, il faut mettre quelque choſe à ſa place, former une hypothèſe plus vraie ou plus probable, un ſyſtéme plus analogue aux beſoins & aux idées de l'humanité. C'eſt le grand ouvrage auquel la Philoſophie a travaillé en vain juſqu'ici. Elle nous avoit enſeigné d'abord le Déiſme ou la Religion naturelle, comme la ſeule qui convenoit à l'homme & qui pouvoit le rendre heureux : aujourd'hui, dépitée contre ſon propre ouvrage, elle

s'occupe à le détruire ; elle prétend que l'Athéiſme, le Matérialiſme, l'Irreligion abſolue eſt la ſeule doctrine vraie, le ſeul remede ſouverain aux maux de l'humanité, la ſeule ſource du bonheur.

Puiſqu'elle s'eſt trompée dans ſa premiere prétention, il y a lieu de craindre qu'elle ne ſoit encore abuſée dans le nouveau parti qu'elle a pris ; nous ne pouvons plus nous fier à ſes promeſſes. Nous avons vu, dans la premiere partie de cet Ouvrage, que le Matérialiſme, loin d'être appuyé ſur des raiſons ſolides, n'a pas même de preuves apparentes ; qu'il n'eſt établi que ſur des abſurdités, ſur des contradictions, ſur un abus groſſier des termes ; que pour l'embraſſer, il faut fermer les yeux à la lumiere naturelle, s'expoſer aux plus terribles conſéquences ; que ſi ce dangereux ſyſtême s'introduiſoit dans la ſociété, il la ſapperoit par les fondemens, déchaîneroit contr'elle toutes les paſſions, établiroit l'anarchie, réduiroit par degrés les peuples à la vie brutale & ſauvage.

Quelques accuſations que les incrédules puiſſent former contre la Religion, ils ne prouveront jamais qu'elle ſoit capable de produire d'auſſi triſtes effets : l'expérience, l'état préſent de la ſociété ſont ſon apologie ; il faut avoir renoncé au ſens commun, pour oſer faire un parallèle entre ce

que nous ſommes & ce que nous deviendrions, ſi malheureuſement nous tombions dans l'Athéiſme. Mais l'Auteur que nous examinons, n'avoit plus rien à riſquer, après avoir écrit ſon premier volume : quand on a pu braver, comme il l'a fait, l'évidence naturelle, la voix de la raiſon & de la conſcience, on peut tout oſer. Il a même, dans ſa ſeconde partie, un avantage qu'il n'avoit pas dans la premiere ; il étoit alors queſtion d'établir un ſyſtême & de le prouver : cela n'eſt pas aiſé ; & notre Philoſophe y a très-mal réuſſi. A préſent il ne s'agit plus que d'attaquer la Religion ; il ne faut pour cela que de la malignité, & c'eſt à jouer ce perſonnage, que les Incrédules triomphent ordinairement. L'Auteur avoit des modéles, il les a exactement ſuivis ; ſi l'on excepte ce qu'il a dit dans le quatriéme & le cinquiéme Chapitre, tout le reſte eſt copié preſque mot à mot de *la Contagion ſacrée*, & de l'*Eſſai ſur les Préjugés*. Il examine l'origine, les dogmes, les preuves, les effets de la Religion : il n'eſt aucun de ces divers objets ſur lequel on ne puiſſe répandre des nuages. Avec un peu d'attention & de droiture, nous parviendrons aiſément à les diſſiper.

§. 2.

Il ſe propoſe de montrer, dans ſon pre-

mier Chapitre, que la croyance d'un Dieu, & l'habitude de lui rendre un culte, ſont nés de l'ignorance des hommes encore preſque ſauvages & peu inſtruits des cauſes naturelles ; c'eſt le ſentiment de leurs maux qui les a fait recourir à une puiſſance inviſible qu'ils ont cru capable de les ſecourir ; c'eſt la crainte & l'abattement où ils ont été réduits par les déſaſtres & les révolutions ſurvenues dans la nature, dont on retrouve encore les veſtiges ſur la face du globe. Tel eſt le ſyſtême adopté par la plupart des Auteurs qui ont écrit contre la Religion (*a*).

Avant de diſcuter ces différentes cauſes, il eſt à propos de faire quelques obſervations. 1°. S'il eſt vrai que plus l'homme eſt ignorant & ſtupide, plus il eſt ſuperſtitieux (*b*), c'eſt mal-à-propos que certains critiques ont voulu chercher dans un autre hémiſphere, des peuples ſauvages qui ne connuſſent point Dieu, qui n'euſſent aucune Religion, pour tirer de leur ignorance une induction contre le conſentement général de tous les hommes, qui prouve l'exiſtence d'un Dieu. Ces critiques imprudens ſoutenoient qu'il y a des

(*a*) Lucrèce, liv. 1, ℣. 152 ; liv. 5, ℣. 83 & 1217. Contagion ſacrée, ch. 1. Eſſai ſur les préjugés, ch. 7. Les trois Impoſteurs, c. 2, n. 1. Philoſophie de l'Hiſtoire, c. 5, p. 16. Dictionnaire Philoſophique, art. *Religion*.

(*b*) Page 6.

peuples tellement barbares, qu'ils n'ont point de Religion. Notre Philosophe prétend au contraire que plus ils sont barbares, plus ils sont portés à se faire une Religion. L'on n'exigera point de nous la conciliation de deux jugemens si opposés; c'est à nos adversaires de s'accorder.

2°. L'Auteur attribue la Religion à une source moins odieuse, que ceux qui ont avancé qu'elle est l'ouvrage de l'imposture, & un moyen dont quelques fourbes adroits se sont servis pour subjuguer les peuples & pour les ranger sous leurs loix. L'homme a puisé la croyance d'un Dieu dans le sentiment de ses besoins, de sa foiblesse, de son impuissance; dans la vue des phénomenes qui l'ont effrayé ou étonné, dans l'émotion que lui ont causé des événemens, dont les uns ont excité en lui le trouble & la douleur, les autres l'amour, l'admiration, la reconnoissance (*a*). Il n'a donc pas été besoin que des imposteurs prissent la peine de le séduire; il est parvenu de lui-même à la connoissance d'un Dieu; la Nature seule lui a servi de maître. Nous n'avions pas lieu d'attendre une théorie aussi favorable à la Religion; nous reconnoissons volontiers que l'Auteur a mieux pensé

(*a*) Page 19.

sur son origine, que la plupart des Incrédules. Si la Religion étoit l'ouvrage des hommes, nous ne pourrions lui assigner une source plus honorable, ni plus conforme à la marche de la Nature.

3°. En supposant pour un moment que la croyance d'un Dieu soit une erreur, il s'ensuit du moins que c'est une erreur nécessaire & inévitable, sur-tout dans le système de la fatalité; il étoit impossible à l'homme de n'y pas tomber, puisque c'est la Nature même qui l'y a conduit. Quand on viendroit à bout aujourd'hui de lui arracher cette persuasion, il ne manqueroit pas d'y revenir bientôt : les hommes seront toujours ignorans & foibles; ils auront toujours des besoins à satisfaire & des maux à déplorer; il y aura toujours dans la Nature des phénomenes capables de les étonner ou de les effrayer, de les réjouir ou de les attrister : tant que subsisteront les causes qui ont rendu l'homme religieux, l'effet s'ensuivra certainement. L'Auteur, toujours très-exact à se condamner, le reconnoît formellement. « Les anciennes ré» volutions de la Terre, dit-il, ont fait » éclore ses premiers Dieux; de nouvelles » révolutions en produiroient de nouveaux, » si les anciens venoient à s'oublier » (*a*). Y

(*a*) Chap. 10, p. 317. Contagion sacrée, ch. 14, p. 146.

a-t-il du bon ſens à vouloir détruire une croyance à laquelle le genre humain eſt néceſſairement entraîné ?

4°. L'Auteur confond la connoiſſance d'un ſeul Dieu avec le Polythéiſme, la vraie Religion avec les fauſſes. Nous convenons que le Polythéiſme & l'idolâtrie ſont nés de l'ignorance & de l'admiration ſtupide des cauſes naturelles; que l'homme, après avoir perdu le fil de la tradition primitive, adora d'abord les Elémens (*a*); que les ſuperſtitions, les préſages, les ſacrifices de ſang humain, ont eu l'origine que l'Auteur leur aſſigne; & nous avons ſoutenu ce ſyſtême dans un autre Ouvrage (*b*). Mais il eſt faux que les hommes ainſi égarés d'abord, ſoient parvenus enſuite par leurs réflexions à la connoiſſance d'un ſeul Dieu, *d'un ſeul Agent, d'une Intelligence ſouveraine* à laquelle ils ont ſoumis la Nature (*c*). L'Hiſtoire & les monumens de tous les peuples dépoſent contre cette aſſertion. Ce ſeroient les peuples policés qui auroient adoré un ſeul Dieu, pendant que les peuples ſauvages ſeroient demeurés dans l'idolâtrie. Tout au contraire, nous voyons les Nations les plus éclairées, les Egyptiens, les Grecs, les Romains obſ-

(*a*) Page 16.
(*b*) Origine des Dieux du Paganiſme, Diſc. Prélim.
(*c*) Page 16. Contag. ſacrée, chap. 3, p. 52.

tinés à persévérer dans le Polythéisme, pendant que les Juifs seuls adoroient un Dieu unique. Les Philosophes, loin d'avoir découvert le dogme de l'unité de Dieu, l'ont rejetté, lorsqu'il a été prêché par les Apôtres.

Le genre humain n'a donc point passé de l'erreur à la vérité; au contraire, il est tombé de la vérité dans l'erreur (*a*). L'Histoire authentique de son origine atteste que Dieu s'étoit révélé aux premiers hommes, & que cette tradition s'est conservée chez les descendans des Patriarches. C'est en s'éloignant de cette source primitive, que les hommes se sont livrés à tous les égaremens dont l'Auteur a fait le détail; & leur erreur a été volontaire. Ils ne se sont pas corrigés en devenant plus éclairés; ils ont même sévi contre les Prédicateurs du Christianisme qui ont voulu les détromper. La théorie de notre Philosophe sur l'origine & les progrès de la Religion est contredite par tous les anciens Auteurs, sacrés & profanes.

5°. Dans le Ch. 13, l'Auteur conviendra que c'est *la crainte importune* d'un Dieu vengeur, qui est la principale source de l'Athéisme. Il seroit fort singulier que la croyance d'un Dieu fût née de la même source, & que

(*a*) Voyez l'Histoire des Causes premieres, par M. Bateux, p. 114, 185 & 399.

la crainte eût enfanté tout-à-la-fois la Religion & l'Irreligion.

Après ces préliminaires, que l'importance de la matiere exigeoit, le Chapitre que nous examinons ne peut plus faire aucune difficulté.

§. 3.

Le besoin est le premier des maux de l'homme, mais mal nécessaire, pour que l'homme puisse conserver son être, & exercer son activité. C'est à nos besoins que sont dûs nos desirs, nos passions, l'exercice de nos facultés corporelles & intellectuelles : ce sont nos besoins qui nous forcent à penser, à vouloir, à travailler. Le *mal* est donc nécessaire à l'homme; sans lui, il ne pourroit connoître ce qui lui est nuisible, ni l'éviter, ni se procurer le bien-être; il ne jugeroit de rien, il n'auroit point de choix, point de motifs pour rien aimer ni rien craindre, il seroit un automate insensible, il ne seroit plus un homme (*a*).

S'il n'étoit point de mal en ce monde, l'homme, selon notre Auteur, n'eut jamais songé à la Divinité. Toujours content, il ne s'occuperoit qu'à satisfaire ses besoins; il n'éprouveroit ni crainte, ni défiance, ni inquiétudes pour l'avenir. Indépendamment

(*a*) Pages 3 & 4.

de ses besoins, l'homme a senti une foule de maux ; il est exposé à l'inclémence des saisons, à la disette, à la contagion, aux accidens, aux maladies, &c. Voilà pourquoi tout homme est craintif & défiant ; il attribue ses maux à des causes inconnues : l'homme ignorant est un enfant que tout étonne & fait trembler. Dès qu'il ne peut parvenir à démêler les causes qui le troublent ou qui le font souffrir, il s'en prend à un *pouvoir inconnu*, à une *puissance cachée*, qu'il s'efforce de fléchir & de désarmer. C'est ainsi que son ignorance & sa foiblesse le rendent superstitieux (*a*) ; telle est, selon notre Auteur, la suite des idées qui ont conduit l'homme à imaginer un Dieu, à lui rendre un culte, à se faire une Religion.

Il y a d'abord, dans cette théorie, une légere contradiction. Le besoin est, dit-on, le premier des maux de l'homme : l'on ajoute que s'il n'y avoit point de mal en ce monde, l'homme ne seroit occupé qu'à satisfaire ses besoins. Mais tant qu'il y auroit des besoins, il y auroit des maux, selon la remarque précédente : on ne doit donc pas supposer qu'il n'y eût plus de mal, & qu'il y eût encore des besoins.

(*a*) Pages 3, 4, 5 & 6. Contagion sacrée, ch. 1, p. 1 & 8.

Le mal eſt néceſſaire à l'homme : ainſi la Providence eſt juſtifiée ; en vain certains Philoſophes l'ont attaquée ſous prétexte qu'il y a des maux dans ce monde ; en vain ils ont prétendu qu'un Dieu bon ne pouvoit pas expoſer ſes créatures à ſouffrir ; ils ne faiſoient point attention que ſi l'homme n'étoit pas ſenſible à la douleur, il ceſſeroit d'être homme. Notre Auteur lui-même, qui fait cette objection dans la ſuite de ſon Ouvrage, qui y inſiſte, qui la répéte pluſieurs fois, s'eſt réfuté d'avance ; il nous a fourni des armes contre lui.

Sans le mal, l'*homme ſeroit un automate inſenſible* ; *il ne ſeroit plus un homme :* Dans cet état, ſans doute, *il ne ſongeroit plus à la Divinité ;* un automate n'eſt pas capable de penſer qu'il y a un Dieu, ni de lui rendre un culte. Mais il s'enſuit du moins que l'homme étant ſenſible & raiſonnable, il ne peut s'empêcher d'avoir une Religion. Je dis ſenſible & *raiſonnable.* Quoique les brutes ſoient ſenſibles, ſujettes comme l'homme à des beſoins, à des douleurs, à l'inclémence des ſaiſons, aux maladies, &c. nous n'avons pas encore apperçu en elles des marques de Religion, nous ne les avons pas vues ſe raſſembler pour rendre hommage à l'Auteur de la Nature. C'eſt donc la raiſon jointe à la ſenſibilité qui inſpire la Religion à l'homme ; les Philoſophes qui y

renoncent, se réduisent de leur propre aveu, au rang des animaux.

Si l'homme ne souffroit pas dans ce monde, il n'auroit jamais songé à la Divinité. Supposons-le pour un moment. C'est que la Religion est la seule consolation qu'il puisse avoir dans les souffrances : & puisque les maux sont inévitables, il y a de la cruauté à vouloir arracher cette ressource à l'humanité.

Cependant l'Auteur lui-même a observé que « les phénomenes de la Nature font » naître nécessairement dans les hommes » des sentimens divers ; que les uns leur sont » favorables, les autres nuisibles ; que les » uns excitent leur amour, leur admiration, » leur reconnoissance ; les autres excitent » en eux le trouble, l'aversion, le désespoir. Que d'après les sensations variées » qu'ils éprouvent, ils aiment ou craignent » les causes auxquelles ils attribuent les effets qui produisent en eux ces différentes » passions » (*a*).

L'amour, l'admiration, la reconnoissance, ont donc contribué autant que la crainte & la douleur à faire naître l'idée d'une *cause inconnue*, d'une *puissance cachée*, ou d'une Divinité. Il n'est donc pas vrai que l'idée

(*a*) Page 19. Contagion sacrée, c. 1, p. 3. Lucrèce, l. 5, v. 83 & 1182. Essai sur les Préjugés, c. 7, p. 154.

de la Divinité réveille toujours en nous des idées affligeantes (*a*), puiſqu'elle réveille en nous l'admiration, la reconnoiſſance & l'amour. Il eſt certain d'ailleurs par le fait, que les premieres aſſemblées de Religion chez les plus anciens peuples, ſe paſſoient en réjouiſſances.

Quel avantage l'Auteur peut-il donc tirer des réflexions qu'il vient de faire ? Il ne pouvoit mieux prouver que la Religion eſt un ſentiment inévitable à tout homme qui fait uſage de ſa raiſon, une eſpéce d'inſtinct enté ſur la Nature ; que pour vivre ſans religion, il faut ceſſer d'être homme.

§. 4.

Il nous apprend qu'outre les phénomenes naturels & ordinaires, dont les hommes encore groſſiers n'ont point deviné les cauſes, ils ont eſſuyé des calamités qui ont dû répandre la terreur dans tous les eſprits. De vaſtes continens furent engloutis par les eaux ; des tremblemens de terre ont bouleverſé une partie du globe; les feux ſouterreins ſe ſont en différens lieux ouvert des ſoupiraux effrayans. L'homme vit dans tous les pays, la Nature entiere armée contre lui. Ce fut dans ces circonſtances fatales,

(*a*) Page 9. Contag. ſac. p. 7.

que les Nations ne voyant point sur la Terre d'agens assez puissans pour opérer les effets qui la troubloient, porterent leurs regards inquiets & leurs yeux baignés de larmes, vers le Ciel, où elles supposerent que devoient résider des agens inconnus, dont l'inimitié détruisoit ici-bas leur félicité (*a*). Il y a dans ce détail, sur lequel l'Auteur s'étend avec complaisance, plusieurs suppositions sans fondement.

1°. Est-il bien certain que les hommes n'ont pensé à la Religion, qu'après avoir essuyé les fléaux & les désastres dont on vient de parler? Ces calamités n'ont pas été continuelles, il s'est quelquefois passé plusieurs siécles, sans que l'on ait vu, ni déluges, ni tremblemens de terre, ni éruptions de volcans; ces derniers n'ont presque jamais paru dans l'intérieur des terres, mais seulement dans les Isles ou sur les côtes de la mer; c'est une observation que plusieurs Physiciens ont faite. Dans l'intervalle qui s'est écoulé entre ces différentes révolutions, les hommes ont-ils perdu la notion d'une Divinité, ont ils cessé d'avoir une Religion? ne l'a-t-on pas trouvée chez des Peuples qui ne conservoient aucun souvenir des malheurs & des désastres qui sont arrivés sur le globe?

(*a*) Pag. 7, 8, 9. Contag. sac. p. 8. Lucrèce, l. 5, v. 1217.

2°. Si la frayeur seule avoit rendu les hommes religieux ou superstitieux, ils n'auroient connu que des Divinités malfaisantes : les peuples désolés par un déluge, n'auroient adoré que le Dieu des Eaux; les Nations effrayées par un volcan, auroient borné leur culte à Vulcain; la terre seule auroit eu des Autels dans les lieux où elle avoit tremblé. Ce n'est pas ainsi que la Religion s'est établie. Les Péruviens, encore sauvages, adoroient le Soleil, & ils le regardoient comme une Divinité bienfaisante : au contraire les Negres le maudissent, lorsqu'il les brûle par une chaleur excessive, & ils ne lui rendent aucun culte. Les Egyptiens & les Phéniciens, dans les premiers temps, ont adoré les Astres, les Elémens, les productions de la terre, dont ils se nourrissoient; les anciens Perses honoroient le feu, comme le principe de la vie; les Indiens reconnoissoient *Brahma* ou *Brimha* pour le Créateur; les Chinois rendent un culte au Ciel ou à l'Intelligence qui réside au Ciel, comme au principe de toutes choses. Les Patriarches, antérieurs au Déluge, connoissoient le même Dieu, que leurs descendans ont adoré depuis cette grande révolution. Voilà les plus anciennes Religions dont nous ayons connoissance; aucune ne paroît fondée sur des idées effrayantes; aucune n'a imaginé un Dieu ennemi de notre félicité.

3°. Chez toutes les Nations, dès les premiers temps, les assemblées de Religion, loin d'avoir eu rien de lugubre, annonçoient plutôt la reconnoissance & la joie : elles se passoient en festins, en danses, en concerts de musique, analogues à la grossiéreté de ces temps-là. Nous ne connoissons point de fêtes religieuses, dont un événement funeste ait été l'objet : toutes les fêtes des Juifs étoient autant de monumens des bienfaits de la Divinité. Voilà des preuves qui démontrent que l'admiration, la reconnoissance, l'amour, ont eu beaucoup plus de part, que la crainte & la tristesse, à l'établissement du culte religieux ; & cette observation seule détruit toutes les suppositions sur lesquelles on a déja fait tant de livres ; l'*Origine du Despotisme Oriental* ; *l'Antiquité dévoilée par ses usages* ; *la Dissertation sur Elie & sur Enoch*, &c. aussi-bien que les spéculations de notre Auteur.

4°. Les peuples même Polythéistes, tels que les Grecs & les Romains, chez lesquels la Religion avoit dégénéré, honoroient de bons Génies aussi-bien que des mauvais, & les premiers étoient en plus grand nombre que les seconds. Les Egyptiens respectoient les animaux utiles, beaucoup plus que les animaux nuisibles ; les plantes alimentaires, plutôt que les poisons. Les fêtes Grecques & Romaines n'avoient point pour objet de

retracer la mémoire des anciens malheurs, mais plutôt de célébrer des événemens heureux : on peut s'en convaincre par les faſtes d'Ovide, & par le livre de Meurſius *de feſtis Græcorum*.

On enviſageoit les Dieux nationaux, les Divinités locales, non comme des ennemis, dont il falloit appaiſer la colere, mais comme des protecteurs, dont on devoit cultiver la bienveillance. Ainſi les Athéniens honoroient Minerve ; les Corinthiens, Vénus ; les Argiens, Junon ; les Phéniciens, Hercule ; les Romains, Romulus ou Quirinus, &c. Nous cherchons en vain, dans tous ces cultes, des veſtiges de la terreur, du trouble, du déſeſpoir qui ont forcé les peuples à tourner vers le Ciel *leurs yeux baignés de larmes :* nous voyons ſeulement l'intérêt y préſider, l'homme occupé à former des vœux mercenaires, à demander des biens temporels & rien davantage ; le deuil, la triſteſſe, la crainte n'étoient certainement pas les ſentimens dominans dans les fêtes de Cérès, de Vénus & de Bacchus.

5°. Quand on dit que l'ignorance des cauſes naturelles a fait imaginer un pouvoir inconnu, une Intelligence occupée à régir la Nature, il y a une diſtinction à faire. L'homme a très-bien ſenti que la matiere ne ſe meut point elle-même, qu'elle a beſoin d'un moteur ; qu'un mouvement

réglé, des révolutions périodiques, des effets proportionnés à leurs causes, des parties qui forment un tout bien ordonné, des êtres doués de tous les organes & de toutes les facultés propres à les conserver, ne sont point l'ouvrage d'une nécessité aveugle, d'une nature matérielle, mais d'une cause intelligente. Ce Jugement uniforme dans tous les hommes, n'est point l'effet de l'ignorance, mais le fruit de la réflexion. Lorsqu'ils ont jugé qu'une seule intelligence ne suffisoit point pour conduire toute la Nature, que chacune de ses parties étoit animée par un génie particulier, ils se sont trompés. Ce jugement erroné est la source du Polythéisme, mais il n'est pas la cause qui a donné la premiere idée d'une Divinité. Le principe d'où l'homme est parti, est une vérité démontrée, & ce principe a été la source de la Religion : il en a tiré une fausse conséquence qui a fait naître la superstition. Mal-à-propos l'Auteur confond l'une avec l'autre, & leur attribue la même origine.

§. 5.

Suivant lui, « la premiere Théologie de » l'homme lui fit d'abord craindre & adorer » les Elémens ; il rendit ensuite ses hom- » mages à des agens présidans aux Elé-

» mens » (*a*). Voilà deux ſuppoſitions ſans fondement. La premiere, que le culte des Elémens fut inſpiré par la crainte plutôt que par la reconnoiſſance. L'homme ſans doute enviſagea d'abord les Elémens dans leur état ordinaire ; or, dans cet état, les Elémens ſervent à ſon uſage & à ſa conſervation beaucoup plus qu'à ſa deſtruction. L'homme a ſenti que l'air lui étoit néceſſaire pour reſpirer, le feu pour ſe chauffer, l'eau pour ſe déſaltérer, la terre pour lui fournir des alimens ; avant qu'il en eût éprouvé les mauvais effets, il les a vus contribuer à ſa vie, avant que de les voir conſpirer à ſa ruine. S'il leur a rendu un culte, ç'a donc été plutôt par reconnoiſſance que par crainte. La maxime : *Primus in orbe Deos fecit timor*, eſt certainement fauſſe.

La ſeconde, que l'homme adora les Elémens en eux-mêmes, avant que de rendre ſes hommages aux agens ou aux génies dont il les crut animés. Jamais l'homme n'auroit rendu un culte aux Elémens, s'il les eût ſuppoſés inſenſibles & inanimés : jamais il n'a pouſſé la ſtupidité juſqu'à honorer une matiere brute, à moins qu'il ne l'ait enviſagée comme la demeure, le ſymbole, le gage de la préſence ou de la protection d'un eſprit ou d'un génie. Telle a été la

(*a*) Page 16. Contagion ſacr. c. 3, p. 520.

source du culte des *fétiches*; nous l'avons démontré dans l'*Origine des Dieux du Paganisme* (*a*). L'Auteur a très-mal conçu ce point de Mythologie (*b*).

Quand il dit que les phénomenes de la nature, les éclipses, les cometes, les météores, furent regardés comme des effets *surnaturels*; cela demande une explication. Si l'on entend qu'ils parurent extraordinaires, hors du cours journalier & commun de la nature; cela est vrai parce qu'en effet ils ne paroissent pas tous les jours. Si on suppose que le peuple les prit pour des *miracles* proprement dits, pour un renversement total des Loix de la nature; cela est faux. 1°. Le peuple ne fait point attention aux cometes, à moins qu'elles ne soient extrémement visibles; & l'on n'a commencé à les regarder comme des signes funestes, que d'après les visions de l'astrologie judiciaire; folie dans laquelle les peuples, encore sauvages, étoient incapables de tomber. 2°. Le peuple n'est affecté par les éclipses, que quand l'obscurité qu'elles causent, est très-sensible; & il n'est pas étonnant qu'il soit inquiété par une obscurité qui peut le troubler dans ses travaux. Si cette inquiétude a souvent dégénéré en frayeur, ç'a été chez les Nations qui sup-

(*a*) Tome 1, chap. 13, §. 9.
(*b*) Page 12.

posoient les astres animés, qui en admettoient les influences ou qui les adoroient. 3°. Le peuple peut être saisi de crainte à la vue d'un météore, quand il ressemble à la flamme d'un embrâsement, à la lumiere d'un incendie éloigné, ou à l'éruption d'un volcan ; & cela ne prouve rien. Il est naturel de craindre la foudre & les éclats du tonnerre, parce qu'ils produisent souvent des effets terribles & funestes.

L'Auteur sans doute ne parle point sérieusement, lorsqu'il prétend que les maladies & la mort paroissent à l'homme *des effets surnaturels* (*a*). Cette supposition ridicule s'accorde mal avec ce qu'il dit ailleurs, que les alarmes de l'homme disparoissent à mesure que l'expérience l'a plus ou moins familiarisé avec les effets de la nature (*b*). Or s'il y a un objet avec lequel l'homme ait eu lieu de se familiariser, ce sont les maladies & la mort : tous les jours il a été dans le cas de voir ses semblables morts ou mourans.

Mais enfin supposons vraies toutes ces allégations ; que s'ensuit-il ? La mort, les maladies, le tonnerre, les météores effrayans, ne sont point les premiers objets qu'ont adorés les hommes. Ils ont d'abord rendu leurs hommages ou à l'Intelligence unique qui

(*a*) Page 10. (*b*) Page 5.

préside à la Nature, ou aux Elémens qui servoient à leurs besoins, ou aux astres dont ils admiroient l'éclat & la marche, ou aux productions de la terre dont ils tiroient leur subsistance; cela est constant par l'Histoire de tous les Peuples : rien de lugubre ni d'effrayant dans ce procédé. Il n'est donc pas vrai que ce soit toujours « dans l'atte-» lier de la tristesse, que l'homme malheu-» reux a façonné le phantôme dont il a fait » son Dieu » (*a*). C'est plutôt dans les sentimens de reconnoissance.

§. 6.

La nature des offrandes & des sacrifices nous atteste encore cette vérité; l'Auteur les a présentés sous un faux jour. « Les so-» ciétés, dit-il, dans leur origine, se voyant » souvent affligées & maltraitées par la natu-» re, supposerent aux Elémens ou aux agens » cachés qui les régloient, une volonté, » des vues, des besoins, des desirs sem-» blables à ceux de l'homme. De-là les sa-» crifices imaginés pour les nourrir, des li-» bations pour les abreuver, de la fumée » & de l'encens pour repaître leur odorat... » On leur offrit d'abord les fruits de la terre, » la gerbe; on leur servit ensuite des vian-

(*a*) Page 11. Contag. sac. c. 1, p. 7.

» des,

» des, on leur immola des agneaux, des ge-
» nisses, des taureaux. Comme on les vit
» presque toujours irrités contre l'homme,
» on leur sacrifia peu-à-peu des enfans, des
» hommes. Enfin, le délire de l'imagina-
» tion qui va toujours en augmentant, fit
» croire que l'Agent souverain qui préside à
» la Nature, ne pouvoit être appaisé que
» par le sacrifice d'un Dieu ». (*a*)

Il y a une affectation trop marquée de la part de l'Auteur à confondre les sentimens de Religion, inspirés d'abord par la Nature & par la raison, avec les superstitions dans lesquelles une imagination en délire a plongé les hommes dans la suite des siécles. En déguisant même à dessein leur procédé, il nous l'indique encore malgré lui. 1°. Puisque l'on a supposé à la Divinité une volonté & des desirs semblables à ceux de l'homme, on a donc pu lui faire des offrandes par le même motif que l'on en fait aux hommes. Or, n'offre-t-on des présens aux hommes que quand on les suppose irrités ? N'est-ce pas un moyen de leur témoigner de l'amitié & de la reconnoissance, de gagner leur bienveillance, d'en obtenir des graces ? Les offrandes, faites à la Divinité, ont donc pu avoir le même objet ; elles ne supposent pas qu'on la crût toujours irritée.

(*a*) Page 14, Contagion sacrée, ch. 1, p. 2 & 17.

2°. Les sacrifices, même sanglans, ne se prouvent pas davantage. Les peuples agriculteurs ont offert à Dieu les fruits de la terre ; les peuples bergers, chasseurs & pêcheurs lui ont présenté les prémices de leurs troupeaux, de leur chasse & de leur pêche, parce qu'ils ne pouvoient offrir que ce qu'ils avoient, & les alimens dont ils se nourrissoient : l'effusion du sang, dans les sacrifices, ne signifie donc pas nécessairement un dessein d'appaiser la colere de la Divinité.

3°. Selon l'Auteur, on imagina les sacrifices, pour la nourrir ; les libations, pour l'abreuver ; l'encens, pour repaître son odorat. Quelle preuve a-t-il que les premiers hommes ayent eu cette idée, & qu'ils ayent attribué à la Divinité des besoins semblables aux leurs ? L'homme ne peut témoigner son respect, son amour, sa reconnoissance, que par des signes extérieurs ; il ne peut honorer Dieu publiquement que comme il honore ses semblables ; il a donc exprimé son culte par les mêmes démonstrations dont il se sert envers les autres hommes. Il n'a pas fait des offrandes, parce qu'il a cru que la Divinité en avoit besoin. Convaincu que c'est Dieu qui produit toutes choses, a-t-il pu se persuader que Dieu seroit dans l'indigence, s'il ne lui offroit rien ? Cette absurdité n'entre point dans un esprit sensé : &, puisque l'on avoue que les hom-

mes ont raisonné, il faut les faire raisonner conséquemment.

Notre Philosophe prétend que l'homme a honoré la Divinité, parce qu'il la regardoit comme l'auteur de tous les maux : par la même raison, il a du l'envisager comme la source de tous les biens. Or il est absurde que celui qui produit tous les biens, ait besoin qu'on lui offre des victimes pour se nourrir, des libations pour s'abreuver, des parfums pour repaître son odorat. Les Perses, qui adoroient le feu, y jettoient des parfums, sans qu'ils crussent que ces parfums lui étoient nécessaires. Les Péruviens, qui honoroient le soleil, lui offroient des animaux & des poissons ; mais ils ne se persuadoient pas que le soleil les mangeât. Les Hottentots, qui offrent des sacrifices à la lune, ne disent pas que la lune s'en nourrit. Les Sauvages, qui jettent au feu ce qu'ils veulent consacrer au soleil, n'imaginent pas que cet astre en reçoive de l'aliment. Quelque ignorans, quelque stupides que soient les hommes, il ne faut pas les supposer absurdes & insensés, sans aucune preuve.

Chez la plupart des peuples, ce qui étoit offert à la Divinité, étoit abandonné aux Prêtres ; l'on ne croyoit donc pas que la Divinité elle-même en eût besoin. Et, quand on pourroit citer quelques exemples de cette erreur, cela ne prouveroit pas qu'elle a été générale.

Nous convenons que les sacrifices de victimes humaines sont un délire de l'imagination ; mais cet excès n'a pas eu lieu dès la naissance de la Religion : il ne s'est introduit que chez les peuples déja égarés & corrompus par la superstition, & qui avoient perdu de vue la tradition primitive du genre humain. L'abus d'une institution sage & nécessaire, ne prouve rien contr'elle.

N'y a-t-il pas de la folie à prétendre que par une suite de cet abus, les hommes ont imaginé que les péchés du monde ne pouvoient être effacés que par le sacrifice d'un Dieu ? Jamais cette idée ne seroit entrée dans l'esprit d'aucun homme, si Dieu lui-même ne l'avoit révélée. C'est Jesus-Christ qui, en s'offrant pour victime de notre rédemption, nous a découvert ce mystere : & son Apôtre nous apprend qu'il a été *inconnu à tous les peuples & à tous les siécles* (*a*). Jesus-Christ n'a jamais approuvé les sacrifices de sang humain ; l'oblation volontaire qu'il a faite de lui-même, & qui devoit être suivie de sa Résurrection, n'a rien de commun avec la stupide barbarie des peuples superstitieux.

Enfin, quand il seroit vrai que tous les peuples ont eu les idées absurdes & insensées que l'Auteur leur attribue en fait de Religion, nous en serions d'autant plus obli-

(*a*) *Coloss.* 1, 26.

gés de reconnoître que le Chriſtianiſme, cette Religion ſi pure & ſi ſublime, qui nous donne de Dieu des idées ſi dégagées des ſens, qui réprouve avec tant de ſoin tous les abus & tous les excès de la ſuperſtition, ne peut être l'ouvrage des hommes.

§. 7.

L'Auteur remonte à l'origine du ſacerdoce. « Les vieillards, dit-il, comme ayant » le plus d'expérience, furent communé- » ment chargés de la réconciliation avec la » Puiſſance irritée. Ceux-ci l'accompagne- » rent de cérémonies, de rits, de précau- » tions, de formules; ils retracerent à leurs » concitoyens les notions tranſmiſes par les » Ancêtres; les obſervations faites par eux, » les fables qu'ils en avoient reçues. C'eſt » ainſi que s'établit le Sacerdoce; c'eſt ainſi » que ſe forma le Culte ». Il obſerve dans une note, que les hommes ont toujours été pénétrés de reſpect pour l'antiquité; qu'en fait de Religion ſur-tout, on s'imagine que les Anciens la tenoient de la premiere main; & qu'ils l'ont eue dans toute ſa ſageſſe & ſa pureté : je laiſſe à penſer, dit-il, combien cette idée eſt fondée (*a*).

Il eſt ſingulier que notre Philoſophe s'obſ-

(*a*) Page 25. Contag. ſacrée, c. 1, p. 9; & c. 4, p 67 & 76. Eſſai ſur les préjugés, c. 11, p. 257.

tine à ne voir dans la Religion, qu'un moyen de *réconciliation avec la Puiſſance irritée;* mais c'eſt lui-même qui eſt irrité contre la Religion & qui la défigure mal-à-propos. Par ſon aveu même, par les obſervations qu'il a faites, nous ſommes forcés de la regarder plutôt comme un hommage de reſpect, d'amour, de reconnoiſſance, de confiance, que l'homme a rendu dans tous les temps à l'Auteur de ſon être, au Moteur ſouverain de la Nature, à la ſource de tous les biens : & c'eſt la lumiere naturelle qui lui a donné cette notion de la Divinité. Parce qu'un Incrédule ne penſe à Dieu qu'avec crainte, & ne voit en lui qu'un ennemi redoutable, il s'imagine que tous les hommes ont penſé de même.

Il étoit naturel ſans doute qu'avant la formation des ſociétés, un pere fût le Prêtre de ſa famille, & donnât à ſes enfans l'exemple du culte qui eſt du à Dieu. Après la réunion de pluſieurs familles, il étoit encore dans l'ordre que les anciens fuſſent chargés de cette fonction, non-ſeulement à cauſe de leur expérience, mais encore à cauſe de la gravité, de la décence, du ſérieux, propres à leur âge. Dans aucune ſociété bien réglée, on ne s'eſt aviſé de confier aux jeunes gens, les emplois ni les affaires qui demandoient de la réflexion, un maintien grave & reſpectueux.

Cette notion du Sacerdoce en écarte déja tout soupçon de fourberie & d'imposture, du moins dans son origine. Dès qu'un pere s'imposoit la loi de n'enseigner à ses enfans que ce qu'il avoit appris lui-même de ses ancêtres; on ne voit pas quel motif, quel intérêt il auroit pu avoir de tromper sa famille, de lui enseigner des fables, de lui imposer le joug d'une Religion, dont il auroit reconnu intérieurement la fausseté. Il pouvoit être trompé, & transmettre aux autres *les fables qu'il avoit reçues;* mais, s'il les respectoit, il devoit craindre de les altérer & d'y rien ajouter.

Dans la suite des temps, lorsque l'on se persuada que toute la Nature étoit animée, que toutes ses parties étoient autant de Dieux, chaque particulier, chargé d'enseigner la Religion, & de faire les fonctions du culte public, se persuada aisément qu'il avoit eu des rêves, des visions, des apparitions, des révélations, & les publia sans hésiter. Ainsi les fables ont pu s'introduire sans aucun dessein formel de tromper les peuples; les fourberies n'ont eu lieu que chez les Nations déja policées, où le Sacerdoce étoit devenu un emploi honorable & lucratif.

Il est donc évident que si l'on remonte au temps où le culte étoit plus simple, il étoit aussi plus pur & moins chargé de fables; qu'ainsi la prévention pour l'anti-

quité en fait de Religion, n'eſt pas auſſi mal fondée que l'Auteur le prétend (a).

Cette opinion eſt encore plus raiſonnable, lorſqu'une Religion eſt née dans un ſiècle très-éclairé, établie ſur des faits publics & éclatans, non point ſur des viſions ou révélations particulieres, prêchée d'abord à des peuples qui avoient une Religion différente, & naturellement prévenus contre les faits & contre les dogmes qu'on leur annonçoit. Tel eſt le caractere particulier du Chriſtianiſme, dans l'établiſſement duquel les fables anciennes ni la fourberie n'ont pu avoir lieu; nous l'avons prouvé ailleurs.

Pour rendre la Religion ſuſpecte dans ſon origine, il faut démontrer la fauſſeté du principe d'où l'homme eſt parti : que la Nature ou la matiere n'exiſte point par elle-même; qu'elle ne ſe meut point elle-même; qu'elle eſt dirigée par un Maître intelligent, ſouverain arbitre de notre deſtinée, auquel nous devons nos hommages. Juſqu'à préſent les Matérialiſtes ne ſont point venus à bout de prouver poſitivement que ce principe eſt faux & inſenſé; notre Philoſophe y réuſſira-t-il mieux que les autres?

(a) Contagion ſacrée, c. 3, p. 76. Eſſai ſur les préjugés, ch. 5, p. 94.

§. 8.

« Si nous voulons, dit-il, nous rendre » compte de nos idées sur la Divinité, nous » serons obligés de convenir que par le mot » *Dieu*, les hommes n'ont jamais pu désigner que la cause la plus cachée, la plus » éloignée, la plus inconnue des effets qu'ils » voyoient..... Ainsi ils ne font qu'assigner » une dénomination vague à une cause » ignorée, à laquelle leur paresse, ou les » bornes de leurs connoissances, les forcent » de s'arrêter. Toutes les fois qu'on nous » dit que Dieu est l'auteur de quelque phénomene, cela signifie qu'on ignore comment un tel phénomene a pu s'opérer, » par le secours des forces ou des causes » que nous connoissons dans la Nature » (*a*).

Pour rendre la notion de Dieu ridicule, l'Auteur nous prête sa propre maniere de raisonner. Il attribue le mouvement, la gravitation, l'attraction, &c. dont il ne connoît pas la cause extérieure, à l'essence même de la matiere, & il convient en même temps que cette essence nous est inconnue (*b*). C'est donc lui-même qui attribue les effets qu'il voit, *à la cause la plus in-*

(*a*) Pages 16 & 17. Contagion sacrée, c. 1, p. 1 & 21.
(*b*) Chap. 4, p. 136; & c. 1, c. 4, p. 44; c. 6, p. 79.

connue & la plus ignorée. Voici ſon raiſonnement (*a*) : Je ne vois pas la cauſe extérieure de l'électricité, de l'élaſticité, de la vertu de l'aiman, &c. pourquoi donc refuſerois-je à la matiere le pouvoir de les produire par elle-même, & ſans le ſecours d'un agent étranger ? Il eſt clair qu'il n'argumente que d'après ſon ignorance, qui ne prouve rien.

Eſt-ce ainſi que nous raiſonnons pour prouver l'exiſtence de Dieu ? Nous diſons : Il eſt démontré qu'il y a un Etre éternel & néceſſaire, quel qu'il ſoit (*b*) : or il eſt démontré encore que la matiere n'eſt point cet Etre éternel & néceſſaire (*c*) : donc il exiſte un être diſtingué de la matiere.

Il eſt certain qu'il y a du mouvement dans l'Univers : or il eſt démontré que la matiere n'en eſt point le principe, que par elle-même & par ſon eſſence, elle eſt inerte & paſſive (*d*) : donc il exiſte une cauſe du mouvement qui n'eſt point matiere.

Il eſt démontré qu'il y a de l'ordre, du deſſein, de l'intelligence, dans l'arrangement & dans le mouvement de l'Univers : or il n'eſt pas moins évident que la matiere

(*a*) Page 18
(*b* V. chap. 4.
(*c*) Voyez tome 1, ch. 2, §. 9.
(*d*) Tome 1, c. 2, §. 2.

eſt incapable d'ordre, de deſſein, d'intelligence (*a*) : donc l'Auteur & le Moteur de l'Univers n'eſt point un Etre matériel, mais un Eſprit.

Il eſt évident que le genre humain ne peut ſubſiſter ſans un ordre moral : or il eſt démontré que l'ordre moral eſt impoſſible, s'il n'y a une Loi émanée de la part d'un Légiſlateur intelligent & ſage (*b*) : donc il exiſte un tel Légiſlateur.

Dans ces divers raiſonnemens nous n'argumentons point ſur notre ignorance ; nous partons de principes clairs, évidens, démontrés, inconteſtables : dira-t-on que la cauſe, dont l'exiſtence eſt ainſi prouvée, eſt *la plus cachée, la plus éloignée, la plus inconnue, la plus ignorée de toutes les cauſes ?* En deux mots, il ne peut y avoir que deux cauſes, Dieu ou la Matiere : s'il eſt démontré que la matiere n'eſt point *cauſe*, l'exiſtence de Dieu eſt démontrée par l'exiſtence même de la matiere. Nous connoiſſons l'exiſtence de la matiere par les ſens, & l'exiſtence de Dieu par la raiſon : ce que la raiſon nous démontre eſt-il plus caché ou plus inconnu, que ce que nous appercevons par les ſens ?

Lorſque nous diſons que Dieu eſt l'Au-

(*a*) Tome 1, c. 5.
(*b*) Tome 1, ch. 6 & c. 9.

teur d'un phénomene, cela ne signifie pas que *nous ignorons comment ce phénomene a pu s'opérer par les forces de la Nature;* mais cela signifie qu'il est démontré que les forces de la Nature ou de la matiere ne peuvent pas l'opérer.

« Il reste donc à demander, poursuit » notre Philosophe, si nous pouvons nous » flatter de connoître parfaitement les for- » ces de la Nature, les propriétés des êtres » qu'elle renferme, les effets qui peuvent » résulter de leurs combinaisons ? Sçavons- » nous pourquoi l'aiman attire le fer? Som- » mes-nous en état d'expliquer les phéno- » menes de la lumiere, de l'électricité, de » l'élasticité ? Connoissons-nous le mécha- » nisme qui fait que la modification de notre » cerveau, que nous nommons *volonté* met » notre bras en action ? Pouvons-nous nous » rendre compte comment notre œil voit, » notre oreille entend, notre esprit con- » çoit ? Si nous sommes incapables de nous » rendre raison des phénomenes les plus » journaliers que la Nature nous présente, » de quel droit lui refuseroit-on le pou- » voir de produire par elle-même, & sans » le secours d'un agent étranger, plus in- » connu qu'elle-même, d'autres effets in- » compréhensibles pour nous » (*a*)?

(*a*) Page 18.

Je réponds 1°. que nous connoiſſons aſſez la Nature ou la matiere, pour ſçavoir non-ſeulement juſqu'où vont ſes forces, mais pour être convaincus qu'elle n'a *aucune force*, ſi ce n'eſt la force d'inertie, la force paſſive, qui eſt le principe du repos & de l'inaction; qui, loin de produire aucun mouvement, réſiſte au mouvement, & doit être vaincue par une force active. Tout effet quelconque, opéré dans la Nature, doit donc être attribué à une force active, diſtinguée de la matiere : il eſt auſſi impoſſible que la matiere poſſéde aucune force active avec la force d'inertie, qu'il l'eſt qu'une figure ſoit ronde & quarrée.

2°. Que le raiſonnement de l'Auteur eſt une pétition de principe ridicule, qui ſuppoſe avoué ce que nous lui conteſtons formellement, & ce qui eſt évidemment faux. Nous ne comprenons pas pourquoi l'aiman attire le fer, d'où viennent l'électricité & l'élaſticité, comment notre cerveau veut & peut mouvoir nos bras, comment notre œil voit, notre oreille entend, notre eſprit conçoit : ajoutez : *& cependant c'eſt la matiere qui fait tout cela* ; donc elle peut faire autre choſe que nous ne concevons pas. Voilà juſtement ce qu'on vous nie, que la matiere faſſe tout cela.

On vous nie & on vous défie de prouver que la matiere, ſans aucune cauſe diſtin-

guée d'elle, attire le fer, soit électrique ou élastique : il y a du mouvement dans tout cela, & la matiere est incapable de produire le moindre degré de mouvement ; au contraire elle y résiste.

On vous nie encore plus formellement que *la volonté soit une modification du cerveau* ; que le cerveau puisse se mouvoir lui-même, ou donner le mouvement à aucun de nos membres. C'est notre ame qui meut notre corps, & qui n'a pas besoin d'être mue, parce qu'elle est spirituelle & active,

On vous nie que l'œil voie, ni que l'oreille entende ; c'est l'ame qui voit par les yeux, & entend par les oreilles ; dès qu'il n'y a plus d'ame dans le corps, il n'y a plus de sensation.

Nous convenons que *notre esprit* conçoit ; mais notre esprit n'est point matiere. Le Lecteur ne sera-t-il pas édifié de la bonne foi du Philosophe que nous réfutons ?

« En serons-nous plus instruits, dit-il, » quand, toutes les fois que nous verrons un » effet dont nous ne pourrons point démêler » la vraie cause, on nous dira que cet effet » est produit par la puissance ou la volonté » de Dieu, c'est-à-dire, vient d'un Agent » que nous ne connoissons point, & dont » jusqu'ici l'on a pu nous donner bien moins » d'idées que de toutes les causes naturelles ? » Un son auquel nous ne pouvons attacher

» aucune idée fixe, suffit-il donc pour éclair-» cir des problêmes » ?

Oui, nous en serons plus instruits, parce qu'au moins nous ne tomberons pas en contradiction, comme font les Matérialistes, en attribuant ces effets à une *cause passive*. En Philosophie c'est déja un très-grand avantage de ne pas déraisonner.

Dieu n'est point un agent inconnu ; il est connu de tous les hommes, excepté des Matérialistes ; & l'Auteur est convenu que c'est assez d'être homme, pour être invinciblement déterminé à le connoître. Tous les hommes en ont une idée, puisque tous entendent, sous ce nom, l'Auteur & le Moteur de la Nature ou de la matiere. Ils attachent donc à ce nom *une idée fixe*. Si l'idée de Dieu n'est pas une idée fixe, parce que nous ne concevons pas parfaitement son essence, l'idée de la matiere n'est pas plus fixe, ni plus claire, puisque de l'aveu de notre Philosophe, nous ne connoissons pas l'essence de la matiere.

§. 9.

Il est étonné de ce que les hommes n'ont pas compris d'abord que *tout est nécessaire* ; que les biens & les maux que nous éprouvons, sont des suites nécessaires, des qualités inhérentes aux êtres qui nous environnent ; qu'ainsi la nature n'est ni bonne ni méchante ; que les biens & les maux ne sont

des effets ni de sa colere, ni de son amitié : qu'il est ridicule de demander à un agent distingué d'elle, qu'il change en notre faveur l'essence & la façon d'agir des êtres ; que par nos prieres nous exigeons toujours des miracles. Les hommes, dit-il, ne firent point des réflexions si simples (*a*).

Cela n'est pas fort surprenant ; pour faire ces réflexions philosophiques, il faut démentir notre conscience & la lumiere naturelle. Les hommes ne prennent pas aisément ce parti : il en est peu qui ayent le courage de renoncer à la raison pour devenir Matérialistes.

1°. Nous sentons par nous-mêmes, & sans aucune réflexion profonde, que nous sommes libres, maîtres de nos actions : quelqu'ignorant, quelque stupide que soit l'homme, il porte ce sentiment profondément gravé dans son ame ; il raisonne & se conduit en conséquence. Les Matérialistes eux-mêmes, en s'obstinant à combattre la liberté, raisonnent & agissent comme si tous les hommes étoient libres. C'en est assez pour démontrer que tout n'est pas nécessaire.

2°. L'homme conçoit qu'il ne peut pas vivre en société avec ses semblables, s'il n'y a pas un ordre moral ; & il puise l'idée de cet ordre dans lui-même. Il ne voit pas moins clairement que sans liberté, l'ordre

(*a*) Pages 22, 23 & 24. Contagion sacrée, ch. 14, p. 152.

moral

moral eſt nul & chimérique (*a*); nouvelle preuve que tout n'eſt pas néceſſaire.

3°. Puiſqu'il y a un Créateur de la Nature, & de tous les Etres, il eſt difficile de ſe perſuader qu'il eût créé des agens libres, s'il n'étoit pas libre lui-même. L'homme d'ailleurs voit dans les brutes des êtres ſenſibles qui ne donnent aucun ſigne de liberté; & les êtres inanimés n'en ſont pas capables: il comprend donc qu'il n'y a aucune connexion néceſſaire entre la ſenſibilité & la liberté, encore moins entre l'exiſtence & la ſenſibilité. Il conclut que Dieu a créé très-librement des êtres, dont les uns ſont vivans & actifs, les autres morts & inanimés; les uns ſenſibles, les autres inſenſibles; les uns doués, les autres privés de liberté. Il n'apperçoit aucune contradiction à ſuppoſer que ces claſſes d'êtres différens fuſſent autrement diſtribuées. Comment pourroit-il ſoupçonner que tout eſt néceſſaire? L'Univers même ne l'eſt point, puiſqu'il n'y a aucune contradiction à ſuppoſer qu'il n'exiſtât pas, ou qu'il exiſtât autrement qu'il n'eſt.

4°. Dieu qui a voulu que l'homme fût libre, l'a rendu par-là même capable de mérite & de démérite, de vice & de vertu, de punition & de récompenſe, ſoit pour cette vie, ſoit pour l'autre. Dès qu'il a réglé

(*a*) Voy. tome 1, ch. 12.

l'ordre de la nature, comme il lui a plu, il l'a disposé de maniere que, sans en troubler le cours, il peut faire à l'homme du bien ou du mal, quand il le juge à propos, & il tient dans sa main le cœur de l'homme pour le conduire selon ses desseins, & comme il convient à un être intelligent & libre. L'homme a donc compris qu'il est sous la direction d'une Providence attentive, de laquelle son sort dépend absolument; qu'il est de la sagesse de cette Providence d'exiger les hommages, la soumission, les vœux des créatures capables de les lui rendre. De-là s'ensuit la nécessité & la justice des prieres & du culte religieux. Par les prieres, l'homme ne demande pas des miracles, ou des effets contre l'ordre de la Nature, puisque les attentions de la Providence entrent dans cet ordre même, & en font partie. Pour que Dieu me guérisse d'une maladie, il n'est pas nécessaire qu'il fasse un miracle, il suffit qu'il m'éclaire pour employer les remedes & le régime qui peuvent me convenir; pour me faire réussir dans une affaire, c'est assez qu'il m'inspire la prudence dans le choix des moyens, &c.

Il faut que ces idées soient simples & naturelles, puisqu'elles sont venues à l'esprit de tous les peuples.

L'Auteur nous dit que les hommes se sont bien apperçus que la Nature étoit sourde

& n'interrompoit jamais sa marche ; qu'en conséquence ils l'ont par intérêt, soumise à un agent intelligent (*a*). Il est faux que l'intérêt ait guidé les hommes dans la notion qu'ils ont universellement conçue de l'Auteur de la Nature. Ils ont évidemment compris que sa marche compassée, réguliere, uniforme, & variée dans son uniformité même, que toutes ses parties d'accord entr'elles, & faites évidemment les unes pour les autres, ne pouvoient être l'effet d'une nécessité aveugle, ni d'une matiere inerte & passive.

En second lieu, il est faux que tous les hommes se soient apperçus que la Nature étoit sourde, puisque la plupart des peuples, par erreur, ont supposé la Nature animée, l'ont invoquée & adorée dans ses différentes parties.

En troisieme lieu, il est faux que jamais la Nature n'ait interrompu sa marche ; Dieu l'a souvent interrompue pour quelques momens, & dans certaines parties, lorsqu'il a voulu manifester sa volonté par des miracles ; & ces événemens surnaturels ont toujours été pour ceux qui en furent les témoins, une preuve démonstrative de l'existence, & du pouvoir libre de la Divinité.

C'est donc très-vainement que notre

(*a*) Note, p. 25.

Philosophe conclut, en disant que si l'ignorance de la Nature donna la naissance aux Dieux, la connoissance de la Nature est faite pour les détruire (*a*). Mieux l'on connoît la Nature, plus on sent l'empire qu'exerce sur elle le Maître souverain qui l'a formée. Les Philosophes qui l'ont le plus étudiée, & qui y ont fait les plus sublimes découvertes, Descartes, Leibnitz, Newton, ont été les plus convaincus de l'existence de Dieu. Les Matérialistes ne voyent la Nature qu'avec des yeux fascinés ; ils la méconnoissent & la deshonorent, en la soumettant à une fatalité ridicule, à un aveugle hasard ; ils ne méritent point le nom de Philosophes. Par les réflexions même de l'Auteur il est démontré que les hommes ont été religieux, dès qu'ils ont été capables de réflexion & de reconnoissance ; pour les conduire à l'Athéïsme, il faut commencer par les rendre ingrats & stupides.

(*a*) Contag. sac. Préf. p. 9.

CHAPITRE II.

De la Mythologie & de la Théologie.

§. I.

LOIN de nous indiquer les vrais motifs qui ont engagé l'homme à rendre un culte au ſouverain Maître de l'Univers, l'Auteur du ſyſtême de la Nature a fourni les preuves de la fauſſeté de ſa propre théorie. Aura-t-il un ſuccès plus heureux à développer le fil des idées qui ſont entrées ſucceſſivement dans l'eſprit humain ſur ce grand objet, à ſuivre l'enchaînement des opinions dont les Payens avoient compoſé leur Mythologie, à faire voir la liaiſon des dogmes très-différens, qui forment encore aujourd'hui la croyance & la Théologie des Chrétiens ? En partant de deux ou trois ſuppoſitions fauſſes, il eſt difficile de créer un ſyſtême conſéquent : lorſqu'on s'égare dès le premier pas, on ne peut rencontrer que des erreurs.

Il continue à ſoutenir que la douleur & la crainte ont été les ſeuls principes de la Religion ; & le contraire eſt démontré par lui même. Il ſuppoſe que la Mythologie Payenne s'eſt arrangée par des raiſonnemens

suivis ; & il est certain que plusieurs causes y ont concouru par hasard : des événemens imprévus qui ont paru merveilleux, les fictions de la Poësie, les abus du langage, les fourberies même de quelques imposteurs y ont contribué chacun pour leur part (*a*) ; il étoit impossible que des causes aussi disparates produisissent un tout régulier. La Mythologie, telle que les Poëtes nous l'ont transmise, porte encore l'empreinte de la bizarrerie des idées qui lui ont donné la naissance.

C'est une autre erreur d'imaginer que la Théologie chrétienne est l'ouvrage des hommes, & le fruit de leurs réflexions : ceux qui nous l'ont prêchée, ont déclaré qu'ils l'avoient reçue de Dieu même. Bien différent des Philosophes qui ont donné les dogmes qu'ils ont enseignés comme le résultat de leur étude & de leurs méditations, le divin Fondateur de la Religion chrétienne a reconnu qu'il *ne tenoit point sa doctrine de lui-même, mais de Dieu son pere* (*b*) ; & il a prouvé cette révélation par des œuvres, dont Dieu seul pouvoit être l'auteur. Les Apôtres, auxquels il l'a confiée, ont fait profession de n'y rien ajouter du leur (*c*) ;

(*a*) Voy. l'origine des Dieux du Paganisme.
(*b*) *Joan.* 8, *passim*, &c.
(*c*) *Matt.* 28, 20 ; *Luc.* 1 ; *Gal.* 1, 11 & 12. 1. *Joan.* 1, 3, &c.

& ceux qui ont succédé à leur ministere se sont imposé la même loi.

Voilà des faits constans, que notre sçavant Observateur n'a pu contredire, sans s'exposer à une réfutation victorieuse.

« La Nature, dit-il, les élémens furent » les premieres Divinités des hommes; ils » ont toujours commencé par adorer des » Etres matériels : comme chaque individu » ne voit par-tout que des effets matériels, » il les attribue à des causes de même gen- » re » (*a*). Cette assertion est fausse dans tous les points.

Il est prouvé, par le témoignage uniforme des Historiens & des Voyageurs, que les peuples anciens & les modernes, les Nations même sauvages, & celles dont l'idolâtrie est la plus grossiere, outre les objets sensibles auxquels elles rendent un culte, reconnoissent un Dieu souverain & non matériel qu'elles placent ordinairement dans le Ciel : tel est le dogme co stant & universel de la Nature humaine sans exception (*b*). Il est donc faux que les élémens & les différentes parties de la Nature, ayent été les premieres Divinités des hommes : la croyance d'une Divinité souveraine, maîtresse de

(*a*) Page 7. Contag. sac. ch. 3, p. 50 & suiv.

(*b*) Voy. l'Existence de Dieu démontrée, par M. Bullet, seconde Partie, p. 7; & l'Histoire des Causes prem. par M. Bateux, p. 114 & 185.

la Nature, eſt plus ancienne que le culte des Dieux ſecondaires qui lui ont été aſſociés.

Une ſeconde erreur, eſt de nous faire entendre que les adorateurs des élémens, les ont regardés comme des *cauſes matérielles* & inanimées; jamais l'homme n'a été aſſez ſtupide pour adreſſer ſes vœux & ſes hommages à la matiere : il a ſuppoſé vivant, animé, intelligent, tout ce qu'il a déifié. Pour les peuples ſauvages & groſſiers, il n'eſt rien d'inſenſible, rien d'inanimé dans la Nature, puiſqu'ils placent *des eſprits* partout. Ils ne connoiſſent point d'*effets matériels*, encore moins de *cauſes de même genre*; la matiere ne ſe meut point elle-même; tout ce qui ſe meut eſt mû par un eſprit: telle eſt l'opinion générale de l'humanité. Le Polythéiſme, répandu d'une extrémité du monde à l'autre, eſt une réclamation unanime contre le Matérialiſme.

L'Auteur l'a ſenti lui-même; il obſerve qu'à l'aſpect du lever & du coucher des aſtres, &c. les hommes durent naturellement croire que ces êtres agiſſoient par leur propre énergie, & qu'ils leur ſuppoſerent le pouvoir & *la volonté* de leur faire du bien & de leur nuire (*a*). Or, quel eſt l'homme

(*a*) Page 28.

aſſez

assez stupide pour attribuer *une volonté* à la matiere inanimée?

§. 2.

« Ce fut communément, dit-il, du sein » des Nations civilisées que sont sortis tous » les personnages qui ont apporté la sociabi- » lité, l'agriculture, les arts, les loix, les » Dieux, les cultes & les opinions religieu- » ses, à des familles ou hordes encore épar- » ses, & non réunies en corps de nation.... » En rendant leur existence plus heureuse, » ils s'attirerent leur amour & leur véné- » tion; ils acquirent le droit de leur prescrire » des opinions, ils leur firent adopter celles » qu'ils avoient eux-mêmes inventées, ou » puisées dans les pays civilisés, d'où ils » étoient sortis ». Il cite pour exemple Bacchus, Orphée, Triptolême, Moïse, Numa, Zamolxis (*a*). Tous ces faits sont mal présentés, & les exemples mal choisis.

1°. Bacchus & Triptolême sont deux personnages fabuleux qui n'ont jamais existé; il est très-incertain si Orphée est un être plus réel, & l'histoire de Zamolxis n'est pas fort authentique. Numa n'étoit point sorti du sein d'une Nation plus civilisée que la

(*a*) Page 29. Contagion sacrée, c. 1, p. 125 & c. 4, p. 70. Essai sur les préjugés, c. 14, p. 365 & 367.

sienne; les Historiens ne disent point qu'il eût voyagé : les Hébreux étoient déja réunis en corps de nation, lorsque Moïse leur donna des Loix.

2°. Moïse ne proposa point aux Hébreux des Dieux nouveaux & inconnus ; il leur parla de la part du *Dieu de leurs peres*, du même Dieu qu'avoient adoré Abraham, Isaac & Jacob, & qu'ils adoroient eux-mêmes : il leur prescrivit des Loix, & les rits extérieurs du culte ; mais il ne leur enseigna ni de nouveaux dogmes, ni une nouvelle Religion. Il n'avoit point inventé la législation & les cérémonies qu'il établit ; il ne les avoit point tirées du pays d'où il étoit sorti : il y a une opposition marquée entre les rits Egyptiens & ceux des Hébreux. Moïse n'acquit point le droit de leur prescrire des Loix, en rendant leur existence plus heureuse ; il les conduisit dans un désert, où il ne pouvoit les faire subsister que par miracle. Voilà un Législateur bien différent de tous les autres.

3°. L'Auteur nous a peint la Religion, comme la source de tous les maux de l'espéce humaine. Il convient ici qu'elle a été le moyen dont les Législateurs se sont servis pour rendre sociables les peuples encore dispersés, & rendre leur existence plus heureuse. Il nous représente ces hommes célèbres, comme des bienfaiteurs qui ont

gagné l'amour & la vénération de leurs semblables ; & bientôt il nous dira que leurs leçons ont été dictées par l'intérêt, par l'imposture, par l'imagination en délire (*a*). Il a soutenu dans le Chapitre précédent, que la croyance d'un Dieu, est l'effet naturel du sentiment que tous les hommes ont eu de leurs maux : à présent il la fait naître de l'imagination, ou des vues politiques de quelques hommes plus éclairés que les autres, & qui ont sçu prendre de l'ascendant sur eux. Y a-t-il la moindre liaison entre ces différentes prétentions ?

Il conjecture que la race humaine est peut-être éternelle ; mais qu'elle a souvent été anéantie, pour la plus grande partie, par les étranges révolutions qui sont arrivées sur le globe. Il peut y avoir eu non-seulement un *déluge universel* ; mais encore un très-grand nombre d'autres, & ils ont pu être produits par l'impulsion d'une Comete. Ceux qui y échapperent, oublierent totalement les connoissances précédentes. Voilà pourquoi, en remontant jusqu'à l'origine de plusieurs Nations existantes, nous les voyons dans l'état sauvage (*b*).

On pourroit faire bien des observations sur toutes ces conjectures ; mais il faut se

(*a*) Page 36. Contag. sac. c. 4, p. 67 & suiv.
(*b*) Pages 29, 30 & 31.

borner. S'il y a eu un ou plusieurs *déluges universels*, selon toute la force du terme, comment quelques hommes ont ils pu y échapper? Voilà ce qu'il faudroit sçavoir d'abord. La même histoire qui nous apprend qu'il y a eu un tel déluge, nous raconte aussi la maniere dont une seule famille fut préservée; ce fut par miracle: notre Auteur consent-il à recourir à cette voie, pour sauver quelques restes du genre humain, dans les désastres qu'il imagine?

Il est ridicule de supposer que les hommes ainsi sauvés, ayent oublié en un instant les connoissances qu'ils avoient auparavant; la notion de Dieu principalement a dû se graver plus profondément dans leur esprit, par le sentiment de leur misere: ainsi, malgré tous les malheurs possibles, cette notion est aussi ancienne que le genre humain. En effet, le premier soin de Noé, sauvé du déluge, fut *d'offrir un sacrifice au Seigneur* (*a*); & cela paroît naturel. Il est évident que la reconnoissance eut plus de part que la crainte, à cet acte de Religion.

Malgré la longue durée du déluge universel, Noé ni ses enfans n'oublierent point ce qu'ils avoient sçu auparavant; ils recommencerent d'abord à cultiver la terre, à exercer les arts autant qu'ils le purent,

(*a*) *Gen.* 8, 20.

& ces connoiſſances paſſerent à leurs deſcendans.

Dans le Chapitre premier notre Philoſophe a remarqué qu'il eſt peu vraiſemblable que le déluge, dont parlent les Livres ſaints, ait été univerſel (*a*); dans celui-ci, il ſoutient qu'il peut y avoir eu, non-ſeulement un déluge univerſel, mais pluſieurs (*b*); que ce déluge peut même arriver par des cauſes naturelles. A quoi nous en tiendrons-nous ?

§. 3.

Selon lui, c'eſt la Nature perſonnifiée qui a fait naître le Polythéiſme & la Mythologie; on en déifia les différentes parties, & on les adora ſous des noms divers. Tel eſt en effet le ſyſtême qui nous a paru le plus probable, & que nous avons eſſayé de ſoutenir dans un autre Ouvrage. On pourroit conteſter ſur l'explication qu'il donne des différentes Divinités, *Jupiter*, *Junon*, *Iſis*, &c (*c*); mais cette diſcuſſion nous écarteroit de notre ſujet.

Il n'eſt pas certain que les peuples Polythéiſtes ayent adoré *le Grand-tout*, ou la Nature entiere ſous le nom de *Pan*, ou ſous un autre nom. Cette idée eſt trop Philoſo-

(*a*) Note, p. 10.
(*b*) Page 31.
(*c*) Page 32.

phique pour avoir été conçue avant la naiſſance de la Philoſophie ; cela doit faire ſoupçonner que l'hymne prétendu d'Orphée (*a*), eſt une piéce ſuppoſée dans les temps poſtérieurs. Les Poëtes ne parloient point ſur ce ton au ſiècle d'Orphée ; & l'explication que l'Auteur nous donne de la fable de *Pan*, eſt trop ſubtile & trop ingénieuſe. Il n'eſt pas queſtion de ſçavoir ſi *les Sages* de l'antiquité l'ont ainſi entendue ; nous parlons de la Religion populaire, de la Religion des hommes encore groſſiers, & non de celle des Philoſophes, diſciples de Platon.

On a encore plus de peine à ſe perſuader que les premiers Inſtituteurs des Nations ne leur ayent parlé que par des fables, des énigmes, des allégories, en ſe réſervant le droit de les leur expliquer, ou plutôt de les tromper (*b*). Ce langage ne convenoit ni aux ſiècles groſſiers dont nous parlons, ni au perſonnage de Légiſlateur & de bienfaiteur du genre humain. Ces anciens Sages procédoient de meilleure foi ; les allégories ſubtiles ne ſont nées que dans les temps poſtérieurs, & chez les premiers Philoſophes. On convient que les fables donnerent

(*a*) Page 34.
(*b*) Page 36. Contagion ſacrée, c. 4, p. 71. Eſſai ſur les préjugés, c. 11, p. 257, & c. 14, p. 365.

lieu à toutes les folies & à tous les crimes possibles; mais les Législateurs n'en sont pas responsables.

L'Auteur nous propose un mystere inconcevable, lorsqu'il dit que les spéculateurs subséquens ne reconnurent plus la source où leurs prédécesseurs avoient puisé les Dieux; qu'ils distinguerent la Nature de sa propre énergie, de sa faculté d'agir; qu'ils firent peu-à-peu de cette énergie, une personne, un être incompréhensible qu'ils nommerent *Dieu*; qu'ainsi à force de rêver, la Nature disparut, fut dépouillée de ses droits, fut regardée comme une masse privée de force & d'énergie, comme un amas de matières purement passives (*a*). Ce détail n'est qu'un tissu de suppositions fausses.

En premier lieu, l'Auteur confond les différentes époques du Polythéisme, & il est important de les distinguer. Les peuples encore grossiers & sauvages adorerent les différentes parties de la Nature, à cause du bien ou du mal qu'ils en recevoient, & en firent autant de Divinités différentes. Voilà le premier état de la Religion dégénérée. Les propriétés de ces êtres naturels, grossiérement exprimées, devinrent par l'abus du langage & par les fictions de la Poësie, l'objet des fables. On donna à ces Dieux

(*a*) Pages 57 & 58.

prétendus, des enfans & des aventures ; peu-à-peu l'on se persuada qu'ils avoient été des hommes. Tel fut l'état de la Mythologie au siècle des premiers Poëtes. Les Philosophes qui suivirent bientôt, se divisèrent en deux partis, selon leur coutume : les uns adopterent le préjugé regnant, & crurent que les Dieux populaires avoient été des hommes. Les autres, plus clair-voyans, reconnurent, au travers de l'enveloppe des fables, les différentes parties de la Nature, divinisées & travesties en autant de personnages : ils essayerent de donner aux fables un sens allégorique.

Ces derniers *spéculateurs reconnurent donc très bien la source, où leurs prédécesseurs avoient puisé les Dieux.*

En second lieu, ce ne sont point ces spéculateurs qui ont commencé les premiers à distinguer la Nature de sa propre énergie ; tous les hommes, sans en excepter un seul, ont fait cette distinction. Les Sauvages même, qui en avoient adoré les parties, n'avoient donné dans cette erreur, que parce qu'ils les supposoient mues & animées par un *esprit ;* c'est donc aux esprits, & non à la matiere, que tous les hommes ont attribué l'énergie & la force de la Nature, & ont adressé leur culte.

Non-seulement ce fait est certain, par la maniere de penser des Sauvages d'aujour-

jourd'hui; mais l'Auteur en eſt convenu lui-même. « Les ſociétés, *dans leur origine*, ſe » voyant ſouvent affligées & maltraitées par » la Nature, ſuppoſerent aux élémens ou » *aux agens cachés* qui les régloient, une » volonté, des vues, des beſoins, des de- » ſirs ſemblables à ceux de l'homme..... » On crut que les élémens ou *leurs moteurs* » irrités s'appaiſoient » (*a*) &c. Voilà des agens cachés, des moteurs bien diſtingués des élémens, & auxquels le culte étoit adreſſé dès l'origine des ſociétés. « A force » de réfléchir, pourſuit-il, l'homme crut » ſimplifier les choſes, en ſoumettant la Na- » ture entiere *à un ſeul agent, à une In-* » *telligence ſouveraine, à un eſprit, à une* » *ame univerſelle qui mettoit cette Nature* » *& ſes parties en mouvement* » (*b*). C'eſt le ſentiment des Philoſophes qui ont regardé Dieu comme l'ame du monde.

Tel eſt donc la différence qu'il y a eu entre les hommes groſſiers & les Philoſophes. Les premiers ſuppoſoient pluſieurs eſprits moteurs dans la Nature, les ſeconds n'en admettoient qu'un ſeul. Ce n'eſt pas ici le lieu d'examiner ſi le ſentiment de ces derniers étoit orthodoxe ou non, ni s'ils ſe ſont expliqués aſſez clairement.

(*a*) Chap. 1, p. 14. Contagion ſacrée, ch. 1, p. 2.
(*b*) Page 16. Contag. ſacrée, c. 3, p. 52.

L'Auteur prétend qu'en appellant le Moteur de la Nature, *un Eſprit, une Intelligence, un être incorporel*, on n'a fait que ſubſtituer des mots inintelligibles à ceux (*a*) de matiere, de Nature, de mobilité, de néceſſité, &c. La queſtion eſt de ſçavoir ſi ces derniers, dans le ſens des Matérialiſtes, ne ſont pas plus inintelligibles que les premiers; mais nous ne répéterons point ce que nous avons dit dans la premiere Partie.

§. 4.

« Les hommes, dit-il, puiſerent en eux-» mêmes les idées qu'ils attacherent à ces » mots; leur ame ſervit de modele à l'ame » univerſelle; leur eſprit fut le modele de » l'eſprit qui regle la Nature; leurs paſſions » & leurs deſirs furent le prototype des » ſiens; leur intelligence fut le moule de la » ſienne; ce qui leur convenoit à eux-mê-» mes, fut nommé l'ordre de la Nature; cet » ordre prétendu fut la meſure de ſa ſageſſe; » enfin les qualités que les hommes appel-» lent des *perfections* en eux-mêmes, furent » les modeles en petit des perfections di-» vines : ainſi, malgré tous leurs efforts, les » Théologiens furent & ſeront toujours, » des *Antropomorphites*, ou ne pourront

(*a*) Page 59.

» s'empêcher de faire de l'homme, le mo-
» dele unique de leur Divinité » (*a*).

Il y a dans cette objection un mélange de vrai & de faux, de juſteſſe & d'abſurdité, qu'il n'eſt pas poſſible de faire ſentir en peu de mots.

1°. Si l'homme a puiſé dans lui-même, l'idée des attributs qu'il a donnés à Dieu, il l'a donc puiſée dans la Nature; pouvoit-il & devoit-il la chercher ailleurs?

2°. Nous n'avons point puiſé dans la Nature ſeule, l'idée des perfections divines, telle que nous l'avons; c'eſt la révélation qui nous en a donné une notion plus claire & plus exacte: les Philoſophes, privés de ce ſecours, n'ont fait que balbutier; l'on ne trouve rien de juſte, rien de ſuivi, dans ce qu'ils ont dit de la nature de Dieu. C'eſt la révélation qui nous apprend que Dieu a créé *l'homme à ſon image*: cette vérité que l'Auteur (*b*) tourne en ridicule, eſt plus ſublime que tout ce que la Philoſophie a jamais imaginé; elle éleve notre ame, lui donne de l'énergie & du courage; au-lieu que le Matérialiſme ne tend qu'à nous avilir & à nous énerver.

3°. Puiſque les perfections humaines n'ont

(*a*) Pages 39 & 40. Contagion ſacrée, ch. 1, p. 2; ch. 7, p. 135.

(*b*) Note, p. 40.

été *qu'en petit* le modèle des perfections divines, il n'eſt pas vrai qu'elles en ſoient la régle, *le moule*, ni *la meſure*; les premieres ſont très-bornées, les ſecondes ſont infinies. Il n'eſt pas vrai que nous ſuppoſions en Dieu *des paſſions & des deſirs*; que l'ordre de la Nature ſoit ce qui convient à nous-mêmes, mais c'eſt ce qui convient au tout & aux deſſeins que Dieu s'eſt propoſés, ni que cet ordre ſoit la meſure de ſa ſageſſe, puiſqu'il pouvoit choiſir un ordre différent.

Ce ſont les Matérialiſtes eux-mêmes qui tombent dans le ridicule qu'ils nous reprochent mal-à-propos; lorſqu'ils diſent que ſi nous pouvons offenſer Dieu, nous pouvons donc troubler ſon bonheur; ils meſurent la Puiſſance divine ſur celle de l'homme; ils comparent le Légiſlateur ſuprême, à un Souverain foible & borné.

4°. L'Auteur abuſe du terme *d'antropomorphites;* on a donné ce nom à ceux qui attribuoient à Dieu un corps humain, une figure humaine; les Théologiens ne donnent point dans cette erreur.

5°. Il eſt faux que nous ſuppoſions en Dieu l'intelligence, la connoiſſance, la ſcience, la ſageſſe, &c. préciſément, parce que nous ſommes intelligens nous-mêmes: nous concevons évidemment que le monde n'eſt point éternel, qu'il a eu un commencement, par conſéquent un Créateur: nous

appercevons avec la même évidence, qu'il y a dans le monde de l'ordre, & des moyens qui tendent à une fin ; nous en concluons que Dieu l'a créé avec intelligence, avec connoiſſance, avec ſageſſe, & par un effet de ſa puiſſance. Nous lui attribuons la bonté & la juſtice, parce que nous en faiſons l'expérience. Quand même nous puiſerions ces idées dans notre propre façon d'agir, elles n'en ſeroient pas moins juſtes. L'Auteur, qui refuſe à Dieu ces attributs, les méconnoît auſſi dans l'homme ; & s'ils ſont dans l'homme, ils conviennent beaucoup mieux à Dieu.

6°. Nous diſons que Dieu eſt *éternel & infini*, parce qu'il eſt l'Etre néceſſaire, exiſtant par lui-même : mais notre Philoſophe attribue ces qualités à la matiere (*a*). Il n'eſt donc pas queſtion de ſçavoir d'où viennent ces idées ; mais ſi elles ſont vraies ou fauſſes, ſi elles conviennent à la matiere plutôt qu'à Dieu.

7°. Parce que Dieu eſt éternel & néceſſaire, il eſt immenſe ; c'eſt-à-dire, préſent en tout lieu, quoique ſpirituel & non étendu ; il eſt immuable, quoiqu'il ſoit l'auteur des changemens & des mouvemens de la matiere ; où eſt la contradiction ? C'eſt le Philoſophe qui ſe contredit, lorſqu'il aſſure que

(*a*) Chap 135 & 136.

la matiere eſt éternelle & néceſſaire, mais que ſes formes ſont paſſageres & contingentes (*a*); qu'elle eſt unique & qu'elle a des parties (*b*).

§. 5.

« L'idée de l'unité de Dieu, dit-il, fut » une ſuite de l'opinion que ce Dieu étoit » l'ame de l'Univers; cependant elle ne put » être que le fruit tardif des méditations » humaines » (*c*). Ce ſont-là deux nouvelles erreurs. 1°. L'Auteur confond ce qui eſt arrivé chez les Païens & parmi les Philoſophes de la Grèce, avec ce qui s'eſt paſſé dans le reſte de l'Univers. Le dogme de l'unité de Dieu a perſévéré conſtamment chez les Patriarches & chez leurs deſcendans, depuis la naiſſance du premier homme; il ne fut point le fruit de leurs méditations, mais de la révélation; ils ne croyoient point que Dieu fût l'ame du monde, mais le Créateur & le Gouverneur du Monde. 2°. L'unité de Dieu, conſidéré comme l'ame du monde, fut l'opinion particuliere d'une ou de deux ſectes de Philoſophes. La plupart ne laiſſerent pas d'admettre des Divinités inférieures auxquelles tout le culte re-

(*a*) Voy. premiere Part. ch. 6, §. 9.
(*b*) Chap. 4.
(*c*) Contagion ſacr. c. 3, p. 32.

ligieux étoit adreſſé ; l'Auteur lui-même nous le fait remarquer (*a*). L'ame du monde n'eut jamais ni Temple ni Autels : ainſi les Philoſophes détruiſoient l'unité de Dieu en même temps qu'ils ſembloient l'admettre. Lorſque le culte d'un ſeul Dieu fut annoncé, ils s'y oppoſerent de toutes leurs forces.

Le dogme des deux Principes fut encore une imagination de quelques Philoſophes, dans laquelle les Juifs, adorateurs d'un ſeul Dieu, ne donnerent jamais. Il eſt ſingulier que notre Auteur étale, avec beaucoup de ſoin, toutes les erreurs que la Philoſophie a enfantées ſur la Divinité, ſans jamais faire mention des notions plus vraies, que la révélation primitive en avoit données, & qui ſe conſerverent par tradition chez un peuple particulier.

Nous convenons que le *Deſtin*, auquel les Païens ſoumirent leurs Dieux prétendus, n'eſt viſiblement que la Nature agiſſante par des loix néceſſaires, rigoureuſes & immuables, ou la néceſſité perſonnifiée ; que dans cette hypothèſe, il étoit ridicule & abſurde de prier les Dieux, puiſqu'ils n'étoient pas libres (*b*). Mais cette abſurdité n'a point eu lieu chez les Adorateurs du vrai Dieu. L'Auteur auroit dû faire réflexion

(*a*) Page 43. (*b*) Page 44.

qu'en exposant au grand jour les égaremens de la Philosophie, il ne travaille pas à nous inspirer beaucoup de confiance en elle; s'il eût pris la peine de dévoiler de même les rêveries des Epicuriens ses prédécesseurs & ses maîtres, il auroit mis le dernier trait au tableau.

Ce que les Livres des Juifs nous enseignent sur les Anges & sur les Saints, n'a rien de commun avec la croyance des demi-Dieux, des Nymphes, des Génies, ni avec l'apothéose des Héros. Les Juifs ni les Chrétiens n'ont jamais rendu un culte divin aux Anges ni aux Saints; ils ne se sont point crus dans l'impossibilité d'adresser directement leurs hommages & leurs prieres à Dieu (*a*).

Vainement donc, le sçavant Dissertateur prétend que « quelques Pensеurs, plus subtils que les autres, n'ont admis qu'un seul » Dieu, & se sont flattés d'avoir fait une » découverte importante ». Le dogme de l'unité de Dieu, n'a point été découvert par des *Pensеurs* ou par des Philosophes; ceux-ci n'ont jamais travaillé qu'à l'obscurcir ou à le détruire: il est venu d'une révélation primitive, aussi ancienne que le monde; il s'est conservé sans altération chez les Pa-

(*a*) Page 45. Contagion sacrée, ch. 3, p. 42, & ch. 15, p. 167.

triarc hes

triarches, chez les Juifs leurs descendans, & chez les Chrétiens qui leur ont succédé : on en trouve les notions beaucoup plus claires, chez les Nations qui n'ont point eu de Philosophes, que chez les peuples qui ont cultivé la Philosophie. Celle-ci n'a produit que des disputes & des erreurs sur la Divinité, & les Penseurs n'ont été, dans la réalité, que des Sophistes & de vains Discoureurs.

§. 6.

C'est désormais contre le dogme de l'unité de Dieu, que notre *Penseur* va diriger ses coups. « On fut forcé, dit-il, d'admettre dans ce Dieu monarque, des qualités » contradictoires, incompatibles..... Une » bonté, une sagesse, un pouvoir sans limites; d'après ses bienfaits, d'après l'ordre » que l'on crut voir regner dans le monde. » Mais d'un autre côté, comment s'empêcher de lui attribuer de la malice, de » l'imprudence, du caprice, à la vue » des désordres fréquens & des maux sans » nombre, dont le genre humain est si » souvent la victime, & dont ce monde est » le théâtre? Comment éviter de le taxer » d'imprudence, en le voyant continuellement occupé à détruire ses propres ouvrages? Comment ne pas soupçonner en lui » de l'impuissance, en voyant l'inexécution

» perpétuelle des projets qu'on lui sup-
» posoit » (a)?

On doit être surpris de voir insister sur l'origine du mal, un Philosophe qui nous fournit lui-même les principes pour répondre à cette difficulté. Il a remarqué que les désordres particuliers que nous voyons dans le monde, rentrent dans l'ordre général (b); que les êtres qui périssent, sont forcés de contribuer par leur ruine, à la production des autres (c); il a reconnu que le mal est nécessaire à l'homme; que s'il étoit inaccessible au mal, il ne seroit pas moins insensible au bien; que ce ne seroit plus un homme; mais un automate (d). Il nous a représenté que la Nature ne fut point pour nous une marâtre; que si nous étions plus justes, en nous rendant compte de nos plaisirs & de nos peines, nous reconnoîtrions que la somme des premiers excede de beaucoup celle des derniers; que puisque tant d'hommes tiennent à la vie, nous devons en conclure qu'ils ne sont pas si malheureux qu'on le pense (e). Ce qui est un bien dans le système de la Fatalité, devient-il un mal,

(a) Page 45 & 46. Contag. sacr. ch. 1, p. 4, c. 2, p. 27. Essai sur les Préjugés, ch. 9, p. 208.
(b) Tome 1, c. 5, p. 60.
(c) Chap. 4, p. 40.
(d) Tome 2, c. 1, p. 3 & 4.
(e) Tome 1, c. 15, p. 349, 353 & 354.

dès que l'on croit en Dieu? L'Apologiſte de la Nature eſt-il en droit de blaſphémer contre la Providence? Il répétera au-moins ſix fois la même objection.

Ce que la révélation nous apprend, ſur la punition des *Anges rebelles*, n'a point été imaginé pour trancher la difficulté de l'origine du mal (*a*); cette difficulté demeure la même, ſoit que l'homme ait été tenté par le Démon, ſoit qu'il ait été entraîné par ſon ſeul penchant; puiſque dans l'un & l'autre cas on ſuppoſe qu'il eſt également libre. Qu'y a-t-il de commun entre cette doctrine & la fable des Titans? Celle-ci n'eſt qu'une allégorie, pour déſigner un changement arrivé dans la Religion Grecque (*b*); toutes les ſpéculations bâties ſur le parallèle de ces deux opinions, ne ſont qu'une imagination vaine & hors de propos.

La liberté de l'homme eſt le dogme dont on ſe ſert pour répondre en partie, aux objections contre la Providence; l'Auteur s'applique à le préſenter ſous un aſpect ridicule (*c*). Comme il ſe répéte encore dans le Chapitre ſuivant, & qu'il y entre dans un plus grand détail, nous différerons pour quelques momens de lui répondre.

(*a*) Page 64.
(*b*) Origine des Dieux du Paganiſme, quatrième Partie, p. 25.
(*c*) Page 47.

Continuons à suivre la progression qu'il a voulu établir entre les différentes parties du Système religieux.

Il est faux que la liberté ait été inventée pour justifier Dieu du mal qu'il fit à l'homme ; le libre arbitre est une vérité de sentiment, dont tous les hommes portent la preuve en eux-mêmes. Les plus grossiers, les plus ignorans, qui n'ont jamais réfléchi sur l'origine du mal, ni formé aucun système, & qui ne consultent que le bon-sens, en sont aussi convaincus, aussi intimement persuadés que les Philosophes. Ces derniers, loin d'être les inventeurs de la liberté, sont les premiers qui se soient avisés de la révoquer en doute, & de l'attaquer par des sophismes. Par une bizarrerie frappante, les Stoïciens qui croyoient une Divinité soumettoient tout au Destin ou à la Fatalité ; les Epicuriens, qui ne croyoient point de Dieu, admettoient la liberté : ils ne se proposoient pas par-là de rendre raison de l'origine du mal (*a*).

§. 7.

Que penser du tissu de calomnies que l'Auteur vomit contre les Religions en général, pour avoir le plaisir de confondre la véritable avec les fausses? Il n'est pas vrai

(*a*) Lucrèce, l. 2, ℣. 261.

que l'on nous faſſe adorer aujourd'hui un Dieu bizarre, injuſte, ſanguinaire, implacable (*a*) &c. & ſur quelle preuve ſont fondés tous ces blaſphêmes ? C'eſt que « Dieu » nous punit en ce monde, & nous punira » dans l'autre des fautes dont la nature » qu'il nous a donnée, nous a rendus ſuſcep» tibles ». Parce que je ſuis ſuſceptible ou capable de pécher, en ſuis-je moins libre quand je péche ? Qu'eſt-ce que la liberté dans l'homme, ſinon le pouvoir de faire le bien ou le mal à ſon choix ? D'ailleurs Dieu ne punit pas deux fois le même crime ; s'il nous en punit en ce monde, il ne nous en punira pas dans l'autre, à moins que nous n'y perſévérions malgré le châtiment. *Dùm judicamur à Domino, corripimur, ut non cum hoc mundo damnemur* (*b*). *Quis enim filius quem non corripit Pater* (*c*) ?

« Il nous punit pour ignorer ſon eſſen» ce inconcevable & ſes volontés obſcu» res » (*d*) : fauſſeté criante ; Dieu ne punit point l'ignorance, à moins qu'elle ne ſoit volontaire & affectée.

« Il nous punit des tranſgreſſions de » nos peres ». Et de quelle maniere ? Eſt-

(*a*) Page 50. Contagion ſacrée, ch. 1, p. 18 ; c. 2, p. 28 & ſuiv. ch. 3, 48. Eſſai ſur les Préjugés, c. 6, p. 127.
(*b*) 1 *Cor* 11, 32.
(*c*) *Hebr.* 12, 7.
(*d*) Contagion ſac. ch. 2, p. 36.

ce en nous privant des avantages dus à notre nature ? S'il ne nous accorde point les mêmes dons surnaturels, qu'il avoit faits à nos peres, avons-nous droit de nous en plaindre ?

« Ses caprices despotiques décident de » notre sort éternel ; c'est d'après ces dé- » crets fatals que nous devenons ses amis » ou ses ennemis, en dépit de nous-mêmes ». Imposture. C'est l'usage de notre liberté, qui décide de notre sort éternel ; il n'y a point en Dieu de décret fatal, de prédestination absolue à la damnation ; c'est une imagination impie de Calvin.

« Il ne nous fait libres que pour avoir le » plaisir barbare de nous châtier de l'abus » nécessaire que nos passions ou nos » erreurs nous font faire de notre li- » berté (*a*) ». Absurdité & contradiction ; si l'abus de notre liberté est *nécessaire*, nous ne sommes plus libres. Dieu ne nous la donne point pour que nous en abusions ; toutes les fois que cela nous arrive, nous abusons des graces qu'il ajoute à la liberté. Il est faux que la Théologie nous montre des mortels punis pour des fautes inévitables & nécessaires, si ce n'est la Théologie des Calvinistes rigides. S'ils soutiennent que Dieu *prédestine* le plus grand nombre des mortels

(*a*) Page 50. Contag. sac. c. 10, §. 53 & 55.

à être ſes ennemis; c'eſt une erreur que nous déteſtons.

Après avoir créé des erreurs monſtrueuſes pour les combattre, l'Auteur nous ramene à la Fatalité comme au ſouverain remede de tous les maux. « En conſidérant la Nature, dit-il, les hommes auroient vu que » les maux phyſiques, les peſtes, les contagions, les maladies ſont dues à des cauſes » phyſiques ». Eh! nous n'en avons jamais douté. « Ils en auroient cherché les remedes » (*a*). Auſſi le faiſons-nous : la créance d'une Providence ne nous empêche point d'avoir recours aux remedes naturels.

Il eſt faux que l'idée noire de la méchanceté de Dieu ſe préſente à l'eſprit, plutôt que celle de ſa bonté (*b*). Les Incrédules, qui haïſſent la Divinité par humeur noire, & parce qu'ils ne la connoiſſent pas, penſent peut-être ainſi : mais un Chrétien, inſtruit par ſa Religion & par ſa propre expérience, n'a jamais vu en Dieu que de la bonté & de la juſtice ; il ne rend point ſes hommages à un maître capricieux & malfaiſant, mais à un Pere tendre dont il ne ceſſe d'éprouver les bienfaits, & duquel il eſpere ſon ſalut.

(*a*) Page 52.
(*b*) Page 53. Contag. ſac. c. 9, tome 2, p. 2.

Il eſt faux que toutes les nations ayent rendu à la Divinité un culte bizarre, inſenſé, lugubre, cruel (*a*); le culte que nous lui rendons, & le ſeul qui nous intéreſſe, ne fut jamais tel. Il eſt faux que les Adorateurs d'un Dieu, que l'on montre comme un modele de bonté, ſe livrent aux plus cruelles extravagances contre eux-mêmes, & commettent contre les autres les crimes les plus affreux. Ceux qui pratiquent des auſtérités & des mortifications, ne font par Religion que ce qu'ont fait autrefois par tempérance pluſieurs Philoſophes. Loin de nuire à leur ſanté, ils ont ordinairement le corps plus vigoureux, & la tête plus ſaine, que tous les Epicuriens & les Matérialiſtes, qui ne connoiſſent d'autres plaiſirs que ceux du corps. On ne traite point d'inſenſés ni de cruels, les Philoſophes qui affoibliſſent leur tempérament par des veilles aſſidues, & par un goût pour l'étude qui a dégénéré en paſſion : leur travail eſt cependant plus meurtrier que toutes les auſtérités des Anachorêtes.

La Religion n'inſpire que la charité, la douceur, la patience envers les autres hommes. L'Auteur eſt convenu lui-même que le faux zèle ou le fanatiſme eſt un défaut

(*a*) Page 54. Contagion ſacrée, ch. 1, p. 22; ch. 9, p. 31 & 35.

du

du tempérament, un déréglement de l'imagination (*a*). Un fait inconteſtable, c'eſt que dans aucun lieu de l'Univers, il ne regne autant d'ordre, de liberté, de paix, de ſécurité, que chez les Nations chrétiennes. Si tous ceux qui ont de la Religion, étoient autant de fanatiques & de perſécuteurs, les Incrédules n'auroient pas autant de liberté qu'ils en ont de parler, d'écrire, d'invectiver & de déraiſonner. Mais il faut nous armer de courage, pour eſſuyer encore plus d'une fois les mêmes déclamations.

(*a*) Tome I, ch. 9, p. 130.

CHAPITRE III.

Y a-t-il de la confusion & de la contradiction dans les idées de la Théologie ? De l'origine du Mal.

§. 1.

ON a souvent eu lieu de remarquer dans les livres des Incrédules, que leurs talens ne se déploient jamais avec plus d'avantage que lorsqu'ils attaquent leurs adversaires. Dès qu'ils sont obligés d'établir un système, de former un plan de doctrine ou de morale, rien de si foible que leurs preuves, rien de moins lié que leurs raisonnemens : on diroit que leur génie les abandonne. Mais quand il est question de former des difficultés contre les opinions reçues, d'invectiver contre les abus, de tourner en ridicule les Théologiens, alors leur esprit prend l'essor ; leur sagacité se développe toute entiere ; leur éloquence triomphe : le cœur conduit leur plume ; la passion semble les élever au-dessus d'eux-mêmes. Leur Philosophie n'a de force que pour détruire ; elle est impuissante, lorsqu'il s'agit de nous prescrire ce que nous devons croire.

Parmi le grand nombre de ceux qui ont écrit contre les Dogmes du Chriſtianiſme, il n'en eſt aucun qui l'ait fait avec plus de véhémence que l'Auteur du Syſtême de la Nature; on peut dire même avec plus de fureur. Il n'a point fait d'objections nouvelles, mais il a raſſemblé toutes les anciennes, & il a cru leur donner une force invincible par l'énergie des expreſſions. Perſonne n'a diſtillé un fiel plus amer ſur les articles eſſentiels de notre croyance, ſur l'idée que nous avons de Dieu, ſur les effets dont il prétend que la Religion a été la cauſe : elle eſt, ſelon lui, le plus funeſte préſent que l'on ait pu faire aux hommes ; la détruire & la déraciner de tous les cœurs, ſeroit le plus grand ſervice que l'on pût rendre à la ſociété.

Mais après les aveux qu'il a faits, après avoir indiqué la vraie ſource de la créance d'un Dieu, & de l'établiſſement du culte religieux, il eſt étonnant qu'il n'ait pas apperçu l'inutilité & le ridicule de ſes déclamations. Il eſt convenu que l'homme a puiſé ces idées dans lui-même & dans ſa propre nature, ſans que perſonne les lui ait ſuggérées. Né ſenſible, expoſé à éprouver des biens & des maux, l'homme n'a pu ſe perſuader qu'ils n'euſſent d'autre principe qu'une matiere inanimée & une Nature

aveugle ; il a été invinciblement déterminé à les attribuer à une cause intelligente, capable d'amour & de haine, de bienveillance & d'inimitié : de-là le culte qu'il lui a rendu, les efforts qu'il a faits pour mériter ses faveurs, & détourner les effets de sa colere : de-là il a conclu l'obligation de pratiquer la vertu pour lui plaire, & d'éviter le crime, de peur de l'irriter : de-là en un mot, sont nées la Religion & la Morale, seuls fondemens de la société.

Attaquer ces notions constantes, universelles, aussi anciennes & aussi étendues que la race des hommes, est-ce un projet sensé ? Si elles sont fausses, comment ont-elles été inévitables ? Si elles sont nuisibles, comment ont-elles été jusqu'à présent le seul mobile des actions humaines, le seul ressort qui a mis le monde *moral* en mouvement ? Tels sont cependant les deux points que notre Réformateur se propose de démontrer.

§. 2.

Il prétend d'abord que les Théologiens, convaincus de l'incompatibilité & de la contradiction des idées qu'ils avoient de la Divinité, ont défendu aux hommes d'en raisonner ; & qu'ils ont accumulé les Mysteres pour se rendre maîtres d'expliquer à leur fantaisie les voies & les desseins du Dieu

énigmatique, qu'ils faisoient adorer (*a*). Le Lecteur appercevra aisément la contradiction de ce reproche. Sont-ce les Théologiens qui sont les premiers Auteurs de la Religion ? Alors on pourroit leur attribuer les idées que les hommes ont conçues de la Divinité. Mais l'Auteur a enseigné lui-même que les Peuples sauvages n'ont point attendu qu'il y eût des Théologiens pour penser à un Dieu ; ils y ont été forcés, selon lui, par le sentiment de leurs besoins & de leurs maux ; ils ont puisé en eux-mêmes, & non dans le cerveau des Théologiens, les attributs qu'ils lui ont donnés. Le mal étoit donc déja fait, & l'erreur établie, lorsque les Théologiens sont arrivés. En raisonnant eux-mêmes, ils n'ont fait que suivre le torrent qui entraînoit tous les hommes. Il est bon de faire attention qu'il ne s'agit point ici des *Mysteres* enseignés par la révélation; puisque l'Auteur parle des qualités que les hommes ont puisées *dans leur propre nature*, pour les assigner à l'Etre qui gouverne l'Univers, qualités dont il soutient que *le mélange est incompatible*. Or, dès que les hommes ont admis un Dieu, ils lui ont assigné des qualités : &, puisque, selon l'Auteur, Dieu a été connu, avant qu'il y eût aucune

(*a*) Page 56. Contag. sac. c. 2, p. 28; & c. 4, p. 71. Essai sur les préjugés, ch. 12, p. 257.

Religion révélée, il eſt clair que les *myſteres*, ou le mêlange des qualités incompatibles en Dieu, a précédé la révélation; qu'il y a eu des myſteres dans la Religion naturelle, auſſi-bien que dans les Religions révélées. C'eſt un point qu'il ne faut pas oublier.

» On parvint, dit-il, aiſément à perſuader aux hommes qu'il falloit croire ce » qu'ils ne pouvoient concevoir, que le ſacrifice de la raiſon étoit le plus agréable » que l'on pût faire à un Maître fantaſque, » qui ne vouloit pas que l'on fît uſage de ſes » dons. Il eſt évident que toute Religion eſt » fondée ſur le principe abſurde que l'homme eſt obligé de croire fermement ce » qu'il eſt dans l'impoſſibilité la plus totale » de comprendre » (*a*).

Nous avons pleinement ſatisfait à tous ces reproches dans le *Deiſme réfuté*, premiere Lettre, & il ſeroit inutile d'y répondre de nouveau. L'aveu de l'Auteur ſuffit, pour faire ſentir que dès que l'on croit un Dieu, l'on eſt forcé d'admettre des myſteres.

§. 3.

« Les attributs théologiques ou métaphyſiques de Dieu, dit-il, ne ſont que de pures

(*a*) Page 57. Dans le Texte & dans la Note. Contagiac. ch. 9, p. 3.

» négations des qualités qui se trouvent dans » l'homme, ou dans tous les êtres qu'il con- » noît. Ainsi Dieu est *infini*, c'est-à-dire, » qu'il n'est point, comme les autres êtres, » circonscrit par les bornes de l'espace : il » est *éternel* ; cela signifie qu'il n'a point eu » de commencement, & qu'il n'aura jamais » de fin ; *immuable*, ou non sujet au change- » ment ; *immatériel*, & c'est comme si l'on » disoit, qu'il n'est rien de tout ce que » nous connoissons » (*a*).

Il est assez singulier que l'Auteur nous blâme de donner à Dieu des qualités qu'il accorde lui-même à la matiere ; or il prétend que la matiere *est infinie, éternelle, immuable* (*b*).

En second lieu, est-il vrai que l'*éternité* soit une qualité négative ? L'Etre éternel, c'est l'Etre nécessaire, l'Etre existant par lui-même : de cet attribut essentiel & très-positif s'ensuivent tous les autres. Quels que soient les termes dont on se sert pour les exprimer, ils sont aussi positifs & aussi réels que l'essence même de laquelle ils émanent par une conséquence évidente.

Dirons-nous encore que l'esprit est seulement une négation de la matiere ? Mais, par la même raison, la matiere est une né-

(*a*) Pages 58 & 59.
(*b*) Chap. 4, p. 104 & 136.

gation de l'esprit. Nous concevons aussi clairement l'esprit, que nous concevons la matiere.

L'Auteur trouve encore mauvais que l'on attribue à Dieu la science, la sagesse, l'intelligence, la toute-puissance ; de ces qualités, dit-il, il ne résulte qu'un tout métaphysique & abstrait (*a*). A-t-il donc oublié qu'en donnant une notion de la matiere, il a désigné pour ses attributs, l'étendue, la divisibilité, la solidité, la figurabilité, la mobilité, la gravité : ce sont-là autant de qualités *abstraites ;* en faut-il conclure que la matiere n'est qu'un tout métaphysique, une abstraction ?

Selon lui, l'intelligence, la sagesse, la bonté, la puissance, &c. ne sont que des qualités *morales*, ou plutôt des qualités humaines, dont l'homme seul est capable, & qui ne peuvent convenir à un être dépourvu d'organes : un Dieu immatériel ne peut ni agir, ni penser comme un être matériel ; il ne peut avoir les qualités, les sentimens, les volontés, les vertus, dont l'homme est susceptible par son organisation. Ce sont-là, dit-il, des contradictions palpables (*b*).

A la vérité, si dans l'homme c'est la ma-

(*a*) Page 59.
(*b*) Page 60. Contag. sac. c. 1, p. 2.

tiere qui penſe, qui veut, qui agit; ſi ce ſont les organes qui operent tout, ſans que l'ame ou l'eſprit y ait aucune part, il eſt clair qu'un Dieu immatériel & ſans organes, ne peut ni penſer, ni vouloir, ni agir, ni être ſuſceptible d'aucune qualité morale.

Mais notre Philoſophe a-t-il démontré cette prétention abſurde, à laquelle il a conſacré trois Chapitres entiers de ſon premier Volume (*a*)? Il n'a donné pour preuve que des contradictions & un abus continuel des termes : l'abſurdité n'eſt pas à dire qu'un être penſe & veut ſans organes; elle eſt plutôt à ſoutenir que ce ſont les organes qui veulent & qui penſent. « Il me ſemble, » dit l'Auteur d'Emile, que la Philoſophie, » en voulant prouver que la matiere penſe, » a démontré que les Philoſophes ne pen- » ſent point ».

Cependant, ſelon notre Matérialiſte, c'eſt encore une contradiction d'affirmer (*b*) qu'un pur eſprit eſt le moteur du Monde matériel. Il auroit mieux rencontré, s'il avoit dit qu'il y a contradiction à ſoutenir que la matiere ſe meut elle-même; & nous l'avons démontré.

« Un être immenſe peut remplir l'eſpace, » ſans en exclure pourtant la Nature » : c'eſt une nouvelle contradiction qu'il nous re-

(*a*) Chap. 7, 8 & 9. (*b*) Page 61.

proche; mais nous n'avons jamais dit que Dieu *remplit l'espace* comme les corps; nous disons qu'il est présent à l'espace; les esprits ne rempliſſent point de lieu, puiſqu'ils ne ſont pas étendus.

L'Auteur inſiſte principalement ſur l'origine du mal; & cette queſtion mérite une attention particuliere.

§. 4.

On diſtingue des maux de trois eſpéces; les imperfections de tous les êtres; les douleurs auxquelles ſont expoſées les créatures ſenſibles; les crimes dans leſquels peuvent tomber les agens raiſonnables & libres.

La bonté en général eſt l'inclination à faire du bien. Dès qu'on la ſuppoſe jointe à une puiſſance infinie (& il faut néceſſairement la ſuppoſer telle en Dieu), il eſt abſurde de conclure qu'un Dieu bon doit faire aux créatures tout le bien qu'il peut leur faire; puiſqu'il peut leur en faire à l'infini, on ne trouvera jamais un point où la bonté doive s'arrêter; quelque bien qu'il accorde à un être particulier, il peut toujours lui en accorder davantage: ainſi, prétendre qu'une bonté infinie doit faire *tout le bien qu'elle peut*, c'eſt ſe contredire, c'eſt la réduire à l'impoſſibilité de rien faire du tout. Quelque parfaite que l'on ſuppoſe la nature des êtres créés, quelque grand que

soit leur bonheur, l'un & l'autre sont toujours finis & bornés; ils peuvent toujours augmenter; la même plainte reviendra toujours contre la bonté du Créateur.

Il faut donc convenir que Dieu, quoiqu'infiniment bon & puissant, a pu, sans déroger à sa puissance & à sa bonté, produire des êtres plus ou moins parfaits, varier les degrés de leurs perfections; & dès qu'il peut y avoir du plus ou du moins, il y a nécessairement des imperfections & des défauts, du moins relatifs. Soutenir que Dieu n'a pu créer un être imparfait, c'est affirmer qu'il n'a rien pu produire de borné, qu'il a dû pousser la perfection de ses ouvrages à l'infini, qu'ils ne sont pas dignes de lui, s'ils ne sont aussi parfaits que lui-même. Absurdité révoltante : tout être créé est essentiellement borné, & tout être borné est imparfait.

De même, Dieu a pu créer des êtres sensibles, susceptibles de plaisir & de douleur. Si en vertu de leur sensibilité, ils sont en droit d'exiger tout le bonheur dont ils sont capables, nous irons encore à l'infini; puisque le bonheur peut croître à l'infini. La privation d'un plus grand degré de bonheur connu, est un sujet de regret; par conséquent un mal. Dès que le bonheur d'une créature est borné, l'on dira : mais si Dieu lui avoit accordé un bonheur plus

parfait, ſa bonté auroit été plus grande; donc la bonté de Dieu n'eſt pas infinie. Voilà comme Bayle & ſes diſciples ont toujours raiſonné (*a*).

Toute la difficulté qu'ils propoſent ſur le mal moral, conſiſte à ſçavoir ſi Dieu, infiniment bon, a pu accorder à l'homme la liberté de pécher, ou le pouvoir de ſe rendre malheureux. Ce pouvoir, diſent-ils, eſt un don empoiſonné, un don funeſte, un mal plutôt qu'un bien; une bonté infinie n'a pas pu & n'a pas dû l'accorder: car enfin la bonté de Dieu nous paroîtroit plus grande, s'il avoit rendu l'homme néceſſairement heureux. Il eſt clair que cette conſéquence nous conduit toujours à l'infini & à la même abſurdité.

Or un principe d'où s'enſuit une abſurdité, eſt évidemment faux. Il eſt abſurde de ſoutenir qu'un Dieu, infiniment bon, doit accorder à ſes créatures tout le bien dont elles ſont capables, tout le bien qu'il peut leur faire, tout le bien que nous pouvons concevoir: cela eſt impoſſible, puiſque ce bien, dans quelque degré qu'il ſoit, peut être augmenté à l'infini.

De-là s'enſuit 1°. une différence eſſentielle entre la maniere dont on doit rai-

(*a*) V. Rep. aux Queſt. d'un Prov. c. 145; tome 3, p. 800, de ſes Œuvres.

ſonner de la bonté de Dieu, & de la bonté des êtres bornés. Un agent borné ne peut être cenſé bon, à moins qu'il ne faſſe *tout le bien qu'il peut faire :* ſa puiſſance eſt la meſure de ſa bonté : à l'égard de Dieu, la régle eſt fauſſe & contradictoire. Toutes les comparaiſons que l'on fait entre Dieu & un Pere, un Tuteur, un Médecin, un Maître, un Souverain, &c. ſont fautives & ne prouvent rien, parce que ceux-ci ne ſont bons, qu'autant qu'ils portent la bonté auſſi loin que leur pouvoir s'étend.

2°. Que l'étendue des bienfaits de Dieu n'eſt point la meſure par laquelle nous devons juger de ſa bonté : ſes bienfaits ſont néceſſairement bornés ; il eſt infiniment bon, parce qu'il eſt l'Etre néceſſaire que rien ne peut borner. Tout raiſonnement qui porte ſur la ſuppoſition contraire, eſt faux & abſurde.

3°. Que pour juger ſi un don eſt digne de Dieu, il faut examiner ſi c'eſt un mal qui ne ſoit mélé d'aucun bien. Dès qu'il eſt bon à certains égards, quand même il pourroit devenir un mal par notre faute, il s'enſuit ſeulement que c'eſt un bien borné, un bien qui pourroit être plus grand ; mais il ne s'enſuit pas que ce ſoit *un mal pur*, un don incompatible avec la bonté de Dieu, puiſque ſes dons ſont néceſſairement bornés.

La liberté eſt évidemment un don de

cette espéce, de même que la sensibilité. La liberté est le pouvoir de nous rendre heureux, aussi-bien que de nous rendre malheureux : sous le premier aspect, elle est un très-grand bien ; elle ne devient un mal, que par l'abus volontaire que nous en faisons. Si elle étoit toujours accompagnée d'une grace efficace pour en bien user, elle seroit sans doute un plus grand bien ; mais il n'est pas vrai que sans ce secours efficace, elle soit *un mal pur*.

Il est bon de remarquer que Bayle lui-même est convenu des principes que nous venons d'établir. Il déclare « qu'il n'admet » point pour régle de la bonté & de la sainteté de Dieu, les idées que nous avons de » la bonté & de la sainteté en général. . . . . » Que nos idées naturelles ne peuvent point » être la mesure commune de la bonté & de » la sainteté divine, & de la bonté & de la » sainteté humaine ; que n'y ayant point de » proportion entre le fini & l'infini, il ne » faut point se promettre de mesurer à la » même aune, la conduite de Dieu & la » conduite des hommes ; & qu'ainsi, ce qui » seroit incompatible avec la bonté & la » sainteté de l'homme, est compatible avec » la bonté & la sainteté de Dieu, quoique » nos foibles lumieres ne puissent pas ap- » percevoir cette compatibilité ». Il ajoute, qu'en admettant le principe opposé, on ne

conçoit plus comment Dieu peut permettre, que l'homme souffre seulement *un quart d'heure de colique* (*a*).

De tous les attributs de Dieu, dit-il ailleurs, « la bonté seroit la plus visible, si les » hommes se servoient de réflexion. Quelle » bonté n'est-ce pas d'avoir attaché du » plaisir à toutes les actions nécessaires, & » de nous avoir rendus susceptibles du plaisir en une infinité de façons? On a beau » dire que nous sommes encore plus susceptibles du chagrin & de la douleur, » cela n'est pas vrai; & quand cela seroit » vrai, nous ne devrions pas pour cela méconnoître la grande bonté de Dieu, puisqu'il nous seroit aisé de voir que les plaisirs dont nous jouissons, viennent des » Loix qu'il a posées dans la Nature; & » qu'au contraire, la plupart de nos chagrins viennent du mauvais usage que nous » faisons de notre raison. Mais il n'est pas » vrai que dans ce monde l'homme souffre » plus de maux que de biens; c'est notre » ingratitude, notre orgueil & notre humeur insatiable qui nous fait parler de » la sorte : *Falsò quæritur de naturâ suâ genus humanum* ». Sallust. (*b*)

En partant de ces notions, qui nous pa-

(*a*) Œuvres de Bayle, tome 2, p. 997 & 998.
(*b*) Nouv. de la Répub. des Lettres, Août 1684, art. 6.

roiſſent évidentes, en rappellant les aveux de l'Auteur (*a*), toutes les objections qu'il a tirées de Bayle & que cent autres Ecrivains ont copiées, tombent d'elles-mêmes, & ne ſignifient plus rien.

§. 5.

« On prétend, dit-il, que la bonté de » Dieu, ſe montre dans toutes ſes œuvres; » cependant nous ne donnons le titre de » bon qu'à ceux d'entre les hommes dont » les actions ne produiſent ſur nous que des » effets que nous approuvons; le Maître de » la Nature a-t-il donc cette bonté? N'eſt-» il pas l'Auteur de toutes choſes? Dans » ce cas ne ſommes-nous pas forcés de lui » attribuer également les douleurs de la » goutte, les ardeurs de la fiévre, les con-» tagions, les famines, les guerres qui dé-» ſolent l'eſpéce humaine » &c (*b*)? L'Auteur a beau champ pour déclamer : ſur l'article des maux de ce monde, l'éloquence ne tarit jamais; c'eſt un des lieux communs le plus fécond & le plus inépuiſable.

1°. La comparaiſon de la bonté de Dieu avec la bonté de l'homme eſt fautive; nous l'avons démontré : cent fois l'Auteur y re-

(*a*) Chap. 1, §. 3, ci-deſſus.
(*b*) Page 61. Contag. ſac. c. 2, p. 27.

viendra

viendra (*a*), & cent fois nous repondrons de même. 2°. Il a reconnu que le *mal eſt néceſſaire à l'homme*; que ſans lui, il ne pourroit connoître ce qui lui nuit, ni l'éviter, ni ſe procurer le bien-être (*b*). C'eſt donc très-mal raiſonner de conclure, parce que l'homme ſouffre, que Dieu ſe plaît à contriſter ſes enfans (*c*). 3°. Il nous a fait remarquer que la ſomme des biens excede de beaucoup celle des maux; que les hommes ne ſont pas ſi malheureux qu'on le penſe, puiſqu'ils ſont très-attachés à la vie; que la Nature ne fut point pour nous une marâtre (*d*). Si l'on a tort d'accuſer la Nature, peut-on avoir raiſon de blaſphémer contre ſon Auteur?

« Que deviennent, diſent les Matérialiſtes, ces *cauſes finales*, ſi fauſſement ſuppoſées, & qu'on nous donne comme les » preuves les plus fortes de l'exiſtence d'un » Dieu ſage & tout-puiſſant, qui néanmoins ne peut conſerver ſon ouvrage » qu'en le détruiſant, & qui n'a pu tout-» d'un-coup lui donner le degré de perfection & de conſiſtance dont il étoit ſuſceptible » (*e*)?

(*a*) Pages 67 & 71.
(*b*) Chap. 1, p. 3 & 4.
(*c*) Page 62.
(*d*) Tome 1, ch. 16, p. 340 353 & 354.
(*e*) Lucret. l. 5, *v.* 201.

J'avoue que je n'entends point cette objection. Les ouvrages de Dieu ont eu dès le moment de la création, le même dégré de perfection & de consistance qu'ils ont aujourd'hui. L'Auteur a observé lui-même qu'un être, en se détruisant, contribue à la production d'un autre; & cet ordre est aussi ancien que le monde : pour que Dieu soit censé un Etre sage, il n'est pas nécessaire que les êtres particuliers soient éternels. Peut-on admettre la sensibilité dans l'homme, sans admettre les causes finales ?

Soutiendra-t-on sérieusement avec l'Epicurien Lucrèce & avec Spinosa, que les yeux ne nous ont point été donnés pour voir, les oreilles pour entendre, la langue pour parler, les pieds pour marcher ; que c'est par hasard que nous nous en servons pour ces différens usages (*a*) ?

Il tourne en ridicule la maxime, que l'*Univers a été fait pour l'homme*, parce que l'homme est mortel, & que souvent les autres êtres le détruisent; parce qu'il n'occupe qu'un très-petit espace sur le globe ; parce que s'il y a un Dieu, il est le Dieu de toute la Nature (*b*).

Avant de condamner une proposition,

(*a*) Lucrèce, liv. 4, ℣. 823. *Spinosa Ethicæ ;* premiere Part. à la fin.

(*b*) Page 62 & 63. Lucrèce, liv. 5, ℣. 157. Essai sur les préjugés, c. 2, p. 34.

il faudroit commencer par en saisir le véritable sens. De tous les êtres que nous connoissons, y en a-t-il quelqu'un avec lequel la Nature semble avoir une relation plus marquée qu'avec les besoins de l'homme? En est-il un seul qui possede, aussi parfaitement que l'homme, le talent de s'en approprier les différentes parties? Puisque le Créateur n'a point agi au hasard, mais avec intelligence & à dessein, il a donc voulu que les choses fussent telles qu'elles sont en effet. C'est lui qui a donné cette propriété à l'homme; & il est vrai de dire qu'il a destiné à l'usage de l'homme, les choses que celui-ci fait réellement servir à son usage, sur lesquelles il exerce une espéce de domaine; & l'on ne peut disconvenir que ce domaine ne soit fort étendu. Cela n'empêche point que Dieu n'ait également pourvu aux besoins des autres êtres sensibles. Pour que l'homme exerce pendant sa vie un pouvoir très-marqué sur une grande partie de la Nature, il n'est pas nécessaire qu'il soit immortel.

Mais, dira-t-on, puisque Dieu a voulu que les choses fussent telles que nous les voyons; il a donc destiné la plupart des êtres aux malheurs, & à la destruction de l'homme, puisque ces êtres le font réellement souffrir; voilà donc un trait de méchanceté de la part du Créateur, aussi-bien que des marques de

bonté ; sur quoi fondés, prétendrons-nous que Dieu a plutôt voulu le bien que le mal, puisque l'un & l'autre sont également l'effet de l'arrangement qu'il a formé (*a*) ?

Nous sommes fondés à le prétendre, sur l'aveu que l'Auteur a été forcé de faire, & que la vérité lui a dicté, que *la somme des biens excede de beaucoup celle des maux*, & que nous n'avons aucun lieu de nous plaindre de la Nature. Il s'ensuit évidemment que le Créateur, en nous donnant la vie, a eu dessein de nous faire du bien plutôt que du mal ; que si nous éprouvons l'un & l'autre, c'est qu'une Nature sensible & bornée, telle que la nôtre, n'a aucun droit à une existence plus heureuse ; ou bien ce droit va à l'infini. Dieu pouvoit sans doute nous accorder un bonheur plus parfait ; mais il a voulu que ce bonheur fût la récompense du bon usage de notre liberté, & fût réservé pour une autre vie. Il n'y a, dans cette destination, aucun sujet de calomnier sa bonté ; mais plutôt de la bénir, & de nous conformer à ses desseins.

En vain notre Philosophe soutient qu'on ne peut justifier la Nature qu'en reconnoissant par-tout les effets de la nécessité, ou en admettant deux principes également puis-

(*a*) Page 64. Contagion fac. c. 1, p. 27. Lucrèce, l. 5, v. 223.

ſans, oppoſés l'un à l'autre (*a*). Ces deux hypothèſes ſont auſſi déraiſonnables l'une que l'autre. Bayle n'a pas fait difficulté de convenir de l'abſurdité des deux principes ; & il ſeroit aiſé de la démontrer. Dans cette ſuppoſition même il faudroit encore admettre la néceſſité, & dire que les deux principes n'ont pas pu agir autrement qu'ils ont fait. Or, nous avons fait voir que la néceſſité eſt une chimere, qu'il eſt ridicule de ſoutenir que l'homme, par exemple, ne peut abſolument être plus parfait ni plus heureux qu'il l'eſt, & qu'il y auroit contradiction à le ſuppoſer tel.

§. 6.

La plus grande difficulté eſt de concilier la liberté de l'homme & le péché avec la bonté divine ; & c'eſt ſur quoi l'Auteur inſiſte principalement ; mais ſans obſerver aucun ordre dans ſes objections.

Il ſoutient d'abord que l'homme ne peut offenſer Dieu ; « offenſer quelqu'un, » dit-il, c'eſt diminuer ſon bonheur, c'eſt » l'affliger, c'eſt lui faire éprouver un ſen» timent douloureux... Comment une foible » créature, peut-elle agir contre le gré d'une » force irréſiſtible, qui ne conſent jamais

(*a*) Pages 64 & 65.

» au désordre ou au péché » (*a*)? Faux principe & fausse notion du péché.

Quiconque viole la Loi, offense le Législateur, lors même que le bonheur de celui-ci n'en est aucunement troublé. Dieu a imposé des Loix aux créatures raisonnables, non pour son propre intérêt, mais pour le leur; parce que sans Loix elles ne pourroient vivre en société. Ces Loix seroient sans aucune force, s'il n'y avoit des peines à craindre pour ceux qui les violent. Dieu ne punit donc point, parce qu'il est blessé par le péché; mais parce qu'il est juste & sage. Il ne conduit point les êtres raisonnables & libres, par une force irrésistible, mais par des motifs & par des secours, auxquels il est toujours en leur pouvoir de résister. Autrement ils ne pourroient être dignes de récompense ni de punition.

Comment les Matérialistes ne voyent-ils pas la contradiction dans laquelle ils tombent. Ils nous reprochent d'avoir formé la Divinité sur le modele de l'homme; & ils partent eux-mêmes de cette notion, pour conclure que la Divinité ne seroit pas heureuse, si elle prenoit intérêt à nos actions, si elle étoit offensée par nos crimes. Ils raisonnent de la bonté, de la sagesse, de la

(*a*) Page 65. Contagion sacrée, ch. 1, p. 3, ch. 2 p. 35.

juſtice de Dieu, ſur l'idée qu'ils ſe forment de ces mêmes qualités dans l'homme : c'eſt ſur cette comparaiſon fautive que portent toutes leurs objections.

« La juſtice, continue l'Auteur, eſt la » diſpoſition permanente de rendre à cha- » cun ce qui lui eſt dû ; or la Théologie » nous répéte ſans ceſſe que Dieu ne nous » doit rien, qu'il peut diſpoſer à ſon gré des » ouvrages de ſes mains, & même les plon- » ger, s'il lui plaiſoit, dans l'abîme de la » miſere » (*a*).

Vaines ſuppoſitions. La juſtice des hommes, conſiſte à rendre aux autres ce qui leur eſt dû ; la juſtice divine, à demander compte à chacun de ce qu'elle lui a donné. Dieu ne nous doit rien en vertu d'une loi ſupérieure à laquelle il ſoit ſoumis ; mais il nous doit par bonté ce qu'il nous a fait eſpérer en nous donnant l'être. Il ne nous devoit pas l'exiſtence ; mais dès qu'il nous l'a donnée, il s'eſt déclaré notre bienfaiteur & notre pere. Voilà ce que la Théologie nous apprend d'après la parole de Dieu même. Dieu peut diſpoſer à ſon gré de ſes ouvrages, non en les rendant bons ou méchans malgré eux, ni en les rendant malheureux ſans raiſon : jamais la Théologie chrétienne n'a enſeigné cette impiété ab-

(*a*) Page 65. Contagion ſacrée, c. 2, p. 28.

ſurde ; mais il peut en diſpoſer à ſon gré, par les moyens propres à conduire des êtres libres, & parce qu'il ſçait certainement tout ce qu'ils feront dans toutes les circonſtances poſſibles.

Il y a cependant des innocens qui ſouffrent, & des impies qui proſperent : ſi Dieu attend l'autre vie pour récompenſer les uns & pour punir les autres, il eſt du moins injuſte pendant cette vie (*a*) ; il eſt au moins coupable d'une injuſtice paſſagere.

Si les détracteurs de la Providence pouvoient raiſonner de ſang-froid, ils ſentiroient qu'il eſt abſurde de ſoutenir qu'elle doit récompenſer une bonne action ſur le champ, & punir le crime dès qu'il eſt commis. 1°. Cette conduite ne laiſſeroit aucun lieu au repentir ; elle ôteroit aux pécheurs, les moyens de faire pénitence ; & aux juſtes, le mérite de perſévérer dans la vertu malgré ſes épreuves.

2°. Elle rendroit l'homme ſervile & mercénaire ; il éviteroit le mal par la ſeule crainte du châtiment toujours préſent ; il ſeroit vertueux par l'appât d'un avantage temporel infaillible. 3°. Souvent une action qui paroît louable, eſt réellement digne de punition, parce qu'elle a été faite par un

(*a*) Page 66. Lucrèce, liv. 6, *v.* 509.

motif

motif criminel ; souvent un délit, qui semble mériter les plus grands supplices, est pardonnable, parce qu'il a été commis par surprise ou par erreur. Pour éviter les murmures, pour s'assujettir aux idées trompeuses des hommes, Dieu seroit obligé de faire des injustices, en récompensant une vertu qui n'est qu'apparente, & en punissant sévérement une surprise pardonnable. 4°. Les souffrances des justes, sont souvent la suite d'un fléau général : faudra-t-il que Dieu fasse continuellement des miracles, pour leur procurer un sort différent de celui des autres hommes ?

Il n'est donc pas vrai que la vie future ait été inventée pour mettre à couvert la justice de la Divinité ; la raison seule nous fait sentir, & l'Auteur en est convenu (*a*), qu'il est impossible, selon le cours naturel des choses, que la vertu soit toujours heureuse en ce monde, & le crime toujours puni ; d'ailleurs un bonheur aussi cours que cette vie, seroit un trop foible salaire pour la vertu.

C'est une objection frivole de dire qu'il n'est aucun homme, rempli de bonté & d'humanité, qui ne désirât de tout son cœur de rendre ses semblables heureux ; qu'un

(*a*) Page 68.

Roi vertueux devroit, s'il le pouvoit; récompenser les bons, punir tous les méchans, prévenir tous les abus. Nous avons déja observé que ces comparaisons ne prouvent rien. Le pouvoir borné des hommes ne peut point servir de modele au pouvoir infini de Dieu. Les hommes ne peuvent faire du bien ou du mal, récompenser ou punir qu'en ce monde : leur justice impuissante ne peut différer ses effets, sans s'exposer à les rendre nuls. Dieu ne risque rien d'attendre ; le criminel ne peut lui échapper ; & l'homme vertueux ne peut rien perdre avec lui. Les hommes doivent faire tout le bien qu'ils peuvent ; & ce pouvoir ne s'étend pas fort loin : Dieu qui peut en faire à l'infini, n'est point obligé à l'infini ; ce seroit une contradiction.

La Justice divine ne ressemble donc point à celle de l'homme (*a*), dans la maniere de procéder ; mais elle observe la même régle, de ne jamais punir celui qui ne l'a pas mérité, & de ne point laisser la vertu sans récompense.

Notre Philosophe soutient que la clémence ne convient point à Dieu : « Dans un » Prince, dit-il, la clémence, est ou une » violation de la justice, ou l'exemption » d'une loi trop dure ; Dieu ne peut, ni

(*a*) Page 67.

» blesser la justice, ni déroger à des loix » que l'on suppose toujours équitables » (*a*).

La clémence des Princes ne blesseroit jamais la justice, ne nuiroit jamais à la société, si leur pouvoir étoit moins borné: s'ils possédoient le don de changer les cœurs & les volontés; s'ils avoient d'autres moyens d'arrêter les crimes, que l'exécution des Loix, ils ne courroient jamais aucun risque à pardonner. Ce privilége est l'apanage de la Divinité: son regne est de tous les siècles: *Regnum tuum, regnum omnium sæculorum* (*b*). Il s'étend sur les esprits & sur les cœurs: la premiere loi qu'elle s'est imposée, est de pardonner au pécheur qui se repent; ses châtimens différés n'en sont que plus certains & plus redoutables.

§. 7.

Notre Matérialiste entêté traite toutes ces vérités de contradictions & d'*hypothèses extravagantes* (*c*). Au défaut de raisons & de preuves il croit nous étourdir par des mots. Il ne veut pas qu'on dise que Dieu a créé l'Univers *pour sa propre gloire*. « Dieu, » dit-il, n'a pas besoin de l'estime, des » hommages, de l'admiration des hommes;

(*a*) Pages 67 & 68.
(*b*) *Ps.* 144, 13.
(*c*) Page 69.

» il n'a point de rivaux ni d'égaux dans la » Nature auxquels il puisse desirer de don- » ner une grande idée de lui-même » (a).

Dieu n'a pas besoin sans doute d'une gloire extérieure. De même que la vertu, selon notre Philosophe, trouve toujours sa récompense en elle-même, Dieu à plus forte raison, trouve sa gloire en lui-même. Il n'a point créé l'Univers par besoin, mais par bonté, pour faire du bien aux êtres sensibles & intelligens qu'il a formés. Il les a rendus capables d'admiration, d'amour, de reconnoissance : il a donc voulu qu'ils lui rendissent ce juste tribut, & que ce fût pour eux une source de bonheur. Dans cette conduite nous ne voyons aucun motif d'intérêt, mais une bonté, une sagesse qui ne se démentent point. Dieu punit le péché, non pas, parce qu'il *trouble sa propre félicité*; mais parce qu'il nuit à la félicité des créatures : devoit-il attacher leur bonheur indifféremment au vice & à la vertu, à l'obéissance & à l'ingratitude, à la sagesse & à la folie ?

Nous ne sommes pas au bout des questions.

« Pourquoi permet-il qu'un mortel » comme moi ose attaquer ses droits, ses » titres, son existence même ? Pourquoi

(a) Lucrèce, liv. 5, v. 166.

» permet-il que j'abuſe de ſes graces ; ou » pourquoi les graces qu'il me donne, ne » ſont-elles pas ſuffiſantes, pour me faire » agir ſelon ſes vues ? Pourquoi m'a-t-il » accordé une liberté, dont il devoit pré- » voir que je pourrois abuſer ? Eſt-ce un » préſent digne de ſa bonté que la faculté » de l'offenſer, & de me rendre moi-même » éternellement malheureux ? N'eût-il pas » mieux montré ſa toute-puiſſance & ſa » bonté à mon égard, & n'eût-il pas tra- » vaillé plus efficacement à ſa propre gloire, » s'il m'eût forcé de lui rendre mes hom- » mages, & par-là de mériter un bonheur » ineffable » (*a*) ?

Il y a dans cette tirade que nous abrégeons, une fauſſeté, une contradiction, une maniere abſurde de raiſonner ; en voilà tout le fondement.

1°. Les graces que Dieu me donne, *ne ſont pas ſuffiſantes* pour me faire agir ſelon ſes vues ; fauſſeté. Une grace inſuffiſante ne ſeroit plus une grace, ce ſeroit un piége indigne de la bonté de Dieu. Il me donne toujours, ou la grace ſuffiſante pour faire ce qu'il exige de moi, ou le pouvoir de prier pour l'obtenir.

2°. S'il m'eût *forcé de mériter* le bonheur ; contradiction. Un être forcé ne peut

(*a*) Page 70. Contagion ſacr. c. 2, p. 56.

mériter ; point de mérite sans liberté.

3°. Dieu auroit *mieux* montré sa bonté à mon égard, s'il m'eût rendu nécessairement heureux : d'accord. Il seroit encore mieux pour moi d'avoir non-seulement un degré de bonheur, mais d'en avoir cent, & de voir croître mon bonheur à l'infini. Dès que Dieu doit faire ce qui est *mieux*, nous ne sçavons plus où nous arrêter ; le *mieux* n'a point de bornes.

Il n'est donc point question d'examiner si Dieu auroit fait mieux, mais s'il a bien fait ; si la liberté qu'il m'a donnée, est un mal. C'est, dit-on, le pouvoir de me rendre malheureux ; mais c'est aussi le pouvoir de me rendre heureux. Encore une fois ces deux pouvoirs reunis sont-ils un mal, *un don funeste*, *un présent indigne de la bonté de Dieu* (a) ? Voilà la question d'où il ne faut pas sortir, & de laquelle nos adversaires sortent toujours.

Dieu *devoit prévoir que je pourrois en abuser*. Si j'en abuse, Dieu l'a certainement prévu : mais parce qu'il a prévu que j'en abuserois, étoit-il obligé de me donner des secours plus forts & plus abondans, qu'à ceux à l'égard desquels il a prévu le contraire ? En ce cas-là, plus un homme abuse de sa liberté, plus il est ingrat & révolté, plus Dieu lui doit de graces & de bien-

(a) Page 74.

faits. Ainſi raiſonnent ceux qui attaquent la Providence.

Un Dieu prévoyant n'auroit jamais dû accorder la liberté à des êtres capables d'en abuſer. Non, dans le ſyſtême des Matérialiſtes, qui ne veulent que des machines; mais, ſelon les lumieres du bon-ſens, un Dieu prévoyant a fait ſagement de créer des êtres raiſonnables, intelligens & libres. Ils ſont la plus noble image de lui-même: jamais un homme ſenſé n'a pu être fâché de ce que Dieu lui a donné le pouvoir de ſe rendre heureux. Un Automate eſt incapable de félicité.

Ils en reviennent aux comparaiſons, & il faut les rapporter toutes entieres, afin que l'on en voie mieux la juſteſſe. « Appellerions-nous bon, un Pere qui armeroit la » main d'un enfant pétulant, dont il connoiſ- » troit l'imprudence, d'un couteau dange- » reux & tranchant, & qui le puniroit pen- » dant toute ſa vie, pour s'en être lui-même » bleſſé? Appellerions-nous juſte, clément, » miſéricordieux, un Prince qui, ne pro- » portionnant point le châtiment à l'offenſe, » ne mettroit point de fin aux tourmens » d'un Sujet, qui, dans l'ivreſſe, auroit paſ- » ſagérement bleſſé ſa vanité, ſans pourtant » lui porter aucun préjudice réel; ſur-tout » après avoir pris ſoin lui-même de l'enivrer? » Regarderions-nous comme tout-puiſſant,

» un Monarque dont les Etats seroient dans » une telle anarchie, qu'à l'exception d'un » petit nombre de Sujets fidèles, tous les » autres pourroient à chaque instant mé- » priser ses Loix, l'insulter lui-même, frus- » trer ses volontés » ?

Pour faire l'application de ces exemples il reste à prouver, 1°. que la liberté est un instrument qui ne peut servir qu'à notre perte, de même qu'un couteau entre les mains d'un enfant étourdi & pétulant; 2°. que quand nous péchons, nous sommes ivres, incapables de réflexion, & que c'est Dieu qui prend soin de nous enivrer; 3°. que le péché n'a d'autre effet que de blesser passagérement la vanité de Dieu; 4°. que Dieu ne met point de proportion entre le châtiment & l'offense; 5°. que quand l'homme se perd par sa faute, les volontés de Dieu sont frustrées. Dieu veut, ou que l'homme obéisse, ou qu'il soit puni; pour que cette volonté soit frustrée, il faut que quand l'homme a péché, il puisse, sans faire pénitence, se soustraire aux châtimens en ce monde & en l'autre. Il n'y a pas une de ces comparaisons, qui, présentée dans son vrai point-de-vue, ne se tourne en preuve contre l'Auteur.

O Censeurs de la divinité, cessez d'argumenter contr'elle, & agissez de meilleure foi avec les hommes : quand vous avez fait

un faux raisonnement, ne prêtez point aux Théologiens une réponse ridicule ; ne leur faites point dire que la bonté, la sagesse, la justice de Dieu n'ont *aucuns rapports* à celles des hommes, & *ne leur ressemblent en rien* (*a*). Les rapports & la ressemblance ne sont pas parfaits ; ils ne peuvent être tels entre le fini & l'infini : voilà tout ce que cela signifie. Ne dites point que la justice de Dieu opére de la façon que les hommes appellent injustice, parce que cela est faux, & que vous ne pouvez pas le prouver. N'ajoutez point que dans la Théologie, toutes les notions humaines sont obscurcies & renversées ; cela ne sert qu'à nous apprendre que vous n'avez pas des notions humaines, & que vous ignorez ce qu'enseigne la Théologie. Vous allez en donner de nouvelles preuves.

§. 8.

L'Auteur fait une excursion contre la révélation (*b*) ; mais la révélation n'est point notre objet actuel : il faudroit une dissertation trop longue pour répondre à des plaintes auxquelles nous avons déja satisfait dans un autre Ouvrage.

Il objecte le passage où Saint Paul dit que l'argile n'est point en droit de demander au

(*a*) Page 72. (*b*) Page 73.

Potier : *Pourquoi m'as-tu formée ainſi (a)* ? & il le prend à contre-ſens (*b*). L'Apôtre parle en cet endroit à ceux des Juifs convertis, qui ſe perſuadoient que leur vocation à l'Evangile avoit été la récompenſe de leur fidélité à ſuivre la Loi de Moïſe ; & qui étoient ſcandaliſés de ce que cette grace ſembloit accordée aux Payens encore plus abondamment qu'aux Juifs. St Paul prouve que les uns ni les autres n'avoient mérité ce bienfait ; que le choix de Dieu étoit purement gratuit ; que ſi les uns étoient laiſſés dans leur incrédulité, ils n'avoient pas ſujet de s'en plaindre ; que ſi les autres étoient appellés, ils n'avoient pas lieu de s'en glorifier : que Dieu, maître de ſes dons, pouvoit choiſir qui il lui plaît, ſans qu'on eût droit de lui demander compte de ſa conduite. Telle eſt la doctrine que S. Paul développe dans ſon Epître aux Romains. Il eſt donc queſtion 1°. d'une grace ſurnaturelle & extraordinaire accordée à quelques-uns par préférence ; 2°. d'une incrédulité volontaire de la part des autres : quelle induction peut-on en tirer contre la juſtice de Dieu ?

C'eſt, dira peut-être notre Philoſophe, une partialité de ſa part de faire plus de grace aux uns qu'aux autres. Dieu eſt donc

(*a*) *Rom* 9, 20. (*b*) Page 74.

encore coupable de partialité, quand il distribue inégalement les dons naturels. Jusqu'à présent on avoit cru que la partialité pouvoit avoir lieu, quand il s'agit de rendre justice; mais jamais on ne s'est aviſé d'en accuſer un bienfaiteur, quand il distribue, comme il lui plaît, des graces qu'il ne doit pas. Si Dieu, en favoriſant quelques individus, abandonnoit entiérement les autres, la plainte pourroit encore être fondée; mais il n'eſt aucune créature raiſonnable à laquelle Dieu ne faſſe du bien.

« Si Dieu, dit-il, n'a pas beſoin des » hommes, il ne peut rien leur devoir, & » les hommes ne peuvent l'offenſer. Cepen- » dant l'autorité de Dieu ne peut être fon- » dée que ſur le bien qu'il fait aux hommes, » & les devoirs de ceux-ci envers Dieu ne » peuvent avoir d'autres motifs que l'eſpoir » du bonheur qu'ils attendent de lui; s'il » ne leur doit point ce bonheur, tous leurs » rapports ſont anéantis, & leurs devoirs » n'exiſtent plus » (*a*).

Nous ſoutenons que Dieu n'a pas beſoin des hommes, & qu'il leur doit cependant les attentions de ſa Providence: s'il n'eût pas voulu les leur accorder, il ne les eût pas créés. Quoiqu'un pere n'ait pas beſoin de ſes enfans, s'enſuit-il qu'il ne leur doit

(*a*) Page 75. Contag. fac. 1, 2, p. 28.

rien ? Puiſque c'eſt Dieu qui a créé les hommes, & qui leur a donné l'être, ſon autorité eſt fondée ſur le bien qu'il leur a fait ; l'exiſtence eſt le premier des biens : les devoirs des hommes envers Dieu, ont donc pour motifs, non-ſeulement le bonheur qu'ils en attendent, mais encore les bienfaits qu'ils en ont reçus ; ils ſont fondés ſur la reconnoiſſance auſſi bien que ſur l'intérêt. Il y a donc entre Dieu & ſes créatures des *rapports moraux* très-évidens & très-réels, malgré la diſtance infinie de leur nature ; & c'eſt ſur ces rapports que la Religion eſt fondée.

« Au grand étonnement de notre Philoſophe, des Théologiens ont prétendu que » Dieu ſeroit le maître de détruire & de » replonger dans le chaos l'Univers que ſa » ſageſſe en avoit tiré ; tandis que ces mêmes » Théologiens nous citent l'ordre & l'arrangement merveilleux de cet Univers, comme la preuve la plus convaincante de ſon » exiſtence » (*a*).

Mais quand même Dieu anéantiroit l'Univers, s'enſuivroit-il que l'Univers n'a pas exiſté, & que Dieu n'y avoit pas mis un arrangement merveilleux ? Si un Ouvrier briſoit la montre qu'il a faite, en concluroit-on qu'il n'avoit pas employé beaucoup d'art & d'induſtrie à la faire ? A la

(*a*) Page 96.

vérité, nous ne connoiſſons aucun motif qui puiſſe déterminer le Créateur à replonger ſon ouvrage dans le chaos, & il n'agit point ſans motif : mais notre ignorance ne prouve rien contre ſa puiſſance abſolue.

La Théologie n'enſeigne point que Dieu peut agir contre toutes les loix *de la raiſon* ; qu'il ne doit rien à perſonne, dans le ſens que nous avons expoſé ; qu'il peut prédeſtiner ſes créatures au bonheur ou au malheur, ſans aucun mérite de leur part ; qu'il peut les affliger ſans raiſon ; qu'il tend des piéges aux hommes ; qu'il les invite à pécher, &c (*a*). Ce ſont-là autant de calomnies haſardées contre la notoriété publique, & qui deshonorent un Ecrivain réduit à cette ſeule reſſource.

Il n'eſt pas vrai qu'on ait jamais ſuppoſé que Dieu peut créer le juſte & l'injuſte, changer le bien en mal & le mal en bien, le vrai en faux & la fauſſeté en vérité, la raiſon en déraiſon, la juſtice en injuſtice, le crime en vertu, ni altérer les eſſences éternelles des choſes (*b*). On ſoutient que Dieu eſt ſupérieur aux Loix de la Nature, parce qu'il les a établies par une volonté libre, mais non ſupérieur aux Loix de la raiſon &

(*a*) Pages 76 & 77. Contagion ſacrée, ch. 2, p. 35 & 36.
(*b*) Pages 78, 79 & 80.

de la vertu, parce qu'elles découlent néceſſairement de ſes perfections infinies.

§. 9.

Après avoir vu l'Auteur déguiſer, altérer, falſifier de propos délibéré tous les dogmes de la Religion pour les rendre ridicules & odieux, on ne ſera pas ſurpris de l'entendre raiſonner de même ſur les effets qu'il leur attribue.

« Une ſombre terreur, dit-il, doit néceſſairement réſulter de l'idée que l'on ſe » forme de l'Etre ſouverain ; jamais un pareil Dieu ne pourra ſe faire aimer de » nous » (*a*). Nous convenons qu'un Dieu, tel que les Matérialiſtes l'imaginent pour avoir droit de blaſphêmer contre lui, ne peut inſpirer qu'une ſombre terreur ; mais le Dieu des Matérialiſtes n'eſt point le nôtre. La bonté, la ſageſſe, l'équité, l'amour de l'ordre, que tous les hommes attribuent à la Divinité par un concert unanime, leur inſpirent néceſſairement la reconnoiſſance, l'amour, le reſpect, la ſoumiſſion, la confiance ; & c'eſt dans ces ſentimens que conſiſte la Religion.

Il ne faut pas nous effrayer lorſque ces raiſonneurs atrabilaires nous diſent que la

(*a*) Page 77. Contag. ſac. ch. 11, p. 92.

Religion a fait commettre des horreurs sur la terre ; que la Religion la plus atroce fut la plus conséquente ; que tout homme conséquent, qui croit un Dieu jaloux, doit être un fanatique persécuteur ; qu'à force de métaphysique, les Théologiens sont devenus absurdes & méchans par système ; qu'il est impossible de leur faire entendre qu'on doit être humain, équitable, pacifique, indulgent, tolérant (*a*). Ce style benin & charitable peint parfaitement la morale philosophique, & nous met à portée d'en juger par ses effets. Ceux qui la prêchent, acheveroient de se dévoiler, s'ils avoient la liberté d'établir la tolérance l'épée à la main. La contradiction est leur caractere essentiel ; & il a été le même dans tous les tems. Nous verrons ailleurs ce qu'on doit penser de cette tolérance que demandent tous les ennemis de la Religion, & qu'aucun d'eux n'a jamais observée.

Ils prétendent que la Morale, fondée sur le caractere peu moral d'un Dieu qui change de conduite, doit être incertaine ; que l'homme ne peut jamais sçavoir à quoi s'en tenir, ni sur ce qu'il doit à Dieu, ni sur ce qu'il se doit à lui-même, ni sur ce qu'il doit aux autres.

(*a*) Page 79. Contag. sac., ch. 9, p. 4 & suiv. Lucrèce liv. 5, v. 1193. Essai sur les préjugés, ch. 14, p. 360.

Nous avons fait voir que ce reproche n'eſt applicable qu'à la morale des Matérialiſtes. Elle ne porte ſur rien ; elle confond l'honnête avec l'utile ; elle doit changer ſelon les circonſtances ; elle juſtifie toutes les paſſions & tous les crimes imaginables (*a*). La Morale religieuſe eſt claire & certaine ; l'homme doit l'amour à un Dieu bon, la reconnoiſſance à un Dieu bienfaiſant, la confiance à un Dieu juſte & ſage, le reſpect & la ſoumiſſion à un Dieu auteur & conſervateur de l'ordre. Il doit faire à ſes ſemblables ce qu'il exige que ſes ſemblables lui faſſent ; il leur doit la charité & la juſtice ; il ſe doit à lui-même la conſervation de ſon être par la tempérance & la patience, ſans jamais attenter à ſa vie par le ſuicide.

« Tout inſpiré, diſent-ils, qui viendra » de la part de Dieu, & qui ſe prétendra » chargé d'interpréter ſes oracles, aura droit » de nous rendre déraiſonnables & criminels ; » notre premier devoir ſera toujours d'obéir » à Dieu ſans murmurer . . . Ceux qui ont eu » les premiers le front de dire aux hommes » qu'en matiere de Religion, il ne leur étoit » permis de conſulter, ni leur raiſon, ni les » intérêts de la ſociété, ſe ſont évidemment » propoſés d'en faire les jouets ou les inſtru- » mens de leur propre méchanceté » (*b*).

(*a*) Premiere Part. ch. 9, 14 & 15.
(*b*) Page 80.

Un

Un inſpiré n'a aucun droit, à moins qu'il ne prouve, par des miracles, qu'il eſt envoyé de la part de Dieu : & c'eſt ainſi que Jeſus-Chriſt a démontré ſa miſſion. Il n'a rendu les hommes ni déraiſonnables ni criminels ; il ne leur a point dit qu'il ne leur étoit pas permis de conſulter leur raiſon : tous ceux qui l'ont conſultée, ont embraſſé ſa doctrine ; il a mieux pourvu qu'aucun autre Légiſlateur aux intérêts de la ſociété, & la ſociété ne peut être heureuſe qu'autant qu'elle obſerve la Morale de l'Evangile. Les Incrédules au contraire, en feignant de conſulter la raiſon, n'enſeignent que des abſurdités ; & ſous prétexte de travailler au bien de la ſociété, ils en ruinent les fondemens. Supprimons la ſuite des invectives d'un Philoſophe, dominé par l'humeur & par la paſſion.

§. 10.

Il ſoutient que, quand même on admettroit en Dieu toutes les vertus morales, dans un dégré infini, elles ne peuvent s'allier avec les attributs métaphyſiques qu'on lui prête. « Si Dieu eſt un pur Eſprit, comment pourroit-il agir comme l'homme » qui eſt un être corporel ? Un pur eſprit » ne voit rien ; il n'entend ni nos prieres, » ni nos cris ; il ne peut s'attendrir ſur nos » miſeres, étant dépourvu des organes par

» lesquels les sentimens de la pitié peuvent » s'exciter en nous : il n'est point immuable, » si ses dispositions peuvent changer : il n'est » point infini, si la Nature entiere, sans » être lui, peut exister conjointement avec » lui ; il n'est point Tout-puissant, s'il per- » met, ou s'il ne prévient pas le mal & » les désordres dans le monde ; il n'est point » par-tout, s'il n'est pas dans l'homme qui » péche, ou s'il s'en retire au moment où » il commet le péché ». De-là il conclut que nous admettons nécessairement en Dieu des contradictions (*a*).

Sa méthode ordinaire est de partir toujours d'une proposition fausse, comme si c'étoit un principe évident. *L'homme est un être corporel :* n'est-il que cela ? A-t-on prouvé qu'il n'a point d'ame ? Si son ame est un esprit, il y a donc de l'analogie entre sa maniere d'agir & celle de Dieu, qui est un pur Esprit.

Un esprit ne voit rien, n'entend rien. C'est plutôt la matiere qui est sourde & aveugle, aussi-bien que ses partisans, & déja le Psalmiste leur reprochoit leur absurdité : *Celui qui a formé l'oreille de l'homme, est-il privé de la faculté d'entendre ; & celui qui lui a donné des yeux, est-il*

(*a*) Page 81. Essai sur les préjugés, c. 11, p. 256.

incapable de voir (a) ? Dieu n'a pas besoin d'organes, non plus que l'ame séparée du corps ; il fait par sa puissance & d'une maniere plus parfaite, tout ce qu'il nous a donné le pouvoir de faire par le secours de nos sens.

Ses dispositions ne changent point ; les actes de sa volonté sont éternels, mais leurs effets changent : il est infini, sans exclure par sa présence la nature corporelle, parce qu'un esprit ne remplit point comme les corps les lieux où il est présent.

C'est parce qu'il est Tout-puissant qu'il permet le mal ; il a le pouvoir de le faire rentrer dans l'ordre, de changer les cœurs & les volontés, quand il lui plaît, & de punir ceux qui abusent de son indulgence. Il n'est point dans l'homme pécheur par une présence morale, ou par une union d'amitié ; mais il y est par sa puissance, pour lui faire sentir des remords, pour l'exciter à la pénitence, ou pour le punir quand il le juge à propos.

Un Philosophe obstiné à ne point admettre les esprits ni leurs opérations, ne conçoit point tout cela ; mais on conçoit bien moins la matiere mue par elle-même, la matiere pensante, la matiere agissante sans connoissance, comme si elle étoit douée

(a) *Ps.* 93, 9.

de connoissance ; en un mot, la matiere changée en Dieu.

Selon lui, « la révélation, loin de prouver la bonté de Dieu, seroit plutôt une » preuve de sa malice. Elle suppose que » Dieu a pu laisser manquer le genre humain pendant long-temps de la connoissance des vérités les plus importantes à » son bonheur; ce bienfait, accordé à un » petit nombre d'hommes, annonceroit une » partialité dans le Pere commun de la race » humaine; ce seroit en lui une marque de » changement; d'ailleurs Dieu peut se faire » connoître sans miracles, puisqu'il dispose » des esprits & des cœurs » (*a*).

La révélation ne suppose point que Dieu a laissé le genre humain sans aucuns moyens pour le connoître; sa Providence continuelle & l'ordre constant de la Nature, prêchent assez hautement son existence à tous ceux qui veulent consulter leur raison; c'est la remarque de Saint Paul (*b*): & la voix de la conscience annonce sa Loi à tous les hommes. C'est donc leur faute s'ils n'ont pas entendu ce langage énergique, & s'ils ont rendu aux créatures un culte qui n'étoit dû qu'au Créateur.

Au milieu de la dépravation & de l'abru-

(*a*) Page 82. Contag sac. c. 2, p. 35.
(*b*) *Act.* 14 & 16.

tissement général de tous les peuples Dieu a pu, sans partialité se révéler particulièrement à quelques hommes : ce bienfait n'étoit dû à aucun ; &, quand il est question d'un bienfait surnaturel, la prédilection n'est point une partialité : sçavons-nous d'ailleurs jusqu'à quel point Dieu a porté ses bienfaits à l'égard de chaque particulier, jusqu'à quel point s'en sont rendus indignes les peuples laissés dans l'infidélité ? Dieu pouvoit se faire connoître sans miracle ; c'est encore une question. Je soutiens que dans l'état d'aveuglement & de stupidité où les peuples étoient plongés, tout moyen efficace de les éclairer doit être regardé comme un miracle.

Une nouvelle révélation n'annonce point en Dieu un changement : il a tout prévu, tout réglé, tout déterminé de toute éternité ; &, lorsque ses décrets éternels s'exécutent dans le tems, Dieu ne change point de dessein ni de volonté.

En vain les Incrédules répétent toujours que les mysteres révélés sont des contradictions, qu'il semble que Dieu ait parlé pour n'être pas entendu, que ces mysteres sont une invention des Prêtres (*a*). Nous avons répondu ailleurs à toutes ces plaintes (*b*),

(*a*) Page 83. Contag. fac. c. 4, p. 64.
(*b*) Déisme réfuté, première lettre. Apol. de la Relig. Chrétienne, ch. 7.

& nous aurons encore occasion d'en parler.

§. II.

Il en est de même des disputes de Religion. Selon les propres principes de l'Auteur, elles sont inévitables, quand même il n'y auroit pas eu de révélation. Il reconnoît que le genre humain a été invinciblement entraîné à croire un Dieu, à se faire une Religion (*a*); que, quand on parviendroit à la détruire aujourd'hui, elle renaîtroit bientôt de ses cendres; que la crainte, l'habitude, le consentement général, &c, semblent rendre son empire inébranlable (*b*). D'autre côté, il prêche l'Athéisme, & d'autres l'avoient déja enseigné avant lui; voilà donc une dispute inévitable; il remarque que si les hommes y trouvoient quelqu'intérêt, ils douteroient de la certitude des élémens d'Euclide (*c*), par conséquent ils en disputeroient.

Qu'a-t-il donc fait? En invectivant contre les disputes, il fournit lui-même matiere de dispute; il jette au milieu de la société une semence de discorde. Comme tous les hommes prennent intérêt à leur Religion, il travaille de propos délibéré à les animer

(*a*) Ch. 1.
(*b*) Chap. 11, p. 321.
(*c*) Chap. 4, note, p. 127.

contre lui : il tente un projet dont il reconnoît l'exécution impossible : en déclamant contre l'intolérance des Théologiens, il montre cent fois plus d'intolérance & de fanatisme qu'eux. Et voilà le ton qui regne dans tous les livres des Incrédules.

Ils disent que le seul nom de *Dieu* & de *Religion* met l'imagination en feu, répand par-tout la consternation ou l'ivresse, & produit dans les esprits les plus affreux ravages (*a*) ? Mais l'Athéïsme en produit de bien plus terribles, & nous en avons la preuve sous les yeux : il étouffe les plus pures lumieres du bon-sens ; il donne des vertiges à ceux qui en sont infatués ; il leur souffle une fureur aveugle contre tous ceux qui croyent en Dieu ; il les fait travailler à mettre les hommes aux prises, & à bouleverser la société.

Laissons donc notre fougueux Matérialiste rouler dans sa tête les idées noires & sinistres, qu'une bile échauffée y a fait naître, se battre les flancs comme le lion en fureur, pour s'animer davantage ; supposer dans l'esprit des autres hommes un trouble, une frayeur, un déréglement qui n'existent que dans le sien. Qu'il nous dise d'un ton d'énergumene que la Religion est le plus funeste présent qu'un Misantrope auroit pu faire à la

(*a*) Page 84. Contag. sac. c. 9, p. 6.

race humaine ; qu'elle a couvert la terre d'un déluge de maux ; que celui qui parviendroit à ôter du monde la *notion funeſte* d'un Dieu, ſeroit à coup ſûr l'ami du genre humain (*a*) : quand une fois un cerveau eſt dérangé au point d'enviſager ainſi la Religion, à quel excès n'eſt-il pas capable de ſe porter ? Si la ſociété étoit gouvernée par de tels hommes, « il vaudroit autant être ſous » l'empire immédiat de ces êtres infernaux » qu'on nous peint acharnés contre leurs vic» times » (*b*).

Ce malheur n'arrivera point ; Dieu qui parle hautement dans toutes les parties de la Nature, & dans la conſcience de tous les hommes, continuera de leur faire entendre cette voix impérieuſe qui les a ſubjugués depuis le commencement du monde, & que l'ignorance, la ſtupidité & les paſſions n'ont pu entiérement étouffer. La révélation, revêtue de tous les caracteres les plus propres à convaincre les eſprits raiſonnables, ſera plus reſpectée, quand on réfléchira ſur les travers & les égaremens des Incrédules ; en s'obſtinant à la méconnoître, ils nous font mieux ſentir ſa néceſſité. Déja ce Dieu juſte ſemble ſe venger de ces orgueilleux

(*a*) Pages 85, 86, 87, 88. Contag. ſac. ch. 2, p. 38; Lucrèce, l. 1, ℣. 8<; & liv 5, ℣. 1 : 93.
(*b*) Homélie ſur l'Athéiſme, p. 45.

Tran-

Titans, par le ridicule dont ils se couvrent, par l'esprit de vertige auquel ils sont livrés, par les noires idées qui les tourmentent, par la haine qu'ils ont conçue contre lui, & qui, semblable à une Furie déchaînée, ne leur laisse point de repos.

Pour nous qui adorons en lui un pere & un bienfaiteur, qui goûtons à son service la sérénité & la paix, n'oublions pas qu'il est le Dieu des miséricordes. Il peut, d'un seul regard, éclairer les esprits aveugles, & toucher les cœurs endurcis; il peut, d'un seul mot, changer les Persécuteurs en Apôtres, & les faire tomber à ses pieds. Gardons-nous de former jamais d'autres vœux: en souffrant les calomnies des ennemis de son saint nom, souvenons-nous qu'il nous a ordonné de prier pour eux.

CHAPITRE IV.

Examen des preuves de l'Exiſtence de Dieu, données par Clarke.

§. I.

JUSQU'A préſent l'Auteur du Syſtême de la Nature a ſuppoſé que les hommes ſe ſont accordés à croire l'exiſtence de Dieu, ſans preuve & ſans raiſon, ſans pouvoir même ſe former une idée diſtincte de l'Etre inconnu, auquel ils ont rendu leurs hommages. Cette imagination, digne d'un Fataliſte décidé, qui croit que le genre humain eſt conduit, comme le reſte de l'Univers, par une néceſſité aveugle, eſt déja ſuffiſamment réfutée par ſon abſurdité même. Mais enfin, il a fallu en venir à la diſcuſſion du fait, examiner ſi les Philoſophes & les Théologiens, qui ont voulu prouver l'exiſtence de Dieu, ont déraiſonné. l'Auteur le ſoutient de toutes ſes forces; & on aura lieu d'admirer dans ſon procédé, la bonne-foi des Matérialiſtes: pour réfuter Clarke, il ſe contente de citer les titres des Chapitres de l'Ouvrage de ce Philoſophe, ſans faire mention des preuves; il préſente les conſéquences, ſans parler des principes

qui les appuyent; il détache des lambeaux isolés, dont on ne voit ni le commencement ni la suite : avec cette méthode, il n'est aucun Ecrivain que l'on ne puisse couvrir de ridicule.

Les preuves de l'existence de Dieu se réduisent à quatre ou cinq chefs principaux, & l'ordre dans lequel on peut les proposer, est assez indifférent; nous ne ferons que les indiquer sommairement; nous en avons déja établi quelques unes, & nous verrons les autres à mesure que nous suivrons notre Auteur.

1°. Il existe au moins un être éternel & nécessaire : si tout étoit contingent, tout auroit commencé d'exister; & cette existence commencée, seroit un effet, dont on ne pourroit pas assigner la cause. Les Matérialistes, & notre Auteur lui-même, conviennent de ce principe évident; mais ils soutiennent que l'Etre éternel & nécessaire, c'est la matiere. Nous avons démontré le contraire dans le second Chapitre de la premiere Partie, §. 9, & nous serons forcés d'y revenir : d'où l'on doit conclure que la matiere a eu un Créateur, qui est lui-même l'Etre éternel & nécessaire.

2°. Il y a du mouvement dans l'Univers, & ce mouvement n'est point essentiel à la matiere; nous l'avons prouvé, *ibid*, §. 2. Le principe du mouvement, est donc un

être distingué de la matiere, un être capable de volonté; & nous l'appellons un esprit.

3°. Le mouvement de l'Univers ne se fait point au hasard; mais selon des loix fixes & invariables : l'Auteur en est convenu plus d'une fois. Il y a d'ailleurs entre les différentes parties de l'Univers, une correspondance & des rapports évidens. On apperçoit dans leur structure & dans leurs mouvemens, un dessein, un plan, un ordre marqué : cet ordre ne peut être l'effet d'une nécessité aveugle, d'une matiere privée de connoissance. Nous l'avons démontré dans le Chapitre 5e de la premiere Partie. L'Etre qui a créé & qui meut l'Univers, est donc une *volonté intelligente*, une cause qui sçait ce qu'elle fait.

4°. En nous examinant nous-mêmes, nous sentons que nous sommes capables d'agir par des motifs, que nous sommes raisonnables & intelligens, & que nos semblables agissent de même. Or, entre des êtres intelligens, & qui agissent par des motifs, il faut un ordre moral, il faut des Loix qui les déterminent & les dirigent, & une force pour rendre ces Loix efficaces, des peines & des récompenses. L'Auteur en est convenu (*a*).

(*a*) Tome 1, c. 5.

Nous entendons dans nous-mêmes, une voix intérieure qui approuve certaines actions, qui en réprouve d'autres, qui nous dit que ſouvent nous ſommes dignes de louange & de récompenſe; quelquefois que nous ſommes dignes de blâme & de châtiment. L'Etre qui nous a fait tels que nous ſommes, eſt donc un Légiſlateur, un rémunérateur & un vengeur.

5°. D'une des extrémités du monde à l'autre, tous les hommes ont acquieſcé de concert, à la vérité des principes que nous venons de propoſer; tous ont ſenti que la matiere eſt incapable de ſe mouvoir; partout où ils voyent du mouvement, ils ſuppoſent un Eſprit moteur: tous ont reconnu que l'ordre qui régne dans l'Univers, eſt l'ouvrage d'un Créateur intelligent & ſage: tous ont compris la néceſſité d'un ordre moral, la diſtinction du bien & du mal, du vice & de la vertu: tous enfin ont adoré un Dieu & ſuivi une Religion. Ce ſuffrage unanime de la Nature humaine eſt la voix du ſens-commun; ſi ce n'eſt pas une marque de vérité, il n'y a plus rien de vrai, & il n'eſt pas ſûr que deux & deux ſont quatre.

Entre ces différentes preuves, il en eſt deux qui ne ſont pas à portée du commun des hommes; la premiere demande une ſuite de réflexions ſur la nature des êtres,

la derniere exige des connoiſſances hiſtoriques ; les trois autres ont été ſaiſies par les peuples les plus groſſiers, & comme par une eſpéce d'inſtinct ; on n'a pas attendu les leçons de la Philoſophie pour croire un Dieu. Parmi les Philoſophes, les uns ont donné la préférence à une preuve, les autres à une autre ; les Eſprits entêtés de Métaphyſique, n'ont pas fait grand cas des preuves phyſiques ni des preuves morales ; quelques-uns ont prétendu en trouver d'autres, & pour les faire valoir, ſe ſont attachés à déprimer celles dont ils n'étoient pas affectés. C'eſt la méthode ordinaire des Philoſophes. La fureur des diſputes, & la prévention pour le ſyſtême particulier, dont ils croyent être créateurs, les rendront toujours incertains, & peu propres à inſtruire le genre humain.

Pour nous, qui n'avons point de ſyſtême & qui rendons hommage à la vérité partout où nous croyons l'appercevoir, nous ſoutenons que toutes les preuves dont nous venons de parler, ſont également ſolides, & qu'on ne peut les attaquer que par des ſophiſmes.

§. 2.

L'unanimité des hommes à reconnoître un Dieu, eſt la premiere contre laquelle notre Auteur s'éleve ; il prétend la détruire

par les réflexions qu'il a faites dans les Chapitres précédens. Selon lui elle ne prouve rien, sinon que les hommes ont été *des ignorans & des insensés*. Ils ont attribué à un Dieu, c'est-à-dire, à une cause inconnue, les phénomenes dont ils n'appercevoient point la cause naturelle, les phénomenes qui leur ont inspiré de l'admiration ou de la frayeur : le nom d'*Esprit* dont ils se sont servis, ne nous apprend rien que l'ignorance de celui qui le prononce, sans y attacher aucune idée certaine. L'homme ne peut avoir d'idées réelles, que des choses qui agissent ou qui ont agi sur ses sens : or il n'y a que des objets matériels & physiques qui puissent remuer nos organes & nous donner des idées (*a*).

Non-seulement nous avons prouvé par l'aveu même de notre Auteur (*b*), que toutes nos idées ne viennent point immédiatement des objets extérieurs; mais il paroît encore que nous ne pouvons concevoir clairement un être, sans concevoir aussi son contraire : ainsi l'être étendu nous donne l'idée de l'être non-étendu; l'étendue solide, de l'étendue pénétrable ou de l'espace; l'être fini, de l'être infini; l'être matériel, de l'être immatériel & spirituel; l'être actif,

(*a*) Pages 89 & 90.
(*b*) Chap. 10, de la premiere Part. §. 1.

de l'être passif; l'être contingent, de l'être nécessaire, &c.

Vainement l'Auteur répliquera que ces *contraires* ne sont que des *négations*; cela est faux. Le mouvement n'est pas plus la négation du repos, que le repos n'est la négation du mouvement; ce sont deux états positifs; de même l'esprit n'est pas plus la négation de la matiere, que la matiere n'est la négation de l'esprit. La substance vivante & active, n'est-elle que la négation de la substance morte & passive, ou au contraire? Nous voudrions sçavoir, dans quelle sensation l'Auteur a puisé l'idée de l'*Etre éternel & nécessaire.*

Il convient que nous ne connoissons la matiere que par les perceptions, les sensations & les idées qu'elle nous donne (*a*); & cela est vrai: de même nous connoissons l'esprit par son action sur la matiere; action dont elle est incapable par elle-meme: quoique l'impression que la matiere fait sur nous, ne nous fasse pas connoître *son essence*, cela n'empêche point que nous n'ayons une idée réelle & positive de la matiere; donc de même, quoique l'action de l'esprit ne nous fasse pas connoître son essence, nous ne laissons pas d'avoir une idée réelle & positive de l'esprit.

(*a*) Page 107 ci-après.

Il n'eſt donc pas néceſſaire que l'idée de Dieu ſoit *innée* (*a*), puiſque nous pouvons l'acquérir par l'expérience & par la réflexion.

« Mais cette idée de Dieu varie d'un ſiècle » à un autre, d'une contrée à une autre, » d'un homme à un autre homme; que dis- » je ? elle n'eſt jamais conſtante dans le » même individu ». En ſuppoſant le fait pour un moment, qu'eſt-ce que cela prouve ? L'idée de la matiere ne varie-t elle pas à ſon tour ? N'eſt-elle pas plus ou moins claire, exacte ou étendue, ſelon qu'un homme eſt plus ou moins inſtruit, plus ou moins éclairé par la réflexion ?

D'ailleurs le fait eſt faux; tous les hommes, ſans exception, ont entendu ſous l'idée de Dieu, *le Moteur de la Nature* ou de la matiere, l'*Etre actif;* & tous, ſans exception, ont regardé la matiere comme inerte & purement paſſive.

Comme il eſt décidé que jamais notre Philoſophe n'avancera une propoſition, ſans la contredire auſſi-tôt, il paye encore ici le tribut à cette fatalité; « toutes les » ſciences, dit-il, qui ont pour objet quel- » que choſe de réel, ſe ſont perfectionnées; » tandis que la ſcience de Dieu eſt par-tout

(*a*) Page 91.

» au même point ». Et à la page suivante (*a*); il dit que « le Dieu théologique, que les » Nations civilisées admettent aujourd'hui » sans le comprendre, est, pour ainsi dire, » le dernier effort de l'imagination hu- » maine ». Il suppose donc que cette idée s'est perfectionnée. D'ailleurs, ne peut-on pas faire la même remarque sut la matiere, dont l'essence demeure toujours inconnue ?

Il est faux qu'il y ait une distance infinie entre une pierre informe, un animal, un astre, une statue que certains peuples adorent, & le *Dieu abstrait* de la Théologie. Il est faux que le Dieu d'un Peuple sauvage & grossier soit communément un objet matériel (*b*). Jamais un Peuple sauvage & grossier, n'a borné son culte à la matiere; jamais il n'a rendu ses hommages qu'à un être qu'il croyoit animé : plus un peuple est grossier, plus il est porté à supposer des Esprits par-tout. Le Lapon qui adore une roche, la regarde comme le séjour d'un ou de plusieurs Esprits, qu'il craint & qu'il révere. Le Négre qui se prosterne devant un serpent monstrueux, croit que ce serpent est animé par un esprit bienfaisant : l'Idolâtre se met à genoux devant une statue, dans laquelle il croit que réside un Génie

(*a*) Page 92. Essai sur les préjugés, c. 11, p. 255.
(*b*) Pages 307 & 308.

ou *une vertu cachée* (*a*). Tous adreſſent donc leurs reſpects & leurs vœux à *une vertu cachée*, à un eſprit diſtingué de la matiere : ce n'eſt pas chez les Idolâtres qu'il faut chercher des Matérialiſtes.

L'Auteur diſſerte donc envain, ſur les cauſes & ſur les motifs de cette perſuaſion ; que ce ſoit la crainte ou la douleur, l'admiration ou la reconnoiſſance qui l'ayent enfantée, elle n'eſt pas moins conſtante, pas moins univerſelle : en voulant nous rendre ſuſpecte la ſource d'où elle eſt partie, il eſt forcé d'en reconnoître l'empire : un inſtinct général, une impulſion uniforme de la Nature, a entraîné tous les hommes ; ils ont tous attribué le mouvement & les phénomenes de la matiere à *une cauſe inconnue & puiſſante* (*b*) ; ſi l'on peut encore appeller *inconnue*, une cauſe connue de tous les hommes.

§. 3.

Selon lui, l'univerſalité d'une opinion, ne prouve rien en faveur de ſa vérité. « Un » grand nombre de préjugés & d'erreurs » groſſieres jouiſſent encore aujourd'hui » de la *ſanction* preſqu'univerſelle du genre » humain. La magie, la divination, les » enchantemens, les préſages, les fortilé-

(*a*) Page 93. (*b*) Page 95.

» ges, les revenans, &c. ont encore de » zélés Partisans. Avant Copernic, il n'y » avoit personne qui ne crût que la Terre » étoit immobile, & que le Soleil tournoit » autour d'elle. Chaque homme a son Dieu: » tous ces Dieux existent-ils, ou n'en existe- » t-il aucun » (*a*)? Bayle a beaucoup insisté sur cette objection.

Je réponds que l'on peut tirer une fausse conséquence d'un principe vrai, évident, démontré, sans que le principe en reçoive aucune atteinte; & c'est ce qui est arrivé dans le sujet qui nous occupe.

Supposons que plusieurs Sauvages trouvent une montre sur leur chemin : après en avoir admiré la fabrique, & le mouvement régulier de l'aiguille, chacun raisonne à sa maniere sur la cause qui a produit cette merveille; l'un soutient qu'elle n'a pu être faite, que par plusieurs Artistes qui y ont travaillé de concert; l'autre prétend que celui qui en est l'auteur avoit deux têtes & quatre bras : un troisiéme se persuade que l'Ouvrier réside dans le Soleil : tous conviennent que c'est l'ouvrage d'une intelligence industrieuse, & non l'effet du hasard. L'erreur dans laquelle ils tombent sur le nombre, sur la figure, sur le séjour de l'Ouvrier, prouve-t-elle la fausseté du prin-

(*a*) Page 95.

cipe sur lequel ils raisonnent; qu'un ouvrage qui porte un caractere de connoissance, d'industrie, de réflexion, est la production d'une Intelligence, ou d'un Esprit?

Voilà précisément comment les hommes ont raisonné sur l'existence de Dieu : tous ont senti que le mouvement régulier de l'Univers partoit d'une cause intelligente ou spirituelle; principe sur lequel ils n'ont jamais disputé ni varié. Les uns ont cru qu'une seule intelligence ne suffisoit pas au gouvernement du monde, ils en ont admis plusieurs; ce sont les Polythéistes : d'autres ont pensé que cette intelligence étoit l'ame du monde, ce sont quelques Philosophes: plusieurs l'ont placée dans le Ciel ou dans les Astres; quelques-uns lui ont attribué une multitude de Ministres secondaires, qu'ils ont fait présider aux différentes parties de la Nature, &c. Toutes ces disputes & ces erreurs dans les conséquences, ébranlent-elles la vérité du principe évident sur lequel tous sont d'accord?

Une conséquence fausse, est ordinairement la source de plusieurs autres. Ceux qui ont supposé des Dieux ou Génies répandus dans toute la Nature, ont cru que ces Génies se communiquoient aux hommes, leur découvroient l'avenir par les songes, par les présages, qu'ils obéissoient aux enchantemens & à la magie, &c. Cette nouvelle ré-

verie, & cent autres pareilles, ne portent aucune atteinte au principe ſur lequel eſt fondée la croyance d'une Divinité. Ces imaginations n'ont jamais été conſtantes ni uniformes ; le principe a toujours été le même.

L'erreur des hommes ſur le mouvement du Soleil au tour de la terre, prouveroit plutôt contre le Philoſophe qui nous l'objecte, que contre nous ; il prétend que nous ne devons croire que ce que nous voyons, que ce qui eſt conſtaté par les ſens (*a*). Cependant s'il y a un objet que les hommes ayent vu, ou qu'ils ayent cru voir, c'eſt le mouvement du Soleil. L'erreur venoit d'un ſeul de leurs ſens mal appliqué, & non de leur raiſon : or c'eſt la raiſon, & non les ſens, qui nous enſeigne l'exiſtence d'un Dieu.

Pluſieurs hommes ſenſés, ſelon lui, ont dit : *il n'y a point de Dieu :* mais nous ſommes forcés de lui répondre avec l'Ecriture ſainte & avec le bon-ſens, que ce langage eſt celui des inſenſés : *Dixit inſipiens in corde ſuo : non eſt Deus* (*b*).

La ſeule différence, dit-il, qu'il y ait entre les Athées & les Théologiens, c'eſt que les premiers aſſignent à tous les phénomenes, des cauſes matérielles, naturelles,

(*a*) Page 95. (*b*) *Pſ.* 13, 1.

ſenſibles & connues; au lieu que les derniers leur aſſignent des cauſes ſpirituelles, ſurnaturelles, inintelligibles, inconnues (*a*).

Les Philoſophes lui auroient certainement obligation, s'il vouloit leur apprendre quelle eſt la cauſe matérielle, naturelle, ſenſible, connue de la gravitation, de l'attraction, de l'électricité, de l'élaſticité, du magnétiſme, de la communication du mouvement d'un corps à un autre corps: cette découverte ſeroit beaucoup plus utile, que toutes celles dont il s'eſt flatté juſqu'à préſent. Une *cauſe matérielle* eſt une contradiction; c'eſt un point démontré; la matiere eſt eſſentiellement inerte & paſſive; l'eſprit ſeul eſt actif.

Il ne ſert à rien d'objecter que l'idée de la Divinité eſt un fruit de l'éducation; qu'elle vient en dernier reſſort des ſauvages ignorans qui furent nos premiers peres; ou, ſi l'on veut, des Légiſlateurs adroits, qui ſçurent mettre à profit les craintes, l'ignorance & la crédulité de nos devanciers pour les ſoumettre à leur joug (*b*). Il eſt queſtion de ſçavoir ſi cette éducation eſt fondée en raiſon, & nous ſoutenons qu'elle l'eſt: l'éducation matérialiſte, que l'Auteur voudroit y ſubſtituer, viendroit ſans doute d'une ſource plus pure, & produiroit de meilleurs

(*a*) Note, p. 96. (*b*) Page 97.

effets. Il eſt fâcheux que les ſauvages ignorans, qui ont été nos peres, ayent mieux raiſonné que des hommes qui ſe donnent pour Philoſophes. Nous avons vu qu'ils n'ont pas attendu les leçons des Légiſlateurs pour croire un Dieu; il eſt inutile de varier à préſent ſur l'origine de leur croyance, & de l'attribuer à une politique intéreſſée, après en avoir fait hommage à la Nature (*a*).

Qu'importe que le Théiſme, ſoit un effet de l'éducation préſente, puiſqu'à ſon défaut la même cauſe, d'où il a tiré ſa naiſſance, eſt toujours prête à le reproduire ? « Les » anciennes révolutions de la terre (diſons » mieux, les phénomenes de la Nature les » plus ordinaires) ont fait éclore les pre- » miers Dieux; de nouvelles révolutions en » produiroient de nouveaux, ſi les anciens » venoient à s'oublier » (*b*). C'eſt donc la Nature qui a fait la loi à l'éducation, & non l'éducation qui a fait violence à la Nature.

Nous n'avons pas beſoin de ſçavoir s'il y a eu des menteurs qui ſe vanterent d'avoir vu la Divinité (*c*). Tous les hommes l'ont vue & la voyent encore dans la marche de l'Univers : *Les Cieux publient ſa gloire*,

(*a*) Voyez ci-devant chap. 1, §. 2.
(*b*) Chap. 10, p. 317.
(*c*) Page 97.

& les Aſtres qui roulent dans cette vaſte étendue, annoncent l'ouvrage de ſes mains: le jour inſtruit le jour qui doit ſuivre, & la nuit répéte les mêmes leçons: leur voix majeſtueuſe ſe fait entendre de l'une des extrémités de la terre à l'autre, & toutes les créatures prêtent l'oreille à ce langage; le Soleil fidele à ſuivre ſa route, montre aux mortels l'image brillante de la Divinité; la chaleur qu'il répand, fait ſentir la main bienfaiſante du Créateur. A ſon éclat ſe joint une lumiere intérieure; la Loi divine, gravée dans le cœur de l'homme, lui enſeigne la ſageſſe avec les maîtres qui inſtruiſent ſon enfance (a). Voilà les impoſteurs qui nous ont ſéduits : que les Matérialiſtes leur impoſent ſilence, ou parlent plus haut s'ils le peuvent.

« Si notre ſort nous eût fait naître ſur » les côtes de l'Afrique, nous adorerions » avec autant d'ignorance & de ſimplicité » le ſerpent révéré par les Négres, que nous » adorons le Dieu ſpirituel & métaphyſique » que l'on adore en Europe ». Cela peut être, parce que nous ne raiſonnerions pas chez les Négres, au lieu que nous raiſonnons en Europe; & cela ne prouve rien. Mais je ſoutiens que les Négres, en attribuant la Divinité à un animal, penſent

(a) *Pſeaume* 18, 2.

moins ridiculement que les Matérialiſtes ; ils comprennent au moins que la matiere ne ſe meut pas elle-même, qu'il faut un eſprit pour l'animer : vérité palpable ſur laquelle les derniers ferment les yeux.

§. 4.

Mais les Théologiens n'ont jamais été d'accord ſur les preuves dont on ſe ſervoit pour prouver l'exiſtence de Dieu : Deſcartes, Paſcal, le Docteur Clarke lui-même, ont été accuſés d'Athéiſme ; ce dernier a prétendu prouver l'exiſtence de Dieu *à priori*, & les Scholaſtiques ſoutiennent qu'on ne peut la démontrer qu'*à poſteriori* ou par les effets. Toutes ces allégations ne ſont qu'un mal entendu.

1°. Aucun Théologien n'a jamais nié que l'exiſtence de Dieu ne fût ſolidement prouvée par la néceſſité d'un premier Moteur, par l'ordre qui regne dans l'Univers, par l'inſtinct moral que nous ſentons en nous-mêmes, par le conſentement de tous les hommes : s'ils ont rejetté d'abord les nouvelles preuves imaginées par Deſcartes & par Clarke, c'eſt qu'ils ont jugé qu'elles n'étoient pas néceſſaires, & qu'elles leur paroiſſoient ſujettes à des difficultés. 2°. L'accuſation d'Athéiſme ne ſignifie rien, ſinon que les Philoſophes & les Théologiens ſe ſont ſouvent trop échauffés dans la diſpute,

& n'ont pas assez ménagé les termes. 3°. La démonstration de Clarke n'est point en rigueur un argument *à priori*; il ne prouve point l'existence de Dieu *par ses causes*, mais par la nécessité d'une premiere cause, qui est Dieu lui-même; ce qui est fort différent.

L'examen que notre Auteur a fait de cette démonstration est très commode, & d'une espéce singuliere : il se propose de montrer que les preuves de Clarke sont peu concluantes; que ses principes sont peu fondés; que ses prétendues solutions ne sont propres à rien résoudre (*a*). Dans la discussion cependant qu'il en fait, il n'est point question de preuves, de raisonnemens, ni de solutions; l'Auteur se contente de citer les titres des Chapitres du Livre de Clarke, & fait son possible pour approprier à la matiere les qualités qui ne conviennent évidemment qu'à Dieu; voilà tout l'examen. On verra, par le simple exposé, si c'est l'Auteur, ou si c'est nous qui cherchons à tromper : nous sommes obligés de nous replonger ici dans les profondeurs de la Métaphysique; & il faut convenir que souvent Clarke auroit pu raisonner avec plus de précision.

Premiere Proposition de Clarke : *Quelque chose a existé de toute éternité*. L'Auteur

(*a*) Page 162.

reconnoît que cette proposition est évidente, & n'a pas besoin de preuves; mais il soutient que c'est la matiere qui existe de toute éternité. Ce qui existe, dit-il, suppose dès-lors même que l'existence lui est nécessaire; & ce qui ne peut point s'anéantir existe nécessairement : or la matiere ne peut être anéantie.

1°. Si la matiere existe nécessairement, l'Auteur est forcé de soutenir que cette nécessité est absolue, & qu'avant toute supposition, il y a contradiction formelle à concevoir que tel atôme de matiere n'existe pas; que l'existence contingente est une contradiction dans les termes : l'a-t-il démontré ?

2°. Si la matiere est éternelle, sa forme est aussi éternelle; la matiere n'a jamais existé sans forme : or l'Auteur convient que la forme de la matiere n'est ni éternelle ni nécessaire, puisqu'elle change (*a*). Si les formes ont une existence contingente; donc l'existence contingente ne renferme pas contradiction. 3°. Il est faux que la matiere ne puisse absolument être anéantie par celui qui l'a créée : il n'y a point de contradiction à supposer un atôme de matiere anéanti. 4°. Aucune des propriétés qui découlent de l'existence nécessaire, ne convient à la matiere; nous le verrons en détail.

(*a*) Page 192.

§. 5.

Seconde Proposition : *Un être indépendant & immuable a existé de toute éternité.* C'est par des questions que l'Auteur attaque cette proposition. Il demande si l'être nécessaire est indépendant de sa propre essence & des propriétés qui le constituent ce qu'il est ? Je voudrois sçavoir si notre Matérialiste s'est entendu lui-même. Il est absurde de dire qu'un être est dépendant ou indépendant de sa propre essence ; son essence c'est lui-même. Il est ici question de l'indépendance *à l'égard d'une cause*, & Clarke s'en explique clairement ; mais l'Auteur avoit ses raisons pour feindre le contraire. Il est évident que l'être qui existe par lui-même, ne dépend d'aucune cause, puisqu'aucune cause ne lui a donné l'existence, & ne l'a fait ce qu'il est.

Il demande si cet être peut faire que les êtres qu'il produit, ou qu'il meut, agissent autrement qu'ils ne font d'après les propriétés qu'il a pu leur donner ? Assurément il le peut : il leur a donné ces propriétés librement, & il en peut suspendre l'effet ; c'est librement que Dieu fait graviter la matiere ; & au lieu de la faire tendre au centre, il peut la lancer vers la circonférence. Quelle contradiction y auroit-il ?

Cet être n'agit donc pas nécessairement ;

il n'eſt point pour lui de moyens indiſpenſables pour remplir ſes vues, parce que ſa puiſſance ſupplée à tous les moyens : il n'eſt pas vrai que Dieu ne puiſſe agir autrement qu'il ne fait, & qu'il ſoit ſoumis à la néceſſité (*a*). D'ailleurs, quel rapport y a-t-il entre ces queſtions & la propoſition de Clarke ?

L'Auteur conclut que la matiere étant éternelle, ne doit ni ſon exiſtence ni ſon action à aucun autre être ; qu'ainſi elle eſt abſolument indépendante d'un moteur. La concluſion ſeroit évidente, s'il étoit prouvé que *la matiere eſt éternelle*. Mais il réſulte de cet argument même une preuve du contraire : nous avons démontré que la matiere doit ſon action à une cauſe extérieure ; qu'elle eſt ſans action par elle-même. *Tout corps eſt mu par un autre corps qui le frappe.* Donc elle doit auſſi ſon exiſtence à une cauſe différente d'elle-même.

Nous ſoutenons avec Clarke que l'Etre éternel & néceſſaire eſt auſſi immuable ; non pas ſeulement en ce ſens qu'il ne peut changer de nature, mais encore en ce qu'il ne peut changer de façon d'être. Un être quelconque n'exiſte point ſans attributs, ſans propriétés ; s'il exiſte éternellement, ſes attributs ſont éternels ; il ne peut y avoir

(*a*) Page 104.

en lui ni succession, ni modification ; il est éternellement & nécessairement tout ce qu'il est : ce qu'il pense, ce qu'il veut, ce qu'il fait, il le pense, le veut & le fait de toute éternité. Les changemens que Dieu produit dans ses ouvrages, n'en supposent aucun dans sa volonté ni dans ses desseins : *Opera mutas, non mutas consilium.* S. Augustin.

Il n'est pas vrai qu'en concevant Dieu sous ces idées, on le suppose totalement privé d'action ; qu'un Dieu immuable soit un Dieu inutile (*a*) : il n'est point privé d'action, puisque son action est éternelle comme lui.

» S'il a créé la Matiere, ou enfanté l'Univers, il fut un temps où il voulut que » cette Matiere & cet Univers existassent, » & ce temps fut précédé d'un autre temps » où il avoit voulu qu'ils n'existassent point » encore ». Cela est faux & absurde : il est absurde de supposer un temps, une durée, une succession avant la création : le temps étant la durée de l'Univers, n'a été créé qu'avec lui : & avant le temps il n'y avoit que l'éternité sans aucune succession. Dieu en créant n'a pas eu une nouvelle volonté, n'a pas fait un nouveau décret ; il a voulu de toute éternité que le temps & l'Univers

(*a*) Page 105.

commençaſſent d'être ; mais rien en lui n'a commencé, & rien ne doit finir.

Puiſque l'Auteur convient que les formes, les combinaiſons, les mouvemens de la matiere changent ; elle n'eſt point immuable, elle n'eſt point néceſſaire, elle n'eſt point éternelle.

§. 6.

Troiſieme : *L'Etre immuable & indépendant, qui exiſte de toute éternité, exiſte par lui-même.*

L'Auteur n'en diſconvient point ; mais comment peut-il ſoutenir que la matiere exiſte par elle-même, n'ayant pu prouver qu'elle agiſſe par elle-même ?

Quatrieme : *L'eſſence de l'Etre qui exiſte par lui-même eſt incompréhenſible.* Clarke, ſelon notre Philoſophe, eût parlé plus exactement, s'il eût dit que ſon eſſence eſt impoſſible : il oublie ce qu'il vient de dire, que la matiere exiſte par elle même ; il s'enſuivroit donc, ſelon lui, que l'eſſence de la matiere eſt impoſſible.

« Si Dieu exiſtoit, dit-il, ce ſeroit par la » matiere ſeule que nous pourrions le con» noître, c'eſt-à-dire nous aſſurer de ſon » exiſtence & de ſes qualités » (*a*). Auſſi convenons-nous que l'exiſtence de la ma-

(*a*) Page 108.

tiere

tiere & l'examen de ſes qualités nous font évidemment connoître l'exiſtence de Dieu. La matiere eſt contingente; par conſéquent il a fallu qu'un être néceſſaire, différent d'elle, lui donnât l'exiſtence : La matiere eſt inerte; elle a donc beſoin d'un moteur : la matiere eſt ſans connoiſſance; il faut donc qu'une intelligence regle ſes mouvemens : la matiere n'eſt point ſuſceptible de liberté, & cependant nous voyons en elle des modifications qui pourroient n'y pas être; c'eſt donc un agent libre qui les lui donne : Outre les connoiſſances que nous puiſons dans nos réflexions ſur la matiere, l'eſprit qui agit en nous, & que Dieu a créé à ſon image, nous donne des idées encore plus claires de l'exiſtence & de la ſpiritualité de Dieu.

L'Auteur avoue que l'eſſence de la matiere eſt incompréhenſible, que nous ne connoiſſons l'eſſence d'aucun être : & nous lui avons déja objecté pluſieurs fois cet aveu important; mais il ſoutient qu'en admettant un Dieu, la matiere n'en deviendra pas plus aiſée à comprendre : nous venons de démontrer le contraire. Si l'on n'admet point un Dieu, l'eſſence de la matiere n'eſt plus qu'un aſſemblage de qualités abſurdes & contradictoires.

L'incompréhenſibilité de Dieu, dit-il, devroit convaincre les hommes qu'ils ne de-

vroient point s'en occuper, que c'eſt une folie d'en raiſonner; par conſéquent c'eſt auſſi une folie de raiſonner de la matiere & de nous en occuper, puiſqu'elle eſt incompréhenſible.

Ve Propoſition : *L'Etre qui exiſte par lui-même, eſt néceſſairement éternel.* En reconnoiſſant l'évidence de cette propoſition, l'Auteur demande pourquoi l'on s'obſtine à le diſtinguer de l'Univers ? Parce que l'Univers éternel ou exiſtant par lui-même, renferme contradiction. Il ſeroit néceſſaire, quant à l'exiſtence, & non quant à la forme, il ſeroit tout-à-la-fois le ſujet de l'immutabilité & du changement. Car enfin qu'entend-on, quand on dit d'un être qu'il eſt ſujet au changement ? Veut-on parler de ſon eſſence ? cela ſeroit ridicule ; les eſſences ne changent point. Eſt-il queſtion de ſon exiſtence ? ce ſeroit ſuppoſer qu'il peut être anéanti, & les Matérialiſtes n'admettent pas plus l'anéantiſſement que la création. Il s'agit donc uniquement de ſes modifications : un être n'eſt donc ni immuable ni éternel, dès que ſes modifications ſont contingentes ou paſſageres.

Il n'eſt pas moins abſurde de dire que le mouvement général de l'Univers eſt néceſſaire, mais que tel mouvement particulier ne l'eſt pas (*a*). Le mouvement général n'eſt

(*a*) Page 108.

que l'assemblage ou la totalité des mouvemens particuliers ; si tout mouvement particulier est contingent, comment le mouvement général peut-il être nécessaire ?

« Mais si l'Être éternel n'est pas matériel, » comment en faire dériver la matiere » ? Elle ne peut point en dériver par une simple émanation sans doute ; elle n'en peut venir que par création, ou par un seul acte de la volonté de Dieu.

§. 7.

VIe Proposition : *L'Etre qui existe par lui-même doit être infini & présent par-tout.* Notre Philosophe ne combat point directement cette vérité, mais il cherche à en éluder les conséquences, & il passe la preuve sous silence. Voici comme Clarke a raisonné.

« Exister par soi-même, c'est exister en » vertu d'une nécessité absolue, essentielle » & naturelle. Or cette nécessité étant à tous » égards absolue, & ne dépendant d'aucune » cause extérieure, il est évident qu'elle est » d'une maniere inaltérable la même *par-* » *tout*, aussi-bien que *toujours*... Une néces- » sité absolue n'a de relation, ni au tems, ni » au lieu, ni à aucune chose que ce soit. » Par conséquent tout ce qui existe en vertu » d'une nécessité absolue en elle-même, doit » nécessairement être infini, aussi-bien qu'é- » ternel.

» De-là, continue Clarke, je conclus » premiérement que l'infinité de l'Etre exis- » tant par lui-même eſt une infinité de » *plénitude*, auſſi-bien que d'immenſité ; » c'eſt-à-dire, qu'il exiſte *également* & ſans » interruption en tous lieux. Que l'on ſup- » poſe, ſi l'on veut, la matiere *illimitée*, elle » ne ſera pas pour cela infinie dans un ſens » de plénitude, puiſqu'il pourroit s'y ren- » contrer des vuides.

» Je conclus en ſecond lieu que l'Etre » exiſtant par lui-même, doit être un être » *ſimple & immuable, incorruptible, ſans par-* » *ties, ſans figure, ſans mouvement & ſans* » *diviſibilité* ; en un mot, un être qui n'a » aucune des propriétés de la matiere ; car » toutes ces propriétés nous donnent claire- » ment l'idée de quelque choſe de fini. La » *diviſibilité* ou la diſtinction des parties » ſuppoſe qu'elles ont des bornes, ce qui » détruit l'idée de l'infini. Le *mouvement* » ſuppoſe que l'être mu n'eſt pas par-tout. » Avoir des parties, ſignifie ou que les » choſes ſont différentes dans leur maniere » d'exiſter, ce qui eſt incompatible avec la » néceſſité ; ou qu'elles ſont diviſibles, ce » qui renverſe l'infinité parfaite. *La corrup-* » *tion ou le changement* ſuppoſe le mouve- » ment & la ſéparation des parties ; & ces » deux choſes ne peuvent avoir lieu que » dans les êtres finis ».

Telle eſt la chaîne des raiſonnemens de Clarke ; on va voir ce que notre Philoſophe a répondu. « Le mot *infini*, dit-il, » ne préſente qu'une idée négative qui exclut toutes les bornes. Il eſt évident qu'un » être qui exiſte néceſſairement, qui eſt indépendant, ne peut être limité par rien qui » ſoit hors de lui ; il doit être ſa limite à » lui-même ; en ce ſens l'on peut dire qu'il » eſt infini ».

1°. Il eſt faux que le mot *infini*, dans le ſens expliqué par Clarke, ne préſente qu'une idée négative ; *la préſence en tous lieux* n'eſt pas une négation : au contraire l'*infini* exclut toute négation ; c'eſt le *fini* qui la renferme & la ſuppoſe. 2°. Il eſt abſurde de dire que l'être qui exiſte par une néceſſité *abſolue, eſt ſa limite à lui-même ;* une néceſſité abſolue & une néceſſité limitée, ſont deux contradictoires. 3°. Il eût été à propos de montrer que l'*infinité*, en quelque ſens qu'on l'entende, peut s'accorder avec les propriétés de la matiere ; il le falloit abſolument pour réfuter Clarke. L'Auteur a ſagement évité cette diſcuſſion ; par conſéquent il ſe tient pour vaincu ſur ce point : il a trouvé plus commode d'argumenter contre l'*immenſité* de Dieu ou contre ſa préſence en tout lieu.

Il demande ſi la matiere exiſte, & ſi elle n'occupe pas du moins une partie de l'eſ-

pace ? Donc, ou elle exclut la Divinité, ou la Divinité n'eſt autre choſe que l'eſpace ou le vuide. Si on dit que *Dieu pénètre la matiere :* donc il correſpond à la matiere, donc il eſt étendu comme la matiere & n'eſt pas diſtingué d'elle.

Toute la force de cette difficulté ne conſiſte que dans cette équivoque : *Dieu correſpond à la matiere.* Si on entend par-là que Dieu eſt préſent à la matiere, cela eſt vrai ; mais il eſt auſſi préſent où elle n'eſt pas : il eſt préſent à toutes les parties de l'eſpace que la matiere n'occupe point : il n'eſt donc point étendu ni limité par la matiere, ni comme la matiere. Lorſque l'Auteur conclut : Dieu ſera donc dans mon corps, dans mon bras, &c. c'eſt encore la même équivoque ; Dieu eſt préſent à mon corps & à mon bras, mais il n'eſt renfermé ni dans mon corps, ni dans mon bras, puiſqu'il eſt préſent par-tout.

VIIe Propoſition. *L'Etre exiſtant néceſſairement, eſt néceſſairement unique.*

Clarke démontre cette propoſition, parce que la néceſſité abſolue n'admet ni différence ni diverſité d'exiſtence. Si l'on admet deux êtres, on pourra ſuppoſer ſans contradiction que l'un des deux n'exiſte point ; dès-lors il n'eſt plus l'Etre néceſſaire. D'ailleurs l'Etre néceſſaire étant infini, on ne peut ſuppoſer deux infinis ; l'un ne

ſeroit pas l'autre ; l'un n'auroit pas les attributs de l'autre ; il y auroit privation dans l'un de ce qui ſeroit dans l'autre : cela détruit l'idée de l'infini.

De-là Clarke conclut l'*unité* de Dieu dans toute la rigueur du terme ; la contradiction où l'on tombe en admettant deux principes ; & l'abſurdité du ſyſtême de Spinoſa : il conclut encore que la matiere n'eſt point l'Etre néceſſaire, puiſqu'elle n'eſt point un être unique ; en effet, ſelon l'opinion de notre Auteur, il n'y a pas deux particules de matiere exactement ſemblables (*a*).

Afin de ſe débarraſſer de cet argument, notre ſubtil diſputeur ſupprime le terme eſſentiel. Si Dieu eſt l'Etre unique, dit-il, il n'y a rien hors de lui : s'il n'y a rien hors de lui, ou la matiere n'exiſte pas, ou Dieu n'eſt rien autre choſe que la matiere, comme le prétend Spinoſa.

Pour raiſonner de bonne-foi, il falloit dire : Si Dieu eſt l'*Etre néceſſaire* unique, il n'y a aucun être, même contingent, diſtingué de lui : alors la propoſition eſt évidemment fauſſe ; l'unité de l'Etre néceſſaire n'exclut point l'exiſtence des êtres contingens. L'argument de Clarke prouve qu'il ne peut y avoir *deux Etres néceſſaires*, mais il ne prouve pas qu'il ne peut y avoir *un*

(*a*) V. Premiere Part. c. 2, §. 1.

Etre néceſſaire & des êtres contingens, auxquels il a donné l'exiſtence. Ces êtres ſont diſtingués de lui, mais non *hors de lui*, puiſqu'il eſt par-tout. C'eſt une nouvelle équivoque dont l'Auteur abuſe.

§. 8.

VIIIe Propoſition. *L'Etre exiſtant par lui-même eſt néceſſairement intelligent ;* puiſque l'intelligence eſt une perfection.

L'Auteur objecte que l'intelligence eſt une qualité humaine, une qualité des êtres organiſés, & que nous ne connoiſſons nulle part hors de ces êtres. « Pour avoir de l'intelligence, dit-il, il faut penſer ; pour » penſer, il faut avoir des idées ; pour avoir » des idées, il faut avoir des ſens ; quand » on a des ſens, on eſt matériel ; & quand » on eſt matériel, on n'eſt point *un pur* » *eſprit* ».

Pour avoir des idées, il faut avoir des ſens ; c'eſt la queſtion que notre Philoſophe avoit entrepris de prouver, tome 1, c. 10. Nous lui avons démontré par ſes propres aveux, 1°. que notre ame ou l'eſprit qui eſt en nous, a le pouvoir de réitérer, de renouveller, de reſſuſciter ſes idées, ſans aucune action nouvelle de la part des objets extérieurs, & ſans le miniſtere des ſens : d'où l'on doit conclure qu'il eſt fort incertain ſi elle ne peut pas en avoir en premiere

inſtance, ſans les avoir reçues par les ſens. 2°. Que quand l'eſprit uni à un corps, ne pourroit avoir des idées que par les ſens, cela ne prouve point que l'eſprit, ſéparé du corps, ſoit encore dans la même impuiſſance. 3°. L'opinion des Philoſophes, qui rejettent les idées innées, n'eſt fondée que ſur cet argument: Nous concevons que toutes nos idées peuvent venir médiatement ou immédiatement des ſenſations, donc elles en viennent en effet: & ce raiſonnement n'eſt pas une démonſtration. 4°. Il eſt encore moins démontré qu'indépendamment des ſenſations l'ame ne puiſſe avoir la conſcience de ſa propre exiſtence, & par conſéquent une idée. 5°. Quand il ſeroit prouvé que l'eſprit créé, l'eſprit de l'homme, ne peut avoir d'idées que par les ſens; il ne s'enſuivroit pas que l'Eſprit incréé, l'Etre exiſtant par lui-même, eût beſoin du même ſecours.

Quoi qu'il en ſoit, il y a des êtres intelligens dans l'Univers; nous demandons qui en eſt le Créateur, & ſi la matiere non intelligente a la force de les produire? L'Auteur nous répond que « l'Etre néceſſaire qui » comprend, qui renferme & produit des » êtres animés, renferme, comprend & pro» duit des êtres intelligens » (*a*). Juſqu'à préſent on avoit cru qu'un effet ne peut être

(*a*) Page 110.

plus parfait que ſa cauſe, qu'une cauſe ne peut donner ce qu'elle n'a pas; cette maxime eſt donc changée : la matiere paſſive tire de ſon ſein des êtres actifs; la matiere inanimée enfante des êtres animés; la matiere non intelligente produit des êtres intelligens : & après cette déciſion l'on ſoutient que rien ne ſe fait de rien, que le néant ne peut rien produire : cependant le néant de l'intelligence produit des êtres intelligens.

Il reſte encore une queſtion : « *Le grand* » *tout*, l'Univers entier, a-t-il une intelli» gence particuliere qui le meuve, le faſſe » agir, le détermine, comme l'intelligence » meut & détermine les corps animés ? » C'eſt ce que rien ne peut prouver », ſelon notre Philoſophe ; mais il devroit nous apprendre ſur quoi fondé il affirme que l'*intelligence meut & détermine les corps animés*; quelles ſont les marques auxquelles on peut reconnoître l'action d'une intelligence.

Un Philoſophe eſt-il un être penſant ? Nous pouvons quelquefois en douter ; mais enfin « c'eſt ſur le fil des idées, la conſé» quence qui regne entre les propoſitions & » la liaiſon des raiſonnemens, qu'il faut ju» ger qu'un être penſe... ſi l'Univers ; que » dis-je ? Si l'aîle d'un papillon m'offre des » traces mille fois plus diſtinctes d'une in» telligence, que nous n'avons d'indices de

» la faculté de penſer dans un Philoſophe, » il ſeroit mille fois plus fou de nier qu'il » exiſte un Dieu, que de nier qu'un homme » penſe. Avons-nous jamais remarqué dans » les raiſonnemens, les actions, & la con- » duite de quelque homme que ce ſoit, plus » d'intelligence, d'ordre, de ſagacité, de » conſéquence, que dans le méchaniſme » d'un inſecte ? La Divinité n'eſt-elle pas » auſſi clairement empreinte dans l'œil d'un » Ciron, que la faculté de penſer dans les » Ouvrages du grand Newton ? Quoi ! le » monde formé prouve moins une intelli- » gence, que le monde expliqué ? Quelle » aſſertion (*a*) ! C'eſt le raiſonnement de » Cicéron » (*b*).

L'homme n'a donc pas tort *de juger de tout, par ce qu'il voit en lui-même* : Par-tout où il apperçoit les mêmes preuves d'intelligence qu'il ſent en lui-même, il eſt bien fondé à juger que ce n'eſt point la matiere ſeule qui agit. Sur ce principe ſeul il juge ſans héſiter qu'un autre homme eſt raiſonnable & intelligent, parce qu'il le voit agir & raiſonner, comme il raiſonne & agit lui-même. Selon les idées d'un Matérialiſte, je n'ai aucune raiſon pour croire qu'un homme & une pierre ne ſont pas de même nature.

(*a*) Penſées Philoſ. n 20.
(*b*) *De Nat. Deor.* l. 2, n. 115.

« L'homme a prétendu que, pour être » parfait, il falloit être comme lui ; voilà la » source de tous ses faux raisonnemens sur » la Nature & sur son Dieu ». Quoi ! l'homme a tort de prétendre qu'un être pensant est plus parfait qu'un être non pensant ; qu'un être intelligent vaut mieux qu'un être privé d'intelligence ; qu'un être animé a des facultés préférables à celles d'un être inanimé ; qu'un Philosophe est quelque chose de mieux qu'un champignon ? En vérité on nous prend pour des êtres qui ne pensent point.

Nous soutenons donc, malgré tous les Matérialistes que « ce seroit faire tort à la » Divinité, que de lui refuser une qualité » qui se trouve dans l'homme, & à laquelle » nous attachons avec raison une idée de » perfection & de supériorité ; que si un » homme s'offense, lorsque nous lui disons » qu'il manque d'intelligence, Dieu s'offen- » sera de même, lorsque les Matérialistes » refusent de reconnoître de l'intelligence » dans ses ouvrages : que puisqu'ils n'accor- » dent point d'intelligence à la Nature ou à » la Matiere, il faut nécessairement imaginer » un Dieu qui pense, qui agisse, qui ait de » l'intelligence pour elle ». Qu'un Philosophe qui se croit si supérieur aux autres hommes, parce qu'il se flatte de penser mieux qu'eux, a très-mauvaise grace, & se contre-

dit très-grossiérement, lorsqu'il ne daigne pas accorder la faculté de penser à l'Auteur de la Nature !

« C'est dans la terre que s'engendrent » des animaux vivans, que nous nommons » des vers ; cependant nous ne disons point » que la terre soit un être vivant ». Je vous soutiens que si la terre étoit le principe productif d'un ver sans un germe préexistant, nous serions forcés de dire que la terre est un être vivant ; il est aussi impossible qu'un être privé de la vie produise un être vivant, qu'il est impossible que le néant produise quelque chose ; &, puisque c'est dans la Nature que se forment des êtres intelligens, sentans, pensans, nous sommes forcés de supposer, ou que la Nature sent, pense, est intelligente, ou qu'elle a un maître qui fait tout cela pour elle.

Mais si nous sommes obligés d'attribuer au Créateur *toutes les qualités* que nous voyons dans ses créatures, il faudra dire que Dieu, qui a fait la matiere, est lui-même matiere ; que Dieu, qui a fait tant d'insensés, est insensé lui-même ; que Dieu, qui a fait des hommes qui péchent, est sujet à pécher. Fort bien. Il n'est plus question que de prouver qu'un être corporel, insensé, sujet à pécher, est plus parfait qu'un être spirituel, sage, impeccable : nous ne disons pas qu'il faut attribuer à Dieu toutes

les qualités des créatures, mais toutes les perfections. L'homme est corporel, souvent insensé & pécheur, parce qu'un être créé & borné est nécessairement sujet à des défauts; l'Etre, incréé & conséquemment infini, doit avoir toutes les perfections, sans aucun défaut.

§. 9.

IXe Proposition. *L'Etre existant par lui-même est un agent libre.* Clarke prouve cette proposition, 1°. parce que l'Etre existant par lui-même est indépendant; il ne peut donc être déterminé par aucune cause extérieure; 2°. parce qu'un être nécessité dans son action est purement passif; 3°. parce que si Dieu n'est pas libre, tout ce qui existe est aussi nécessaire que lui; ce qui est évidemment faux; 4°. parce qu'un être infini, & qui agit par la nécessité de sa nature, doit produire des effets infinis comme lui; & c'est une absurdité. Il développe toutes ces preuves, & en fait sentir la connexion.

Notre Auteur n'a pas jugé à propos d'examiner si elles sont fausses; mais il répète que si Dieu peut empêcher le mal, il veut donc que le mal se commette, puisqu'il ne l'empêche point. Nous avons déja répondu qu'il n'est aucun mal particulier que Dieu ne puisse empêcher; que prévenir ou empêcher tous les maux, sans exception,

eſt une conduite incompatible avec la nature de l'homme telle qu'elle eſt; que Dieu, en créant l'homme libre & mortel, ſujet au péché & à la douleur, n'a point dérogé à l'idée d'une bonté infinie.

On ne peut donc enviſager dans la conduite de Dieu aucune néceſſité, ſinon une néceſſité *de conſéquence* ou de *ſuppoſition*, qui ne détruit point la liberté, puiſqu'elle la ſuppoſe. C'eſt une fauſſeté de dire *qu'un être qui ne peut agir qu'en vertu des loix de ſon exiſtence propre, n'eſt point un être libre, mais néceſſité dans toutes ſes actions*; que la volonté de Dieu eſt *néceſſitée* par l'intelligence, la ſageſſe, & les vues qu'on lui ſuppoſe (*a*).

Dieu n'a été néceſſité par aucune de ſes perfections ou *des loix de ſon exiſtence*, à créer le monde, à produire tels ou tels êtres; il l'a fait librement, parce qu'il l'a voulu, & rien ne l'a forcé à vouloir. Dès qu'il l'a voulu, il eſt conſéquemment dans la néceſſité de gouverner le monde avec intelligence, avec ſageſſe, avec bonté; il ne peut agir d'une maniere contraire à ſes perfections, ni ſe démentir lui-même. Mais encore une fois, cette néceſſité de conſéquence ne détruit pas la liberté, elle la ſuppoſe;

(*a*) Page 113.

c'eſt une perfection en Dieu, & non un défaut.

De même, un homme qui veut ſe rendre ſolidement heureux, doit néceſſairement prendre les moyens qui l'y conduiſent, pratiquer la vertu, agir de telle & telle maniere : mais cette néceſſité ſuppoſe un choix & l'exercice de la liberté; elle n'y eſt pas contraire.

Il n'eſt pas vrai que les Théologiens, dans la crainte de gêner la liberté de Dieu, ayent ſuppoſé qu'il n'étoit aſſervi à aucunes regles : jamais perſonne n'a imaginé que Dieu pouvoit agir injuſtement, agir en inſenſé, ſe contredire & ſe démentir : la liberté & la folie ne ſont pas la même choſe; la ſageſſe eſt la perfection de la liberté, & non ſa deſtruction.

Dieu n'eſt point lié par les Loix phyſiques de la Nature qu'il a impoſées à tous les êtres, quoique ces Loix ſoient un effet de ſa ſageſſe infinie & de ſon intelligence ſuprême; parce que ces Loix ne ſont pas les ſeuls moyens qu'un Etre intelligent & ſage a pu choiſir pour conduire les créatures; il en eſt une infinité d'autres, & Dieu peut les employer, ſans ſe contredire ni ſe démentir. Il eſt lié par les *Loix morales*, parce qu'elles ſont une perfection; mais il n'eſt point lié dans la maniere de les exercer,

parce

parce qu'il a dans les tréſors infinis de ſa puiſſance & de ſa ſageſſe, une infinité de moyens dont il peut ſe ſervir, ſans faire tort à perſonne.

Quoique Dieu ne puiſſe récompenſer le crime ni punir la vertu, il ne s'enſuit pas que l'action d'un homme produiſe en Dieu une volonté nouvelle : Dieu a voulu de toute éternité que tel crime fût puni dans le temps, & telle vertu récompenſée; il a tout prévu éternellement; il ne peut lui ſurvenir aucune nouvelle connoiſſance, aucun nouveau motif, aucune volonté nouvelle.

Quand même il nous ſeroit encore plus difficile d'accorder en Dieu la liberté avec l'éternité; cette difficulté ne détruit pas les démonſtrations que nous avons de ces deux attributs, & auxquelles notre Philoſophe n'a donné aucune atteinte, dont il n'a ſeulement pas fait mention.

Xe Propoſition. *La Cauſe ſuprême de toutes choſes poſſéde une puiſſance infinie.* L'Auteur ſemble avouer cette propoſition, comme une conſéquence évidente de ce qui a précédé : « il n'y a de puiſſance qu'en elle, dit-» il ; cette puiſſance n'a donc point de » bornes ». Mais il répéte les mêmes objections qu'il a déja faites, que l homme en faiſant le mal, agit contre la puiſſance divine, &c. Il ſeroit inutile de réitérer les mêmes réponſes.

XIe Proposition. *L'Auteur de toutes choses doit être infiniment sage.*

On ne peut contester cette proposition, qui est étroitement liée avec les précédentes. Celui qui a fait toutes choses, en connoît parfaitement la nature, & les moyens les plus convenables pour les conduire. La sagesse de Dieu éclate d'ailleurs dans tous ses ouvrages.

Selon notre Philosophe, la sagesse & la folie sont des qualités fondées sur nos propres jugemens; les hommes que nous supposons doués de raison, sont plus souvent insensés que sages; ainsi Dieu doit être l'auteur de la folie aussi-bien que de la sagesse. D'ailleurs, pour juger de la sagesse de Dieu, il faudroit au moins entrevoir le but qu'il se propose; or nous ne le connoissons pas; quel que soit ce but, Dieu n'y parvient jamais, puisque les hommes agissent toujours *en dépit de ses vues.*

Il auroit parlé plus sensément, s'il avoit dit que nous jugeons de la sagesse & de la folie sur des idées très-claires & très-exactes; & il n'y a pas beaucoup de sagesse à prétendre que nous ne sçavons pas les distinguer: sur quoi pourroit-on fonder la morale? Il n'est pas nécessaire de connoître toutes les vues & tous les desseins de Dieu, pour juger de l'ordre de ce monde; de même que nous n'avons pas besoin de con-

noître les motifs qui ont déterminé un Horloger à faire une montre, pour sçavoir si la montre est bien faite. Lorsque les hommes agissent en insensés, se privent du bien que Dieu veut leur faire, sa sagesse n'est pas trompée, puisqu'il a prévu ce désordre particulier ; il maintient l'ordre général en exerçant sa justice. L'affectation de l'Auteur à renouveller la même difficulté sous mille formes différentes, ne prouve rien autre chose que son entêtement & la foiblesse de la cause qu'il soutient : les preuves directes qu'il n'attaque jamais, demeurent dans toute leur force.

XIIe Proposition. *La Cause suprême doit nécessairement posséder une bonté, une justice, une véracité infinies, & toutes les autres perfections morales qui conviennent au Gouverneur & au Juge souverain du monde.*

L'Auteur ne combat cette proposition que par ses sophismes ordinaires. « L'idée de » la perfection, dit-il, est une idée abstraite, » métaphysique, négative, qui n'a nul archetype ou modele hors de nous. Une chose » n'est parfaite ou imparfaite, qu'autant » qu'elle nous est utile ou inutile, agréable » ou désagréable ».

1°. Supposons-le pour un moment : l'Auteur est convenu que dans ce monde, la somme des biens, relativement à nous,

eſt plus grande que celle des maux (*a*): les cauſes naturelles ſont donc arrangées de maniere qu'elles nous procurent plus d'utilité que de dommage; elles ont même, relativement à nous, une perfection réelle. Conſéquemment nous ſommes bien fondés à juger que l'Auteur de la Nature a eu pour but l'utilité & le bien des créatures ſenſibles, & que les moyens dont il s'eſt ſervi, répondent *parfaitement* à ſon deſſein.

2°. Le principe eſt faux : un inſtrument deſtructif, un animal dangereux & nuiſible par rapport à nous, peuvent être parfaits dans leur eſpéce : il ſuffit que la conformation & l'arrangement de toutes les parties, correſpondent parfaitement à l'uſage immédiat pour lequel elles ſont faites.

Le ſophiſme continuel de notre Philoſophe eſt de confondre toujours la fin prochaine avec les fins éloignées; le deſſein particulier avec le plan général; le but immédiat de chaque choſe avec les vues ſupérieures que l'Auteur de la Nature a pu ſe propoſer : & c'eſt l'artifice de tous ceux qui ne veulent point reconnoître les cauſes finales.

Il eſt donc inutile de répéter que Dieu n'eſt pas parfaitement bon relativement

---

(*a*) Tome 1, ch. 16, p. 349, 350, 352, 354.

aux hommes, puiſque ſouvent ils ſont bleſſés de ſes ouvrages ; que ſouvent à côté de l'ordre nous voyons le déſordre le plus complet ; que les œuvres de la Divinité ſe détruiſent ſans ceſſe ; que, puiſque les imperfections de ce monde ſont néceſſaires, Dieu ne pourra pas y remédier dans un autre monde.

L'Auteur lui-même nous a fait remarquer, que ce qui n'eſt pas bon à un individu particulier, peut être bon à un autre ; que l'ordre & le déſordre ſont par conſéquent relatifs ; que la deſtruction d'un être contribue à la production d'un autre être (*a*). Un Dieu aſſez ſage & aſſez puiſſant, pour avoir diſpoſé les choſes de cette maniere dans le monde que nous habitons, aura ſans doute aſſez de puiſſance & aſſez de ſageſſe pour nous rendre parfaitement heureux dans un autre monde, & pour remédier à tous les maux que nous éprouvons dans celui-ci.

Il eſt faux que les qualités morales des hommes ſoient fondées *uniquement* ſur leurs beſoins mutuels ; nous avons fait voir que cette regle *enviſagée ſeule*, eſt fautive & ſujette à des conſéquences énormes (*b*). Il eſt faux qu'un pur eſprit ne puiſſe avoir

(*a*) Tome 1, ch. 3 & c. 7.
(*b*) Premiere Part. c. 9, §. 1, c. 12, §. 4.

de rapport avec des êtres matériels ; un être infini avec des êtres finis ; un être éternel avec des êtres périſſables & paſſagers ; dès qu'il les a créés, il y a entr'eux & lui des rapports eſſentiels : nous avons démontré que les rapports mutuels ne ſuppoſent pas néceſſairement des beſoins mutuels, ni une reſſemblance de nature (*a*).

Nous ne pouvons nous diſpenſer de remarquer que toutes les objections de notre Auteur contre les perfections morales que nous attribuons à la Divinité, la Providence, la ſainteté, la véracité, la juſtice ; contre les conſéquences que nous en tirons pour fonder nos obligations morales ; contre la créance d'une vie future après celle-ci, ſont tirées des Œuvres poſthumes du Lord Bolingbroke. C'eſt-là qu'il a copié ſes invectives contre les Philoſophes ſpiritualiſtes, anciens & modernes ; en particulier contre Clarke, contre les Théologiens, & contre les leçons de Jeſus-Chriſt même (*b*) : il a pouſſé l'exactitude, juſqu'à ſuivre toutes les contradictions de ce Déiſte Anglois.

§. 10.

Suivant Clarke & ſelon la vérité, « l'être

(*a*) Page 118.
(*b*) Voyez l'Ouvrage de M. Leland ſur les Déiſtes d'Angleterre, tome 2, Lettre 6 & ſuiv.

» exiſtant par lui-même, doit être un être » ſimple, immuable, incorruptible, ſans » parties, ſans figure, ſans mouvement, ſans » diviſibilité; en un mot, un être en qui ne » ſe rencontrent aucunes des propriétés de » la matiere, qui, étant toutes finies, ſont » incompatibles avec l'infinité parfaite ».

L'Auteur réplique qu'il n'eſt pas poſſible d'avoir la notion, ni de ſe former l'idée d'un tel être.

Platon a dit que « ceux qui n'admettent » que ce qu'ils peuvent voir & manier, ſont » des ſtupides & des ignorans, qui refuſent » d'admettre la réalité de l'exiſtence des » choſes inviſibles ». Notre Philoſophe qui n'aime point à être traité de *ſtupide & d'ignorant*, prend occaſion d'invectiver contre Platon & contre ſa doctine; il prétend que la Théologie chrétienne n'eſt qu'un tiſſu des rêveries métaphyſiques de Platon; qu'il n'y a eu de vraie Philoſophie que celle de Démocrite & d'Epicure; que tout ce que nos ſens ne nous font point connoître, n'eſt rien pour nous (*a*); qu'en diſant qu'un être ne peut tomber ſous nos ſens, on nous apprend que nous n'avons aucuns moyens de nous aſſurer s'il exiſte ou non (*b*).

1°. Il devroit donc nous dire par quel

(*a*) Pages 123 & 124. Eſſai ſur les préjugés, c. 11, p. 260.
(*b*) Page 125.

ſens Newton a connu l'*attraction*, ce grand reſſort qui eſt le mobile de l'Univers, cette propriété myſtérieuſe qui eſt eſſentielle à la matiere. Nous ſentons très-bien qu'un corps gravite ſur notre main ou ſur nos épaules; mais nous n'avons pas encore ſenti que la Terre peſât ſur le Soleil, ni le Soleil ſur la Terre.

2°. « Nous connoiſſons en nous-mêmes » des modifications que nous nommons des » ſentimens, des penſées, des volontés, » des paſſions; & la réflexion nous prouve, » dit-il, que ces effets matériels ne peuvent » partir que d'une cauſe matérielle » (*a*). Fort bien; c'eſt donc par nos ſens que nous connoiſſons ces modifications. Félicitons l'Auteur de ce qu'il a vu ſes penſées, flairé ſes raiſonnemens, touché au doigt ſes volontés, & entendu ſes paſſions, tout comme il a vu, touché, entendu les propriétés de la matiere.

3°. Il avoue « qu'un aveugle-né ne rai- » ſonneroit pas bien, s'il nioit l'exiſtence » des couleurs, quoique ces couleurs n'exiſ- » tent réellement pas pour lui, mais ſeule- » ment pour ceux qui ſont à portée de les » connoître »; mais il ajoute que cet aveugle ſeroit ridicule, s'il vouloit les définir. Il

(*a*) Page 126.

eſt donc démontré que nous devons admettre l'exiſtence des choſes mêmes que nos ſens ne nous font pas connoître & qu'il nous eſt impoſſible de définir exactement : mais n'eſt-il pas ridicule de dire qu'un aveugle-né doit admettre l'exiſtence des couleurs, & que ces couleurs *n'exiſtent pas pour lui ?*

Quoiqu'un aveugle-né ne puiſſe pas définir exactement les couleurs, il peut du moins en avoir des notions imparfaites, par la même voie qui lui en atteſte l'exiſtence ; par le témoignage de ceux qui ont des yeux. De même, puiſque nous ſommes convaincus de l'exiſtence de Dieu par la réflexion & par le raiſonnement, nous pouvons par cette même voie en avoir une idée imparfaite, le concevoir comme l'*Etre néceſſaire*, l'Auteur & le Moteur de la Nature : il eſt faux que nous ayons beſoin d'une connoiſſance plus parfaite, pour être en état *de juger ſi ſon exiſtence eſt poſſible ou non* (*a*). L'Auteur lui-même ne convient-il pas que nous ne connoiſſons point l'eſſence de la matiere ? Cela nous empêche-t-il de juger ſi ſon exiſtence eſt poſſible ou non ?

Il eſt faux qu'on diſe abſolument que la raiſon eſt un guide infidele en matiere de Religion (*b*) ; jamais perſonne n'a prétendu

(*a*) Page 127.
(*b*) *Ibid.* Eſſai ſur les préjugés, c. 1, note, p. 7.

que l'existence de Dieu & les dogmes principaux de la Religion naturelle ne pouvoient pas être prouvés par la raison. Il est faux que nous ne puissions point avoir d'idées vraies d'un esprit; que les idées que nous nous en formons, se contredisent & se détruisent. L'Auteur n'a point prouvé cette contradiction, & il ne la prouvera jamais. C'est lui au contraire qui tombe en contradiction, en soutenant que la matiere peut sentir, peut penser, peut avoir des volontés & des desirs (*a*); & nous le lui avons démontré dans la premiere Partie. Il y tombe encore, en répétant sans cesse que Dieu est un *Etre inconnu*, après avoir avoué que tous les hommes le connoissent & sont invinciblement entraînés à le connoître. Il y tombe enfin, en soutenant qu'une substance immatérielle ne peut se faire sentir à nous, après avoir supposé que des perceptions, des idées, des causes morales peuvent agir sur la matiere.

§. 12.

Tout ce qui n'est point matiere n'est rien: telle est la décision souveraine de notre Philosophe; &, selon lui, c'est une vérité si frappante, qu'il n'y a que des préjugés invétérés ou de la mauvaise foi qui puissent en

(*a*) Page 129.

faire douter (*a*). Ainſi tous les hommes, qui croyent avoir une ame diſtinguée de leurs corps, tous les hommes, qui reconnoiſſent un Dieu moteur de la matiere, ſont dupes d'un préjugé invétéré, ou ſont de mauvaiſe-foi. Pour être de bonne-foi, il faut croire & ſoutenir toutes les abſurdités du Matérialiſme, réſiſter au témoignage de la conſcience (*b*), donner le démenti à la Nature, ſupprimer toutes les preuves du ſyſtême de la ſpiritualité (*c*), ne répondre à aucune, paſſer ſous ſilence les démonſtrations de l'exiſtence de Dieu, s'attacher à étourdir les Lecteurs par une foule d'objections.

Voici encore un exemple de la bonne-foi philoſophique. « On fonde l'exiſtence de » Dieu ſur la néceſſité d'une force qui ait le » pouvoir de commencer le mouvement : » mais ſi la matiere a toujours exiſté, elle a » toujours eu le mouvement, qui, comme » on l'a prouvé, lui eſt auſſi eſſentiel que ſon » étendue, & découle de ſes propriétés pri- » mitives » (*d*). *La matiere a toujours exiſté :* comment l'Auteur l'a-t-il démontré ? La matiere exiſte ; donc elle a toujours exiſté :

(*a*) Page 131.
(*b* Page 132.
(*c*) Voyez premiere Partie, ch. 7, §. 1.
(*d*) Page 133.

voilà tout son raisonnement; il existe lui-même; donc il a toujours existé.

Le mouvement est aussi essentiel à la matiere que son étendue : où est la preuve? Loin d'en donner aucune, l'Auteur a fourni la démonstration du contraire : il n'est aucune masse ni aucune partie de matiere qui ne reçoive le mouvement d'une cause extérieure : *tout corps est mu par un autre corps qui le frappe.* La matiere reçoit-elle aussi son étendue d'une cause extérieure?

Le mouvement découle des propriétés primitives de la matiere: de quelles propriétés primitives? L'Auteur est convenu que nous ne les connoissons pas; que l'essence de la matiere & ses élémens primitifs nous sont inconnus.

Et, voilà comme on triomphe du Docteur Clarke & des Théologiens. Pour résumer ses réponses, l'Auteur décide « 1°. que » l'on peut concevoir que la matiere a existé » de toute éternité, vu qu'on ne conçoit » pas qu'elle ait pu commencer ». Non-seulement on le conçoit, mais on comprend clairement qu'elle n'est point l'*Etre éternel & nécessaire.* Il est absurde de dire qu'une molécule de matiere quelconque renferme par sa nature l'idée de l'existence nécessaire.

« 2°. Que la matiere est indépendante, » vu qu'il n'y a rien hors d'elle: qu'elle est » immuable, vu qu'elle ne peut changer de

» nature, quoiqu'elle change sans cesse de » formes ou de combinaisons ». La matiere est si peu indépendante, qu'elle ne peut être mue, si une cause extérieure ne lui imprime le mouvement. Selon les principes de l'Auteur, si elle change de forme, elle change aussi de nature : il a dit que la seule différence du site entre deux particules de matiere met de la diversité *dans leur essence* (*a*).

N'est-il pas absurde de soutenir d'un côté que Dieu n'est pas immuable, puisqu'il doit changer souvent de volontés; & de l'autre que la matiere est immuable, quoiqu'elle change sans cesse de formes & de combinaisons ?

« 3°. Que la matiere existe par elle-mê- » me, puisque ne pouvant pas concevoir » qu'elle puisse s'anéantir, nous ne pouvons » pas concevoir qu'elle ait pu commencer » d'exister ». Nous concevons très-bien que la matiere peut être anéantie par celui qui lui a donné l'être ; il n'y a point de contradiction à concevoir que telle particule de matiere n'existe pas. Puisque tous les atômes de matiere sont autant d'êtres de nature différente, il est impossible de concevoir qu'ils existent par eux-mêmes, & que leur nécessité d'être, ne soit pas uniforme : toute di-

(*a*) Tome 1, chap. 2, p. 28.

verſité dans la maniere d'être, vient d'une cauſe extérieure.

« 4°. Que nous ne connoiſſons point l'eſ-» ſence ni la vraie nature de la matiere, » quoique nous ſoyons à portée de connoître » quelques-unes de ſes propriétés ». Ainſi l'Auteur ſoutient d'une part que c'eſt une abſurdité d'affirmer que Dieu eſt l'*Etre néceſſaire*, puiſque nous ne connoiſſons point ſon eſſence ; & de l'autre il aſſure que la matiere eſt l'être néceſſaire, quoique nous ne connoiſſions point ſon eſſence ; il ſoutient encore que le mouvement découle néceſſairement de cette eſſence qu'il ne connoît point.

« 5°. Que la matiere étant ſans commen-» cement, n'aura jamais de fin, quoique ſes » combinaiſons & ſes formes commencent » & finiſſent ». Nous avons déja fait ſentir qu'il y a contradiction à reconnoître une ſucceſſion & un changement de formes dans un Etre éternel & néceſſaire : qu'il eſt éternellement & néceſſairement tout ce qu'il eſt : que raiſonner autrement, c'eſt ne plus entendre les termes.

« 6°. Que la matiere eſt infinie, & n'eſt » peut-être bornée par rien (*a*) ; qu'elle eſt » préſente par-tout, s'il n'y a point de lieu » hors d'elle ». Nouvelle abſurdité de ſup-

(*a*) Lucrèce, liv. 1, ℣. 957.

poſer un infini, dont toutes les parties ſont diſtinguées, & par conſéquent bornées par elles-mêmes : la matiere n'eſt pas préſente par-tout, puiſqu'il y a de l'eſpace vuide entre ſes différentes parties.

« 7°. Que la Nature eſt unique, quoi-» que ſes élémens ou ſes parties ſoient in-» finiment variées & douées de propriétés » très-différentes ». La Nature, c'eſt la matiere & rien davantage : or il eſt contradictoire que la matiere ſoit *unique*, & compoſée de parties infiniment variées ; c'eſt une aggrégation d'êtres différens.

« 8°. Que la matiere modifiée, arrangée, » combinée d'une certaine façon, produit » dans quelques êtres, ce que nous nom-» mons l'*intelligence ;* c'eſt une de ſes fa-» çons d'être, mais ce n'eſt pas une de ſes » propriétés eſſentielles ». Dans un *Etre néceſſaire*, toute propriété eſt néceſſaire & eſſentielle. Il eſt abſurde de dire qu'une molécule non intelligente deviendra intelligente par une combinaiſon ou une ſituation différente : l'Intelligence n'eſt ni une figure, ni une ſituation, ni un mouvement ; ou toute matiere penſe, ou aucune ne penſera jamais. La matiere penſante eſt une contradiction.

« 9°. Que la matiere n'eſt point un agent » libre, puiſqu'elle ne peut agir autrement ; » qu'elle ne fait en vertu des loix de ſa

» Nature ou de ſon exiſtence » : Nous le ſçavons très-bien ; & comme nous ſentons que nous ſommes libres, en dépit de tous les ſophiſmes des Matérialiſtes, nous en concluons que nous ſommes quelque choſe de plus que de la matiere. *Des loix* eſſentielles à la matiere ſont une chimere, ſi perſonne ne lui a preſcrit de loix : la matiere non intelligente ne s'eſt pas fait des loix à elle-même.

« 10°. Que la puiſſance ou l'énergie de la » matiere n'a d'autres bornes, que celles » que lui preſcrit ſa nature même ». Il eſt abſurde de ſuppoſer des *bornes* dans un être néceſſaire : qu'eſt-ce qui peut preſcrire des bornes à la néceſſité abſolue ?

« 11°. Que la ſageſſe, la juſtice, la » bonté, &c. ſont des qualités propres à » la matiere combinée & modifiée, comme » elle ſe trouve dans quelques êtres de la » Nature humaine, & que l'idée de la per» fection eſt une idée abſtraite, négative, » métaphyſique, ou une maniere de con» ſidérer les objets, qui ne ſuppoſe rien de » réel hors de nous ». Une matiere ſage, juſte, bonne, &c. eſt un verbiage inſenſé dont le Matérialiſte devroit rougir. L'idée de la perfection ſuppoſe l'idée d'*intelligence* ; la perfection n'eſt pas plus une idée négative, que l'idée d'intelligence ; elle ſuppoſe un but, une fin, un deſſein, de la ré-

flexion. L'Auteur a reconnu un but dans la Nature, & il a confeſſé que la matiere en eſt incapable (*a*).

« 12°. Enfin, que la matiere eſt le prin» cipe du mouvement; qu'elle le renferme » en elle-même, puiſqu'il n'y a qu'elle qui » ſoit capable de le donner & de le rece» voir ». La matiere eſt capable de recevoir le mouvement; mais elle eſt incapable de le donner, ſi elle ne l'a reçu; elle n'en eſt donc pas le principe: il y a contradiction à dire qu'elle renferme le mouvement en elle-même, & qu'elle le reçoit d'ailleurs.

Un être immatériel, ſimple, dépourvu de parties, privé d'étendue, de maſſe, de peſanteur, eſſentiellement actif, peut ſe mouvoir & mouvoir les corps par ſa volonté; il peut les créer, les produire, les conſerver, s'il eſt tout-puiſſant. Nous ſommes forcés de le concevoir ainſi, puiſqu'on ne peut le concevoir autrement ſans contradiction.

L'Auteur ſemble n'avoir réſumé & rapproché ſes principes, que pour nous faire mieux ſentir l'inconſéquence & l'abſurdité du Matérialiſme.

(*a*) V. Premiere Part. c. 5. §. 1 & 5.

CHAPITRE V.

Examen des preuves de l'exiſtence de Dieu, données par Deſcartes, Malebranche & Newton.

§. I.

IL importe fort peu à la queſtion de l'exiſtence de Dieu, de ſçavoir ſi Newton, Deſcartes & Malebranche ont bien ou mal raiſonné ſur ce ſujet; ce n'eſt pas d'eux que nous avons reçu nos preuves; & comme il n'eſt aucun d'eux qui ne ſoit tombé dans quelque faux raiſonnement ſur d'autres matieres, il ne ſeroit pas fort étonnant qu'ils euſſent auſſi payé le tribut à l'humanité dans celle-ci. Mais lors même que nous n'avons aucun intérêt à défendre les ſentimens d'un Auteur, il eſt toujours de l'équité naturelle de ne point les déguiſer à deſſein, & de ne pas le calomnier. Si le Matérialiſme étoit évidemment démontré, ſes partiſans ſeroient diſpenſés de réfuter les faux raiſonnemens des défenſeurs du ſyſtême oppoſé; quand un Ecrivain eſt ſûr d'avoir établi ſolidement ſes principes, il n'a plus beſoin de diſcuter ceux des autres avec des yeux criti-

ques, encore moins de les altérer & de les préſenter ſous un faux jour : Quiconque montre de la mauvaiſe foi dans l'examen de l'opinion de ſes adverſaires, donne lieu de penſer qu'il ſe défie de la bonté de ſa cauſe, & qu'il ne cherche qu'à faire illuſion. L'Auteur *du Syſtême de la Nature*, très-peu délicat ſur les moyens de faire valoir l'hypothèſe abſurde dont il eſt infatué, a cru lui rendre un ſervice eſſentiel, en jettant du ridicule ſur les autres Philoſophes, en préſentant des lambeaux découſus de leurs ouvrages, en ſupprimant ce qui pouvoit éclaircir leur véritable ſentiment, en leur attribuant même des erreurs qu'ils déſavouent & qu'ils réfutent. Ce procédé, qui n'eſt ni honnête, ni rare parmi les incrédules, peut tromper pendant quelques momens les lecteurs peu inſtruits & avides de ſéduction, mais il ne peut manquer de tourner enfin à la honte des maîtres & des diſciples : Nous ne prétendons adopter les opinions d'aucun des Philoſophes accuſés dans ce Chapitre, mais ſeulement démontrer le plus briévement qu'il nous ſera poſſible, que notre Auteur procéde contr'eux de mauvaiſe foi.

Puiſqu'il vouloit examiner un argument de Deſcartes, il falloit au moins le rapporter, pour que le lecteur pût en juger : Voici comme raiſonne ce Philoſophe : « Par le

» nom de Dieu, dit-il, j'entends une subſ-
» tance infinie, éternelle, immuable, indé-
» pendante, toute connoiſſante, toute-puiſ-
» ſante, & par laquelle moi-même & toutes
» les autres choſes qui ſont (s'il eſt vrai qu'il
» y en ait qui exiſtent), ont été créées &
» produites. Or ces avantages ſont ſi grands
» & ſi éminens, que plus attentivement je
» les conſidere, & moins je me perſuade que
» l'idée que j'en ai, puiſſe tirer ſon origine
» de moi ſeul : & par conſéquent il faut né-
» ceſſairement conclure de tout ce que j'ai
» dit auparavant que Dieu exiſte : car en-
» core que l'idée de la ſubſtance ſoit en moi
» de cela même que je ſuis une ſubſtance,
» je n'aurois pas néanmoins l'idée d'une
» ſubſtance infinie, moi qui ſuis un être fini,
» ſi elle n'avoit été miſe en moi par quel-
» que ſubſtance qui fût véritablement in-
» finie » (*a*).

Ce que Deſcartes *avoit dit auparavant*, c'eſt qu'un effet ne peut avoir moins de réalité que ſa cauſe : tel eſt le principe d'où il eſt parti, & ſur lequel porte ſon argument.

Remarquons 1°. que Deſcartes ne s'eſt point borné à cette preuve ; il en donne d'autres dans ſes divers Ouvrages (*b*). L'Auteur

(*a*) Medit. III. p. 57. Edit. *in*-12 en François.
(*b*) Médit. V. Principes de la Philoſ. n. 14, 20 & 21.

n'en fait aucune mention; il s'arrête à celle qui lui a paru la plus foible.

2°. Au lieu de rapporter la preuve en entier, il se contente d'en copier la conclusion. « Toute la force de l'argument dont » j'ai usé pour prouver l'existence de Dieu, » consiste en ce que je reconnois qu'il ne » seroit pas possible que j'eusse en moi l'idée » d'un Dieu, si Dieu n'existoit véritable- » ment »... Il avoit dit peu auparavant, » il faut nécessairement conclure que de » cela seul que j'existe, & que l'idée de » Dieu est en moi, l'existence de Dieu est » très-évidemment démontrée ». Quand on se borne à rapporter ces mots, le raisonnement de Descartes est défiguré : Descartes concluoit de l'existence de l'effet, l'existence de la cause ; ici on le fait conclure de l'idée de Dieu, l'existence de Dieu : ces deux manieres de raisonner sont très-différentes.

3°. C'est sur cette fausse supposition que l'Auteur argumente contre Descartes. « Nous répondrons à Descartes, dit-il, que » nous ne sommes point en droit de conclu- » re qu'une chose existe, de ce que nous en » avons l'idée ; notre imagination nous pré- » sente l'idée d'un *Sphinx* ou d'un *Hippo-* » *griphe*, sans que pour cela nous soyons » en droit d'en conclure que ces choses exis- » tent réellement ». Ce n'est pas là le rai-

ſonnement de Deſcartes dans l'endroit dont il eſt queſtion.

4°. C'eſt dans la cinquiéme Médit. que Deſcartes a raiſonné comme l'Auteur le ſuppoſe ; il s'eſt propoſé l'objection qu'on lui fait, & voici ce qu'il répond (*a*). « De cela » ſeul, que je ne puis concevoir Dieu, que » comme exiſtant, il s'enſuit que l'exiſtence » eſt inſéparable de lui, & partant qu'il » exiſte véritablement. Non que ma penſée » puiſſe faire que cela ſoit, ou qu'elle im- » poſe aux choſes aucune néceſſité ; mais au » contraire la néceſſité qui eſt en la choſe » même, c'eſt-à-dire, la néceſſité de l'exiſ- » tence de Dieu, me détermine à avoir » cette penſée. Car il n'eſt pas en ma li- » berté de concevoir un Dieu ſans exiſ- » tence (c'eſt-à-dire, un être ſouveraine- » ment parfait, ſans une ſouveraine perfec- » tion), comme il m'eſt d'imaginer un » cheval ſans aîles, ou avec des aîles ». Il falloit donc démontrer que la réponſe de Deſcartes ne vaut rien.

5°. Après avoir ſupprimé ce qu'a dit ce Philoſophe, que Dieu eſt *une ſubſtance infinie .... par laquelle toutes choſes ont été créées & produites*, l'Auteur en prend droit d'accuſer Deſcartes d'Athéiſme & de Spinoſiſme ; de lui reprocher qu'il renverſe

(*a*) Page 104

l'idée de la création ; qu'il nous représente Dieu *comme une modification* de la matiere, comme une vertu qui s'applique successivement aux différentes parties de l'Univers, &c.

Encore une fois nous ne prétendons point adopter les raisonnemens de Descartes ; mais pour le réfuter, il falloit agir de meilleure foi ; ne point déguiser, ni altérer ses raisonnemens ; ne point lui prêter ce qu'il n'a pas dit en propres termes, ce qui est même expressément contraire à sa doctrine.

§. 2.

L'Auteur a fait encore pis à l'égard de Malebranche, si cependant on peut faire pis. Il l'accuse d'avoir dit que l'*Univers n'est qu'une émanation de Dieu ; que nous voyons tout en Dieu ; que tout ce que nous voyons est Dieu seul ; que Dieu seul fait tout ce qui se fait, qu'il est lui-même toute l'action & toute l'opération qui est dans toute la Nature ; en un mot que Dieu est tout l'Etre & le seul Etre.* Si Malebranche s'étoit ainsi exprimé, ce langage seroit effectivement celui d'un Spinosiste : heureusement c'est une calomnie bien avérée ; l'Auteur qui ne cite aucun Ouvrage de Malebranche, a cru sans doute que personne ne prendroit la peine d'y chercher le contraire, & de le convaincre d'imposture.

1°. Non-seulement Malebranche n'a point dit que l'*Univers est une émanation de Dieu*; mais c'est une absurdité qu'il met dans la bouche d'un interlocuteur, qu'il réfute expressément, qu'il traite d'impiété, d'extravagance, de chimere; & il finit en disant: *nous ne sommes que parce que Dieu veut que nous soyons* (*a*).

2°. Il a dit que nous voyons tout en Dieu; que tout ce que nous voyons est Dieu seul; mais il entend par-là que toutes nos idées purement intellectuelles, sont les idées de Dieu même, sont la raison universelle, par laquelle tous les esprits ont besoin d'être éclairés. Cette opinion peut être fausse, mais elle n'a rien de commun avec le système de Spinosa.

3°. Il a prétendu que Dieu seul fait tout ce qu'il y a de physique & de réel dans les êtres & dans leurs modifications; il soutenoit ainsi que les agens créés ne sont que des causes occasionnelles: ce n'est pas encore là le Spinosisme.

4°. Il est faux qu'on lise dans aucun des Ouvrages de Malebranche, que *Dieu est tout l'Etre & le seul Etre*. Il est si éloigné de dire que la matiere est Dieu, qu'il enseigne en cent endroits que Dieu a créé les corps (*b*).

(*a*) Neuviéme Entret. de Métaphys. n°. 11, p. 338.
(*b*) Sixiéme Entret. Métaph. n°. 5.

5°.

5°. Il n'eſt pas plus vrai qu'il ait ſoutenu abſolument que l'exiſtence de la matiere & des corps n'eſt pas démontrée ; que la foi ſeule nous enſeigne ce grand myſtère : il dit au contraire ; « je ne vois pas qu'il ſoit poſ-» ſible de trouver quelqu'autre raiſon, pour » m'empêcher de croire qu'il y a des » corps, malgré les divers ſentimens que » j'en ai ; ſentimens tellement ſuivis, telle-» ment enchaînés, ſi bien ordonnés, qu'il » me paroît comme certain que Dieu vou-» droit nous tromper, s'il n'y avoit rien de » tout ce que nous voyons » (*a*). S'il a prétendu que ces preuves ne ſont pas une démonſtration métaphyſique ou géométrique, cela ne ſignifie pas qu'elles ſont incertaines.

6°. Malebranche n'a écrit nulle part, qu'*il eſt incertain ſi Dieu eſt ou n'eſt pas Créateur d'un monde matériel & ſenſible* ; il a écrit formellement le contraire. Toutes les conſéquences qu'on lui impute, toutes les accuſations dont on le charge, ſont autant d'impoſtures (*b*).

Nous proteſtons de nouveau que nous n'embraſſons aucune des opinions particulieres de Malebranche ; mais autre choſe eſt de croire qu'un Philoſophe s'eſt trompé, & autre choſe de lui attribuer des erreurs &

(*a*) Sixiéme Entretien, n. 9.
(*b*) Page 142.

des impiétés qu'il désavoue : si la Morale des Matérialistes leur permet ce procédé, la raison & l'équité naturelle, aussi-bien que la Religion, nous le défendent.

On remarquera qu'au lieu d'examiner les preuves de l'existence de Dieu, données par Malebranche, l'Auteur se borne à relever des erreurs réelles ou apparentes que ce Philosophe a enseignées sur la nature de Dieu ; ce n'est pas là ce que le titre du Chapitre annonçoit, ni ce qu'il y avoit de mieux à faire.

§. 3.

Newton qui méritoit quelques égards, n'est pas traité différemment. L'Ecrivain célèbre qui a donné les *Elémens de la Philosophie de Newton*, reconnoît que ce grand homme étoit pénétré d'un profond respect pour la Divinité ; que toute sa Philosophie conduit nécessairement à la connoissance d'un Etre suprême, qui a tout créé, tout arrangé librement. Il étoit convaincu que la matiere n'existe pas nécessairement, puisque le monde a des bornes & qu'il y a du vuide ; qu'elle ne gravite point par sa propre essence, mais par une volonté particuliere du Créateur ; que si les Planetes tournent en un sens plutôt qu'en un autre, dans un espace où rien ne leur résiste, c'est la même main toute-puissante qui a dirigé leur

cours avec une liberté absolue. Ainsi Newton voyoit la volonté libre de Dieu dans tous les phénomenes où les Matérialistes s'obstinent à ne nous montrer qu'une nécessité absolue, qui n'est fondée sur rien.

De toutes les preuves de l'existence de Dieu, celle des causes finales étoit la plus forte aux yeux de Newton; il pensoit que les desseins variés à l'infini, qui éclatent dans les plus vastes & les plus petites parties de l'Univers, & qu'il appercevoit mieux qu'un autre, étoient l'ouvrage d'un Artisan infiniment habile. Il ne trouvoit point de raisonnement plus convaincant, en faveur de la Divinité, que celui de Platon: « vous jugez que j'ai une ame intelligente, » parce que vous appercevez de l'ordre dans » mes paroles & dans mes actions; jugez » donc, en voyant l'ordre de ce monde, » qu'il y a une ame souverainement intelli» gente » (*a*).

Pour montrer que Newton a mal raisonné, il faudroit commencer par prouver qu'il n'a pas connu la Nature; qu'il l'a vue avec des yeux fascinés; qu'il a imaginé des rapports & des desseins où il n'y en eut jamais. On nous dit d'un côté que *son vaste génie a deviné la Nature & ses Loix*; de l'autre,

(*a*) Elémens de Philosophie de Newton, premiere Part. c. 1.

qu'il n'eſt plus qu'un enfant, quand il quitte la Phyſique & l'évidence pour ſe perdre dans la Théologie (*a*); comme ſi ce n'étoit pas dans la Phyſique même & dans l'expérience qu'il a puiſé la créance d'un Dieu.

Quand même Newton ſe ſeroit trompé en raiſonnant ſur les attributs de la Divinité, quand il ſe ſeroit exprimé avec peu d'exactitude ſur ſon eſſence, l'argument qu'il tiroit des cauſes finales, en ſeroit-il moins concluant & moins démonſtratif?

Sous le nom de *Dieu*, il entendoit non-ſeulement un être infini, tout-puiſſant, éternel & créateur; mais un maître qui a mis une relation entre lui & ſes créatures, « qui gouverne tout, non comme l'ame du » monde, mais comme le ſeigneur & le » ſouverain de toutes choſes..... Le mot » *Dieu*, ſelon lui, eſt relatif & ſe rapporte » à des *Eſclaves*..... C'eſt la ſouveraineté » de l'être ſpirituel qui conſtitue Dieu ».

Voilà ce que notre Matérialiſte ne peut pardonner à Newton; en traduiſant *ſervus* par le terme vil & odieux d'*eſclave*, il lui reproche d'avoir fait de ſon Dieu un Monarque, un Deſpote, qui a le privilége d'être bon ou méchant quand il lui plaît. Il lui objecte qu'avant la création, Dieu étoit un Souverain ſans Sujets & ſans Etats; qu'il

(*a*) Page 143.

n'y avoit rien dont il fût Seigneur, qu'ainſi il n'étoit pas Dieu.

Newton ſans doute n'auroit pas été terraſſé par cet argument. S'il avoit daigné répondre, il auroit dit que toute dépendance n'eſt pas un eſclavage : que les hommes ne ſont méchans que par impuiſſance ; qu'ainſi l'Etre tout-puiſſant ne peut être méchant ; qu'il n'y a point de plus vrai Monarque que celui qui a le pouvoir de ſe créer des Etats, & de ſe donner des Sujets par un ſeul acte de ſa volonté.

Mais l'éloquence de notre Philoſophe ne tarit jamais, quand il faut argumenter contre Dieu ; il répéte toute la tirade d'objections contre les attributs de Dieu, que nous avons déja eſſuyée plus d'une fois, & ce n'eſt pas la derniere. Comment Dieu eſt-il le maître des êtres, qui ſouvent ne font pas ce qu'il veut, & qu'il a laiſſés libres de ſe révolter contre lui ? S'il remplit tout, n'eſt-il pas étendu & matériel ? S'il produit tous les changemens que ſubiſſent les êtres, peut-il être toujours le même ? S'il eſt ſpirituel, comment peut-il mettre la matiere en action, &c ? Là-deſſus il déplore la foibleſſe & la puſillanimité de Newton (*a*), qui n'a pas eu le courage d'être Athée.

Quand la lumiere naturelle ne nous four-

(*a*) Pages 144, 145 & 146.

niroit pas de quoi répondre à ces différentes questions, il est clair qu'elles ne détruisent point les démonstrations directes de l'existence de Dieu ; & quand une vérité est démontrée, la difficulté d'en concevoir les conséquences, n'est pas un motif de s'obstiner à la méconnoître. Mais nous avons répondu ailleurs, & il est inutile de répéter.

§. 4.

Il reste donc à examiner si la preuve qui persuadoit Newton est fausse, si l'ordre de l'Univers ne prouve rien.

« Cet ordre, selon notre Auteur, nous » paroît excellent & sage, lorsqu'il nous est » favorable & qu'il ne trouble point notre » existence propre ; sans cela nous nous » plaignons du désordre, & les *causes finales* » s'évanouissent. Alors nous supposons au » Dieu immuable, des motifs pareillement » empruntés de notre propre façon d'agir, » pour déranger le bel ordre que nous admi- » rions dans l'Univers. Ainsi c'est toujours » de nous-mêmes, c'est dans notre façon » de sentir que nous puisons les idées de » l'ordre ; tandis que tout le bien & le mal » qui arrivent, sont des suites nécessaires » de l'essence des choses, & des loix géné- » rales de la matiere » (*a*).

(*a*) Page 150.

1°. Il eſt faux que l'ordre de l'Univers ne nous paroiſſe excellent & ſage, qu'autant qu'il nous eſt favorable : nous n'admirons pas moins le méchaniſme du corps humain, quoique nous ſentions, par la maniere dont ce corps eſt conſtitué, qu'il doit être ſujet à ſouffrir, qu'il ne peut pas toujours durer ; que les mêmes cauſes qui nous conſervent la vie pendant un certain temps, doivent enfin nous conduire à la mort. Nous reconnoiſſons une induſtrie auſſi admirable dans la conformation des plantes ou des animaux nuiſibles, & dont nous n'avons encore ſçu tirer aucune utilité, que dans celle des productions naturelles qui ſervent le plus à nos uſages. Quand nous parvenons à découvrir la cauſe des phénomenes effrayans & terribles de la Nature, nous ne ſommes pas moins frappés du jeu par lequel ils ſont opérés, que nous le ſommes de l'arrangement régulier des ſaiſons, des merveilles de la végétation, ou du cours compaſſé des planetes. Il n'eſt pas vrai que dans ces cas là même, *les cauſſes finales s'évanouiſſent.*

2°. Il eſt faux que dans ces mêmes cas nous ſuppoſions à Dieu des motifs empruntés de notre propre façon d'agir. Nous reconnoiſſons que Dieu, en faiſant ſes ouvrages, a eu des vues & une maniere d'opérer très-différentes des nôtres. Il a voulu conſerver le tout par la deſtruction des parties, & faire

rentrer dans l'ordre général, les désordres apparens & particuliers ; & telle est en effet la marche de la Nature avouée par notre Philosophe. Voilà une conduite dont nous ne trouvons point le modele en nous-mêmes, parce que le pouvoir & la sagesse de l'homme ne vont point jusques-là.

3°. Nous n'avons pas tort de puiser dans nous-mêmes l'idée de l'ordre & de l'intelligence, ni de l'appliquer aux êtres divers qui nous environnent. Nous sentons par notre expérience, la différence essentielle qu'il y a entre agir avec connoissance, & agir sans connoissance : nous concevons évidemment qu'une cause privée de connoissance, ne peut agir de la même maniere qu'une cause qui sçait ce qu'elle fait : quand tous les Matérialistes de l'Univers nous répéteroient jusqu'à la fin des siècles, qu'une cause nécessaire & sans intelligence peut agir tout comme une cause libre & intelligente, & produire les mêmes effets, la lumiere naturelle & le sens-commun réclameront toujours contre cette absurdité.

4°. Il est faux que tout le bien & le mal soient des suites nécessaires de l'essence des choses. Newton l'a compris, & voici comme il raisonne : « d'une nécessité physique & » aveugle qui seroit par-tout & toujours la » même, il ne pourroit sortir aucune variété dans les êtres ; la diversité que nous » voyons,

» voyons, ne peut venir que des idées & » de la volonté d'un être qui existe nécessairement ». Voyons si notre habile Philosophe réfutera Newton.

« Pourquoi, dit-il, cette diversité ne » viendroit-elle pas des causes naturelles, » d'une matiere agissante par elle-même, » & dont le mouvement rapproche & combine des élémens variés & pourtant analogues, ou sépare des êtres à l'aide des substances qui ne se trouvent point propres » à faire union » (*a*)?

Sophiste mal-adroit, vous ne donnerez pas le change à Newton; vous lui parlez de la diversité des effets, & il s'agit de la diversité des causes. Il n'est pas question de sçavoir pourquoi des *causes naturelles différentes*, *des élémens variés*, des substances non-analogues, produisent des effets différens, mais pourquoi ces élémens sont variés; pourquoi il y a des substances analogues & d'autres non-analogues; pourquoi deux grains de sable sont, selon vous, essentiellement divers; pourquoi ils ne sont pas de même nature que deux grains d'or: quelle est la cause premiere de cette diversité?

La nécessité sans doute: Newton prouve

(*a*) Page 151.

le contraire : il dit *une néceſſité abſolue ; phyſique, aveugle eſt par-tout & toujours la même ;* c'eſt une cauſe uniforme ; comment peut-il en ſortir des êtres divers, des eſſences différentes ? Pour lui répondre, il faut montrer pourquoi un grain de ſable & un grain d'or, qui ſont deux *êtres néceſſaires*, exiſtans par eux-mêmes, ne ſe reſſemblent point ; pourquoi la néceſſité eſt d'être tel dans l'un, & de ne pas être tel dans l'autre : il faut montrer qu'il y a contradiction à ce que deux êtres néceſſaires ſoient abſolument ſemblables ; il faut prouver que la diſtinction individuelle, emporte néceſſairement diverſité de nature. C'eſt le ſophiſme de Spinoſa & de tous les Matérialiſtes ; mais un ſophiſme n'impoſoit point à Newton.

Ce n'eſt pas tout encore ; il faut commencer par examiner s'il peut y avoir deux *êtres néceſſaires* ; ſi la néceſſité n'exclut pas même la diſtinction des individus ; ſi l'être néceſſaire n'eſt pas eſſentiellement *unique*, comme Clarke l'a démontré.

On parle à Newton d'une *matiere agiſſante par elle-même* ; ce grand Phyſicien n'en connoiſſoit point de cette eſpéce ; il comprenoit que la matiere eſt eſſentiellement inerte & paſſive ; ſur ce principe il a fondé la théorie des loix générales du mouvement, & ces loix ſont une démonſtration de l'inertie de la matiere.

Vainement on lui eût cité *les loix générales de la matiere*, il auroit répondu que toute *loi* eſt l'effet de la volonté libre d'un Légiſlateur ou d'une intelligence ; & ce point lui étoit démontré : il voyoit que le mouvement de rotation, qui emporte la Terre d'Occident en Orient, auroit pu ſe faire en ſens contraire, non-ſeulement ſans contradiction, mais ſans que le ſyſtême général du monde en fût dérangé ; conſéquemment il lui paroiſſoit abſurde d'attribuer à la néceſſité, une direction qui porte tous les caracteres de la liberté.

Notre Philoſophe trouve mauvais que Newton ait appellé la néceſſité *aveugle*. » Elle n'eſt aveugle, dit-il, que parce » qu'aveugles nous-mêmes, nous en ignorons l'énergie, & que nous ne connoiſſons pas ſa maniere d'agir ». Au contraire c'eſt parce que nous la connoiſſons, que nous en parlons ainſi : une cauſe privée de connoiſſance, eſt une cauſe aveugle, ou bien le langage humain eſt abſurde : la néceſſité eſt une cauſe abſolue & uniforme ; il eſt ridicule d'admettre de la variété dans ſes effets.

« Les Phyſiciens, continue-t-il, expliquent tous les phénomenes par les propriétés de la matiere ; & quand ils ne peuvent les expliquer, faute de connoître les » cauſes naturelles, ils ne les croyent pas

» moins déductibles de ces propriétés ou de » ces causes. Les Physiciens sont-ils donc » en cela des Athées? Sans quoi ils répon- » droient que c'est Dieu qui est l'Auteur » de tous ces phénomenes ».

1°. Les Physiciens n'expliquent point tous les phénomenes; ils ne peuvent expliquer le magnétisme, l'électricité, l'élasticité, la gravitation, l'attraction, la communication du mouvement d'un corps à un autre corps; ils ne croyent point ces phénomenes déductibles des propriétés de la matiere, puisqu'ils ne voyent dans la matiere aucune propriété de laquelle on puisse les déduire; voilà pourquoi Newton attribuoit l'attraction à la volonté libre de Dieu.

2°. Les Physiciens, qui expliquent un phénomene par les propriétés connues de la matiere, ne sont pas des Athées, parce qu'ils sont persuadés que c'est Dieu qui a donné librement telle ou telle propriété à la matiere : ceux qui pensent autrement, sont effectivement Athées.

§. 5.

L'Auteur recommence à nous parler des *loix de la matiere*, des loix que rien ne peut changer, & il leur attribue tout ce qui se fait dans l'Univers (*a*); n'est-ce pas abuser des

(*b*) Pages 152. Lucrèce, liv. 2, v. 707.

termes, de donner le nom *de Loi* à la néceſſité fatale, au deſtin aveugle que l'on ſuppoſe ſans raiſon & ſans preuve, & dont on ne peut nous donner aucune idée ? Nous avons déja prouvé qu'il n'y a d'autre néceſſité réelle & abſolue que celle qui réſulte de la contradiction des idées, & qui conſiſte en ce qu'il eſt impoſſible que la même choſe ſoit & ne ſoit pas. Nous avons démontré que cette néceſſité n'exiſte point dans la Nature, & qu'on ne peut y en admettre d'autre que celle qui vient de la volonté du Créateur (*a*). Ainſi, répéter ſans ceſſe que dans la Nature *tout eſt néceſſaire*, ce n'eſt pas détruire l'exiſtence de Dieu, ni l'opération de ſa volonté, c'eſt la ſuppoſer : tout eſt néceſſaire, parce que Dieu a fait les choſes telles qu'elles ſont, & parce qu'il a voulu que telle cauſe fût invariablement liée à tel effet ; voilà la *Loi* qu'il a établie : ſuppoſer d'autres loix qui ne viennent de perſonne, c'eſt déraiſonner.

Autre objection que l'Auteur a déja faite ailleurs. « Si d'après les mouvemens réglés » & bien ordonnés que nous voyons, nous » attribuons de l'intelligence, de la ſageſſe, » de la bonté à la cauſe inconnue ou ſuppo- » ſée de ces effets, nous ſommes obligés de » lui attribuer pareillement de l'extrava-

(*a*) V. premiere Part. ch. 4, §. 5.

» gance & de la malice ; toutes les fois que » ces mouvemens deviennent déſordonnés, » c'eſt-à-dire, ceſſent d'être réglés pour nous, » ou nous troublent nous-mêmes dans notre » façon d'exiſter » (*a*).

La conſéquence eſt fauſſe ; il eſt aiſé de le démontrer. Suppoſons qu'un Ouvrier ait été aſſez habile, non-ſeulement pour faire une montre parfaite, mais encore pour y cacher à deſſein un reſſort, qui, venant à ſe débander au bout d'un certain temps, doit réduire toute la machine en poudre : lorſque le reſſort aura fait ſon effet, s'enſuivra-t-il que la montre n'étoit pas conſtruite avec induſtrie ; que toutes les parties n'étoient pas faites les unes pour les autres ; qu'il n'y avoit aucun plan, aucun deſſein ſuivi dans cet ouvrage ; que l'Ouvrier étoit un mal habile homme ? Il s'enſuivra ſeulement qu'il avoit fait ſa montre pour ne durer que pendant un temps déterminé, & qu'il y a parfaitement réuſſi.

Il eſt donc ridicule de ſoutenir que les animaux ne nous annoncent point un ouvrier qui réunit la puiſſance à la ſageſſe, parce que ces animaux ſe détruiſent & meurent après un certain temps (*b*) : il s'enſuit ſeulement que Dieu ne les a pas faits pour

(*a*) Page 153.
(*b*) Page 154. Lucrèce, l. 5, ℣. 201.

être immortels & pour durer toujours.

Il s'ensuit du moins, conclut l'Auteur, que Dieu manque de bonté, en permettant que des machines qu'il a rendues sensibles, éprouvent de la douleur, & meurent après une courte durée. Cette conséquence est encore fausse. Si Dieu eût accordé à l'animal l'immortalité avec l'exemption de la douleur, il lui eût sans doute accordé *un plus grand bien*; en lui donnant une vie bornée, sujette à des instans de douleur, parmi un plus grand nombre de sensations agréables, il lui a fait un *bien moins grand*: mais il n'est pas vrai qu'il lui ait fait un mal pur, ni qu'il manque absolument de bonté à son égard (*a*).

C'est encore avec moins de fondement qu'il nous objecte que l'homme est une machine plus mobile, plus frêle, plus sujette à se déranger par sa grande complication, que celle des êtres les plus grossiers; que les animaux & les plantes sont, à bien des égards, plus favorisés de la Nature que l'homme (*b*).

Toutes ces plaintes que l'humeur a si souvent dictées aux détracteurs de la Providence, sont également fausses & ridicules; elles ne partent que d'un mauvais cœur. Quelque foible & quelque délicate que soit

(*a*) V. chap. 3, §. 4.
(*b*) Page 155. Lucrèce, l. 5, *v.* 223.

la complexion de l'homme, il n'eſt preſque aucun animal qui vive plus long-temps : s'il eſt ſujet à un plus grand nombre de maux, il eſt auſſi capable d'un plus grand nombre de plaiſirs ; & l'eſpérance d'une félicité parfaite dans une autre vie, eſt le plus puiſſant remede à toutes ſes peines. Un ſcélérat ou un Matérialiſte peuvent juger ſans doute que le ſort d'un animal eſt préférable au leur ; mais ils ne doivent pas accuſer la Providence des égaremens de leur eſprit, ni de la dépravation de leur cœur.

Si l'on demandoit à un homme de bien : *Voudriez-vous avoir créé un monde qui renferme tant d'infortunés ?* Il répondroit ſûrement : Je ne me trouve point aſſez infortuné pour blaſphémer contre celui qui m'a donné la vie.

§. 6.

Inutilement on preſſe notre Philoſophe, en lui diſant que la Nature entiere porte l'empreinte de la ſageſſe de l'Ouvrier Tout-puiſſant qui l'a formée ; il répond que *la Nature n'eſt point un ouvrage* ; qu'elle a toujours exiſté par elle-même ; que des élémens éternels & toujours en mouvement font éclorre tous les êtres & tous les phénomenes que nous voyons (*a*).

(*a*) Pages 156. Lucrèce, liv. 1, *v.* 1020.

Mais malgré ſon obſtination, il demeure pour conſtant 1°. qu'aucun des êtres particuliers que nous connoiſſons, n'eſt éternel: & il paroît que l'Auteur en juge ainſi (*a*). Tous les êtres particuliers ſont donc *des ouvrages*, puiſque le mouvement les fait éclorre : comment donc *le grand tout*, ou l'aſſemblage de ces parties, n'eſt-il pas *un ouvrage ?* 2°. Qu'un mouvement éternel, néceſſaire & eſſentiel à la matiere, n'eſt compatible avec aucune eſpéce de repos, & ne peut produire aucun être permanent. 3°. Qu'un mouvement qui n'eſt dirigé par aucune cauſe intelligente, eſt une cauſe aveugle qui agit *au haſard* ſelon toute la rigueur des termes, & qu'une cauſe ſemblable ne peut enfanter aucune production réguliere. L'Auteur, pour faire illuſion, a ſubſtitué au *concours fortuit des atomes le concours néceſſaire des élémens*, comme ſi le changement d'un terme changeoit la nature des choſes. Qu'un agent ſoit néceſſaire ou contingent, n'importe ; dès qu'il agit ſans connoiſſance, il agit *au haſard* ou par *cas fortuit* ; c'eſt le langage de tous les ſiécles & de tous les hommes.

L'Ouvrier de l'Univers eſt-il dedans ou dehors? Eſt-il matiere ou mouvement ? Eſt-

(*a*) Tome 1, c. 3, Lucrèce, l. 5, ℣. 325.

il l'espace, le néant ou le vuide ? Questions fort sensées & très-dignes d'un Philosophe ; il faut y satisfaire. Dieu est présent à tout l'Univers, mais il n'y est pas renfermé ; il peut créer un nouvel espace & un nouvel Univers. Il n'est, ni la matiere, ni le mouvement, ni l'espace, puisqu'il est Créateur de l'un & de l'autre. Le verbiage de l'Auteur, cent fois répété, ne signifie rien.

Si l'on présentoit une montre à un Sauvage, il jugeroit sans doute que c'est l'ouvrage d'un être intelligent ; l'Univers entier ne porte-t-il pas des caracteres plus sensibles d'une intelligence que tous les ouvrages de l'art ? Cette objection, qui est fortsimple, fatigue un peu notre sçavant Auteur. Il répond en premier lieu, « nous ne pouvons douter que » la Nature ne soit très-industrieuse ; mais nous » ne jugeons de l'industrie que par rapport à » nous-mêmes ; & c'est en comparant la Natu» re à nous-mêmes que nous lui supposons de » l'intelligence ; cependant elle n'est ni plus » ni moins industrieuse dans l'un de ses ou» vrages que dans les autres ». Soit. Si la Nature est industrieuse, elle est donc intelligente, elle a donc de la connoissance ; de l'industrie sans connoissance est une contradiction. Il est faux que nous jugions uniquement de l'industrie par rapport à nous-mêmes ; soit que nous puissions faire un ouvrage, soit que nous ne le puissions pas,

dès qu'il suppose un plan, un dessein suivi, un but & des moyens relatifs, nous jugeons qu'il a fallu de la connoissance ou de l'intelligence pour le faire. Quand nous serions assez habiles pour former un animal, cela ne nous empêcheroit pas de penser qu'il faut beaucoup d'industrie & de connoissance pour lui donner l'être. Au contraire, plus un Ouvrier est habile, plus il est en état d'apprécier le degré d'industrie qu'il faut pour produire un ouvrage quelconque. Il n'est donc pas vrai que nous jugions de l'intelligence ou de l'industrie d'un agent *à proportion de l'étonnement que ses œuvres produisent en nous.* Ce ne seroit, ni l'étonnement, ni l'ignorance qui seroit la regle du jugement que le Sauvage porteroit sur une montre. Le plus habile Horloger ne s'aviſera jamais de croire que la montre qu'il a faite lui-même, pouvoit être exécutée sans intelligence.

Il répond en second lieu, que le Sauvage, en voyant une montre, ne l'attribuera peut-être pas seulement à un homme, mais à un Génie, à un Esprit, à un Dieu, c'est-à-dire, à une *force inconnue*, à qui il assignera un pouvoir dont il croit que les êtres de son espéce sont absolument privés : par-là il ne prouvera rien, sinon qu'il ne sçait pas ce que l'homme est capable de produire. C'est ainsi que l'on attribue à Dieu tous les effets

dont on ne connoît pas la cause immédiate.

Fort bien. Il est donc clair que le Sauvage attribuera la montre à une cause intelligente quelconque : son raisonnement sera-t-il faux ? N'aura-t-il que l'ignorance pour fondement ? Il lui sera dicté par le bon sens. Le Sauvage pourra se tromper sur le degré d'intelligence nécessaire à la production d'une montre ; supposer que l'homme ne peut pas en avoir assez pour cela ; recourir, si l'on veut, à une cause inconnue, tout cela ne prouve rien. La base de son jugement est toujours ce principe : qu'un ouvrage où il y a de l'ordre, des parties correspondantes & destinées à un certain usage, est la production d'une cause douée de connoissance, & qui sçait ce qu'elle fait. Ce principe est-il faux ? Voilà la question.

Quelle différence y a-t-il donc entre un Physicien qui connoît la cause immédiate & naturelle d'un phénomene, & l'homme grossier qui l'attribue à Dieu ? C'est que celui-ci recourt en premiere instance à la cause supérieure, au lieu que le Physicien n'y a recours qu'en dernier ressort ; il sçait très-bien que c'est Dieu qui a créé la cause naturelle à laquelle il attribue l'effet qu'il examine, & qui lui a donné l'énergie dont elle est douée ; mais, s'il s'obstine à soutenir que cette cause naturelle est la cause unique qui agit sans connoissance, & sans être diri-

gée par la cauſe premiere ſouverainement intelligente, il raiſonne plus mal que le Sauvage.

L'Auteur répond en troiſiéme lieu, que le Sauvage attribuera peut-être la montre à un homme, mais qu'il ſe gardera bien d'en faire honneur à un être immatériel, & de penſer qu'un agent privé d'organes & d'étendue puiſſe agir ſur des êtres matériels; ce ridicule eſt réſervé à ceux qui, faute de connoître les forces de la Nature, en attribuent les effets à un être qu'ils connoiſſent encore moins.

Je ſoutiens que le Sauvage, en attribuant la montre à un homme, en fait honneur non à la matiere, mais à l'eſprit; ce n'eſt pas parce qu'un homme a des mains, qu'il eſt capable de faire une montre, c'eſt parce que ſes mains ſont dirigées par ſa tête ou par ſon intelligence: autrement le Sauvage pourroit faire honneur de la montre à une ſtatue. Mais une ſtatue, fût-elle encore plus mouvante que le flûteur automate, ne produira jamais une montre par ſa propre énergie.

Voilà donc toute la différence qu'il y a entre un Matérialiſte & un Sauvage. Le premier, fier de comprendre l'artifice & le jeu de toutes les parties de la montre, ne veut pas remonter plus loin qu'au reſſort qui met tout en mouvement; le ſecond,

très-peu instruit de l'usage des parties, attribue le tout à un ouvrier intelligent, & raisonne beaucoup mieux.

§. 7.

L'Auteur, qui prévoyoit une autre objection, a tâché de la prévenir. « Qu'on » ne nous dise point que d'après cette hy» pothèse, nous attribuons tout à une cause » aveugle, au concours fortuit des atômes, » au *hasard*. Nous n'appellons *causes aveu*» *gles*, que celles dont nous ne connoissons » point le concours, la force & les loix. » Nous appellons fortuits, des effets dont » nous ignorons les causes, & que notre » ignorance & notre inexpérience nous em» pêchent de pressentir. Nous attribuons au » hasard tous les effets dont nous ne voyons » point la liaison nécessaire avec leurs causes. » La Nature n'est point une cause aveugle; » elle n'agit point au hazard; tout ce qu'elle » fait, ne seroit jamais fortuit pour celui qui » connoîtroit sa façon d'agir, ses ressources » & sa marche; tout ce qu'elle produit est né» cessaire, & n'est jamais qu'une suite de » ses Loix fixes & constantes.... Il peut » bien y avoir ignorance de notre part; » mais les mots *Dieu*, *Esprit*, *Intelligence*, &c. » ne remédieront point à cette ignorance; » ils ne feront que la redoubler, en nous » empêchant de chercher les causes natu-

» relles des effets que nous voyons ». De-là l'Auteur conclut que le *hasard* est un mot vuide de sens, ou du moins qu'il n'indique que l'ignorance de ceux qui l'ont employé (*a*).

Toutes ces notions sont fausses & sont un abus continuel des termes. Nous avons fait voir dans la premiere Partie, Chapitre V, §. 1, que toute cause privée de connoissance, est une cause aveugle; que son effet, soit contingent, soit nécessaire, est fortuit, s'il n'est pas dirigé par une Intelligence.

Parler sans cesse de *Loix fixes & constantes* dans la Nature, sans qu'une Intelligence les ait établies, sans qu'on puisse en découvrir la source, c'est se jouer du langage & de la simplicité des Lecteurs, & c'est toute la ressource d'un Matérialiste poussé à bout.

Plus on avance, mieux on apperçoit l'embarras de notre Philosophe. S'il y eut jamais un principe avoué par le sens-commun, c'est qu'un ouvrage régulier ne peut être dû aux combinaisons du hasard : & ce principe est l'écueil du Matérialiste ; il n'a pas osé dire qu'un Poëme, tel que l'*Iliade*, pût être formé par des lettres jettées ou combinées au hasard.

(a) Pages 160 & 161.

« Nous en conviendrons sans peine, dit-il, » mais en bonne-foi, sont-ce des lettres » jettées avec la main, comme des dés, qui » produisent un Poëme ? Autant vaudroit-» il dire que ce n'est point avec le pied que » l'on peut faire un discours. Un cerveau » modifié d'une certaine maniere, est la seule » matrice dans laquelle un Poëme puisse être » conçu & développé. Une tête organisée, » comme celle d'Homère, produira néces-» sairement, & non pas au hasard, le Poëme » de l'Iliade » (*a*).

Je ne crains point d'avancer que, par cette réponse, l'Auteur renverse tout son système, ou qu'il donne tête baissée dans l'absurdité qu'il veut éviter.

1°. Prétendre qu'un effet n'est point produit par hazard, parce qu'il est produit nécessairement; c'est une absurdité, à moins qu'on ne soutienne que *la nécessité & l'intelligence* c'est la même chose : tout ce qui ne vient point de l'Intelligence de près ou de loin, vient du hasard, il n'y a pas de milieu.

2°. Un Poëme n'a pas plus besoin d'une *matrice* pour être conçu, que l'homme n'a besoin d'un germe ou d'une matrice pour être formé. Il y a pour le moins autant

(*a*) Pages 161 & 163.

d'industrie,

d'induſtrie, d'intelligence, d'artifice dans la maniere dont le corps humain eſt conſtruit, que dans le Poëme le plus parfait ſorti du cerveau d'un Poëte; aucun Anatomiſte n'en diſconviendra. Or l'Auteur nous a enſeigné que l'homme peut naître de pourriture, ſans germe & ſans matrice (*a*); ſi une tête organiſée comme celle d'Homere, a pu ſortir du ſein de la pourriture, par le concours fortuit des particules de matiere, pourquoi ſon Poëme ne proviendroit-il pas d'un aſſemblage de lettres jettées au haſard? J'oſe défier tous les Matérialiſtes de l'Univers de donner une diſparité.

Si les loix de la génération des hommes ne ſont pas fixes, conſtantes, uniformes, invariables, néceſſaires, il n'eſt plus dans la Nature de Loix certaines & néceſſaires. Toute cauſe quelconque peut produire toutes ſortes d'effets; *un diſcours peut être fait avec le pied.* Pour enfanter un Poëme, l'Auteur exige *des germes intellectuels* (*b*): & pour produire un homme, il ne faudra point de germe humain. Mais j'ai tort; l'Auteur s'eſt rétracté: il reconnoît que « le ger» me humain ne ſe développe point au ha-

(*a*) Tome 1, ch. 2, note, p. 23.
(*b*) Page 163.

» ſard ; il ne peut être conçu & formé que » dans le ſein d'une femme » (*a*).

C'eſt ainſi que les Matérialiſtes ſont conſtans dans leurs aſſertions. Dans le Tome premier, l'Auteur a décidé (*b*), que « c'eſt » au mouvement *ſeul* que ſont dûs les chan- » gemens, les combinaiſons, les formes ; » en un mot, toutes les modifications de la » matiere : c'eſt par le mouvement que *tout* » *ce qui exiſte*, ſe produit, s'altere, s'accroît » & ſe détruit.... Dans la génération, dans » la nutrition, dans la conſervation, nous » ne verrons jamais que des matieres diver- » ſement combinées ». A préſent c'eſt autre choſe ; pour former un homme, il faut un germe ; tout comme pour produire un Poëme, il faut abſolument des *germes intellectuels*.

Mais enfin ou le *mouvement ſeul*, ſans cauſe intelligente, peut produire ces germes, ou il ne le peut pas. S'il le peut, il n'y a point de loi invariable ; le mouvement ſeul doit produire auſſi aiſément un Poëme avec des lettres, qu'un germe ou un corps humain avec des molécules de matiere. S'il ne le peut pas, quelle en eſt la raiſon ? Si c'eſt en vertu d'une loi invariable, preſcrite à la Nature ou à la matiere, qui eſt-ce qui lui a impoſé cette loi ?

Le germe humain ne ſe développe point

(*a*) Page 162. (*b*) Chap. 3, p. 33 & 49.

au hasard ; c'est donc une cause intelligente qui le développe : il n'y a pas de milieu. *Il ne peut être conçu ou formé que dans le sein d'une femme :* Telle est la Loi invariable & sacrée, portée par l'Auteur de la Nature, & qui s'exécute depuis la création, à laquelle le Matérialisme même est forcé de rendre hommage ; il n'est plus question des forces de la Nature, de l'énergie de la Nature, des ressources de la Nature : elle n'a point de forces, point de ressources pour braver la Loi de son Créateur. Il lui est aussi impossible de produire sans germe une mite ou un ciron, que de produire un Poëme hors du cerveau d'un Poëte.

Comment donc accorder ce que l'Auteur enseigne dans une même page (*a*) : « que rien ne se fait au hasard, que tous » les ouvrages de la Nature se font d'après » des Loix certaines, uniformes, invariables ; & que l'homme naît par le con» cours nécessaire de quelques élémens » ? Ou ce *concours nécessaire* est dirigé par une Intelligence, ou il se fait au hasard : choisissez, Philosophe. Dans le premier cas nous sommes d'accord ; vous tombez enfin aux pieds du Dieu que vous avez renié. Dans le second, ne nous parlez plus de Loi ; le

(a) Page 163. Lucrèce, l. 2, ℣. 707 ; l. 5, ℣. 514.

hazard, dirigé par des Loix certaines, n'eſt plus haſard, c'eſt une contradiction.

§. 8.

Malheureuſement ce n'eſt pas la derniere; la page précédente nous en offre encore une très-complette; « ſeroit-on bien » étonné, s'il y avoit dans un cornet cent » mille dés, d'en voir ſortir cent mille *ſix* » de ſuite? Oui ſans doute; mais ſi ces dés » étoient tous *pipés*, on ceſſeroit d'en être » ſurpris. Eh bien! Les molécules de la » matiere peuvent être comparées à des *dés* » *pipés*.... La tête d'Homere ou la tête » de Virgile n'ont été que des aſſemblages » de molécules; ou, ſi l'on veut, des dés » pipés par la Nature; c'eſt-à-dire, des êtres » combinés & élaborés de maniere à pro» duire l'Iliade ou l'Enéide ».

Voilà ſans doute un chef-d'œuvre d'imagination; commençons par nous entendre, le preſtige ſera diſſipé. Un *dé pipé* eſt celui où l'on a placé exprès le centre de gravité à l'une des faces, afin que le dé tombe toujours de ce côté-là, & préſente conſtamment la face oppoſée. Un *dé pipé* eſt donc eſſentiellement l'ouvrage de l'intelligence & de la réflexion; & l'on oſe attribuer *à la Nature*, c'eſt-à-dire, à la matiere privée d'intelligence, l'ouvrage d'une intelligence,

ou d'une cauſe qui agit à deſſein ? En vérité c'eſt une dériſion.

D'autres Philoſophes ont déraiſonné ſur le même ſujet plus franchement & avec moins de détours que notre Auteur ; ils ont ſoutenu ouvertement que l'Enéide pouvoit être le réſultat de caracteres jettés au haſard (*a*). Voici le raiſonnement de l'un de ces Sophiſtes.

Le premier mot de l'Enéide *Arma*, n'eſt compoſé que de quatre lettres, & elles ne peuvent recevoir que vingt-quatre combinaiſons différentes : il y a donc à parier qu'en multipliant les jets, on amenera la combinaiſon *Arma* : donc en les multipliant toujours, on peut former le premier vers, donc le livre entier ; telle eſt l'analyſe des ſorts.

Admirons d'abord le bon ſens des ſuppoſitions que l'on fait, & l'induſtrie ſinguliere que l'on attribue au haſard. 1°. Il faut ſuppoſer le haſard capable de former des lettres & des caracteres réguliers, c'eſt-à-dire, de produire un des chefs-d'œuvres de l'eſprit humain. L'art d'écrire a toujours été régardé comme tel ; & l'on n'y eſt parvenu qu'après les tentatives de pluſieurs ſiécles.

(*a*) Vues philoſ. de Prémontval, tome 2, p. 329. Penſées philoſ. n°. 21.

2°. Il faut que ces caracteres ſoient de la même langue & à l'uſage du même peuple. Si les uns ſont Latins, les autres Hébreux, Arabes ou Indiens, plus d'écriture liſible ni réguliere. 3°. Il faut qu'ils ſoient imprimés ſur des corps réguliers, au moins ſur des cubes; afin qu'étant jettés, ils puiſſent prendre une aſſiette fixe, & préſenter une ſurface. 4°. Qu'ils ſoient raſſemblés dans un même lieu, qu'ils tombent ſur une ſuperficie plate & dans un eſpace déterminé; s'ils ſont jettés par un coup de vent dans une campagne à perte de vue, loin de pouvoir les trouver arrangés, on n'en réunira pas ſeulement le demi-quart. 5°. Qu'ils reçoivent tous une quantité à-peu-près égale de mouvement; autrement ils ſeront emportés à dix lieues les uns des autres. Voilà déja bien des ſuppoſitions abſurdes, dès qu'on les attribue au haſard; mais enfin, puiſqu'on le veut, admettons ces abſurdités.

Les quatre lettres *Arma*, ne peuvent former, dit-on, que vingt-quatre combinaiſons différentes. Cela eſt faux. 1°. Si elles ſont gravées ſur des cubes, ſur quatre dés, il faut que chaque lettre ſoit imprimée ſur les ſix faces de chaque dé; autrement, au lieu du côté marqué A, le dé peut préſenter cinq côtés blancs. Au lieu de quatre faces imprimées, il en faut vingt-quatre. Cela nous met déja bien loin du compte. Que ſeroit-

ce, si les lettres étoient gravées sur un corps à huit ou à trente-deux faces ? 2°. Les quatre lettres ne peuvent former que vingt-quatre combinaisons dans l'ordre successif & sur la même ligne; mais chaque lettre en tombant, peut paroître renversée de haut en bas, couchée de gauche à droite, de droite à gauche, en ligne diagonale ou transversale; de huit situations différentes, il n'en est qu'une réguliere. Nouvel accroissement de combinaisons. 3°. Les lettres, au lieu de se ranger en ligne droite & horizontale, peuvent se placer en ligne perpendiculaire, en quarré, en triangle, en demi-cercle, &c. dès-lors plus d'écriture. Que l'on juge du résultat, lorsqu'en multipliant les mots & les lettres, on multipliera les difficultés à l'infini.

Je sçais qu'on peut donner plusieurs autres réponses à l'argument de Prémontval; mais en vérité c'est lui faire trop d'honneur que de le réfuter sérieusement.

§. 9.

La conclusion de notre Auteur répond parfaitement au reste du Chapitre. « Il n'en » coûte pas plus à la Nature pour produire » un grand Poëte, capable de faire un Ou» vrage admirable, que pour produire un » métal brillant, ou une pierre qui gravite » sur la terre ». Je le crois; la Nature est

toute-puissante & douée d'une sagesse infinie. « Tous ses ouvrages se font d'après des » loix certaines, uniformes, invariables.... » Ce n'est point par des combinaisons fortuites & par des jets hasardés, qu'elle produit les êtres que nous voyons; tous ses » jets sont sûrs, toutes les causes qu'elle employe, ont immanquablement leurs effets ». Ces causes sont préparées avec tant de prévoyance, qu'il en résulte toujours des combinaisons régulieres, des êtres dont les parties sont faites évidemment les unes pour les autres, & concourent au même but.

« Ainsi ne limitons jamais les forces de » la Nature..... Des jets infinis, faits pendant l'éternité, avec des élémens & des » combinaisons infiniment variées, suffisent » pour produire tout ce que nous connoissons, & beaucoup d'autres choses que » nous ne connoîtrons jamais » (*a*). Dans la durée infinie des siècles qui ont précédé, la Nature s'est essayée sans doute; elle a produit des êtres informes, des animaux manqués, des hommes imparfaits, qui n'ont pas pu se conserver, qui n'ont pas eu la force de se reproduire. A force de tentatives, elle est parvenue à faire les choses telles qu'elles sont; comme elle a vu qu'elle ne pouvoit mieux faire, elle s'en est tenue

(*a*) Lucrèce, ℣ 1220. l. 5, ℣. 417, 803, 835.

là:

là : & vraiſemblablement elle ne changera plus ; ſes loix ſont déſormais conſtantes, uniformes, invariables, après avoir varié pendant une éternité.

« *Le haſard n'eſt donc rien.* Ce n'eſt pas » le haſard qui a produit l'Univers, il eſt » de lui-même ce qu'il eſt ; il exiſte néceſ- » ſairement & de toute éternité ». Oublions donc les jets infinis & *les combinaiſons variées* ; nous n'en avons plus beſoin : *l'Univers eſt de lui-même ce qu'il eſt* ; tous les êtres ſont néceſſairement ce qu'ils ſont, & tout a été ainſi de toute éternité. Cela ſe conçoit beaucoup mieux que « l'Etre in- » concevable qu'on a voulu aſſocier à la Na- » ture, qu'on a diſtingué d'elle, que l'on » a ſuppoſé néceſſaire & exiſtant par lui- » même ; tandis que juſqu'ici l'on n'a pas » pu le définir, ni en rien dire de raiſon- » nable » (*a*).

Ainſi, en répandant à pleines mains les contradictions, en évitant avec ſoin les termes de haſard & de cas *fortuit* pour en retenir la choſe ; en confondant la *néceſſité* avec l'*intelligence* ; en attribuant à la Nature ou à la matiere, la ſageſſe & la puiſſance de Dieu, nous parviendrons à détrôner cet être incommode, à mettre la Nature à ſa place, à rendre tous les hommes libres

(*a*) Pages 163, 164, 165.

& heureux ; parce que l'on conçoit beaucoup mieux les contradictions que la Nature de Dieu. Ne vaut-il pas mieux se contredire & déraisonner, que d'avoir un Dieu à respecter & à craindre ? Le Lecteur jugera si nous en imposons aux Matérialistes.

CHAPITRE VI.

Idées naturelles de la Divinité.

§. 1.

PAR le titre seul de ce Chapitre, l'Auteur s'est réfuté lui-même. Si les idées que nous avons de la Divinité sont *naturelles*, si la Nature, agent universel & nécessaire, les a empreintes dans le cerveau de tous les hommes, envain la Philosophie sa rivale se flatte de les effacer, & de nous soustraire à une force qu'elle regarde elle-même comme invincible. Prêcher l'Athéisme, c'est prouver sérieusement que nous ne devons pas être hommes. Comment un Matérialiste peut-il pousser l'aveuglement jusqu'à ne pas sentir le ridicule de sa prétention & de ses efforts ? Veut-il nous ramener *aux autels de la Nature*, en nous défendant d'écouter sa voix & de suivre ses impressions ? Mais il falloit qu'aucune espéce de contra-

diction ne lui échappât, pour combler l'opprobre dont son Livre doit couvrir la nouvelle Philosophie, & pour achever de dissiper le prestige qu'elle a opéré sur une partie des hommes.

Il n'a fait que rassembler ici les principes qu'il s'est efforcé d'établir dans la premiere Partie de son Ouvrage ; il les suppose démontrés, & jamais supposition n'a été plus mal fondée. Nous avons vu qu'au lieu de les prouver par des raisons solides, il ne les a étayés que par des absurdités & des contradictions. Pour raisonner sensément, il faut parler un langage diamétralement opposé au sien.

La matiere n'est point un être éternel & nécessaire, puisque ses modifications sont contingentes. Elle est indifférente au mouvement & au repos, à recevoir telle ou telle figure, à être située dans un lieu ou dans un autre, à être divisée ou réunie, à former telle ou telle combinaison, à occuper plus ou moins d'étendue : elle porte donc tous les caracteres d'un être purement passif, qui reçoit sa maniere d'être d'une cause distinguée de lui-même. Comment une cause qui ne lui a pas donné l'être, peut-elle en régler la maniere à son gré ? On ne peut supposer le mouvement essentiel à la matiere, qu'en réunissant deux hypothèses contradictoires ; l'une qu'elle se meut par elle-même,

l'autre qu'elle reçoit le mouvement par une suite d'impulsions continuées à l'infini. Il est évident d'ailleurs que ce mouvement est dirigé par des loix fixes & invariables. La matiere n'est point le principe de ces loix, puisqu'elle est essentiellement incapable de pensée & de connoissance ; ces loix lui ont été prescrites par une cause intelligente qui en maintient constamment l'exécution.

Cette cause dont l'existence est démontrée par la Nature même & par les propriétés de la matiere, est nommée *esprit* ou *intelligence*, *Dieu* ou *la Divinité*. Deux substances absolument distinguées, doivent avoir des attributs différens. Puisque la matiere est contingente, Dieu est l'Etre éternel & nécessaire qui lui a donné l'existence. La matiere est étendue, divisible & bornée : Dieu est simple, infini, présent par-tout. La matiere est passive, reçoit toutes ses modifications : Dieu est l'Etre essentiellement actif, qui modifie la matiere comme il lui plaît. La matiere change continuellement : Dieu est éternellement & nécessairement ce qu'il est. La matiere est incapable de pensée, de volonté, de liberté : Dieu est essentiellement intelligent, & sa volonté est souverainement libre ; il n'y a d'autre *nécessité* dans la Nature, que celle qu'il a établie lui-même en donnant des loix à la matiere.

Il est donc impossible de connoître la

matiere telle qu'elle eſt, ſans connoître un Dieu Créateur & Moteur : quoique nous connoiſſions imparfaitement ces deux ſubſtances, il nous eſt impoſſible de ne pas les diſtinguer : ſi nous connoiſſions plus parfaitement la matiere, Dieu nous ſeroit mieux connu. Mais il n'a pas attendu que les hommes fuſſent devenus Philoſophes, & fiſſent de profonds raiſonnemens pour le connoître : quelque ſtupide, quelqu'abruti que l'homme puiſſe être, dès qu'il voit du mouvement & de l'action dans la matiere, ſur-tout un mouvement conſtant & régulier, il reconnoît le bras inviſible qui la meut & la dirige ; l'inſtinct plus prompt que la réflexion, & ordinairement plus ſûr, lui fait adorer le Moteur de la Nature.

Ce n'eſt donc pas la notion de Dieu qui eſt une imagination nouvelle ; elle eſt auſſi ancienne que l'homme, & inſéparable de la raiſon. Ce n'eſt qu'à force d'en étouffer la voix & de s'étourdir par de faux raiſonnemens, que quelques Philoſophes ſont parvenus par vanité, à jetter des doutes & des nuages, ſur une vérité que l'homme porte gravée dans ſon eſprit & dans ſon cœur. Ils ont fait peu de Proſélytes, parce que la Nature perd difficilement ſes droits : le genre humain a réclamé d'une voix unanime, & a dévoué à un opprobre éternel, ces faux Docteurs qui abuſoient de leurs prétendues

lumieres : ou plutôt, Dieu même, auquel ils osoient disputer l'encens des mortels, s'est vengé de leurs attentats, par l'infamie dont il les a couverts (*a*).

§. 2.

Il est faux que l'idée d'un être immatériel ou purement spirituel, ne se soit pas présentée de bonne-heure à l'esprit humain ; qu'elle soit le fruit lent & tardif de l'imagination des hommes (*b*) ; l'ouvrage d'une Théologie subtile ; une production du temps, comme les Dieux, enfans de Saturne. Il y avoit des hommes avant qu'il y eût des Philosophes ; la Religion est plus ancienne que les subtilités de la Dialectique ; & jamais l'homme n'a rendu ses hommages à la matiere. Platon, que l'on veut nous faire regarder comme auteur du système de la spiritualité, avoit eu des maîtres ; les premiers Sages ne furent point Matérialistes. Pythagore & ceux dont il avoit reçu des leçons, reconnoissoient un Dieu, & croyoient avoir une ame immortelle (*c*). Leucippe, Démocrite, Epicure leur Disciple, créerent la doctrine des atômes, pour se distinguer

(*a*) *Dixit insipiens in corde suo, non est Deus : corrupti sunt & abominabiles facti sunt.* Ps. 52, 1.

(*b*) Pages 167 & 168. Contagion sacrée, c. 3, p. 52.

(*c*) Histoire des Causes premieres, par M. Batteux, p. 114.

par une opinion nouvelle ; c'eſt l'eſprit de contradicton qui lui a donné la naiſſance.

Nous perſuadera-t-on qu'après cinq cens ans de diſputes continuelles & opiniâtres, ſur la diſtinction de la matiere & de l'eſprit, les Philoſophes ne s'entendoient pas encore ; que Platon & ſes partiſans étoient dans le fond du même avis que les Epicuriens ? Ce ſeroit un bel exemple de l'utilité des diſſertations Philoſophiques, & un préſage des grandes lumieres qu'elles répandront aujourd'hui. Si l'on ſoutient que les Philoſophes de part & d'autre ne s'expliquoient pas avec beaucoup de clarté, nous en conviendrons ſans peine : c'eſt un défaut dont ils ne ſont pas encore corrigés. Si l'on ajoute que la révélation nous a donné de la parfaite ſpiritualité, des notions beaucoup plus claires, que celles des anciens Philoſophes, nous applaudirons encore à cette obſervation : c'eſt une preuve que la Philoſophie n'a pas rendu la révélation moins néceſſaire, & qu'il faut au genre humain d'autres Docteurs que les Philoſophes.

Ce fut donc un courage fort utile que celui de ces *Penſeurs*, qui oſerent ſecouer le joug qui leur avoit été impoſé dans leur enfance (*a*), ſoutenir que tout eſt matiere,

(*a*) Pag. 160. Contag. fac. c 15, p. 177. Eſſai ſur les préjugés, c. 11, p. 266.

nier l'exiſtence de Dieu. Le genre humain a tiré de grands fruits de leurs travaux. Ce ſont eux ſans doute qui ont apprivoiſé les hommes encore ſauvages, formé & policé les ſociétés, établi les Loix, inventé les Arts, adouci les mœurs, fait les plus belles découvertes dans les Sciences, fondé le bonheur & la proſpérité des Etats ſur le Matérialiſme : point du tout; ils ont écrit, diſputé, déraiſonné; ils ont tout cenſuré & tout blâmé; ils ont tourné en ridicule les Légiſlateurs & leurs inſtitutions; ils ont déchiré d'une dent jalouſe & maligne, les Philoſophes & les Théologiens qui n'étoient pas de leur avis (*a*). Voilà tous leurs exploits, & ceux de leurs ſucceſſeurs ne ſont pas moins brillans.

On n'exigera pas de nous que nous répétions pour la dixiéme fois des allégations ſans preuves, auxquelles nous nous ſommes déja trop arrêtés.

§. 3.

« La matiere, diſent-ils, eſt éternelle; la » *Nature* a été, eſt & ſera toujours occupée » à produire, à détruire, à faire & à défaire, » à ſuivre les loix réſultantes de ſon *exiſ-* » *tence néceſſaire* » (*b*). La Nature eſt le

(*a*) V. le Livre de Plutarque contre Colotès.
(*b*) Page 174.

grand tout, c'eſt l'Univers tel qu'il eſt. Or, avancer que ſon exiſtence eſt néceſſaire, n'eſt-ce pas dire qu'il eſt néceſſairement tout ce qu'il eſt; que ſa maniere d'être ne peut changer, pendant qu'on avoue que tout y eſt d'un changement continuel?

« La Nature eſt dépourvue de projets & » d'intelligence; elle n'a point d'intelligence & de but; elle agit néceſſairement, » parce qu'elle exiſte néceſſairement; ſes » Loix ſont immuables & fondées ſur l'eſſence même des êtres » (*a*). L'Auteur le répéte en mêmes termes (*b*), & il dit le contraire quelques lignes plus bas. « Si l'on » nous demandoit après cela quel eſt le but » de la Nature? Nous dirons que c'eſt d'agir, d'exiſter, de conſerver ſon enſemble » (*c*). La Nature a donc un but, & elle n'en a point. Elle n'eſt point intelligente, & elle agit comme les êtres intelligens, de la maniere la plus propre à ſe conſerver. Elle n'eſt point intelligente, & elle ſuit des Loix. Elle n'eſt point intelligente, & elle n'agit point *au haſard*, parce qu'elle agit ſelon des loix néceſſaires (*d*).

« La génération ne ſe fait point au haſard; » l'animal ne produit qu'avec l'animal de » ſon eſpéce. Il eſt de l'eſſence de la ſemen-

(*a*) Page 175.
(*b*) Page 177.
(*c*) Page 178.
(*d*) Page 176.

» ce du mâle de s'unir avec celle de la fe-» melle. La même loi s'obſerve pour la » production des plantes » (*a*). Cependant le ſeul mélange de l'eau avec la farine produit des animaux vivans, ſans qu'il ſoit beſoin de mâle & de femelle ; il eſt incertain ſi l'homme ne peut pas naître de pourriture, ſans ſemence & ſans germe (*b*). Ainſi l'eſſence des choſes peut changer ; les loix de la génération, fondées ſur cette eſſence, ne ſont ni néceſſaires ni immuables ; la génération qui ne ſe fait point au haſard, peut ſe faire au haſard. Sans doute qu'en vertu de ce changement, les animaux peuvent perdre auſſi leur vertu productive, ne plus enfanter que des monſtres, & dans un monde où rien ne s'anéantit, les eſpéces peuvent être anéanties.

Voilà les dogmes intelligibles & ſenſés qu'il faut croire, au lieu de l'exiſtence de Dieu & de la création.

« Animés & vivans nous-mêmes, ſem-» blables aux Sauvages, nous prêtons une » ame & de la vie à tout ce qui agit ſur » nous : penſans & intelligens nous-mêmes, » nous prêtons à tout de l'intelligence & de » la penſée ; mais, comme nous en voyons » la matiere incapable, nous la ſuppoſons

(*a*) Pages 175 & 176.
(*b*) Tome 1, ch. 2, p. 23.

» mue par un autre agent ou cauſe, que nous » faiſons toujours ſemblable à nous » (*a*).

Il eſt vrai que les Sauvages, plus ſenſés que les Matérialiſtes, croyent que la matiere eſt une ſubſtance inerte & paſſive; que l'eſprit ſeul eſt actif & intelligent: par-tout où ils voyent du mouvement, & ſur-tout un mouvement réguſier, ils ſuppoſent un Eſprit moteur; & cette opinion des Sauvages eſt le cri de la raiſon & de la Nature. Puiſque la matiere eſt incapable de penſer, & qu'elle agit cependant comme pourroit faire un être penſant, il faut bien que quelqu'un penſe pour elle; qu'un Moteur la conduiſe, puiſqu'elle n'eſt pas en état de ſe conduire. Et puiſque les Matérialiſtes ne veulent plus raiſonner, il eſt bien force que nous raiſonnions malgré eux.

Nous ne faiſons point ſemblable à nous, la cauſe ſuprême qui meut la Nature; elle eſt infinie, & nous ſommes bornés. Mais enfin puiſqu'il eſt évident qu'un mouvement réglé, compaſſé, aſſujetti à des loix, ne peut avoir la matiere pour principe, nous ſommes forcés de croire que Dieu, Auteur & Moteur de la Nature, penſe, veut, agit, eſt ſage & intelligent. Nous ſentons en nous un certain degré d'activité & d'intelligence: pouvons-nous juger que celui qui nous a

(*a*) Page 178, Contag. ſac. c. 1, p. 1 & 2.

faits, ne soit ni actif ni intelligent ? Dieu a créé la matiere sans être matériel, parce que la matiere est bornée & que Dieu ne peut pas l'être : mais il n'a pu créer l'intelligence, sans être intelligent, parce que la cause ne peut être moins parfaite que son effet ; une Intelligence infinie ne renferme point contradiction.

§. 4.

« Il existe quelque chose de nécessaire » (*a*). L'Auteur le comprend, & cela est inconteſtable : cette chose n'est point la Nature ni l'Univers ; puisque, selon les Matérialistes mêmes, l'état de l'Univers est contingent : la Nature ne peut agir nécessairement, puisqu'elle n'existe pas nécessairement : elle reçoit son action du même principe auquel elle doit son existence. Il est ridicule de demander *pourquoi Dieu existe* ? après avoir reconnu que quelque chose existe nécessairement ; puisque cette chose n'est pas la Nature, c'est Dieu.

Quoique Dieu existe nécessairement, on ne doit pas conclure qu'il agit nécessairement en produisant des créatures : il y a contradiction à supposer que l'Etre nécessaire n'existe pas ; mais il n'y en a point à

(*a*) Page 178.

ſuppoſer qu'il ne produit pas des êtres diſtingués de lui (*a*). C'eſt une abſurdité de dire qu'il ne peut pas déroger aux loix néceſſaires de ſon exiſtence; l'exiſtence néceſſaire n'impoſe point de loix; au contraire elle eſt la ſouveraine indépendance. Il eſt faux que Dieu ne puiſſe déroger à ſes propres Loix : c'eſt librement qu'il a créé des êtres capables de recevoir des Loix; il eſt abſurde que Dieu ſoit gêné par des Loix phyſiques, par leſquelles il gouverne ſon ouvrage : quant aux Loix morales à l'égard de Dieu, elles ne ſont autre choſe que ſes divines perfections.

Il eſt faux que les mots *Dieu* & *Création* ſoient des mots abſtraits & inventés par l'ignorance; plus la raiſon eſt éclairée, plus elle en comprend la néceſſité, & la réalité des objets qu'ils ſignifient. C'eſt *la Nature*, *la néceſſité*, *la fatalité*, *l'action de la Nature*, *l'énergie de la matiere*, qui ſont des mots abſtraits & vuides de ſens, inventés par l'entêtement philoſophique, & qu'on ne peut expliquer que par des contradictions.

« L'homme eſt matériel; il ne peut avoir » des idées que de ce qui eſt matériel comme » lui » (*b*). Le principe & la conſéquence ſont également faux. L'homme eſt un eſprit, & c'eſt la plus noble partie de lui-même; il penſe, il veut, il juge, il raiſon-

(*a*) Page 179. (*b*) Page 180.

ne, il délibere, il doute; il choisit, il agit, il meut la matiere : il a l'idée de ses propres actions, & ces actions ne sont ni des propriétés matérielles, ni des modifications de la matiere. Il n'est pas plus impossible à l'homme de concevoir qu'un Dieu spirituel produit & meut la matiere, que de sentir qu'une ame spirituelle meut son propre corps; & il le conclut nécessairement de ce que la matiere est incapable de se mouvoir.

Ce n'est donc point dans les qualités matérielles de ce corps, ni dans son organisation, que l'homme puise les attributs qu'il donne à la Divinité; c'est dans son esprit ou dans son ame : &, puisqu'il conçoit Dieu comme un pur Esprit, il n'est pas vrai que cette notion soit un *antropomorphisme* véritable, ni qu'il suppose à Dieu une nature ou une forme humaine (*a*).

Il est faux qu'un pur Esprit ne soit pas susceptible de volonté : est-ce la matiere qui est capable de vouloir? Dieu n'a point de passions, de desirs, de projets; ces affections ne conviennent qu'à un être borné : ses perfections ne sont point des perfections humaines, puisqu'elles sont infinies. Il est faux que l'ordre établi dans l'Univers par la Sagesse divine, soit continuellement troublé : Dieu fait rentrer dans l'ordre général

(*a*) Page 181.

phyſique, tous les déſordres apparens & particuliers ; il maintient l'ordre moral en puniſſant le crime & en récompenſant la vertu ; ceux mêmes qui s'efforcent de troubler cet ordre, lui rendent intérieurement hommage par les remords dont leur deſobéiſſance eſt ſuivie.

Il eſt faux que nous n'ayons *aucune idée* des qualités que nous attribuons à Dieu ; puiſque nous les concevons par analogie, avec ces mêmes qualités qui ſont en nous (*a*), il s'enſuit du moins que nous en avons une idée imparfaite. Il eſt faux que ces idées ne ſoient pas *fixes*, puiſqu'elles ſont diſtinguées de toute autre idée. Il eſt faux que nous raſſemblions les parties de l'homme pour former un Dieu ; les qualités ſpirituelles de l'ame ne ſont pas des parties. Il eſt faux que nous concevions l'*ame de la Nature* ſur le modele de l'ame humaine : Dieu n'eſt point l'ame de la Nature, puiſque la Nature eſt diſtinguée de Dieu, & qu'il en eſt le Créateur. Il eſt faux qu'une *ſubſtance ſpirituelle* ſoit la même choſe qu'une *ſubſtance inconnue*, puiſque tous les hommes ſans exception la connoiſſent. Il eſt eſt faux que l'eſprit ne ſoit ni plus noble, ni plus parfait que la matiere : le premier eſt l'être

(*a*) Page 182.

actif; le second l'être purement passif; c'est l'idée puisée dans la Nature. Enfin il est faux que la *simplicité* de Dieu ne soit qu'un effet des abstractions métaphysiques; c'est une conséquence évidente de l'existence nécessaire.

Pour réfuter efficacement la créance des hommes touchant la Divinité, il faudroit du moins la présenter de bonne-foi, sans altération & sans déguisement: nous avons droit de conclure qu'elle n'est ni absurde, ni ridicule; puisque, pour la faire paroître telle, notre Auteur est forcé de la changer, & de la rendre méconnoissable. C'est la méthode constante de tous les ennemis de la Religion; elle est plus propre à confirmer notre foi qu'à l'ébranler.

Si les hommes préféroient toujours le merveilleux au simple, s'il falloit absolument des mysteres pour remuer leur imagination, le Matérialisme seroit l'hypothèse la plus conforme à leur goût: il n'en est aucune qui renferme plus de mysteres & de choses incroyables, plus de dogmes absurdes & contradictoires: la matiere, telle que la conçoivent les Matérialistes, est un être plus *mystique*, plus inconnu, plus inconcevable qu'un Dieu spirituel. Il est inutile & ridicule d'observer qu'un Dieu inintelligible est plus conforme aux intérêts des

Prêtres,

Prêtres (*a*), après avoir reconnu que la croyance d'un Dieu a précédé l'établiſſement du Sacerdoce (*b*). Ce ne ſont pas les Prêtres qui ont forgé la Religion ; c'eſt la Religion qui a fait établir des Prêtres & puiſque l'Auteur avoue la répugnance invincible de l'homme à méconnoître Dieu, pour fixer ſes regards ſur la Nature (*c*), s'il n'y avoit aujourd'hui ni Prêtres, ni Religion, il y en auroit infailliblement demain. Il eſt ſingulier qu'après avoir décidé que les penchans de la Nature ſont irréſiſtibles & la ſeule loi que l'homme doit ſuivre, on le blâme de les avoir ſuivis, & de n'y avoir pas réſiſté. Mais le penchant irréſiſtible des Matérialiſtes eſt de ſe contredire.

§. 5.

L'homme, ſuivant eux, eſt tombé dans une abſurdité, en diſtinguant l'ame du corps, la vie de l'être vivant, la faculté de penſer de l'être penſant. Imputation fauſſe en partie. On diſtingue l'ame du corps, parce qu'il eſt abſurde que la matiere vive & penſe : mais on ne diſtingue point la vie de l'être vivant, ni la faculté de penſer de l'être penſant. La vie, c'eſt la ſuite des opérations de l'eſprit

(*a*) Page 183.
(*b*) Chap. 1, p. 15.
(*c*) Page 184.

dans le corps ; & ſans l'eſprit le corps n'a ni vie ni action ; c'eſt un cadavre : la faculté de penſer & d'agir eſt l'eſſence même de l'eſprit, comme la mort & l'inertie eſt l'eſſence de la matiere. L'ame du monde, imaginée ſur le modele de l'ame humaine, n'eſt point une idée naturelle à l'homme, c'eſt une rêverie des Philoſophes.

Il n'eſt pas vrai que la créance d'un Dieu ait empêché l'homme d'étudier la Nature ; cette étude a été cultivée avant qu'il y eût des Matérialiſtes ; elle a ſervi à démontrer plus parfaitement l'exiſtence de Dieu à tous ceux qui ont examiné de bonne-foi les opérations de la Nature : les plus grands Phyſiciens ont été Théiſtes par raiſonnement & par conviction, après l'avoir été par inſtinct, comme le reſte des hommes. Newton proſterné devant l'Etre ſouverain, dont il connoiſſoit l'ouvrage mieux que tous les Matérialiſtes du monde, eſt un exemple dont ils devroient rougir. Le Matérialiſme & la Fatalité ne peuvent ſervir qu'à étouffer l'étude & l'induſtrie, à rendre l'homme hébêté & ſtupide. De quoi lui ſervira-t-il de s'adreſſer à la Nature pour obtenir ſes faveurs & pour écarter ſes diſgraces (*a*) ? *La Nature eſt ſourde, & le Deſtin eſt inexorable* ; il ne lui reſte qu'à ſuivre ſes penchans comme

(*a*) Page 185.

les brutes, en attendant l'anéantiſſement qui lui eſt commun avec elles. La connoiſſance de la Nature ſe borne à ce merveilleux axiôme, *tout eſt néceſſaire :* l'étude, les recherches, les connoiſſances, les efforts, ne peuvent nous ſouſtraire à la néceſſité.

C'eſt la Religion qui a mis le monde moral en mouvement; ſans elle, notre eſpéce ſeroit encore brute & ſauvage; ſans elle, nous retomberions dans l'état dont elle nous a tirés. Un peuple Athée & Matérialiſte, ſi un tel peuple pouvoit exiſter, ſeroit incapable de ſociété, de police, de légiſlation: il ne connoîtroit d'autre félicité que celle des brutes, d'autre bonheur que l'indépendance, d'autre régle que ſes appétits corporels : un Athée n'exiſte que pour lui ſeul; c'eſt un être iſolé qui ne tient à rien; il eſt déplacé, inutile ou dangereux dans la ſociété.

Il y a de la folie à prétendre que la Religion eſt *la ſource de tous les maux du genre humain ;* nous verrons les preuves accablantes ſur leſquelles on veut établir cette propoſition abſurde & démentie par l'état connu de toutes les Nations : nous ſentons d'avance toute la valeur du verbiage pompeux dans lequel notre Auteur ſe perd. « Les » hommes ne furent heureux que lorſque, » conſultant la raiſon, prenant l'expérience » pour guide, & faiſant abſtraction de leurs

» idées romanesques, ils reprirent courage, » mirent en jeu leur industrie, & s'adressèrent à la Nature, qui seule peut fournir » les moyens de satisfaire leurs besoins & » leurs desirs, & d'écarter ou diminuer les » maux qu'ils sont forcés d'éprouver » (*a*).

Quels sont donc ces heureux prétendus, qui, faisant abstraction de l'existence de Dieu, n'ont offert leur encens qu'à la Nature sourde, au Destin inexorable, & n'ont élevé des autels qu'à la matiere? En quel lieu de l'Univers les trouverons nous? Veut-on parler de quelques Matérialistes cachés, honteux de leur propre système, qui profitent des bienfaits de la Religion en blasphémant contr'elle; qui bornés à satisfaire *leurs besoins & leurs desirs*, comme les animaux dont ils envient secrettement le sort, font semblant d'être hommes: rêveurs mélancoliques, à qui l'imagination peint tout en noir, qui ne voient dans ce monde que des erreurs & des maux; qui ne sçavent que déclamer tristement contre le sort de leurs semblables, oseront-ils nous vanter leur bonheur? Quel est l'homme raisonnable qui soit tenté de le leur envier?

N'est-ce pas une puissante consolation contre les maux de la Nature, que de penser que *tout est nécessaire*, & qu'il n'y a rien

(*a*) Page 186. Contag. sac. c. 4, p. 61.

de mieux à eſpérer ni en ce monde ni en l'autre ?

Il vaudroit encore mieux, dit Epicure, croire les fables populaires touchant la Divinité, que de nous mettre ſous le joug d'une fatale néceſſité : on peut appaiſer les Dieux, mais rien ne peut fléchir l'impitoyable néceſſité (*a*).

Nous ſerons beaucoup mieux inſtruits ſans doute, quand nous ſçaurons que la Nature eſt Dieu (*b*) : cette foi juſtifiante nous guérira de toutes nos erreurs & de tous nos maux : avec des contradictions nous ſçaurons tout accorder ; avec des abſurdités nous parviendrons à éclaircir toutes les queſtions ; en déraiſonnant, nous deviendrons des Dieux (*c*). Déja notre Auteur eſt parvenu au faîte de cette apothéoſe par ſon intrépidité : il veut nous *ramener aux autels de la Nature* (*d*) ; & il nous défend d'*adorer une Nature ſourde qui agit néceſſairement* (*e*). Dans un moment il nous dira que la Nature n'eſt point une marâtre, ni le Deſtin inexorable (*f*). Ainſi la Nature eſt ſourde & elle ne l'eſt point ; le Deſtin eſt inexorable &

(*a*) Morale d'Epicure, p. 201.
(*b*) Page 188.
(*c*) *Nos æquat victoria cælo.* Lucrèce, l. 1, v. 80.
(*d*) Page 186.
(*e*) Page 190.
(*f*) Chap. 7, p. 230.

il se laisse fléchir ; il ne faut point les adorer, & il faut leur élever des autels. Nous n'avons point l'ambition de prétendre au privilége de soutenir ainsi le pour & le contre : tout examiné nous nous en tenons à la Nature, non pour l'adorer, mais pour écouter ses leçons & reconnoître le Dieu souverain, tout-puissant, infiniment sage & infiniment bon qu'elle nous annonce. La plume d'un Matérialiste toujours trempée dans le fiel, nous le représente comme un ennemi & un tyran ; la Nature & la raison ne nous montrent en lui qu'un bienfaiteur & un pere.

Nous devons des excuses au Lecteur de toutes ces répétitions fatigantes ; mais nous y sommes forcés par l'obstination d'un Auteur, qui n'a mis d'autre variété dans tous les Chapitres que celle du style ; qui s'est flatté de persuader les hommes à force de les étourdir.

CHAPITRE VII.

Du Théïsme ou du Déïsme; du Systême de l'Optimisme, & des Causes finales.

§. I.

QUAND nous pourrions oublier pour un moment les preuves palpables & invincibles de l'existence de Dieu; quand nous fermerions les yeux sur l'ordre de l'Univers, sur la nature de la matiere, sur notre propre nature, sur les fondemens nécessaires de la morale & de la société; quand, séduits comme les Incrédules, par la vanité de nous distinguer des autres hommes, nous serions tentés d'embrasser un systême extraordinaire, il nous seroit encore impossible de devenir Matérialistes. Les variations continuelles des partisans de cette opinion; la contradiction frappante de leurs principes; les idées révoltantes qu'ils adoptent; l'obstination même avec laquelle ils les répétent, suffiroient pour nous en dégoûter. La mauvaise foi perce de toutes parts dans leur procédé; on voit que sans être persuadés ils cherchent seulement à s'aveugler; qu'ils se roidissent par réflexion contre l'évidence

qui les frappe, & contre la conſcience qui les accuſe ; que ſemblables à des enfans peureux qui tremblent dans les ténèbres, ils tâchent de ſe raſſurer & de s'enhardir par des clameurs. La vérité s'annonce avec moins de bruit ; un ſyſtême raiſonnable, prouvé, conſéquent, n'a pas beſoin de tant d'artifices pour faire des Proſélytes : un Ecrivain qui ſent ſes forces, & qui compte ſur le poids des raiſons, n'eſt ni enthouſiaſte ni déclamateur ; il ne fatigue point ſes lecteurs par des répétitions affectées, par des invectives continuelles contre ſes adverſaires ; par un ton de mépris & d'inſulte envers ceux qu'il ſouhaite véritablement d'éclairer ; ce n'eſt point ſous les enſeignes du fanatiſme que l'on combat pour la vérité & pour la vertu. Quand les Docteurs de l'Athéiſme voudront perſuader, qu'ils prennent un ton plus modeſte & plus inſinuant, qu'ils commencent par raiſonner de ſang-froid, par impoſer ſilence à la paſſion & à l'humeur.

Pour croire un Dieu, pour avoir une Religion, l'homme n'a pas beſoin de ſe livrer à des méditations profondes, il lui ſuffit d'interroger ſon propre cœur. La raiſon peut s'égarer dans des ſpéculations abſtraites ; le ſentiment eſt preſque toujours un guide plus ſûr ; dans le calme des paſſions la vérité parle au cœur plus efficacement qu'à

qu'à l'esprit. Nous sentons ce que nous sommes, & tous les sophismes possibles n'étoufferont jamais la voix intérieure de la Nature. Elle nous dit que nous avons commencé d'être ; que nous ne tenons point l'existence de nous-mêmes ; que celui qui nous l'a donnée n'avoit aucun besoin de placer un être de plus dans l'Univers ; qu'en déployant sa puissance pour nous former, il n'a pu avoir d'autre motif que d'exercer sa bonté. La vie, la satisfaction seule d'exister & de penser sont un bienfait; la joie pure que nous inspire une bonne action ou un sentiment vertueux ; l'attendrissement que nous cause un trait d'humanité, dont nous sommes les auteurs ou les témoins ; les douceurs de l'amitié ; le lien des affections sociales ; le pouvoir de contribuer quelquefois au bonheur de nos semblables, font chérir la vie à un cœur bien fait : il se sent sous la main d'une Providence attentive & prodigue de ses dons : un moment de retour vers l'Etre suprême répand en lui une douce émotion, lui fait oublier les maux inséparables de sa nature.

Quand la reconnoissance parle, la Philosophie doit se taire ; la Religion entre d'elle-même & sans effort dans l'homme sensible : Celui qui croit un Dieu par sentiment, n'a rien à redouter de l'Athéisme. Quand ce monstre parviendroit à étonner la raison,

l'humanité réclameroit toujours ; accablée du poids de vingt ſophiſmes, elle diroit encore : *Je ſens qu'il y a un Dieu.*

§. 2.

C'eſt contre cet inſtinct même que notre Matérialiſte dirige ſes traits. Selon lui, les ſentimens des hommes ſur la Divinité ne ſont point conſtans ni uniformes ; chaque individu a ſa façon de l'enviſager, ſe fait un Dieu particulier d'après ſon propre tempérament, ſes diſpoſitions naturelles, ſon imagination plus ou moins exaltée, & ſelon la maniere dont il eſt affecté dans des temps différens. L'idée de la Divinité eſt perpétuellement flottante dans les eſprits, & varie à chaque inſtant pour tous les êtres de l'eſpéce humaine : il n'en eſt pas deux qui admettent préciſément le même Dieu ; il n'en eſt pas un ſeul qui, dans des circonſtances variées, ne le voye diverſement. De-là les cultes différens qu'ils lui rendent, les diſputes ſur la Religion, les inconſéquences de leurs opinions & de leurs ſyſtémes (*a*).

Par un artifice qui lui eſt ordinaire, l'Auteur confond ici deux objets très-différens : le ſentiment de l'exiſtence de Dieu, commun à tous les hommes, & les opinions ſpé-

(*a*) Pages 191 & 192. Contagion ſacrée, ch. 2, p. 23 & 24.

culatives des Philosophes sur la nature de Dieu. Tout homme, quel qu'il soit, cultivé ou sauvage, ignorant ou Philosophe, heureux ou malheureux, reconnoît un Dieu auteur de son être ; créateur, conservateur & moteur de la Nature. Point de diversité, de variations, ni de dispute sur ce point ; le concert est unanime & la dissension n'a pas lieu. Tel est le sentiment profond sur lequel ont été fondées toutes les Religions, tous les Cultes établis, tous les Autels érigés : les idées particulieres sont entées sur celle-là, & les opinions les plus bizarres n'ont pu l'étouffer parmi les hommes.

Que dans un accès de mélancolie, ou de douleur aigue, un insensé s'échappe jusqu'à blasphémer contre Dieu, lui reprocher les maux qu'il endure, lui disputer le titre de Dieu bon & bienfaisant ; cette fureur passagere ne le pousse point à nier que Dieu soit l'auteur de son être, & de tout ce qui arrive dans la Nature : son impiété même atteste le contraire, puisqu'il s'en prend à Dieu de la sensation qu'il éprouve. Dès que la passion calmée aura fait place à la raison, il désavouera dans son cœur le blasphême que sa bouche a prononcé.

Si les hommes ont disputé sur la Nature divine, ce n'est point la Religion, mais la vaine curiosité qui a produit cet abus. Ils n'y sont tombés que quand ils sont devenus

Philoſophes, ou quand ils ont cru l'être. La vanité, l'envie de ſe diſtinguer, le deſir d'avoir des admirateurs & des proſélytes ont fait naître les opinions différentes ſur la Nature divine. L'ignorance avoit enfanté la pluralité des Dieux, & les bizarreries dans le culte; une affectation de ſcience, & ſouvent la jalouſie ont diviſé les ſectes des Philoſophes; & la même cauſe produira toujours le même effet.

Toutes ces ſources de diviſion prouvent d'une maniere ſenſible la néceſſité d'une révélation; & Dieu y avoit pourvu dès le commencement du monde. C'eſt en perdant de vue cette révélation primitive que les hommes ſe ſont égarés : pour oppoſer une barriere éternelle à l'erreur, Dieu s'eſt révélé d'une maniere plus éclatante aux Juifs; ainſi il a préparé les voies à la révélation qu'il vouloit donner par Jeſus-Chriſt, & qui ſubſiſtera juſqu'à la fin des ſiécles.

Mais les hommes ont diſputé ſur la révélation même; cela n'eſt pas étonnant, puiſqu'ils diſputent ſur tout. L'Auteur nous dit après Hobbes, que ſi les hommes y trouvoient quelqu'intérêt, ils douteroient de la certitude des élémens d'Euclide (*a*). Il a ſoutenu que les hommes étant différemment organiſés ne peuvent avoir exactement la

(*a*) Chap. 4, p. 127.

même opinion sur aucun sujet, pas seulement la même notion de *l'unité* (*a*) : Qu'est-ce que prouvent donc les disputes sur la nature de Dieu ?

Il est ridicule d'objecter que l'on ne dispute point sur les principes de Géométrie. Mettez l'intérêt & les passions de la partie, vous verrez si l'on ne disputera point. D'ailleurs les Pyrrhoniens ne convenoient d'aucune vérité : enfin, proposer le Matérialisme, est-ce un bon moyen de bannir les contestations ? Déja depuis deux mille ans l'on combat sur cette hypothèse insensée. Tous les hommes ont-ils la même notion de la matiere ? L'Auteur soutient qu'elle est active & éternelle ; le reste des hommes prétend qu'elle est contingente & passive : pour que la dissension fût plus complette, quelques-uns ont douté de son existence ; & l'on argumente sur les différentes notions que les hommes ont de Dieu (*b*) !

§. 3.

« Quel est, demande notre Philosophe, » le concept qui constitue Dieu ce qu'il est, » & duquel découle la démonstration de » tout ce qu'on dit de lui » (*c*) ? Nous

(*a*) Tome 1, c. 10, p. 181 & 182.
(*b*) Page 194. Contag. sac. c. 1, p. 6.
(*c*) Page 195.

avons montré, d'après Clarke ; que ce concept est l'*être nécessaire* ou existant par lui-même. Si quelques Philosophes pensent autrement, cela ne prouve rien.

« Il y a, selon lui, contradiction à dire » qu'un esprit sans étendue puisse exister » dans l'étendue, ou mouvoir la matiere » qui a de l'étendue, ou créer un être étendu ; » & il n'y a qu'un renversement de cervelle » qui puisse faire admettre des contradic- » tions » (*a*).

Le Lecteur fera l'application de cette maxime comme il lui plaira. Nous avons dit que Dieu est présent à l'étendue ; mais qu'à proprement parler il n'existe point dans l'étendue, & qu'il n'est point borné par l'étendue : il existe en lui-même dans sa propre immensité, comme il existoit avant la création. Dieu ne meut point la matiere par un choc ou par le contact à la maniere des corps, mais par sa volonté, de même que notre ame donne le mouvement à notre corps. Dieu a créé la matiere, non par émanation, comme si la matiere avoit déja existé en lui, mais par un seul acte de sa volonté. C'est à l'Auteur de prouver qu'il y a contradiction dans cette maniere de concevoir l'action de Dieu.

« L'intelligence universelle, dit-il, dont

(*a*) Note, p. 195.

» les vues doivent s'étendre à tout ce qui » existe, ne peut avoir des rapports plus » directs & plus intimes avec l'homme, » qui ne fait qu'une partie insensible du » grand tout » (*a*).

Cela est faux ; ces rapports plus directs sont fondés sur les attributs particuliers que Dieu a donnés à l'homme en le créant, sur son intelligence, sur le talent de faire servir à son bien-être la plupart des créatures, sur les qualités morales de son cœur ; qualités dont les autres êtres sensibles sont incapables.

Il est indécent de comparer l'homme aux insectes & aux fourmis d'un jardin. Il n'en a pas plus coûté à Dieu de créer l'homme que de faire naître des insectes ; mais il n'a pas fait à ceux-ci les mêmes dons qu'à l'homme. Ces dons mêmes nous mettent à portée de connoître jusqu'à un certain point les desseins de Dieu sur l'homme, de deviner son plan, d'admirer les vues de sa sagesse (*b*).

« Les effets bons ou mauvais, favorables » ou nuisibles à nous-mêmes, qui partent » de la Toute-puissance & de la Providence » divine, ne sont point des effets *nécessaires* » de sa sagesse, de sa justice, de ses decrets

(*a*) Contagion sacr. c. 2, p. 27; c. 10, p. 66. Lucrèce, liv. 5, *v.* 157. Essai sur les préjugés, c. 2, p. 34.
(*b*) Page 196.

» éternels ». Il n'y a point en Dieu de décrets absolument nécessaires, parce qu'il a dans les trésors de sa puissance des moyens variés à l'infini d'exécuter ses volontés, tous également conformes à sa sagesse & à sa justice. Dieu, pour exercer sa justice, par exemple, n'est point obligé de punir l'homme au moment où il péche; il peut différer le châtiment pendant toute la durée de cette vie; il peut le châtier plus ou moins rigoureusement pour le faire rentrer en lui-même; il peut le convertir en un instant par une grace extraordinaire; il peut le laisser dans l'impénitence, & ne le punir que dans l'autre vie. Et, dans aucun de ces plans divers, il n'y a rien de contraire à la justice ni à la sagesse de Dieu.

§. 4.

Mal-à-propos on nous accuse de demander à Dieu des miracles, lorsque nous lui adressons nos prieres. Dieu, selon le cours ordinaire de sa Providence, n'empêchera point en notre faveur le feu de brûler, quand nous nous en approcherons de trop près; mais sans blesser notre liberté, il nous empêchera, par une réflexion & un mouvement inattendu de nous y précipiter imprudemment. Il n'empêchera point qu'un édifice qui tombe ne nous écrase, quand nous passerons à côté de lui; mais par une délibé-

ration contraire il nous détournera d'y paſſer. Il ne changera point la nature des humeurs qui cauſent la fievre ou la goute ; mais il nous fera découvrir des remedes efficaces, & nous donnera la patience pour ſupporter nos maux. Le corps eſt moins malade, lorſque l'eſprit eſt tranquille. Il ne rendra point notre patrie heureuſe ſous l'oppreſſion d'un conquérant ambitieux ou d'un tyran ; mais il changera le cœur de cet homme terrible, & le rendra plus humain.

Toutes ces reſſources & mille autres, que nous ne connoiſſons pas, ne ſont point des miracles ; elles entrent dans le cours ordinaire de la Providence envers les créatures libres & intelligentes. Lorſque Dieu parle à notre eſprit, cela n'eſt pas plus contraire aux Loix & à l'ordre de la Nature, que lorſqu'un homme parle à un autre homme, & lui fait connoître ſes penſées. L'homme ſans doute ne doit pas ſe flatter d'être plus ſage que ſon Dieu, ni de lui faire changer de volonté ; mais il peut ſe flatter qu'étant vertueux & ſoumis, Dieu a la volonté éternelle de le protéger & de le récompenſer.

L'éternité des Decrets divins n'eſt point incompatible avec la liberté de Dieu, ni avec celle de l'homme ; ces decrets ſuppoſent en Dieu la connoiſſance claire & diſ-

tincte de tous les événemens, de toutes les déterminations poſſibles de la part de l'homme. Par le pouvoir infini de changer à ſon gré nos volontés, ſans gêner notre libre arbitre, Dieu eſt exempt de la néceſſité de changer les ſiennes.

Il eſt abſolument faux que toutes les Religions de la terre ſoient fondées ſur l'eſpérance de changer les volontés de Dieu, de régler ſa conduite, de détourner ſes arrêts, de réformer ſon plan (*a*). Elles ſont fondées ſur ce principe dicté par la raiſon, que Dieu a formé ſon plan & réglé ſes arrêts ſur les actions libres des hommes qu'il a prévues de toute éternité, & ſur le pouvoir qui lui appartient de diriger ces mêmes actions comme il lui plaît, ſans bleſſer aucunement la liberté des créatures.

Il eſt donc faux que la Religion ſuppoſe en Dieu de l'inconſtance, de l'impuiſſance, de la foibleſſe, ni dans l'homme le pouvoir de troubler la félicité de ſon ſouverain maître; mais elle ſuppoſe que Dieu diſtingue la vertu d'avec le vice, la ſoumiſſion d'avec la déſobéiſſance, la fidélité d'avec la révolte. Elle ſuppoſe que Dieu en créant l'homme libre, capable de mériter & de démériter, a voulu qu'il fît de cette faculté un uſage raiſonnable, utile à lui-même &

(*a*) Page 197. Contag. fac. c. 10, p. 52.

aux autres. Dieu n'eſt point pour cela un être foible ou changeant, puiſqu'il l'a ainſi réglé de toute éternité (*a*).

Il n'y a dans tout cela aucun ſujet de triompher de la Religion, ni de conclure que Dieu, tel qu'elle le dépeint, eſt *un être impoſſible* (*b*). Jamais les Matérialiſtes ne montreront dans ces notions une contradiction claire, telle que nous la faiſons ſentir dans leurs principes.

Vainement il répéte que la Religion eſt l'ouvrage de quelques fourbes adroits, de quelques enthouſiaſtes, de quelques Prêtres intéreſſés, dont les hommes ſont les dupes & les eſclaves : il a démenti lui-même ce reproche en remontant à la premiere origine de la Religion & du Sacerdoce (*c*). Quant à la Religion chrétienne, Jeſus-Chriſt, ſon Auteur, n'a été ni un fourbe, ni un enthouſiaſte, ni un maître intéreſſé : il a donné des exemples éclatans des vertus contraires.

§. 5.

Nous nous abuſons ſans doute, quand nous citons les avantages que le culte de Dieu a procuré aux hommes ; ſes ennemis

(*a*) Page 198.
(*b*) Page 199.
(*c*) Chap. 1, §. 2, 3 & 7, & p. 200. Contagion ſac. ch. 3, p. 57 ; c. 4, p. 64 & ſuiv.

ſont bien éloignés d'en convenir. Ils répondent que l'utilité d'une opinion ne la rend pas plus certaine ; qu'il faut ſçavoir d'abord ſi c'eſt une erreur ou une vérité : qu'une erreur ne peut être véritablement utile au genre humain : que l'exiſtence de Dieu, abſtraction faite de ſon utilité, eſt impoſſible à croire, & répugne à toutes les notions communes (*a*).

Cette réponſe renferme ſeulement deux contradictions. 1°. Sans avoir prouvé la vérité du Matérialiſme, l'Auteur a voulu nous le perſuader à cauſe de ſon utilité (*b*) ; il a poſé pour principe que l'utilité étoit *la pierre de touche* des opinions humaines (*c*). 2°. Peut-on dire que l'exiſtence de Dieu eſt impoſſible à croire, après avoir reconnu que tout le monde la croit ? qu'elle répugne à toutes les notions communes, pendant que l'on avoue que c'eſt la notion commune de tous les hommes ?

Avant de déclamer dans le Chapitre ſuivant contre les effets de la Religion, l'Auteur ſoutient qu'elle n'eſt utile ni aux hommes heureux, ni aux malheureux. En vain un homme, comblé des faveurs de la Providence, lui dit : *Laiſſez-moi remercier la*

(*a*) Pages 201 & 229.
(*b*) Tome 1, c 12.
(*c*) *Ibid.* p. 224.

ſource de tant de bienfaits; plus vainement encore un infortuné lui crie : *Souffrez que j'adore un pere compatiſſant & tendre qui m'éprouve en ce monde.* « Non, répond fiérement le benin Philoſophe ; la vérité ne » peut jamais vous rendre malheureux ; c'eſt » elle qui conſole véritablement » (*a*). Comment conſole-t-elle ? Quel ſecours le Matérialiſme donne-t-il contre les maux de ce monde ? Voilà ce qu'on ne nous apprend point. Ainſi, hommes fortunés, ſoyez ingrats; hommes ſouffrans, gémiſſez ſans eſpérance, la Philoſophie vous l'ordonne.

Mais non, il eſt encore une reſſource, c'eſt de blaſphémer contre la Providence. « La Terre eſt couverte de malheureux qui » ne ſemblent y être venus que pour y ſouffrir, gémir & mourir. La contagion, la » peſte, la guerre, les révolutions phyſiques » & morales, la ſtérilité & les poiſons, le » ciel & les élémens, les Tyrans & leurs » Miniſtres ſe relayent pour tourmenter, » pour déſoler, pour anéantir la race humaine. Dieu eſt donc auſſi ſouvent in» juſte, rempli de malice, d'imprudence, » de déraiſon, que de bonté, de ſageſſe & » d'équité. C'eſt un Dieu capricieux ; ce » n'eſt point un ami & un pere, c'eſt un

(*a*) Pages 202 & 203.

» bourreau » (*a*). Ainſi, ou à peu-près, parlent & raiſonnent les damnés dans l'Enfer; & voilà comme les Matérialiſtes ſont heureux.

Oublions, s'il eſt poſſible, toutes ces horreurs. L'Auteur, revenu de ſon délire, & honteux de ſes propres excès, avoue qu'il y a dans la Nature un mêlange conſtant de biens & de maux. « S'obſtiner, dit-il, à n'y » voir que du bien, ſeroit auſſi *inſenſé* que » de ne vouloir y appercevoir que du mal ». Ce mêlange a lieu dans le phyſique & dans le moral; ce qui réjouit un individu, en plonge d'autres dans le deuil & dans la triſteſſe: les êtres ſenſibles vivent aux dépens les uns des autres, ſont alternativement ſujets au plaiſir & à la douleur. Il conclut qu'il n'y a pas plus de raiſon d'admettre un Dieu bon qu'un Dieu méchant; que l'homme n'eſt pas plus l'objet des ſoins de la Providence que les autres créatures; qu'on ne peut point le regarder comme *cauſe finale* de la création; que nous ne pouvons attribuer aucun but, aucun deſſein fixe à la Divinité (*b*). Autant de fauſſes conſéquences.

1°. Rappellons-nous la confeſſion de l'Au-

(*a*) Pages 204 & 205. Contagion ſac. ch. 7, p. 138 & ſuiv.

(*b*) Page 206.

teur. La somme des biens de ce monde est plus grande que celle des maux; si l'homme n'est pas heureux en gros, il l'est en détail (*a*) : le mal est nécessaire à l'homme ; s'il n'y étoit pas sensible, il ne pourroit pas éprouver du bien, ni conserver son être (*b*). Il est donc faux que Dieu ait créé l'homme pour le rendre malheureux : quoiqu'il ne lui ait pas accordé tout le bien dont un être sensible est capable, il ne s'ensuit pas qu'il soit méchant à son égard.

2°. Les facultés de l'homme sont plus étendues & plus variées que celles des autres créatures sensibles ; il jouit donc d'un bonheur plus parfait. Il est le seul être intelligent & libre, capable de connoître & d'adorer son Créateur : il y a donc entre Dieu & lui un rapport plus marqué, une liaison plus étroite.

3°. Il y a une relation évidente entre la plupart des êtres & nos besoins : c'en est assez pour juger que Dieu a fait les uns pour les autres.

4°. Nous pouvons donc attribuer un but & un dessein à la Divinité, quand même nous ne comprendrions pas toutes ses vues & tous ses desseins. Quand nous ne sçaurions pas pourquoi Dieu a fait l'homme,

(*a*) Tome 1, ch. 16, p. 252 & 254.
(*b*) Tome 2, c. 1, p. 3 & 21.

s'enſuivroit-il qu'il ne lui a pas donné les yeux pour voir, les pieds pour marcher, la langue pour parler, l'amour de ſoi pour ſe conſerver; que c'eſt par haſard, & ſans aucun deſſein de la part du Créateur, que nos organes ſont conformés de la maniere la plus propre à remplir toutes les fonctions néceſſaires à la vie ? Les *cauſes finales* ne ſuppoſent donc point la connoiſſance de toutes les vues & de tous les deſſeins de Dieu (*a*).

§. 6.

L'Auteur fait encore un autre aveu important. Ce ſont, dit-il, des hommes contens, d'une ame ſenſible, d'une imagination vive, qui croyent voir dans la Nature entiere des preuves marquées de bienveillance & de bonté, l'empreinte d'une intelligence parfaite, d'une ſageſſe infinie, d'une Providence tendrement occupée du bien-être de l'homme, & à qui cette perſuaſion inſpire de la reconnoiſſance. Cette prévention leur perſuade que les maux ſont néceſſaires pour conduire l'homme à une plus grande félicité; que les déſordres de ce monde ne ſont qu'apparens. C'eſt à cette eſpéce d'ivreſſe qu'eſt dû le ſyſtême de *l'Optimiſme*; l'opinion que, même pour

(*a*) Voy. premiere Part. ch. 5, §. 2.

l'homme

l'homme, *tout est bien* dans une nature où le bien est constamment accompagné de mal, & où tout est nécessaire (*a*).

Il est consolant d'entendre un Matérialiste rendre gloire à Dieu. Les ames sensibles, les cœurs reconnoissans ne sont point tentés de méconnoître la Providence, d'attribuer tout à la fatalité. » Ces idées naissent, dit-il, d'un tempérament malheureux, d'une humeur fâcheuse, d'un esprit chagrin, d'un caractere mélancolique, aigri par des malheurs & par des infirmités » (*b*). Heureusement ces hommes, nés pour être le fléau de leurs semblables, ne sont pas le plus grand nombre de notre espéce. On reconnoîtra aisément l'original du tableau que l'Auteur vient de tracer.

Le système de *l'Optimisme* est faux, en ce qu'il suppose que ce monde est le meilleur & le plus parfait que Dieu ait pu produire : c'est borner sans raison la Puissance divine. Si Dieu n'a pas pu créer un monde où il y eût plus de biens & moins de maux ; il n'est pas infiniment puissant.

Mais ce système n'est pas nécessaire pour mettre à couvert la bonté de Dieu : obliger cette bonté infinie à faire en toutes choses

(*a*) Pages 207 & 208. Contagion sacrée, ch. 1, p. 5.
(*b*) Pages 213 & 214.

le meilleur, c'eſt la réduire à l'impoſſible & tomber en contradiction (*a*).

Pour la juſtifier, il n'eſt pas beſoin non plus de connoître *le but du tout* (*b*); c'eſt aſſez de ſçavoir que la ſomme des biens eſt plus grande que celle des maux, & l'Auteur en convient.

Il pouvoit ſe diſpenſer de nous demander ſi nous ſommes les confidens de la Divinité, pour ſçavoir qu'elle veut tirer un plus grand bien des maux de ce monde (*c*). Elle a daigné nous faire cette confidence par l'épreuve que nous faiſons de ſa bonté, par l'idée qu'elle nous donne de ſa juſtice, par la notion de l'Etre infiniment parfait étroitement liée à celle de l'*être néceſſaire*, par la conviction intime des récompenſes dûes à la vertu : & cela eſt évident à tous ceux qui n'ont pas *un tempérament malheureux, une humeur fâcheuſe*, &c.

Le dogme de la vie future & de l'immortalité de l'ame, qui juſtifie pleinement la Divinité, qui fait le ſoutien & la conſolation de l'homme de bien, qui fait trembler le méchant & le Matérialiſte même, malgré ſon intrépidité apparente, n'eſt point un dogme *peu probable* (*d*); Nous en avons

(*a*) Voyez chap. 3, §. 4.
(*b*) Page 209.
(*c*) Page 210.
(*d*) Page 211.

donné les preuves (*a*), & jamais l'Auteur ne pourra les détruire.

Il eſt inutile de nous arrêter plus long-temps à des reproches auxquels nous avons déja ſatisfait plus d'une fois.

§. 7.

Par une révolution ſinguliere, nous allons nous réunir pour quelques momens aux Matérialiſtes : l'Auteur défend une thèſe ſur laquelle nous ſommes preſqu'entiérement de ſon avis. C'eſt aux Déiſtes qu'il en veut. Il ſoutient que leur ſyſtême n'eſt point conſéquent ; que dès qu'ils admettent un Dieu, ils ſont forcés de recevoir tous les dogmes qui ſont la baſe des Religions révélées ; qu'il n'y a plus aucune barriere à laquelle on puiſſe s'arrêter ; qu'il n'y a point de milieu raiſonnable entre ce qu'il nomme *la Superſtition* & l'Athéiſme. Il eſt eſſentiel de ſuivre toutes ſes réflexions.

1°. Dès que les Déiſtes conviennent qu'un Dieu intelligent, juſte, bon & ſage a créé ou arrangé l'Univers, ils ſont obligés de répondre à toutes les objections des Athées contre la Providence, ſur leſquelles notre Auteur continue à inſiſter ; ils ſont forcés

(*a*) V. Premiere Part. c. 13, §. 1.

de recourir aux différentes hypothèses que l'on établit pour expliquer l'origine du mal; de supposer que l'homme a une ame; qu'il est libre; qu'il peut offenser Dieu; qu'il y a une autre vie après celle-ci : autant d'absurdités, selon les Matérialistes. L'Auteur releve en passant l'inconséquence de ceux qui nient la liberté de l'homme, & qui cependant s'obstinent à parler d'un Dieu vengeur & remunérateur. Comment, dit-il, un Dieu juste peut-il punir des actions nécessaires (*a*)?

La remarque est très-sensée; mais l'Auteur se perce de ses propres traits; il a nié la liberté; & il a soutenu que la société étoit en droit de punir des crimes nécessaires. Si un Dieu juste ne le peut pas, une société juste le peut-elle davantage?

2°. Il convient que les idées d'ordre & d'harmonie dans l'Univers, de justice, de sagesse, de bonté dans son Créateur, peuvent être adoptées par les hommes sains, d'un tempérament heureux, d'une imagination riante. « Mais l'homme, d'un tempéra» ment mélancolique, aigri par des mal» heurs & des infirmités, l'homme chagrin » & d'une humeur fâcheuse, ne peut voir » dans ce monde que désordre, difformité, » malice, vengeance de la part d'un Dieu

(*a*) Note, p. 212.

» fantaſque & jaloux. Ce ſont ces idées » ſombres qui ont fait éclorre ſur la terre les » cultes bizarres, les ſuperſtitions cruelles » & inſenſées, tous les ſyſtêmes abſurdes, » toutes les notions & les opinions extrava- » gantes, &c » (*a*).

Ainſi l'Auteur paroît convenir que l'Athéiſme & le Matérialiſme ne ſont pas faits pour entrer dans une tête ſaine & bien organiſée ; c'eſt *le délire de quelques rêveurs nourris de bile, ou enivrés de la fureur* philoſophique, *que leur humeur atrabilaire diſpoſe à la méchanceté* (*b*), de même que la ſuperſtition. La Religion tient un ſage milieu entre ces deux excès.

Conſéquemment nous ſommes diſpenſés de répondre à ceux qui nous objectent les pratiques inſenſées & abſurdes, les opinions folles & cruelles que pluſieurs peuples ont fondées ſur la créance d'un Dieu ; ces abus ſont nés du délire & d'une imagination déréglée : la Religion n'eſt point reſponſable de la folie des nations ni de celle des particuliers. Comme le Matérialiſme n'a ſûrement pas le pouvoir de guérir un mal dont il eſt atteint lui-même, nous ne pouvons mieux faire que de nous attacher au Chriſ-

(*a*) Pages 213, 214, 215. Contagion ſacrée, ch. 2 ; p. 23.

(*b*) Page 215.

tianisme, qui nous préserve de tout culte insensé, de toute superstition cruelle, de toute morale fausse & pernicieuse. Sous le joug de cette Religion sage & sainte, la tête des particuliers peut se déranger, sans que la maladie devienne épidémique : si ce frein salutaire étoit retranché, nous serions à la merci du premier visionnaire, & toutes les affections de cerveau seroient contagieuses.

3°. Sur le même principe, l'Auteur prétend que c'est uniquement dans la diversité des tempéramens & des passions qu'il faut chercher la différence que nous voyons entre le Dieu du Théiste, de l'Optimiste, de l'Enthousiaste heureux, & celui du dévot superstitieux (*a*) ; que la Divinité doit prendre nécessairement la teinture du caractere des hommes (*b*).

De-là nous concluons en premier lieu qu'il faut chercher dans la même source les idées fausses & odieuses que les Athées se forment de la Divinité, pour avoir droit d'en nier l'existence. En second lieu, que Jesus-Christ, qui nous a donné de Dieu des idées si grandes, si sublimes, si sages, si consolantes, a été, indépendamment de sa Divinité & de sa mission bien prouvées, la plus belle ame, le plus heureux caractere,

(*a*) Page 215.
(*b*) Page 216. Contag. sac. c. 2, p. 23 & suiv.

le Législateur le plus respectable qui ait jamais paru sur la terre, & qu'il faut préférer sa doctrine à toutes les autres. En troisieme lieu, que rien n'est plus nécessaire aux hommes qu'une Religion fixe, indépendante de leur caractere, de leur tempérament, de leurs idées particulieres; que si l'on s'en écarte un moment, il faudra changer de créance, suivant les diverses altérations de la machine, suivant les événemens, ou selon les idées du premier Philosophe qui trouvera le secret de nous subjuguer : l'Auteur en convient (*a*). Nous ne pouvons donc assez bénir la Providence de nous avoir, par la révélation, mis à couvert de ce danger, auquel les Déistes, qui n'ont d'autre guide que leurs propres lumieres, sont nécessairement exposés.

§. 8.

« Le Théisme, continue notre Philoso-» phe, ou la prétendue *Religion naturelle*, » ne peut avoir de principes sûrs; ceux qui » la professent, sont nécessairement sujets à » varier dans leurs opinions sur la Divinité » & sur la conduite qui en découle. Leur » système fondé dans l'origine sur un Dieu » sage, intelligent, dont la bonté ne peut

(*a*) Page 216.

» jamais se démentir, dès que les circonstances viennent à changer, doit bientôt » se convertir en fanatisme & en superstition. Ce système médité successivement » par des enthousiastes de différens caractères, doit éprouver des variations continuelles, & se départir très-promptement » de sa prétendue simplicité primitive. La » plupart des Philosophes ont voulu substituer le Théisme à la superstition; mais » ils n'ont pas senti que le Théisme étoit » fait pour se corrompre & pour dégénérer. » En effet, des exemples frappans nous prouvent cette funeste vérité; le Théisme s'est » par-tout corrompu; il a formé peu-à-peu » les superstitions, les sectes extravagantes » & nuisibles dont le genre humain s'est » infecté » (*a*).

Il s'attache à prouver ce fait par l'énumération des différentes Religions qui subsistent aujourd'hui. La Religion d'Abraham, dit-il, paroît avoir été dans l'origine un Théisme imaginé pour réformer la superstition des Chaldéens; le Théisme d'Abraham fut corrompu par Moïse, qui s'en servit pour former la superstition Judaïque.

On doit faire attention, 1°. qu'Abraham n'est pas l'Auteur de sa Religion; il la tenoit de ses peres; elle est aussi ancienne que

(*a*) Pages 217 & 219.

le monde. Ce n'étoit pas un *syſtême imaginé*, mais une doctrine révélée aux premiers hommes : 2°. que Moïſe n'enſeigna aux Hébreux aucun nouveau dogme; leur créance étoit établie & fixée avant lui; il ne fit qu'en prévenir l'altération, par le culte extérieur & par les loix qu'il leur donna. Puiſque le Théiſme s'étoit corrompu chez les autres Nations, rien n'étoit plus néceſſaire que de prévenir le même abus chez les Juifs : le ſuccès a rendu témoignage à la ſageſſe & à l'utilité de cette précaution.

Nous convenons que le Théiſme de Socrate & de Platon s'eſt corrompu; que les diſciples de ce dernier, Proclus, Jamblique, Plotin, Porphyre, auxquels il faut joindre l'Empereur Julien, furent *de vrais fanatiques, plongés dans la ſuperſtition la plus groſſiere.* Mais ni Socrate ni Platon n'étoient exempts eux-mêmes de cette contagion, puiſqu'ils adoroient l'un & l'autre les Dieux d'Athenes, obſervoient toutes les pratiques de l'Idolâtrie, enſeignoient qu'il ne falloit rien changer à la Religion de leur Patrie.

Mahomet, en combattant le Polythéiſme de ſon païs, a eu ſûrement d'autres vues que de ramener les Arabes au Théiſme primitif d'Abraham & d'Iſmaël, puiſqu'il a inſpiré à ſes Sectateurs une haine violente contre les Juifs & contre les Chrétiens qui

ne ſont pas Polythéiſtes ; & il n'eſt pas ſurprenant que le Mahométiſme ſoit diviſé en ſoixante-douze Sectes.

On peut ajouter que le culte d'un ſeul Dieu, enſeigné par Zoroaſtre a dégénéré chez les Perſes ; que l'ancienne Religion des Bramines eſt devenue une idolâtrie groſſiere ; que chez les Chinois, le Théiſme ancien s'eſt partagé ; qu'une partie des diſciples de Confucius eſt tombée dans le Matérialiſme ; l'autre dans le culte inſenſé du Dieu *Fo ;* que ceux même des Lettrés, qui ne donnent point dans ces excès, ne laiſſent pas d'être ſujets à pluſieurs ſuperſtitions, telle que la créance des eſprits, la divination, le culte des ancêtres, &c.

Mais il n'eſt pas vrai que la Religion de Jeſus ait été un pur Déiſme ou Théiſme qui s'eſt corrompu peu-à-peu. Dans les livres qui renferment ſa Loi, il eſt queſtion très-expreſſément de culte, de Prêtres, de ſacrifice, d'offrandes ; & l'on y trouve en termes plus ou moins exprès, tous les dogmes du Chriſtianiſme actuel ; nous l'avons prouvé dans d'autres ouvrages (*a*).

C'eſt un trait d'équité & de juſteſſe admirable d'enſeigner que le Chriſtianiſme eſt devenu *la plus nuiſible des ſuperſtitions ;*

(*a*) Apol. de la Relig. Chrét. Seconde Partie, art. *Chriſtianiſme*.

il eſt plus nuiſible ſans doute que le Mahométiſme, & cela paroît clairement par les effets : car enfin les Turcs ſont plus inſtruits, plus vertueux, mieux policés, plus heureux que nous.

§. 9.

Un nouveau reproche que notre Auteur fait aux Déiſtes, c'eſt qu'ils ne s'accordent point. « Les uns ſuppoſent que Dieu, re» tiré dans la profondeur de ſon eſſence, » après avoir fait ſortir la matiere du néant, » l'abandonne pour toujours au mouve» ment qu'il lui a une fois imprimé. Ils n'ont » beſoin d'un Dieu que pour enfanter la » Nature; cela fait, tout ce qui s'y paſſe, » n'eſt qu'une ſuite néceſſaire de l'impulſion » qui lui fut donnée dans l'origine des cho» ſes; il voulut que le monde exiſtât, mais » trop grand pour entrer dans les détails » de l'adminiſtration, il livre tous les évé» nemens aux cauſes ſecondes ou naturelles; » il vit dans une parfaite indifférence à l'é» gard de ſes créatures, qui n'ont plus au» cun rapport à lui, & demeure entiérement » inutile aux hommes (*a*).

» D'autres ſuppoſent des rapports plus » particuliers entre l'agent univerſel & l'eſ-

(*a*) De l'Eſprit, troiſiéme Diſcours, c. 9, p. 118.

» pèce humaine; prétendent que l'homme » a des devoirs à remplir envers ſon Créa- » teur, doit imiter ſa bonté & faire com- » me lui du bien aux créatures. Quelques- » uns s'imaginent que Dieu étant juſte, ré- » ſerve des récompenſes à ceux qui font » du bien, & des châtimens à ceux qui font » du mal à leurs ſemblables.... Comme » chacun de ces ſpéculateurs ſe fait à part » un ſyſtême de Religion, ils ne ſont au- » cunement d'accord ſur leurs cultes ni ſur » leurs opinions, & ne ſçavent à quoi s'en » tenir ».

Il ajoute que les écrits des Déiſtes ſont communément remplis de paralogiſmes & de contradictions, que leurs ſyſtêmes ſont ſouvent de la derniere inconſéquence. Les uns diſent que tout eſt néceſſaire, nient la ſpiritualité & l'immortalité de l'ame, refuſent de croire la liberté de l'homme. Ne pourroit-on pas leur demander dans ce cas à quoi peut ſervir leur Dieu (*a*)?

Cependant ceux qui ſuppoſent un Dieu juſte, ne ſont-ils pas obligés d'admettre des devoirs & des régles émanés de cet être, que l'on ne peut offenſer, ſi l'on ne connoît ſes volontés? Ainſi, de proche en proche, le Théiſte ſe trouve forcé de ſouſcrire à toutes les hypothèſes auxquelles on a recours pour

(*a*) Page 220.

expliquer la conduite de Dieu, le péché d'Adam, la chute des Anges rebelles, la liberté de l'homme, le pouvoir d'offenser Dieu & de l'appaiſer enſuite. Il faut un culte, des cérémonies, des myſteres. Que ſçait-on ſi Dieu, pour ſe manifeſter aux hommes, n'a pas eu recours à des incarnations, à des tranſubſtantiations? Toutes ces choſes ſont-elles plus incroyables & moins poſſibles que les idées du Théiſme, qui ſuppoſent qu'un Dieu immatériel a pu créer & mouvoir la matiere, peut avoir de l'intelligence & penſer comme les hommes, peut conſentir au déſordre, &c (*a*)?

Eſt-il dans aucune Religion du monde un myſtere plus inconcevable que celui de la *création* ou de l'éduction du néant? Un myſtere plus difficile à comprendre que l'eſſence même de Dieu, qu'il eſt pourtant néceſſaire d'admettre?

Il conclut que le ſuperſtitieux le plus crédule raiſonne d'une façon plus conſéquente, ou du moins eſt plus ſuivi dans ſa crédulité, que ceux qui, après avoir admis un Dieu, dont ils n'ont qu'une idée confuſe, s'arrêtent tout d'un coup, & refuſent d'admettre des ſyſtêmes de conduite, qui ſont des réſultats immédiats & néceſſaires de la ſuppoſition d'où ils ſont partis (*b*).

(*a*) Pages 221 & 222. (*b*) Page 225.

C'eſt aux Déiſtes de voir ſi l'Auteur a tort de leur faire ces objections.

§. 10.

Enfin notre Philoſophe ſoutient que le Déiſme doit être ſujet à autant d'héréſies & de ſchiſmes que la Religion. « Les Déiſtes, » dit-il, ont des principes communs avec » les partiſans de la révélation, & ceux-ci » ont ſouvent de l'avantage dans leurs diſ- » putes contr'eux. S'il exiſte un Dieu qui » a des rapports avec nous, pourquoi ne lui » rendrions-nous pas un culte ? Mais quelle » régle ſuivre dans le culte que nous devons » lui rendre ? Le plus ſûr ſera de prendre » le culte de nos peres & de nos Prêtres (*a*).

Ce ſera le plus ſûr ſans doute, s'il eſt démontré par de bonnes preuves que ce culte eſt révélé, & ſi nos Prêtres ont des témoignages non recuſables d'une miſſion divine; ces deux circonſtances ne ſe trouvent réunies que dans la Religion Catholique. Auſſi ſoutenons-nous que tout Déiſte de bonne-foi & qui ſçait raiſonner, ne peut ſe diſpenſer d'être Chrétien ſoumis à l'Egliſe; & qu'il n'y a point de milieu raiſonnable entre notre Religion & l'Athéiſme.

« Le Théiſme, continue l'Auteur, eſt,

(*a*) Page 224.

» par rapport à la superstition, ce que la » Réforme ou le Protestantisme a été par » rapport à la Religion Romaine. Les Ré- » formateurs, révoltés de quelques mysteres, » n'en ont point contesté d'autres qui n'é- » toient pas moins révoltans. Dès que l'on » peut admettre le Dieu théologique, il » n'est rien dans la Religion que l'on ne » puisse adopter. D'un autre côté si, nonob- » stant la réforme, les Protestans ont été » souvent intolérans, il est à craindre que » les Théistes ne le fussent de même; il est » difficile de ne pas se fâcher en faveur d'un » objet que l'on croit très-important ». Nous ferons usage de cette observation dans la suite.

« Les opinions des hommes ne sont dan- » gereuses, que lorsqu'on veut les gêner, » ou quand on s'imagine être obligé de faire » penser les autres comme on pense soi- » même. Nulles opinions, pas même celles » de la superstition ne seroient dangereuses, » si les superstitieux ne se croyoient pas en » conscience obligés de persécuter, & n'en » avoient pas le pouvoir. C'est ce préjugé » que, pour le bien des hommes, il est » essentiel d'anéantir; & si la chose est im- » possible, le seul objet que la Philosophie » puisse raisonnablement se proposer, sera » de faire sentir aux dépositaires du pouvoir, » que jamais ils ne doivent permettre à leurs

» ſujets de faire du mal pour leurs opinions » religieuſes » (*a*).

Nous remarquerons 1°. que perſonne n'a le pouvoir phyſique de gêner les opinions ni les penſées; mais ſous prétexte de la liberté de penſer, vouloir encore jouir de la liberté de parler, d'écrire & d'agir comme on juge à propos, c'eſt un artifice dont perſonne n'eſt la dupe; 2°. que jamais les Philoſophes n'ont joui d'une liberté plus entiere & plus abſolue que celle qu'on leur accorde aujourd'hui; s'ils ſe plaignent encore, on doit juger par-là de l'étendue de leurs prétentions; 3°. que jamais perſonne n'a enſeigné qu'il fût permis aux Sujets *de faire du mal* pour leurs opinions religieuſes; 4°. que puiſque les opinions mêmes de la ſuperſtition ne ſont pas dangereuſes, c'eſt bien mal-à-propos que notre Philoſophe s'éleve contre toutes les Religions, & vomit contr'elles un torrent d'injures & de calomnies; 5°. que tout ce qu'il a dit ſur l'utilité de connoître la vérité, & ſur la néceſſité de la montrer aux hommes, n'eſt qu'un langage de parade, auquel il ne croit point lui-même.

§. II.

Encore une fois, c'eſt aux Déiſtes de ré-

(*a*) Note, p. 224. Eſſai ſur les préjugés, ch. 2, p. 23.

pondre aux argumens qu'il fait contre leur ſyſtême ; ſi cependant ils ont jamais eu un ſyſtême fixe & déterminé : le ſeul point ſur lequel ils ſe réuniſſent, eſt de déclamer contre la Religion.

Il nous paroît démontré que dès que l'incrédulité a fait un premier pas, il n'y a plus de bornes fixes où elle puiſſe s'arrêter, & qu'en raiſonnant conſéquemment, elle eſt forcée d'en venir à l'Athéiſme décidé ; les preuves en ſont ſenſibles.

Les Déiſtes rejettent la révélation, 1°. parce qu'elle propoſe *des myſteres* ; or ils ne peuvent diſconvenir qu'il n'y ait des myſteres dans la Religion naturelle ; 2°. parce qu'elle eſt fondée ſur des *miracles* ; ils en attaquent non-ſeulement la certitude, mais encore la poſſibilité. On ne peut ſoutenir que les miracles ſont impoſſibles, qu'en ſuppoſant l'immutabilité des Loix de la Nature, la néceſſité abſolue, la fatalité ; & cette prétention va droit au Matérialiſme. 3°. Pour combattre la certitude des miracles, les Déiſtes poſent ordinairement pour principe qu'il n'y a point de certitude proprement dite, que la certitude géométrique & métaphyſique ; que la certitude morale & la certitude phyſique ne ſont que des probabilités (*a*) ; qu'on

(*a*) Dictionnaire Philoſophique, art. *Certitude*. Œuv. Philoſ. de Hume. Quatriéme Eſſai & ſuiv.

doit se défier même du témoignage des sens (*a*). Et cette maniere de raisonner, conduit bientôt à douter des preuves de l'existence de Dieu. 4°. Ils s'élevent contre la révélation, parce qu'ils veulent établir la tolérance absolue de toutes les opinions, sans exclure même l'Athéisme : c'est tout ce que prétendent les Athées pour triompher. 5°. Ils soutiennent qu'un Dieu juste n'a pas pu donner la révélation à un peuple plutôt qu'à un autre ; qu'il y auroit de la *partialité* dans cette conduite. On leur prouve que cette objection peut se tourner contre la Religion naturelle, & contre la conduite générale de la Providence ; or admettre un Dieu sans Providence, c'est n'en point admettre du tout.

Ne soyons donc pas surpris, si la plupart des Philosophes, en partant des mêmes principes que leurs prédécesseurs, ont fait les mêmes progrès, & sont arrivés au même point, au Matérialisme pur. La chaîne des erreurs se tient aussi étroitement que celle des vérités ; dès que l'on est saisi par le premier anneau, il faut la parcourir toute entiere. Cette considération seule fait sentir à tout homme sensé la nécessité absolue d'une Religion révélée & du joug de la foi, pour arrêter la fougue de la raison humaine,

(*a*) Pensées Philos. n. 20.

& la préſerver des égaremens où elle eſt toujours prête à ſe précipiter.

Le reſte du Chapitre que nous examinons, ne contient que des objections rebattues, & auxquelles nous avons déja répondu.

CHAPITRE VIII.

Examen des avantages qui réſultent pour les hommes de leurs notions ſur la Divinité, ou de leur influence ſur la Morale, ſur la Politique, ſur les Sciences, ſur le bonheur des Nations & des Individus.

§. I.

POUR juger ſi la Religion eſt utile ou inutile aux hommes, il n'eſt qu'une ſeule maniere de raiſonner qui ſoit ſenſée & déciſive, c'eſt de conſulter les faits & l'expérience. Si les Philoſophes pouvoient alléguer l'exemple d'une Nation Athée & Matérialiſte, mieux policée que les peuples qui connoiſſent un Dieu, plus éclairée ſur la Morale, ſur la Politique, ſur les Sciences, plus fortunée & plus accomplie à tous égards, cet argument ſeroit ſans réplique : l'Auteur qui

nous a cités si souvent au tribunal de l'expérience, y triompheroit sans doute ; nous serions forcés de passer condamnation.

Mais c'est à nous d'invoquer cette preuve victorieuse, contre laquelle toutes les spéculations viennent échouer. Malgré tous les préjugés philosophiques, il y a une Morale, une Législation, plusieurs formes de gouvernemens sur la terre ; on y cultive les Sciences ; & depuis que l'on écrit l'Histoire, on connoît des Nations qui ont été, ou qui sont aujourd'hui plus ou moins heureuses & florissantes. En peut-on nommer une qui n'ait admis un Dieu, qui n'ait eu une Religion ?

Si jamais l'on a découvert une peuplade sans aucun vestige de culte public, les hommes qui la composoient n'étoient ni Athées ni Matérialistes par principe ; ils étoient ignorans, sauvages, abrutis, misérables, peu différens des animaux parmi lesquels ils vivoient. C'est par la connoissance d'un Dieu que tous les hommes, sans exception, ont passé de la vie brutale à l'état de société ; ce sont les fêtes & les assemblées religieuses qui ont servi à les rapprocher : les premieres Loix ont été données par les mêmes fondateurs qui ont établi une forme de culte ; les premieres notions de la Morale ont été appuyées sur la créance d'un Dieu rémunérateur & vengeur ; les plus anciens Gouver-

nemens ont été théocratiques. La Poëſie eſt le premier talent que l'on a cultivé, & les Poëtes ont été d'abord les chantres de la Divinité : c'eſt dans les pratiques du culte divin, que l'on a commencé à mettre un peu plus de magnificence, de goût & de décence que dans les uſages ordinaires de la vie : l'art de bâtir, la Peinture, la Sculpture ont conſacré les prémices de leurs travaux à l'honneur de l'Être ſuprême : les premieres alliances entre les Nations ont été jurées ſous les yeux de la Divinité & ſur le ſang des victimes : les chants, la danſe, les repas communs ont pris naiſſance aux pieds des autels ; c'eſt-là que les hommes ont ſenti naître dans leur ame, les premiers tranſports de joie & d'amitié fraternelle, les premiers ſentimens du bonheur & des affections ſociales.

Les Matérialiſtes parviendront-ils à faire oublier tous ces faits, à nous faire regarder comme une ſource empoiſonnée, la Religion à laquelle les hommes ſont redevables de tous les avantages dont ils jouiſſent ?

Si nous jugeons des peuples par comparaiſon, dans quelles contrées voyons-nous ces biens réunis au plus haut degré ? Eſt-ce chez les Nations infidelles ou ſauvages, ou chez les Nations chrétiennes ? Nous atteſtons encore ici l'expérience. On juge d'un homme par ſes actions, d'un arbre par ſes

fruits, d'une cauſe par les effets, d'une loi ou d'une inſtitution par les conſéquences qui en réſultent. Philoſophes à ſyſtêmes, Diſſertateurs éternels, partez donc de ce principe ; jugez la Religion ſur la même regle ſelon laquelle on juge des autres inſtitutions : jettez un regard ſur le genre humain, comparez, & décidez.

Mais non ; la raiſon & l'équité n'ont plus d'empire ſur des juges aveuglés par la paſſion. Les hommes ſont vicieux & méchans ; il y a donc des défauts dans la Morale & dans l'éducation. Dans aucun lieu du monde la Légiſlation n'eſt parfaite ni le Gouvernement ſans abus : nous ſommes encore très-bornés dans nos connoiſſances, & le genre humain pourroit être moins malheureux qu'il n'eſt. Puiſque la Morale, la Politique, les Loix, l'éducation ſont fondées ſur la Religion, donc c'eſt la Religion qui eſt la cauſe du mal ; donc il faut la détruire pour y remédier. Voilà le ſophiſme ridicule dont on remplit des volumes entiers, & ſur lequel nos nouveaux Légiſlateurs ne tariſſent plus.

Les Epicuriens, leurs prédéceſſeurs, ont fait autrefois contre la raiſon & contre l'uſage que l'homme en fait, les mêmes objections que l'on fait aujourd'hui contre la Religion. Si l'on veut conſulter le troiſiéme Livre de Cicéron ſur la Nature des Dieux,

n. 65 & suivant, l'on y reconnoîtra le langage de notre Auteur. Quand il nous aura prouvé que nous abusons de la raison aussi bien que de la Religion, s'ensuivra-t-il que nous devons renoncer à l'une & à l'autre?

Les hommes sont vicieux & méchans; le fait est trop vrai, quoique toujours exagéré par les Incrédules : ils le sont malgré la Religion, malgré les Loix, la Morale, l'éducation & la raison, parce que les passions sont l'apanage essentiel de leur Nature. Si les passions étoient moins fougueuses, toutes les institutions sociales seroient plus efficaces, ou plutôt elles cesseroient d'être nécessaires; la raison agiroit indépendamment des Loix religieuses & civiles. Sages Réformateurs, travaillez à modérer les passions, vous rendrez également service à la Religion, à la Politique, à la Morale; vous agirez de concert avec elles, vous perfectionnerez tout, & vous ne détruirez rien.

Dans quels lieux de l'Univers les passions causent-elles plus de ravages? Est-ce dans les petites sociétés d'un peuple laborieux, dans les extrémités des grands Empires? Non, dans ces lieux fortunés les mœurs sont simples & pures; la paix, l'innocence, l'humanité douce, la fraternité regnent; les affections sociales sont dans toute leur force; la Religion est respectée & pratiquée; on retrouve des hommes. C'est dans les gran-

des villes, au milieu de l'oiſiveté, du luxe, de l'abondance, des plaiſirs, que le vice a établi ſon ſéjour, & la folie ſon empire. C'eſt-là que les Incrédules étudient les hommes, enfantent leurs ſyſtêmes déſtructeurs : ils jugent la Religion où elle n'eſt plus, & la Nature où elle eſt méconnoiſſable. Cenſeurs chagrins, quittez ces lieux empeſtés, reſpirez un air plus pur, & vos yeux faſcinés reverront la lumiere.

Heureuſement ils ſe réfutent eux-mêmes, & nous prémuniſſent contre leurs ſophiſmes; on prie le Lecteur d'y faire attention. Quand il eſt queſtion d'examiner les effets de leur propre morale, ils poſent pour principe que « ce ne ſont point les opinions générales de l'eſprit qui nous déterminent à » agir, mais les paſſions; que les hommes » avec la meilleure théorie ont quelque» fois la pratique la plus mauvaiſe; que le » tempérament de l'homme eſt toujours plus » fort que ſes Dieux; l'organiſation plus » puiſſante que la Religion; les objets préſens, l'intérêt, l'habitude, plus efficaces » que les ſpéculations (*a*). Ils concluent que » ſi un Athée eſt vicieux, ce n'eſt pas une » preuve que ſa morale eſt inutile ou mauvaiſe ».

Lorſqu'ils veulent rendre odieuſe la Mo-

(*a*) Chap. 21, p. 243 & ſuiv.

rale

rale religieuſe, ils raiſonnent différemment; ils ſoutiennent que l'homme eſt méchant par réflexion & par principes; qu'il agit conſéquemment aux idées qu'il a conçues de la Divinité; que ſi des Chrétiens ſont vicieux & méchans, c'eſt une preuve que leur Religion eſt non-ſeulement inutile mais pernicieuſe.

Bayle étoit déja tombé dans la même contradiction. Il enſeignoit d'un côté que l'Athéiſme n'a aucune influence ſur les mœurs; que l'homme ne ſuit point dans ſa conduite les opinions ſpéculatives de ſon eſprit (*a*). Il affirmoit de l'autre que l'Idolâtrie étoit pire que l'Athéiſme; que les Payens avoient été vicieux, parce qu'ils adoroient des Dieux méchans & corrompus. Il ſoutenoit donc que l'Athéiſme ne changeoit point les mœurs, & que le Paganiſme les changeoit; il faiſoit contre l'Idolâtrie le même raiſonnement que notre Auteur fait contre la Religion en général.

C'eſt ainſi que les contradictions ſe perpétuent & deviennent héréditaires parmi les Incrédules.

§. 2.

Dans deux Chapitres entiers de déclamations nous ne trouverons aucune objec-

(*a*) Chap. 12, p. 346 & 347.

tion nouvelle ; l'Auteur a tout dit dès le commencement de son Ouvrage, & il ne fait que répéter ce que nous avons lu dans la Contagion sacrée, dans le Christianisme dévoilé, dans les Lettres à Eugénie, dans l'Essai sur les préjugés, &c.

La grande question est de prouver que la notion d'un Dieu peut porter au crime, & rendre les hommes vicieux ; depuis long-temps nous demandons cette preuve à notre Philosophe.

Il soutient que la justice & les autres perfections morales, que l'on attribue à Dieu, sont sujettes à se démentir ; qu'en supposant le principe que *Dieu ne doit rien aux hommes*, il s'ensuit que sa conduite ne peut pas être le modele de la nôtre.

1°. Quand nous accorderions la conséquence, l'argument ne prouveroit encore rien : il s'ensuivroit seulement que nous devons régler notre conduite, non sur celle de Dieu, dont nous ignorons les raisons & les motifs, mais sur la Loi qu'il nous impose & qu'il a gravée dans nos cœurs. 2°. Quelle preuve d'injustice trouve-t-on dans la conduite de Dieu ? C'est qu'il ne récompense point la vertu, & ne punit point le crime dans cette vie (*a*). Mais nous avons démontré qu'une conduite contraire seroit le

(*a*) Page 118.

comble de l'injuſtice, & qu'elle eſt impoſſible (*a*). 3°. Peut-on imaginer un ſeul homme, j'entends un Chrétien, qui ait jamais pouſſé la folie juſqu'à être injuſte de propos délibéré, afin de reſſembler à Dieu, juſqu'à faire ce qu'il jugeoit être un crime, parce que Dieu fait la même choſe ? 4°. Nous avons expliqué en quel ſens *Dieu ne doit rien aux hommes ;* il ne leur doit rien, abſolument parlant, puiſqu'il ne leur doit pas l'exiſtence, & qu'il peut les laiſſer dans le néant : mais, dès qu'il les a créés, il eſt devenu leur pere & leur bienfaiteur ; il leur doit l'accompliſſement de ſes promeſſes ; & cette obligation eſt fondée ſur ſes perfections mêmes, qu'il ne peut jamais démentir.

Platon a dit que *la vertu conſiſte à reſſembler à Dieu* : Jeſus-Chriſt, dans l'Evangile, nous exhorte *à être parfaits comme notre Pere céleſte* (*b*). Ces maximes ne peuvent nous porter au mal, puiſque Dieu ne fait jamais que du bien (*c*).

Toutes les révélations, dit notre Auteur, s'accordent à nous annoncer un Dieu deſpotique, jaloux, vindicatif, intéreſſé, capricieux, inſenſé, &c (*d*). Fauſſe allégа-

(*a*) Chap. 3, §. 6.
(*b*) *Matt.* 5, 48.
(*c*) Contagion ſac. ch. 10, p. 35.
(*d*) Page 236. Eſſai ſur les préjugés, c. 9, p. 208.

tion. Il y a bien de la différence entre *un Dieu vengeur* & un Dieu *vindicatif*; le premier n'exprime qu'un Dieu juſte, & en ce ſens il a dit : *la vengeance m'appartient, c'eſt moi qui rendrai à chacun ce qui lui eſt dû (a)*. Le ſecond ne ſe dit qu'en mauvaiſe part; il déſigne une paſſion injuſte, qui eſt toujours une marque de foibleſſe & qui ne peut convenir à Dieu. C'eſt encore un trait de juſtice en Dieu d'être *jaloux* de l'honneur qui lui eſt dû, de ne point ſouffrir qu'on le rende impunément à de fauſſes Divinités.

Quant à un Dieu deſpotique, intéreſſé, capricieux, inſenſé, l'Auteur doit ſe ſouvenir de ce qu'il a dit lui-même, que ce ſont les hommes d'un tempérament mélancolique, aigri par les malheurs ou par les infirmités; les hommes d'un caractere chagrin, fâcheux, porté à la méchanceté, qui ſe forment ces idées bizarres de la Divinité (*b*).

§. 3.

« Mais la Religion diviſe les hommes » au lieu de les réunir; au lieu de s'aimer, » ils ſe diſputent, ils ſe haïſſent, ils ſe per- » ſécutent : en cela chacun croit ſe confor- » mer aux vues du Dieu qu'il ſert, & ne ſe

(*a*) *Deuter.* 32, 35.
(*b*) Chap. 7, p. 213, 214, 215.

» fait aucun reproche des crimes qu'il com-» met pour sa cause » (*a*).

Comme c'est ici le reproche auquel les ennemis de la Religion reviennent sans cesse, il est bon de l'examiner avec attention.

1°. C'est une erreur de croire que l'intolérance, la haine, l'antipathie soit une propriété attachée exclusivement aux opinions religieuses ; elle est inséparable de toute opinion que les hommes regardent comme importante, à laquelle ils tiennent par intérêt, par vanité, ou par quelqu'autre motif. L'Auteur en est convenu : *il est difficile*, dit-il, *de ne pas se fâcher en faveur d'un objet que l'on croit très-important* (*b*). Les hommes seront donc toujours sujets à se fâcher pour leurs droits, pour leurs usages, pour leurs loix, leurs gouvernemens, leurs possessions, leurs habitudes, leurs systêmes, parce qu'ils regardent tous ces objets comme importans. L'intolérance est donc un apanage de l'Athéisme aussi-bien que de la Religion ; les Athées attachent beaucoup d'importance à leur doctrine : si

(*a*) Page 237. Contag. sac. Essai sur les préjugés, ch. 2, p. 20 ; c. 4, p. 77 ; c. 8, p 166 ; c. 14, p. 361.

(*b*) Page 224 V. encore Contag. sacrée, ch. 4, p. 77 ; ch. 9, p. 56. Hist. Natur de la Relig. par David Hume, tome 3, p. 68. De l'Esprit, second Discours, ch. 3, note, p. 103.

on les en croit, le bonheur du genre humain en dépend. Auſſi ſe fâchent-ils très-violemment contre ceux qui ne ſont pas de leur avis; ils ne leur épargent ni les calomnies ni les injures. S'ils étoient les maîtres de les perſécuter, ils croiroient rendre un ſervice eſſentiel à l'humanité. Une des ſources les plus ordinaires de la colere & de l'intolérance, c'eſt la vanité; or on ſçait quelle eſt l'humilité des Incrédules. Sans aucune intention *de ſe conformer aux vues de Dieu*, ils ſçavent très-bien outrager les hommes.

2°. Un nouvel artifice de leur part eſt de ſuppoſer que l'intolérance eſt un caractere particulier aux Religions révélées, & ſinguliérement au Chriſtianiſme. Mais notre Auteur & d'autres ont fait voir que les Déiſtes doivent être intolérans, s'ils agiſſent conſéquemment. Toutes les Religions l'ont été plus ou moins ſelon les circonſtances. Il eſt impoſſible d'être convaincu de la vérité d'une Religion, & de ne pas ſouhaiter qu'elle prévale ſur toutes les autres. L'indifférence des Religions ne peut ſubſiſter qu'avec un pyrrhoniſme univerſel.

3°. Il eſt eſſentiel de diſtinguer cette indifférence des Religions d'avec la tolérance raiſonnable que la charité preſcrit. Le Chriſtianiſme n'a jamais ordonné de perſécuter

ni de faire violence à perſonne pour cauſe de Religion (*a*); l'on défie les Incrédules de citer aucune maxime de l'Evangile, aucune doctrine des Apôtres de laquelle on puiſſe conclure le droit de perſécution. Les Apôtres ſe ſont annoncés comme envoyés de Dieu *pour faire rendre obéiſſance à la foi chez toutes les Nations* (*b*), mais par la perſuaſion & non par la violence.

Lorſque le Chriſtianiſme eſt devenu la Religion des Princes & des ſujets, des Nations entieres, les Souverains ont été en droit de juger ce qu'il leur convenoit de permettre ou de défendre pour le bien de leur Etat, pour la tranquillité de leurs peuples, pour le maintien de leur autorité. Ils ont toléré ou interdit les autres cultes comme ils l'ont trouvé bon & ſelon les circonſtances, non pour le ſalut éternel des hommes, qui n'eſt point l'objet de la politique, mais pour leur intérêt temporel. Le vrai motif de l'intolérance dans les Souverains a toujours été *la raiſon d'Etat*, & non l'eſprit de la Religion.

4°. Il y a eu dans tous les temps & dans toutes les Religions des particuliers d'un caractere violent, impérieux, qui ſous l'ap-

(*a*) De l'Eſprit, ſecond Diſcours. ch. 3, note, p. 104, & c. 23, p. 370.
(*b*) *Rom.* 1, 5.

parence du zèle ont cherché à satisfaire leurs passions particulieres. Ils outrageoient sans doute la Religion, en voulant la servir par des moyens qu'elle réprouve ; ils en méconnoissoient l'esprit, ils en trahissoient les véritables intérêts (*a*). Mais ces hommes dangereux n'auroient pas été moins redoutables s'ils avoient été Matérialistes ; ils auroient fait pour l'Athéisme ce qu'ils faisoient pour la Religion. Ce n'est pas la Religion qui les rendoit méchans, c'est au contraire leur méchanceté naturelle qui pervertissoit leur Religion. Elle prêche la charité & non la haine, la paix & non la violence, la douceur & non la persécution. Les crimes commis sous ombre de Religion ne peuvent pas plus lui être imputés que les fureurs des Incrédules contr'elle ne peuvent être attribuées à la raison ou à la Philosophie. Les méchans, dominés par leurs passions, ne s'informent guères si leur conduite est conforme ou contraire *aux vues du Dieu qu'ils servent.*

§. 4.

On doit raisonner de même sur les cultes insensés, sur les usages cruels ou obscenes pratiqués chez certains peuples, tels que les

(*a*) De l'Esprit, second Discours, ch. 23, p. 369.

sacrifices

sacrifices de sang humain, les macérations barbares des Talapoins & des Faquirs, les prostitutions & les débauches établies à l'honneur de certaines Divinités (*a*). Ils partoient du caractere particulier des Nations, & c'est ce caractere même qui avoit altéré en elles les notions religieuses. Ce n'est pas parce que les Grecs honoroient Vénus qu'ils étoient impudiques ; c'est au contraire leur impudicité naturelle qui les avoit portés à déifier cette passion : ils n'étoient pas adonnés au vin, parce qu'ils adoroient Bacchus ; mais leur goût naturel pour le vin étoit la cause du culte insensé de ce Dieu. Dira-t-on que les Romains eurent peur, & qu'ils eurent la fievre, parce qu'ils avoient bâti des Chapelles à ces deux êtres imaginaires ? Non, mais ils firent cette sottise, parce qu'ils avoient été peureux & malades.

Il ne faut pas confondre l'effet avec la cause. Un culte insensé influoit sans doute sur les mœurs par réaction, & en favorisant les passions dont il étoit l'ouvrage ; mais c'est la corruption primitive des mœurs qui avoit perverti le culte. Les peres, en consacrant leurs passions & leurs folies, les perpétuerent chez leurs enfans. Sans les princi-

(*a*) Page 237. Contagion sac. c. 9, p. 31 & 33. Lucrèce l. 1, v. 85.

pes de morale naturelle, fondés sur la créance d'une Divinité, ces passions & ces folies auroient causé encore de plus grands ravages. La source premiere des maux & des erreurs des hommes a toujours été & sera toujours dans leurs passions.

Les Incrédules raisonnent donc très-mal, lorsqu'ils comparent la Religion à une épée placée dans la main d'un furieux. La Religion n'est point une épée, c'est une chaîne; mais un furieux peut se servir de ses chaînes pour s'assommer lui-même ou pour blesser les autres : seroit-il moins à craindre, s'il étoit déchaîné ?

Sans la créance d'un Dieu & sans Religion, point de morale; les passions sont la seule regle de l'homme; c'est un point démontré. Si des passions indomptées parviennent à pervertir la regle même, à corrompre la Religion & la Morale, que s'ensuit-il ? Qu'il valoit mieux les abandonner à elles-mêmes, & laisser vivre l'homme en bête ? Cette conséquence révolte le sens commun. Il faut plutôt conclure que Dieu ne pouvoit accorder aux hommes un plus grand bienfait que de leur donner une Religion révélée & une Morale fixe, qui fussent à couvert sous son autorité des attentats des passions.

L'Auteur attaque cette Religion & cette Morale même; il soutient qu'elles sont pernicieuses. « Le Dieu des Juifs, dit-il, est un

» tyran ſoupçonneux qui ne reſpire que le » ſang, le meurtre, le carnage, & qui de- » mande qu'on le nourriſſe de la fumée des » animaux; le pur eſprit des Chrétiens veut » que pour appaiſer ſa fureur on égorge ſon » propre fils » (*a*).

On reconnoît à ce ſtyle décent, modéré, plein de douceur & de charité, la tolérance philoſophique. Quel bonheur pour les hommes, s'ils étoient ſous les loix de maîtres ſi débonnaires! Remercions l'Auteur de n'avoir pas reproché aux Juifs qu'ils nourriſſoient leur Dieu du ſang de victimes humaines, & aux Chrétiens qu'en offrant le ſacrifice de Jeſus-Chriſt, ils égorgent de nouveau le fils de Dieu.

Nous avons fait voir dans un autre Ouvrage que la cruauté que les Juifs ont exercée envers leurs ennemis dans leurs expéditions militaires, étoit le ſeul droit de la guerre connu pour lors, & que, ſelon le cours naturel des choſes, il étoit impoſſible de leur donner d'autres mœurs que celles des Nations dont ils étoient environnés (*b*). Nous ne liſons point dans nos Livres ſaints l'ordre par écrit que Dieu avoit donné aux Juifs d'égorger ſon propre fils: la mort de Jeſus-

(*a*) Page 238. Contagion ſacrée, ch. 1, p. 15 & 16; ch. 3, p. 39; c. 9, p. 9.
(*b*) Apol. de la Relig. Chrét. c. 3, §. 8.

Christ a été un sacrifice libre & volontaire de sa part ; Dieu, en l'acceptant pour prix de notre rédemption, a montré sa miséricorde & non sa fureur. Il a ressuscité son fils, & l'a comblé de gloire ; c'est le culte que nous lui rendons qui excite les blasphêmes de ses ennemis ; mais, malgré leur indignation jalouse, Jesus-Christ sera adoré jusqu'à la fin des siécles.

Il n'est pas vrai que le nom de Dieu soit devenu pour toutes les Nations le signal de la terreur, de la cruauté, de l'inhumanité, & serve de prétexte continuel à la violation des devoirs de la Morale (*a*). Il y a moins de terreurs, moins de cruautés, moins de crimes chez les Nations religieuses que chez les autres. D'ailleurs, quand le fait seroit vrai, l'Auteur doit se souvenir que les erreurs, les crimes, les superstitions viennent de l'organisation, du tempérament, de l'humeur atrabilaire, & non de la créance d'un Dieu (*b*).

Qu'il ne nous parle donc plus de *morale humaine fondée sur la nature de l'homme ;* il ne connoît pas mieux la nature de l'homme que celle de Dieu, pas plus la Morale que la Religion. Ni l'une ni l'autre n'ont

(*a*) Page 238. Contagion sacrée, c. 3, p. 54.
(*b*) Chap. 10, p. 303 ; chap. 7, p. 213, 214, 251 ; tome 1, ch. 5, p. 64 & 65.

jamais parlé à ſon cœur : il ne s'eſt nourri que de fiel & d'amertume contre ſes ſemblables ; il ne voit en eux que des tigres & des monſtres, parce qu'il ne les regarde que dans lui-même.

Ne diroit-on pas que ce miſantrope ſatyrique a vécu parmi des Cannibales ? Nous ſervons un Dieu cruel & nous lui reſſemblons; nous n'eſpérons de mériter ſes graces que par des crimes & des frénéſies ; nous foulons aux pieds tous les devoirs de l'humanité ; nous méconnoiſſons les préceptes clairs de la Morale (*a*). Ce portrait ſans doute n'eſt pas flatté ; mais à force d'être hideux, il eſt ridicule & ne reſſemble à perſonne. Réformateurs ſi éloquens & ſi bien inſtruits de nos défauts, il n'eſt qu'un moyen pour nous corriger ; ſoyez plus ſages, plus humains, plus patiens, plus vertueux que nous ; on pourra douter alors ſi votre morale ne vaut pas mieux que la nôtre.

§. 5.

On s'attend bien qu'un Cenſeur déchaîné contre tous les hommes n'a pas épargné les Prêtres. Selon lui, ils ne prêchent ſouvent que la haine, la diſcorde & la fureur au nom de Dieu ; ils ſont communément plus am-

(*a*) Page 239. Contag. ſac. ch. 8.

bitieux, plus avides, plus endurcis, plus opiniâtres, plus vains que les autres. Nous les voyons, dit-il, lutter contre l'autorité souveraine, armer le Prince contre les sujets, & les sujets contre le Prince, distribuer aux peuples crédules des couteaux pour se massacrer (*a*). On seroit tenté de penser qu'ils ne croyent point au Dieu qu'ils annoncent, ni à la morale qu'ils enseignent: ils sont communément les plus fourbes des hommes; les meilleurs d'entr'eux sont méchans de bonne foi (*b*).

C'est aux peuples de juger si le tableau est ressemblant, & s'ils reconnoissent leurs Pasteurs sous ces traits. Une calomnie outrée ne peut nuire qu'à son Auteur, elle porte sa réfutation avec elle. Nous avons répondu ailleurs aux reproches que l'on fait au Clergé (*c*). Si malheureusement il y avoit des Prêtres sur lesquels pussent tomber les traits lancés par les Incrédules, leur conduite ne prouveroit rien contre la Religion qu'ils enseignent. L'Auteur observe lui-même que l'homme s'écarte souvent par foiblesse des vérités dont il est le plus persuadé; c'est sur ce principe qu'il fonde l'apologie des

(*a*) Contagion sacrée, ch. 4 & 5. Essai sur les préjugés, chap. 5, p. 120. De l'Esprit, second Discours, ch. 14, p. 252.

(*b*) Pages 239, 240, 241.

(*c*) Apol. de la Relig. Chrét. c. 15.

Athées (*a*) : y a-t-il de l'équité à juger différemment de ceux qui enſeignent la Religion ? Mais encore une fois, la notoriété publique dépoſe contre ſes calomnies.

Après les Prêtres, il étoit naturel que les Souverains euſſent leur tour. Tout homme qui par ſon rang, ſon autorité, ſes privileges, bleſſe l'orgueil des Incrédules, doit s'attendre à en eſſuyer les attaques.

Selon notre Cenſeur, la Religion n'a fait que corrompre la politique ; & la changer en tyrannie ; les Prêtres crient ſans ceſſe aux Monarques qu'ils ſont les images du Très-haut ; qu'ils ont comme lui le droit de diſpoſer des biens, de la perſonne, de la liberté, de la vie de leurs ſujets : les Princes, ainſi enivrés par la flatterie, ſe perſuadent que comme Dieu ils ne ſont point comptables de leurs actions aux hommes, & ne doivent rien au reſte des mortels. Il eſt donc évident, dit-il, que c'eſt à la Religion & aux flatteries de ſes Miniſtres que ſont dûs le deſpotiſme, la tyrannie, la corruption & la licence des Princes, l'aveuglement & le malheur des peuples. Il préſente le tableau le plus horrible du déréglement, du luxe, de la corruption des Souverains, des injuſtices de leurs Miniſtres, des ravages de la

(*a*) Ch. 12, §. 4.

guerre, du brigandage des conquérans (a).

Pour tirer de ces faits, vrais ou supposés, une preuve apparente, il faudroit examiner s'il n'y a jamais eu de corruption, d'injustices, de désordres, de brigandage, de guerres injustes dans les Etats républicains. Si les mêmes malheurs ont eu lieu sous ce Gouvernement, aussi-bien que dans les Monarchies, ils n'y sont pas nés de la flatterie des Ministres de la Religion. Sont-ce les flatteries des Pontifes de l'ancienne Rome qui ont été la cause du brigandage des Romains sous la République, des vices & de la cruauté des Empereurs? Les peuples ont-ils été mieux traités sous le joug de ces maîtres idolâtres, que sous le Gouvernement des Princes Chrétiens?

Heureuses les Nations dont les Souverains n'oublieroient jamais qu'ils sont les images du Très-Haut : qu'ils doivent imiter sa bonté & sa justice ; être comme lui les peres & les bienfaiteurs des hommes ; n'user de la grandeur & de la puissance que pour procurer le bonheur de leurs sujets! Cette idée ne formeroit jamais des tyrans, mais des sages ; elle n'inspireroit point le despotisme ni l'abus de l'autorité ; Dieu n'abuse point de la sienne ; elle ne souffleroit point le feu

(a) Pages 241 & suiv. Contagion sacrée, c. 6 & 7. Essai sur les préjugés, ch. 2, p. 253 & c. 14, p. 369.

de la guerre ; Dieu commande la paix ; elle n'autoriſeroit aucun vice ; Dieu les condamne tous. Un Monarque, perſuadé que Dieu eſt ſon modele & ſon juge, ne refuſeroit point de rendre compte de ſa conduite, puiſque Dieu lui-même a daigné quelquefois rendre compte de la ſienne. *Ceſſez de faire le mal*, diſoit-il à ſon peuple; *apprenez à faire le bien ; exercez la juſtice & la charité : venez alors, & reprenez ma conduite à votre égard : venite & arguite me* (*a*). *Jugez entre ma vigne & moi ; qu'ai-je dû lui faire que je ne lui aye point fait ? Judicate inter me & vineam meam* (*b*).

La paſſion qui aveugle les Incrédules, les empêche de voir qu'ils forment contre les Prêtres des accuſations contradictoires. Ils leur reprochent d'être ſerviles adulateurs des Princes, & en même temps d'être rivaux de l'autorité ſouveraine (*c*) ; de dire aux Rois qu'ils peuvent tout oſer, & de leur montrer des bornes qu'ils ne doivent pas franchir ; de favoriſer le deſpotiſme, & de le réprimer.

Nous ne voyons pas, diſent-ils, que les mauvais Princes ayent été des Athées (*d*).

(*a*) *Iſaïe*, 1, 18.

(*b*) *Ibid.* Chap. 5, 3.

(*c*) Pages 248 & 249. Eſſai ſur les préjugés, ch. 21, p. 225 & ch. 12, p. 303. Contag. ſacr. ch. 4, p. 69 ; c. 5, p. 78 & ſuiv.

(*d*) Page 245. Contag. ſacrée, c. 6, p. 124.

Cela eſt ſurprenant ſans doute ; alors c'eût été des monſtres que rien n'eût pu dompter. Il eſt abſurde d'avancer que la Religion les a rendus plus méchans que la Nature ne les avoit faits. Qu'importe que Néron, Conſtantin & Philippe II ayent été ſuperſtitieux : s'ils étoient tombés dans l'Athéiſme, auroient-ils changé de tempérament & d'organiſation ? Néron fut d'abord modéré & ſage ; il ne devint pas méchant pour avoir changé de créance. Eſt-ce après ſa converſion que Conſtantin a commis les crimes qu'on lui reproche ? Il eſt faux qu'il ait trouvé dans les Prêtres Chrétiens des complices diſpoſés à expier ſes forfaits ; ſes prédéceſſeurs Idolâtres en avoient commis de plus grands & en plus grand nombre. Son ſiécle lui pardonna ſes fautes en faveur de ſes exploits & de ſes grandes qualités : ſon crime, aux yeux des Incrédules, eſt d'avoir embraſſé & protégé le Chriſtianiſme ; s'il l'avoit perſécuté, ils en auroient fait un héros ſupérieur à Julien.

§. 6.

Autre calomnie de reprocher à la Religion qu'elle fournit aux hommes les plus déréglés le moyen de compenſer par des pratiques ce qui manque à leurs mœurs, & d'expier facilement leurs crimes (*a*).

(*a*) Page 246.

Jamais la Religion n'a enſeigné que les pratiques pouvoient ſuppléer aux mœurs ; c'eſt une erreur expreſſément condamnée dans l'ancien & dans le nouveau Teſtament (*a*). La ſeule expiation efficace qu'elle fourniſſe aux pécheurs, eſt de changer leur cœur, & de réparer les effets de leurs crimes autant qu'il leur eſt poſſible. *Le ſacrifice le plus ſalutaire eſt de garder les Commandemens de Dieu, & de renoncer à l'iniquité ; la vraie propitiation pour le péché, la vraie priere pour en obtenir le pardon, c'eſt de s'éloigner de l'injuſtice. La meilleure des offrandes eſt de faire du bien ; exercer la miſéricorde eſt la victime la plus agréable à Dieu.* Eccli. 35, 1 & ſuiv.

Il eſt faux que ſous l'empire de la Religion, la morale naturelle ait été ignorée & méconnue. On n'a jamais oublié « que l'homme a des » beſoins ; que la ſociété n'eſt faite que pour » lui faciliter les moyens de les ſatisfaire ; que » le Gouvernement doit avoir pour objet le » bonheur & le maintien de cette ſociété, qu'il » doit ſe ſervir des mobiles néceſſaires pour » influer ſur des êtres ſenſibles ; diſtribuer à » propos les peines & les récompenſes » (*b*). Cette morale n'eſt mieux connue, ni plus exactement enſeignée dans aucun lieu que chez les Nations Chrétiennes. Elle y ſeroit

(*a*) *Iſaïe*, 58. *Matt.* 5, 8. *Marc.* 7, 6, &c.
(*b*) Page 247.

mieux suivie, si les passions ne parloient pas plus haut que la Morale.

Il est faux que la Morale parmi nous soit *purement sacerdotale*, accommodée aux vues & aux intérêts variables des Prêtres (*a*). Elle est invariable, puisqu'elle est consignée dans l'Evangile ; elle est très-populaire, puisque tout homme qui sçait lire, peut la puiser dans sa source ; elle n'est point accommodée aux intérêts des Prêtres, puisqu'elle leur impose des devoirs plus rigoureux qu'aux autres hommes.

Il est faux qu'un Souverain religieux se fasse un devoir de tyranniser la pensée ; d'accabler & d'écraser les ennemis des Prêtres ; d'égorger ses sujets par piété. Ces déclamations fanatiques sont sur-tout déplacées & ridicules dans un temps où la liberté de penser, de parler & d'écrire, est plus grande qu'elle ne fut jamais. Il est dangereux qu'à force d'abuser de cette licence, les Incrédules ne parviennent enfin à en faire trop bien sentir les inconvéniens.

L'Auteur, dont la bile est échauffée, déplore amérement les honneurs, les titres, les privileges, les immunités, les biens accordés aux Ministres de la Religion, qu'il regarde comme les Membres de la société les plus inutiles, les plus dangereux, les

(*a*) Page 248.

plus mauvais citoyens ; il demande ſi les Princes en ſont devenus plus puiſſans, les Nations plus heureuſes, plus floriſſantes, plus raiſonnables (*a*) ?

1°. Selon ſes idées mêmes il eſt forcé de convenir que les Souverains, en protégeant le Sacerdoce, ſe rendent plus puiſſans, puiſqu'il dit que les Prêtres ne ceſſent de prêcher aux peuples la ſoumiſſion, & qu'il leur en fait même un crime (*b*). Le Souverain en eſt plus puiſſant encore, parce que dans ſes beſoins preſſans, il trouve dans les contributions du Clergé un ſecours que les autres Ordres de l'Etat ne pourroient lui fournir. Au contraire, les Souverains qui ont dépouillé le Clergé pour enrichir des Courtiſans avides, n'en ſont pas devenus plus puiſſans, ni les peuples plus heureux ; on peut conſulter ſur ce ſujet, les Hiſtoriens Anglois, même Proteſtans (*c*).

2°. Les Nations en ſont plus heureuſes, puiſque les contributions du Clergé ſe font à leur décharge ; puiſque dans les calamités publiques les peuples affligés n'ont point

(*a*) Page 250. Contagion ſac. c. 5, p. 90 & 109. Eſſai ſur les préjugés, c. 14, p. 267.

(*b*) Page 242.

(*c*) Hume, Hiſt. de la Maiſon de Tudor, tome 2, p. 336 ; tome 3, p. 23 & 370. La Converſion de l'Anglet. au Chriſtian. comparée avec ſa prét. réformation ; troiſième Entret. c. 4, p. 268.

de reſſource que dans la charité de leurs Paſteurs : nous voyons tous les jours des traits de libéralité de leur part, dont nous ſommes édifiés & attendris, & auxquels les Incrédules eux-mêmes ſont forcés d'accorder des éloges. Chez les Nations Chrétiennes les pauvres ſont mieux ſoulagés que par-tout ailleurs ; les ſéculiers riches & charitables ne croyent pouvoir mieux placer leurs aumônes qu'en les confiant au zèle & à la prudence des Paſteurs. Enfin dans tous les lieux ce ſont eux qui prennent le ſoin des établiſſemens de charité.

Que répliqueroient les calomniateurs du Sacerdoce, ſi on leur mettoit ſous les yeux les Eſclaves vieux & infirmes abandonnés à Rome, & jettés comme un troupeau de bêtes dans une iſle du Tibre, pour y mourir de faim ? Les pauvres regardés au Japon comme un objet d'horreur ; plus de trente mille enfans étouffés ou noyés tous les ans à la Chine, ou jettés dans les rues pour être foulés aux pieds : en Amérique, les vieillards abandonnés ſans ſecours ; les enfans en bas âge enterrés avec leurs meres, pour que l'on ſoit délivré du ſoin de les élever (*a*) ? Voit-on régner cette barbarie

(*a*) Recherches Philoſ. ſur les Amériquains, tome 1, pa 125 & 219 ; t. 2, p. 224.

& ce mépris de la nature humaine par tout où il y a des Prêtres formés par l'Evangile (*a*)?

3°. Par leurs soins, les Nations sont évidemment *plus raisonnables & les mœurs meilleures.* En aucun lieu du monde le peuple n'est mieux instruit, moins grossier, moins stupide, moins abruti, moins vicieux que chez les Nations Chrétiennes, où ce sont les Prêtres qui sont chargés de l'instruction. Les Incrédules, semblables à des enfans incapables de réflexion, s'imaginent que ce qu'ils voyent se fait de même par-tout ailleurs.

§. 7.

Par un nouveau trait d'équité, cette fonction même donne de l'humeur à notre Réformateur. « Les corrupteurs de la jeunesse, » dit-il, sont rendus les maîtres exclusifs de » l'éducation. Sous de pareils Instituteurs, » que put devenir la jeunesse ? On empoi» sonna l'homme dès l'enfance ; on lui retré» cit le génie par des minuties sacrées, par » des devoirs puériles, par des dévotions » machinales ; on lui remplit la tête de so» phismes & d'erreurs ; on l'enivra de fana» tisme. L'éducation sacerdotale & reli» gieuse forma-t-elle des citoyens, des

(*a*) Apol. de la Relig. Chrét. ch. 11, §. 2, 3, 4.

» époux, des peres de familles, des maî-
» tres juſtes, des ſerviteurs fidèles, des ſu-
» jets ſoumis, des aſſociés pacifiques ? Non ;
» elle fit ou des dévots chagrins, incom-
» modes pour eux-mêmes & pour les au-
» tres ; ou des hommes ſans principes, qui
» mirent bientôt en oubli les terreurs dont
» on les avoit imbus, & qui jamais ne con-
» nurent les regles de la Morale » (*a*). Nous abrégeons une invective que l'*ivreſſe du Fanatiſme* a dictée.

Il faut eſpérer que le monde, dégoûté de l'éducation ſacerdotale & religieuſe, confiera déſormais aux Incrédules l'inſtruction de la jeuneſſe ; & l'on verra pour lors les prodiges dont ils ſont capables. Déja l'on a vu quelques eſſais de leur façon qui doivent donner les plus grandes eſpérances. Nous n'avons encore qu'un ſeul *Traité d'Education*, publié par un Philoſophe moderne ; & tous les autres l'ont trouvé abſurde.

Il fut un temps, & il n'eſt pas fort éloigné, où l'on connoiſſoit parmi nous les vertus ſociales, la probité, la franchiſe, l'honneur, le zèle patriotique, la bravoure, la fidélité, l'amitié, la généroſité, l'uſage raiſonnable des richeſſes, la modération dans les plaiſirs, l'humanité envers les mal-

(*a*) Pages 250 & 252. Contag. ſac. c. 5, p. 88 & 89. Eſſai ſur les préjugés, c. 1, 5, & 13.

heureux ;

heureux; où le François, fier de ſes avantages, alloit avec aſſurance donner aux Nations étrangeres le ſpectacle de ſes mœurs & de ſon caractere; où les Etrangers eux-mêmes venoient apprendre parmi nous, ſinon la vertu, du moins le talent de la rendre aimable. Alors l'éducation des jeunes Seigneurs n'étoit preſque confiée qu'à des Eccléſiaſtiques; ce ſont *ces corrupteurs de la jeuneſſe* qui ont formé par leurs leçons meurtrieres preſque tous les grands hommes qui ont fait honneur à la Nation.

Depuis quelques années l'on a reconnu l'abus de cette éducation ſacerdotale & religieuſe; on a ſubſtitué aux anciens Inſtituteurs, des Gouverneurs élégans & maniérés, imbus d'un léger vernis philoſophique, qui ont donné à leurs élèves une morale bien ſupérieure à celle de l'Evangile. Dès-lors le nombre des citoyens zélés, des époux fideles, des peres de famille laborieux, des maîtres juſtes, &c, a dû augmenter à l'infini. La génération préſente doit l'emporter de beaucoup ſur celle qui a précédé. Cependant l'on ſe plaint de la corruption actuelle de la jeuneſſe; les villes retentiſſent des excès auxquels elle ſe livre; le monde eſt plein de familles déshonorées, de peres affligés & malheureux.

Dans les différentes Ecoles qui ſe ſont formées dans les Provinces, on a voulu in-

troduire des Instituteurs affranchis de la décence ecclésiastique, formés dans la Capitale par la morale des Incrédules ; bientôt il a fallu congédier ces hommes merveilleux, dont les exemples étoient aussi pernicieux que les leçons. Ce sont-là des faits connus, & qui ne sont que trop bien avérés.

Passons sous silence la fin tragique de plusieurs jeunes gens pervertis par la lecture des livres de nos impies, & contre lesquels la justice a été forcée de sévir ; nous voudrions pouvoir oublier ces tristes événemens. On peut consulter les Magistrats eux-mêmes sur la source des crimes déférés à leur tribunal.

Nous avons vu dans la premiere Partie, par l'exposé de la Morale prétendue naturelle, quels sont les effets que l'on doit en attendre ; nous en parlerons encore dans le Chapitre suivant.

§. 8.

Mais les Prêtres ont forgé des crimes fictifs & imaginaires d'*impiété*, de *sacrilege*, d'*hérésie*, de *blasphême ;* ceux qui en sont jugés coupables, sont punis plus sévérement qu'un assassin, qu'un tyran, qu'un oppresseur, qu'un voleur, qu'un séducteur, qu'un corrupteur (*a*).

Je réponds 1°. que quand la Religion se

(*a*) Page 251. Contag. sac. c. 10, p. 72.

roit fausse, ces crimes prétendus fictifs seroient encore des crimes réels. N'est-ce pas un crime de fâcher les hommes & de les outrager ? & n'est-ce pas les insulter d'une maniere sanglante, que de traiter indignement l'objet de leur culte ? L'Auteur a reconnu qu'*il est difficile de ne pas se fâcher pour des opinions que l'on regarde comme importantes ?* Or les excès dont nous parlons, attaquent directement des opinions que nous regardons comme très-importantes, & qui, dans l'état actuel des choses, sont le fondement & le lien de la société. Quand même une loi seroit abusive, tant qu'elle a force de loi, il n'est point permis aux particuliers de l'enfreindre, encore moins d'invectiver contr'elle, d'injurier le Législateur & ceux qui lui obéissent. Malgré le zèle des Athées, la Religion est une loi que leurs sophismes n'ont pas encore fait abroger : tous ceux qui s'élevent contr'elle sont donc punissables, selon la jurisprudence de tous les peuples. Un assassin, un voleur, &c, violent une loi particuliere ; ceux qui attaquent la Religion, détruisent le fondement de toutes les loix.

2°. L'Auteur est forcé de convenir que l'Athéisme n'est pas fait pour le commun des hommes (*a*); le peuple ne peut donc

(*a*) Chap. 10, p. 317, c. 14, p. 399

avoir d'autre morale, d'autre regle de conduite, d'autre frein contre les passions, que les principes de Religion; tout ce qui les attaque, est donc un attentat contre la société, qui ne peut être trop rigoureusement puni.

3°. Mais la fausseté de la Religion est-elle démontrée ? C'est l'absurdité de l'Athéisme qui l'est. Dès que la Religion est vraie, nécessaire, indispensable, l'impiété, le blasphême, le sacrilege sont des crimes réels; & les Athées qui en sont coupables sont dignes de châtiment.

En enseignant, disent-ils, que la Religion est au-dessus de tout, qu'il vaut mieux obéir à Dieu qu'aux hommes, on apprend au citoyen à se révolter contre son Prince, à se détacher de sa femme, de ses enfans, de son ami, à égorger ses semblables toutes les fois qu'il s'agit des intérêts du Ciel (*a*).

On ne peut pas pousser plus loin l'inconséquence & l'aveuglement. 1°. Il est absurde de vouloir qu'un Souverain soit soumis aux loix, & de le mettre au-dessus de la Religion, qui est la premiere des loix. 2°. Dans une société corrompue, où la morale naturelle est oubliée, si l'on exigeoit d'un Philosophe un crime contraire à cette morale,

(*a*) Pages 253 & 277. Contagion sacrée, ch. 5, p. 87, 91, 93. Essai, c. 13, p. 339.

doit-il trahir sa conscience, ou résister ? L'Auteur décide qu'il doit demeurer ferme dans ses principes (*a*). Il jugera donc qu'il vaut mieux *obéir à la nature* dont il a fait son Dieu, que d'*obéir aux hommes* : ainsi il consacrera la maxime qu'il réprouve. 3°. Cette alternative est-elle un cas fréquent, ordinaire, duquel on puisse conclure que la Religion trouble la société ? Si un Souverain despotique commandoit à notre Matérialiste de croire en Dieu & de pratiquer la Religion sous peine de la vie, que répondroit-il à cet ordre absolu ? 4°. De quel front ose-t-il reprocher à la Religion de faire révolter les sujets contre leur Prince, après avoir enseigné des maximes qui inspirent la révolte & les attentats ? Que les chefs qui nuisent à la société, perdent le droit de lui commander ; que la crainte est le seul obstacle que l'on puisse opposer à leurs passions (*b*) ; que si les hommes craignoient moins la mort, ils ne seroient ni esclaves ni superstitieux, que la tyrannie seroit à jamais bannie des Nations, &c (*c*).

§. 9.

Nouvelle contradiction d'objecter que

(*a*) Premiere Part. c. 15, p. 325 & 326.
(*b*) Premiere Part. c. 9, p. 144 & 145.
(*c*) Premiere Part. c. 14, p. 311.

les hommes ſont méchans & vicieux en dépit de la Religion & des idées théologiques, malgré la créance d'un Dieu & la crainte d'un enfer (*a*), & de ſoutenir que c'eſt la Religion qui les rend tels ; ſuivent-ils leur Religion en *dépit de la Religion*, ou lui réſiſtent-ils en lui obéiſſant ?

Ces malfaiteurs, qui chaque jour rempliſſent nos gibets & nos échafauds ; ne ſont peut-être pas des Incrédules ni des Athées (*b*) ; mais parce qu'ils ont bravé les échafauds & les gibets auſſi bien que la Religion, s'enſuit-il que ces objets de terreur ſont inutiles ou pernicieux, qu'ils ſont la cauſe des forfaits à la punition deſquels ils ſont deſtinés ?

Voilà les beaux raiſonnemens ſur leſquels on bâtit des ſyſtêmes, & l'on écrit des volumes entiers.

Nous applaudiſſons à un pere qui donnant des avis à ſon fils vicieux & criminel, lui repréſente les inconvéniens temporels & préſens auxquels il s'expoſe, lui fait entrevoir les conſéquences naturelles de ſes déréglemens ; ſa ſanté dérangée par la débauche, ſa réputation perdue, ſa fortune délabrée par le jeu, les châtimens de la ſo-

(*a*) Page 254. Eſſai, ch. 12, p. 299.
(*b*) Page 255.

ciété, &c (*a*). Mais s'il ne lui parle point de la colere d'un Dieu vengeur, ni des peines de l'autre vie, il ne remplit que la moitié de son devoir.

Si le jeune homme indocile persévere dans ses déréglemens, comme cela arrive souvent, s'ensuivra-t-il que la leçon du pere a été déplacée ou pernicieuse ? Si les deux motifs réunis n'operent encore rien, en conclura-t-on que le second est plus mal fondé que le premier ?

Cherchons donc à multiplier & à renforcer, s'il est possible, les barrieres capables d'arrêter la fougue des passions, & non pas à les ébranler ou à les détruire. Que les motifs temporels viennent au secours de la Religion ; que la Religion donne un nouveau poids à l'intérêt temporel : toute morale qui ne porte point sur ces deux bases est fausse ; toute doctrine qui les affoiblit l'une ou l'autre, est une peste dans la société.

Il est faux que la vraie cause de la corruption générale soit dans les notions théologiques, & que les hommes soient vicieux, parce qu'ils sont presque par-tout mal gouvernés (*b*). S'il y a des vices dans les mœurs & des abus dans le Gouvernement, ils partent de la même source, des passions hu-

(*a*) Page 256.
(*b*) Page 257. Contag. sac. c. 7, p. 134.

maines, maladie commune à ceux qui commandent & à ceux qui obéiſſent.

Il eſt faux que les peuples ſoient indignement gouvernés, parce que la Religion a diviniſé les Souverains. Elle les diviniſe ſi peu, qu'elle leur montre au-deſſus d'eux un Maître duquel ils dépendent; un Juge auquel ils doivent rendre compte; une Loi ſupérieure à leurs propres loix. C'eſt l'Athéiſme qui les diviniſe, en leur perſuadant qu'il n'eſt point d'autorité que la leur; point de tribunal auquel ils doivent comparoître; point de châtiment à redouter pour eux.

Il eſt faux & abſurde que les tyrans & les Prêtres ayent avec ſuccès combiné leurs efforts pour empêcher les Nations de s'éclairer, de rendre leur ſort plus doux & leurs mœurs plus honnêtes (*a*). Des Athées ſeuls pourroient former cet horrible complot : heureuſement les Souverains & les Prêtres croyent un Dieu.

Il eſt faux que l'erreur ſoit la ſource des maux de notre eſpéce (*b*). Ce ſont les paſſions qui ſont la cauſe de nos erreurs & de nos vices; l'Auteur en fera l'aveu dans la ſuite (*c*). A meſure que nos connoiſ-

(*a*) Contagion ſacrée, ch. 6, p. 115; Eſſai, ch. 23 p. 26.
(*b*) Page 258. Eſſai ſur les préjugés, c. 25, p. 24.
(*c*) V. chap. 12, §. 4.

ſances

ſances augmentent, nos mœurs deviennent plus corrompues. Vainement on ſe flatte de réformer les hommes par des raiſonnemens & par des livres; il n'en eſt qu'un ſeul qui ait opéré une révolution dans les mœurs; mais il ne partoit pas de la main des hommes: c'eſt l'Evangile; & c'eſt-là qu'il faut en revenir, ſi nous voulons nous corriger.

Enfin il eſt faux que les idées de la Divinité rendent les particuliers malheureux, parce que *la ſuperſtition eſt un ennemi domeſtique* (*a*). La ſuperſtition n'eſt point la Religion, c'eſt l'effet d'un tempérament triſte, fâcheux, mélancolique; l'Auteur en eſt convenu; l'Athéiſme vient auſſi de la même cauſe; nous en voyons la preuve ſous nos yeux, & nous aurons lieu de la confirmer encore. Des eſprits, troublés par les vapeurs de la bile, ſe forment une idée terrible de la Divinité; bientôt ils en viennent juſqu'à ſouhaiter qu'il n'y en ait point; & ce deſir affreux n'eſt pas loin de la perſuaſion. Mécontens de la Nature & d'eux-mêmes, ſemblables à un furieux qui combat dans les ténébres, ils frappent à droite & à gauche, s'en prennent indiſtinctement à Dieu & aux hommes.

(*a*) Contag. ſacr. c. 14, p. 148. Eſſai, c. 14, p. 360.

CHAPITRE IX.

Les Notions théologiques ſont la vraie baſe de la Morale. Paralléle de la Morale chrétienne & de la Morale naturelle. La Théologie ne nuit point aux progrès de l'Eſprit humain.

§. I.

LORSQUE l'homme réfléchit ſur ſa propre Nature; il apperçoit en lui-même deux penchans contraires, deux eſpéces de langages qui ſe contrediſent. En qualité d'être doué de ſentiment, il s'aime lui-même, craint la douleur & la mort, deſire ſa conſervation & ſon bien-être, travaille à ſe les procurer; par cette inclination il eſt excité à rapporter tout à ſoi, à s'approprier tout ce qui peut fournir à ſes beſoins ou contribuer à ſes plaiſirs. Comme ce deſir eſt également vif dans tous les hommes, il tend évidemment à les déſunir, à les mettre en guerre les uns contre les autres; & ſous ce point de vue, les *droits* de l'homme n'ont d'autres bornes que ſon pouvoir.

D'un autre côté, s'il nous arrive de faire

notre bien aux dépens de nos ſemblables, une voix intérieure nous dit que nous faiſons mal; ſi, en faiſant notre bien, nous procurons auſſi le leur, nous ſommes doublement ſatisfaits: le bonheur d'autrui ſemble ajouter au nôtre, lorſqu'il ne nous coûte rien. Le ſpectacle d'un homme opprimé ou ſouffrant nous afflige; ſa douleur ſemble paſſer dans nous-mêmes; un acte de clémence, de généroſité, de juſtice, qui s'eſt fait il y a pluſieurs ſiècles, nous inſpire encore de l'admiration & de l'amour; un trait de méchanceté, de perfidie, excite en nous un frémiſſement involontaire. Ce penchant, bien différent du premier, nous rapproche de nos ſemblables, nous met avec eux en ſociété.

De ces affections ſociales il naît un nouvel intérêt, ſouvent oppoſé à notre intérêt particulier, & auquel celui-ci eſt forcé de céder. Malgré ma répugnance pour la douleur, j'aimerois mieux ſouffrir que de voir ſouffrir mon pere, je braverois la mort pour lui ſauver la vie: malgré les peines & les ſoins qu'il m'en coûte pour fournir à ſes beſoins, lorſqu'il eſt vieux & malade, s'il vient à mourir, je répands des larmes ameres. Quel intérêt peut porter un homme compatiſſant à cacher l'aumône qu'il dépoſe ſecrettement dans la maiſon d'un malheureux? Lorſque nous apprenons ce trait d'hu-

manité désintéressée, pourquoi voudrions-nous en avoir fait autant?

L'intérêt particulier qui nous a fait commettre une injustice, pourra peut-être en étouffer le remords pendant quelques momens; mais que l'on nous prenne pour juges de la même action commise par un inconnu, le sentiment moral reprend ses droits; nous n'hésiterons pas de condamner l'homme injuste, de prononcer contre nous-mêmes en décidant contre lui.

L'injustice ne peut donc plaire qu'autant qu'on en profite; dès que ce motif n'a pas lieu, nous jugeons de nos actions & de celles d'autrui sur un principe différent. L'amour-propre qui nous excite à tout rapporter à nous-mêmes, ne peut être le même sentiment que l'amour de l'ordre qui nous parle en faveur des autres; l'intérêt particulier n'est point la même chose que l'intérêt général, puisqu'ils sont souvent opposés. Quelle est la raison pour laquelle l'un doit l'emporter sur l'autre? Cette raison sera le fondement de l'obligation morale.

Membre d'une société qui, selon le cours naturel des choses, me procure le bien-être, je vois, dans une infinité de cas, mon intérêt confondu avec le sien; je n'hésite point alors sur ce que je dois faire. Mais, dans plusieurs circonstances, son intérêt & le mien se trouvent en compromis; je ne puis

procurer ſon bien, qu'aux dépens de mon propre bien; *une conduite honnête devient un obſtacle invincible au bonheur que mon cœur ne ceſſe de chercher* (a) : & ce choc des intérêts eſt inévitable dans toute eſpéce de ſociété. Y a-t-il une loi qui m'oblige à ſacrifier pour lors mon bonheur à celui des autres? Quelle eſt l'origine & le fondement de cette Loi?

Lorſque j'ai été aſſez généreux pour faire ce ſacrifice, je m'en applaudis & m'en ſçais bon gré, quand même il ſeroit ignoré des autres hommes. Le plaiſir d'avoir bien fait, l'éloge que me donne ma conſcience, peut être pour moi un motif de répéter la même action; mais ce plaiſir eſt-il raiſonnable, eſt-il fondé? Où eſt l'intérêt de réſiſter à mon intérêt? D'où vient le penchant de réprimer mes penchans? Eſt-ce un bonheur ou une folie de renoncer au bonheur?

Voilà les queſtions qu'il s'agit de réſoudre.

L'Auteur y a-t-il ſatisfait, en diſant que l'*obligation morale* eſt fondée ſur *des deſirs toujours renaiſſans, de nous procurer des biens & d'éviter des maux* (b)? Ce ſont juſtement ces deſirs que la morale nous ordonne de réprimer, lorſqu'ils ſont oppoſés au bien-

(a) Page 279.
(b) Page 268. Contag. ſacrée, c. 10, p. 59. Eſſai, ch. 13 13 & 14.

être d'autrui ; & jamais nous ne sommes plus contens de nous-mêmes, que lorsque nous nous sommes fait cette violence. Est-il vrai que *l'homme n'a qu'à consulter les desirs de son cœur, pour sçavoir ce qu'il se doit à lui-même & ce qu'il doit aux autres* (*a*) ? Ce sont ces desirs même qui lui font souvent violer ses devoirs. Le principe du crime peut-il être le même que celui de la vertu ? Les passions seront-elles la régle & le fondement de nos devoirs ? Le premier devoir du Sage est de les combattre, de les modérer, d'en prévenir l'excès & les ravages.

Nous convenons que « l'homme, pour » se conserver & se procurer à lui-même » un bien-être durable, est obligé de ré- » sister à l'impulsion souvent aveugle de ses » propres desirs ; & que pour se concilier » la bienveillance des autres, il doit agir » d'une façon conforme aux leurs » (*b*). Mais lorsque le bien public exige qu'un particulier se dévoue à la mort, que devient le motif de se conserver & de se procurer un bien-être durable ? S'il est plus affecté du plaisir de satisfaire ses propres desirs, que de se concilier la bienveillance des autres, où est la régle qui lui démontre qu'il a tort ? D'ailleurs, de quelle régle, de

(*a*) Page 288. (*b*) Page 273.

quelle moralité peut être susceptible un agent auquel on refuse la liberté ?

Il est évident que confondre l'honnête avec l'utile, la vertu avec le bien physique, le devoir avec les passions, l'obligation morale avec les desirs toujours renaissans de notre cœur ; c'est détruire la morale au lieu de l'établir ; c'est former le code des brutes & non celui des hommes. Tel est le plan déja présenté dans le livre *de l'Esprit*, copié par notre Auteur.

§. 2.

Pour reconcilier la morale avec la raison, nous sommes donc forcés d'avoir recours aux notions théologiques, à l'existence de Dieu, à la distinction du corps & de l'ame, aux peines & aux récompenses d'une autre vie ; si ces notions ne sont pas vraies, l'homme n'a d'autres loix ni d'autres devoirs que ceux des animaux attroupés dans les forêts.

Dieu nous a faits tels que nous sommes. Avec la sensibilité physique, il nous a donné l'amour de nous-mêmes, le desir de nous conserver, le goût du bien-être. Par ce sentiment ou cet instinct il nous défend de nous détruire ; il nous avertit de modérer, par la volonté de nous conserver, la passion du plaisir portée à l'excès ; ainsi il nous intime nos devoirs à l'égard de nous-mêmes.

Par la multitude de nos besoins, qui ne peuvent être satisfaits que dans l'état de société, il nous fait sentir que nous ne sommes pas destinés à vivre seuls : la sensibilité physique, excitée en nous, par la vue d'un homme qui souffre, ou par les cris dont notre oreille est frappée, produit ce que nous nommons *la pitié*; ce nouveau ressort, joint à nos besoins, nous rapproche de nos semblables, & nous défend de leur faire du mal. Ce sentiment, ajouté à l'expérience des secours que nous en recevons & que nous pouvons en attendre, excite la reconnoissance & la bienveillance qui nous portent à leur faire du bien.

L'idée de la justice, l'indignation subite dont nous sommes saisis, lorsque nous voyons qu'elle est violée, nous apprend à modérer l'amour de nous-mêmes; nous ordonne de ne point faire aux autres ce que nous ne voulons pas qu'ils nous fassent; mais au contraire, de leur faire tout le bien que nous desirons qu'ils nous procurent. *La pitié*, *la bienveillance*, *la justice*, fondent ainsi nos devoirs à l'égard des autres.

Nous sentons que nous sommes redevables de notre existence à une cause puissante & bienfaisante, puisque la vie est un bien : nous dépendons de l'auteur de notre être, & il nous a voulu du bien; de-là s'ensuivent la soumission & la reconnois-

ſance envers Dieu, les ſentimens de Religion.

Ainſi ſont écrits nos devoirs au fond de notre cœur; ainſi la conſcience nous intime la Loi naturelle.

Mais nous éprouvons en même temps que nous ſommes libres, que nous ſommes les maîtres de réſiſter aux mouvemens de reconnoiſſance & de ſoumiſſion envers Dieu; de pitié, de juſtice, de bienveillance envers les hommes; d'amour bien réglé de nous-mêmes. Il a donc fallu que Dieu, pour ne pas laiſſer ſon ouvrage imparfait, aſſurât l'exécution de ſa volonté & de ſes Loix par une ſanction, par des récompenſes & des peines; ſans cet appui, la Loix naturelle n'impoſeroit point une obligation proprement dite. Un Légiſlateur qui ſe contenteroit de témoigner ſa volonté, ſans y ajouter la ſanction d'aucune peine ni d'aucune récompenſe, ne ſeroit point cenſé faire une loi, ni impoſer une obligation.

Nous ſommes cependant convaincus par une expérience journaliere, qu'ici bas le vice n'eſt pas toujours puni, ni la vertu récompenſée; il eſt d'ailleurs évident que cette économie eſt impoſſible en ce monde; nous ſommes donc forcés de juger qu'elle aura lieu dans une autre vie: l'immortalité dont notre ame ſe répond, nous confirme dans cette croyance.

Dieu nous a faits pour la société, & non la société pour nous seuls; les membres sont faits pour le corps, & non le corps pour chacun des membres en particulier : la somme des avantages qu'un Particulier procure à la société n'égale point ceux qu'il en reçoit. Si donc l'intérêt du corps exige qu'un membre lui soit sacrifié, celui-ci n'a pas droit de résister; la justice exige qu'il subisse son sort avec courage. C'est au chef suprême de la société, au distributeur éternel des récompenses, de payer son sacrifice. Un Chrétien qui refuseroit de mourir pour sa Patrie, méconnoîtroit sa Religion ; mais si tout finit à la mort, ce dévouement seroit un acte de frénésie.

Sans vouloir développer exactement l'ordre & la génération de nos idées, nous soutenons que dans la théorie que nous venons de donner, il n'y a rien d'abstrait ni de forcé; toutes les parties se soutiennent & se prêtent un mutuel appui, on n'y voit ni absurdité ni contradiction : elle est donc préférable à celle des Matérialistes qui se détruit. La révélation à laquelle elle se trouve conforme, lui donne le dernier degré de certitude. Puisque notre Auteur avoue « qu'une supposition qui jetteroit du jour » sur tout, ou qui donneroit la solution fa» cile de toutes les questions auxquelles on » l'appliqueroit, quand même on ne pour-

» roit en démontrer la certitude, seroit pro-» bablement vraie » (*a*); nous avons lieu de juger qu'il y a ici quelque chose de plus, que nous avons la raison & l'évidence pour nous.

§. 3.

Il n'y oppose que de vaines allégations dont nous avons déja montré la fausseté : que Dieu commet des injustices passageres ; que la volonté de Dieu est inconnue & inconcevable comme lui ; qu'il est changeant & qu'il se contredit ; que la Religion rend les devoirs de la nature problématiques ; que la morale des Prêtres varie selon leur intérêt ; que la révélation & les miracles sont impossibles, &c. Un système est bien mal fondé, lorsqu'il ne porte que sur des plaintes aussi frivoles.

Mais la bonté de Dieu rassure les méchans, l'espérance du pardon les enhardit au crime ; la Religion, en leur donnant les moyens d'expier tous les forfaits, semble les y inviter (*b*).

Y auroit-il un avantage réel pour la société, à persuader à un criminel que sa conduite est inexpiable ; que quoi qu'il fasse, son

(*a*) Page 261.
(*b*) Page 264. Contagion sacrée, ch. 6, p. 115, c. 11, p. 82; c. 13 p. 120.

malheur éternel eſt décidé; que le changement de ſes mœurs ne diminuera rien de la rigueur de ſon ſort? Un méchant réduit au déſeſpoir, convaincu qu'il n'a rien à ménager, ſeroit mille fois plus redoutable. Ne ſçait-on pas que c'eſt ce motif affreux qui endurcit au crime les ſcélérats qui ont une fois bravé la juſtice humaine? Dès qu'ils ſentent qu'ils ont mérité la roue, ils diſent que vingt aſſaſſinats ne rendront pas leur ſort plus terrible, & qu'on ne meurt qu'une fois.

Quand on réfléchit ſur la fragilité de notre nature, ſur l'empire des paſſions, ſur la fatalité de certaines circonſtances, ſur la facilité avec laquelle l'homme peut paſſer du bien au mal & du mal au bien; ſur le grand nombre de ceux qui, après s'être rendus coupables, ſe ſont changés de bonne foi & ſans retour, eſt-on tenté de ſouhaiter que les crimes ſoient inexpiables? Mais l'ame atroce des Matérialiſtes ne peut goûter que les excès: d'un côté ils accuſent la juſtice humaine d'être trop ſévere dans ſes châtimens (*a*); de l'autre, ils oſent ſe plaindre que la Juſtice divine ſe laiſſe fléchir: tantôt ils reprochent à la Religion de peindre Dieu comme un Deſpote impitoyable; tantôt ils lui font un crime de ce qu'elle fournit des moyens pour l'appaiſer. Ils ne ſçavent ce

(*a*) Tome 1, c. 11, p. 232.

qu'ils veulent ni ce qu'ils prétendent.

La Morale doit être ſtable ſans doute, & la même pour tous les hommes (*a*); auſſi ſoutenons-nous qu'elle l'eſt. Si quelques hommes ne l'ont pas connue, ſi quelques Philoſophes l'ont défigurée, ſi les Matérialiſtes en ont une fauſſe idée, ſi certaines Nations l'ont violée publiquement dans quelques-uns de ſes points, qu'eſt-ce que cela prouve? Les Athées ne contrediſent-ils jamais leur propre morale par leur conduite?

Elle doit être fondée ſur la nature de l'homme; auſſi l'établiſſons-nous ſur cette baſe, ſans déroger à la Religion ni aux vérités théologiques. Elle eſt fondée ſur *la néceſſité des choſes*, ſans ceſſer d'être fondée ſur la volonté de Dieu; puiſque c'eſt par la volonté de Dieu que les choſes ſont telles que nous les voyons. Nos devoirs ſont donc *néceſſaires* & découlent de notre propre nature (*b*): Dieu ne pouvoit nous donner une nature telle que nous l'avons, ſans nous impoſer ces devoirs; autrement il ſe ſeroit contredit lui-même, & c'eſt en cela que conſiſte leur *néceſſité*.

L'obligation morale eſt la néceſſité où l'homme ſe trouve de les obſerver pour ſe pro-

(*a*) Page 265. Contag. ſac. c. 10, p. 64.
(*b*) Page 267.

curer le bonheur (*a*), non-seulement en cette vie, mais en l'autre. Par une bizarrerie assez commune, il peut arriver que l'homme vertueux ne soit pas heureux en ce monde; les Matérialistes en conviennent (*b*); mais il est assuré de l'être, dès qu'il y a une autre vie. S'il n'y en avoit point, la vertu, dans le cas dont nous parlons, seroit absolument sans motif, & la Morale sans fondement. Ce n'est pas assez d'établir la Morale sur les besoins présens de l'homme, sur le desir du bonheur actuel, sur l'intérêt temporel des sociétés & des individus; puisque dans cette vie ces différens appuis peuvent manquer. Socrate, obstiné à mourir innocent, sans espérance d'une autre vie, seroit un insensé. Peut-on sérieusement borner les espérances de l'homme à une félicité que l'on soutient moins parfaite que celle des brutes ?

Il faut donc nécessairement associer à ces motifs, les idées théologiques de l'existence d'un Dieu rémunérateur & d'une vie à venir. Sans ces idées vraies & consolantes, la Morale n'est bâtie que sur le sable; la vertu malheureuse ici bas est réduite au désespoir. Ce n'est point-là *substituer des causes imaginaires à des causes véritables* (*c*);

(*a*) Page 268.
(*b*) Page 269; & tome 1, c. 15, p. 325.
(*c*) Page 270.

c'eſt ſoutenir, par un motif infaillible & par une confiance inébranlable, un intérêt ſouvent trompeur & des eſpérances caduques. Ce n'eſt point ſoumettre la Morale aux paſſions des hommes, c'eſt lui donner pour baſe la juſtice & la fidélité de Dieu même. N'eſt-ce pas l'Auteur lui-même qui ſoumet la Morale aux paſſions des hommes, en la fondant *ſur les deſirs de notre cœur*? Les paſſions ne ſont-elles pas des deſirs?

§. 4.

Il retombe dans le même défaut, en diſant que le deſir de ſe conſerver, obligera l'homme de préférer la vertu au vice, par la même néceſſité qui lui fait préférer le plaiſir à la douleur (*a*).

La vertu eſt-elle toujours accompagnée de plaiſir, le vice conduit-il infailliblement à la douleur dans cette vie? Combien d'actions vertueuſes qui exigent un ſacrifice pénible à la nature! Combien de crimes heureux & encenſés par des hommes aveugles ou corrompus! Le deſir de ſe conſerver engagera-t-il le Citoyen à mourir pour ſa patrie?

Tertullien a eu raiſon de dire que *la Loi*

(*a*) Page 272. Contag. ſacr. c. 12, p. 137. Eſſai ſur les préjugés, c. 1, p. 2, c. 13, p. 321; c. 14, p. 384.

de Dieu eſt écrite ſur les tables de la Nature (a); mais pour en lire les caracteres, il faut impoſer ſilence aux paſſions, de peur de confondre leur langage avec celui de la Loi de Dieu & de la raiſon.

C'eſt nous qui ſommes en droit de reprocher à notre Philoſophe que ſa morale varie d'homme à homme *(b)*; que la Nature dit à l'homme doux, indulgent, équitable, d'être bon, compatiſſant, bienfaiſant; qu'elle dit à l'homme emporté & dépourvu d'entrailles d'être inhumain, intolérant, ſans pitié. Dans ſon ſyſtéme, le tempérament ſeul fait toute la différence entre le méchant & l'homme de bien *(c)*. Quelle regle a-t-il donnée à l'homme pour diſcerner la voix de la Nature d'avec *les deſirs de ſon cœur*, ou d'avec ſes paſſions?

D'un côté, l'obligation morale eſt fondée, ſelon lui, ſur les deſirs du bonheur toujours renaiſſans; l'homme n'a qu'à conſulter *les deſirs de ſon cœur* pour connoître ce qu'il ſe doit à lui-même & ce qu'il doit aux autres *(d)*. De l'autre, l'homme pour ſe procurer le bonheur, eſt obligé de réſiſter à l'impulſion ſouvent aveugle de ſes pro-

(a) *Lib. de Coronâ militis.*
(b) Page 271.
(c) Tome 1, c. 5, p. 64 & 65, &c.
(d) Page 288.

pres

pres desirs, pour se conformer à ceux des autres (*a*). Quel chaos ! ou nos desirs sont toujours légitimes, ou ils ne le sont pas tous. S'ils sont toujours légitimes, pourquoi leur ferions-nous violence, pourquoi les ferions-nous céder à ceux des autres ? S'ils ne le sont pas tous, où est la regle pour les distinguer ?

Soutenir que sans l'idée de Dieu, l'homme peut juger du bien & du mal moral, du vice & de la vertu, comme il juge si un mets nous est agréable ou désagréable, s'il est bon ou mauvais (*b*), c'est retomber dans le même inconvénient. L'homme vicieux est un malade dont le goût est dépravé ; s'il est juge compétent de ce qui est bien ou mal, le vice & la vertu ne sont plus que des idées arbitraires & relatives, dont chacun est en droit de décider selon son tempérament, son goût, ses inclinations particulieres. Ce qui est vice dans un individu, est vertu dans un autre. Celui qui commet le crime par goût & par tempérament, n'est pas plus répréhensible que celui qui fait une bonne action par le même principe ; il n'est pas plus digne de blâme ou de punition, que celui qui préfere les acides ou les

(*a*) Page 273. Essai sur les préjugés, c. 13, p. 337. De l'Esprit, troisieme Discours, c. 16, p. 201.
(*b*) Page 273.

amers, aux alimens doux, en vertu de son organisation. N'est-ce pas là une morale fort respectable & fort utile au genre humain ?

Il est faux que la Théologie n'ait pas sçu donner jusqu'ici une définition vraie de la vertu. Soit qu'on l'ait définie, *ce qui est conforme à la droite raison*, ou *ce qui est conforme à la voix de la conscience*, ou *ce qui est conforme à la Loi de Dieu* ou *à la volonté de Dieu*, toutes ces définitions sont exactement la même, puisque la raison & la conscience sont les interprêtes par lesquels Dieu nous intime sa Loi & sa volonté. Il est absurde de dire que Dieu ne nous parle pas aussi clairement que la conscience (*a*); puisque la conscience est la voix de Dieu même.

N'est-ce pas plutôt notre Auteur qui seroit bien embarrassé de définir la vertu selon son système ? Appellera-t-il *vertu, ce qui est conforme à la Nature ?* Si on l'entend de la nature de l'homme en général, cela ne signifie rien ; la Nature n'est point exactement la même dans les divers individus, la Nature & le tempérament c'est la même chose. Si l'on veut parler de la nature particuliere de chaque homme, la nature ou l'*essence du méchant est de nuire* (*b*) ; nuire,

(*a*) Page 274.
(*b*) Tome 1, ch. 5, p. 65.

eſt donc chez lui un acte de vertu. Enſeignera-t-il que la vertu eſt *ce qui eſt conforme à nos deſirs* ? Mais les paſſions ſont des deſirs, & les deſirs du méchant ſont ſouvent autant de crimes. La vertu ſera donc *ce qui nous procure le bonheur* : mais le méchant place ſon bonheur dans le crime, & ſouvent la vertu eſt malheureuſe ici bas. Il a défini la vertu, *ce qui eſt conſtamment utile à l'homme vivant en ſociété* (*a*); mais lorſque l'homme de bien eſt malheureux dans la ſociété, ſa vertu ne lui eſt point utile. D'ailleurs l'Auteur eſt convenu que dans une ſociété corrompue, la vertu eſt plutôt un obſtacle qu'un moyen de parvenir au bonheur (*b*).

Après ce tiſſu d'abſurdités, les Matérialiſtes ſont bien fondés ſans doute, à mettre leur morale en parallèle avec celle de la Religion. Mais ils ont toujours un ſecret infaillible pour triompher; c'eſt d'attribuer à la Religion une doctrine & une morale, diamétralement oppoſées à ce qu'elle enſeigne. Pour confondre ces injuſtes Cenſeurs, il n'eſt beſoin que de repréſenter ſes dogmes & ſes préceptes tels qu'ils ſont.

(*a*) Tome 1, ch. 9, p. 135, Contagion ſacrée, ch. 10, p. 63.
(*b*) *Ibid.* pag. 151.

§. 5.

« La Nature, dit notre Philoſophe, in-
» vite l'homme à s'aimer, à ſe conſerver, à
» augmenter inceſſamment la ſomme de ſon
» bonheur : la Religion lui ordonne d'aimer
» uniquement un Dieu redoutable & digne
» de haine, & de ſe déteſter lui-même » (*a*).

Nous ne répondrons rien au blaſphéme qu'il vomit contre Dieu ; nous nous bornerons à rapporter les paroles de la Loi, répétées dans l'Evangile. *Vous aimerez le Seigneur votre Dieu de tout votre cœur, de toute votre ame & de tout votre eſprit, & vous aimerez votre prochain comme vous-même* (*b*). Cela ſignifie ſans doute que nous devons nous déteſter nous-mêmes, & par conſéquent déteſter notre prochain.

« La Nature dit à l'homme de conſulter
» ſa raiſon, & de la prendre pour guide : la
» Religion lui apprend que ſa raiſon eſt cor-
» rompue ; qu'elle eſt un guide infidele,
» donnée par un Dieu trompeur, afin d'é-
» garer ſes créatures ».

La Religion nous apprend préciſément le contraire. Elle décide que ce qui n'eſt point conforme à la raiſon & à la conſcience,

(*a*) Tome 2, p. 274. Contag. ſacrée, c. 11, p. 93 ; ch. 13, p. 109. Eſſai ſur les préjugés, c. 13, p. 338.
(*b*) *Matt.* 22, 37 & 39. *Deut.* 6, 5. *Levit.* 19, 18.

eſt un péché : & c'eſt le ſens de ces paroles de Saint Paul : *omne quod non eſt ex fide, peccatum eſt* (*a*). Le même Apôtre nous ordonne de tout éprouver ou de tout examiner, & de ne nous attacher qu'à ce qui eſt bon (*b*) ; de nous conduire avec prudence & avec ſageſſe, & non comme des inſenſés, &c (*c*).

« La Nature dit à l'homme de s'éclairer, » de chercher la vérité ; la Religion lui enjoint de ne rien examiner, de reſter dans » l'ignorance, de craindre la vérité ».

On vient de voir que cela eſt faux. Jeſus-Chriſt ſe plaint de ce que les hommes ont préféré les ténebres à la lumiere, parce que leurs œuvres étoient mauvaiſes (*d*) ; il promet de leur faire connoître la vérité, & que la vérité leur donnera la liberté (*e*) ; il déclare que quiconque eſt du parti de la vérité, entend ſa voix (*f*).

« La Nature dit à l'être amoureux de lui-» même de modérer ſes paſſions, de leur » réſiſter *lorſqu'elles ſont deſtructives pour* » *lui-même* : la Religion dit à l'être ſenſible » de n'avoir point de paſſions, d'être une » maſſe inſenſible ».

1°. Il ſeroit bon d'accorder ce précepte

(*a*) *Rom.* 14, 23.
(*b*) 1. *Theſſ.* 5, 21.
(*c*) *Epheſ.* 5, 15.
(*d*) *Joan.* 3, 19.
(*e*) *Joan.* 8, 32.
(*f*) *Joan.* 18, 37.

de la Nature avec l'innocence du ſuicide. 2°. Il faudroit ſçavoir ſi la Nature dit auſſi à l'homme de réſiſter à ſes paſſions, *lorſqu'elles ſont deſtructives de la ſociété*, & quel motif elle lui fournit pour l'y engager. 3°. La Religion d'accord avec la Nature ordonne à l'homme, non pas de n'avoir point de paſſions, *mais de ne pas ſuivre ſes paſſions* (*a*).

« La Nature dit à l'homme d'être ſociable, d'aimer ſes ſemblables, d'être juſte, » paiſible, indulgent, bienfaiſant; de faire » jouir & de laiſſer jouir ſes aſſociés : la Religion lui conſeille de fuir la ſociété, de » ſe détacher des créatures, de les haïr, » quand leur imagination ne leur procure » point des rêves conformes aux ſiens; de » briſer, en faveur de ſon Dieu, tous les » liens les plus ſacrés; de tourmenter, d'affliger, de perſécuter, de maſſacrer ceux » qui ne veulent point délirer à ſa maniere » (*b*).

On n'a qu'à lire le 5e, le 6e & le 7e Chapitre de Saint Mathieu, comparer la morale qui y eſt enſeignée avec celle des Philoſophes; on verra laquelle des deux eſt la plus douce & la plus ſociable. La Religion nous commande, non point de fuir la ſociété en

(*a*) *Eccli.* 18, 30. *Rom.* 6, 12, & c. 13, 14.
(*b*) Contagion ſacrée, c. 9, p. 6.

général, mais la société des méchans ; de nous détacher des créatures, lorsqu'elles sont pour nous une occasion prochaine de crime ; de haïr & de quitter ceux qui nous sollicitent au mal. Loin d'ordonner la violence & la persécution, elle nous exhorte à la souffrir : *bienheureux ceux qui souffrent persécution pour la justice* (*a*).

La Nature dit sans doute aux Incrédules d'être sociables ; mais leurs Ecrits ne se sentent point de cette leçon : ils prêchent la sociabilité & la douceur dans le style de Néron & de Caligula. Nous ferons donc très-bien de ne point avoir des rêves conformes aux leurs ; de ne point délirer à leur maniere, & sur-tout de ne point copier leurs fureurs.

« La Nature dit à l'homme en société, » chéris la gloire, travaille à te rendre estimable ; sois actif, courageux, industrieux : » la Religion lui dit, sois humble, abject, » pusillanime ; vis dans la retraite ; sois inutile à toi-même, & ne fais rien pour les » autres ».

La Religion fait mieux que la Nature ; elle apprend à l'homme à distinguer la vraie gloire d'avec la fausse ; elle lui ordonne de ne la chercher que dans la pratique du bien : *gloria & honor & pax omni operanti bo-*

(*a*) *Matt.* 5, 10.

num (*a*). Dans des sociétés corrompues, telles que notre Auteur les suppose toutes, l'estime des hommes seroit le poison de la vertu. La Religion prêche l'humilité, mais non l'abjection ni la pusillanimité : *noli esse pusillanimis in animo tuo* (*b*). Elle nous exhorte à ne point nous lasser de faire le bien (*c*). Un Chrétien qui suit sa Religion fait plus d'actions de charité, d'humanité, de sociabilité dans une année, qu'un Matérialiste atrabilaire n'en fera dans toute sa vie.

« La Nature propose pour modele au Ci» toyen, des hommes doués d'ames hon» nêtes, nobles, énergiques, qui ont utile» ment servi leurs Concitoyens : la Religion » leur vante des ames abjectes, de pieux » enthousiastes, des pénitens frénétiques, » des fanatiques qui, pour des opinions ri» dicules, ont troublé les Empires » (*d*).

Nous ne reconnoissons point à ces traits les grands hommes que la Religion nous invite à honorer : elle ne propose à notre culte que ceux dont la charité a été le principal caractere, & qui ont souvent été victimes de cette vertu. Dans le Chapitre 44 de l'Ecclésiastique & les suivans, l'Ecrivain

(*a*) *Rom* 2, 10.
(*b*) *Eccli.* 7, 9.
(*c*) *Gal.* 6, 9, 2. *Thess.* 3, 13.
(*d*) Contag. sacr. c. 12, p. 95 & 107.

sacré

ſacré a cité avec éloge, les ſervices que les grands hommes de l'ancienne Loi ont rendus à leur Nation, & jamais l'Egliſe chrétienne n'a canoniſé le Fanatiſme.

Que l'on jette un coup-d'œil ſur le portrait de l'homme juſte (*a*), & ſur celui de la femme forte (*b*) dans les Livres ſaints, & que l'on nous diſe ſi des Citoyens, formés ſur ce modele, rendroient la ſociété malheureuſe.

« La Nature dit à l'époux d'être tendre, » de s'attacher à la compagne de ſon ſort, » de la porter dans ſon ſein : la Religion lui » fait un crime de ſa tendreſſe, & ſouvent » lui fait regarder le lien conjugal comme » un état de ſouillure & d'imperfection ».

Impoſture & calomnie. La Religion dit aux époux : *aimez vos épouſes comme Jeſus-Chriſt a aimé ſon Egliſe & s'eſt livré pour elle. Les époux doivent aimer leurs épouſes comme leur propre corps : qui aime ſon épouſe, s'aime lui-même. L'homme quittera ſon pere & ſa mere pour s'attacher à ſon épouſe, & ils ſeront deux dans une ſeule chair. Que chacun aime ſon épouſe comme lui-même* (*c*). *Que le mariage ſoit reſpecté de tous, & que le lit nuptial ſoit ſans tache* (*d*).

(*a*) *Pſ.* 14. *Eccli.* 31.
(*b*) *Prov.* 31.
(*c*) *Epheſ.* 5, 25 & ſuiv. *Gen.* 2, 24. *Matt.* 19, 5, &c.
(*d*) *Hebr.* 13, 4.

« La Nature dit au pere de chérir ſes en-» fans, & d'en faire des membres utiles » pour la ſociété ». La Religion leur répéte la même leçon dans tous les Livres ſaints, & il n'eſt aucun précepte qui y ſoit plus ſouvent répété : *peres, n'aigriſſez point l'eſprit de vos enfans, de peur de les rendre puſillanimes, &c, &c (a).*

La Nature dit aux enfans d'honorer, d'aimer, d'écouter leurs parens, d'être les ſoutiens de leur vieilleſſe ; Dieu en avoit fait une Loi expreſſe à ſon peuple : Jeſus-Chriſt vengeur des droits de la Nature, a condamné les fauſſes interprétations que les Phariſiens y donnoient, a défendu de la violer, même ſous prétexte de Religion *(b)*. Si cependant les parens abuſoient de leur autorité, pour commander le crime à leurs enfans, & les porter au mal, Jeſus-Chriſt défend aux enfans d'obéir *(c)* ; & cette morale eſt encore avouée par la Nature.

« La Nature dit au Sçavant : occupe-toi » d'objets utiles, conſacre tes veilles à ta » Patrie, fais pour elle des découvertes » avantageuſes & propres à perfectionner » ſon ſort ». Mais elle ne lui dira jamais, non plus que la Religion : occupe-toi de ſyſ-

(a) *Epheſ.* 6, 4. *Coloſſ.* 3, 21. *Tit.* 2, 9, &c.
(b) *Marc.* 7, 10.
(c) *Matth.* 10, 37.

têmes absurdes, propres à révolter tous les hommes, ou à les corrompre; capables d'allumer parmi eux la discorde & d'y établir l'anarchie, de les rendre rebelles aux Loix, d'anéantir la Morale, de désespérer la vertu, d'endurcir les méchans, tel qu'est le Matérialisme.

« La Nature dit au pervers de rougir de » ses vices, de ses penchans honteux, de » ses forfaits ». La Religion plus sévere encore, le menace d'un châtiment éternel, s'il ne change de conduite, s'il ne répare les effets de ses désordres. La Philosophie devroit donc respecter cette morale, ne point étouffer les remords dans un cœur coupable, en lui apprenant que ses vices sont l'effet nécessaire de son organisation & de son tempérament; que ses penchans sont invincibles; que ses forfaits sont une suite de son essence.

§. 6.

Après avoir défiguré, méconnu, calomnié la morale de la Religion, l'Auteur ne pouvoit manquer de dépraver les principes de la société & de la politique. La Nature ne dit point à l'homme qu'il est libre, c'est-à-dire, indépendant (*a*); mais

(*a*) Page 277. Essai sur les préjugés, c. 14, p. 363.

qu'il lui eſt abſolument néceſſaire pour ſon bien-être, d'être ſoumis à des Loix, & aux dépoſitaires d'une autorité légitime : que cette dépendance n'eſt point un eſclavage, mais un frein ſalutaire pour réprimer l'abus de la liberté.

La Nature & la Religion preſcrivent à l'homme en ſociété d'aimer ſa patrie, de la ſervir fidellement, de la défendre contre ſes ennemis ; mais elles ne lui apprennent point à enviſager tous les Souverains comme des tyrans, ni toute autorité comme une oppreſſion. Quand même le Souverain ne ſeroit point dévoué aux Prêtres, la Religion ne commande jamais aux Sujets d'être rebelles ni de réſiſter à leur maître : elle les invite à imiter plutôt la patience & la conſtance des Martyrs.

La Nature & la Religion, d'une voix commune, diſent aux Princes qu'ils ſont des hommes ; que vainement ils ſe croiroient *des Dieux & les enfans du Très-Haut* ; qu'ils mourront comme les autres hommes, & tomberont comme eux dans la pouſſiere ; qu'ils ont au-deſſus d'eux un maître pour les juger (*a*). Une Philoſophie téméraire qui veut les affranchir de cette crainte, n'eſt propre qu'à changer les meilleurs Princes en tyrans, & à rendre leur domination odieuſe à leurs Sujets.

(*a*) *Pſeaume* 81, 6.

C'eſt donc contre la morale inſenſée & meurtriere du Matérialiſme que nous avons droit de nous élever ; c'eſt contr'elle qu'il faut lancer toutes les invectives qu'une aveugle fureur a dictées aux Athées contre la Religion. Mais il vaut mieux laiſſer cette reſſource odieuſe à nos ennemis ; la morale qu'ils outragent & qu'ils méconnoiſſent, nous apprend à les ſupporter & à les plaindre.

L'Auteur prétend que dans l'état préſent de la ſociété, une conduite honnête peut être un obſtacle invincible au bonheur : que dans des ſociétés corrompues il faut ſe corrompre pour devenir heureux (*a*). Maxime abominable, qui nous fait ſentir les conſéquences affreuſes du Matérialiſme ; maxime contradictoire à celle qu'il a poſée ailleurs, que *l'homme ne peut être heureux ſans la vertu* (*b*).

La Religion, ſuivant lui, ne peut être écoutée que quand elle paroît *favorable aux paſſions* (*c*). Mais, ſelon lui-même, la Morale ne peut être ſuivie que quand elle eſt conforme aux deſirs de notre cœur ; & ces deſirs ne ſont ſouvent autre choſe que l'*impulſion aveugle* des paſſions.

(*a*) Page 280. Contagion ſacrée, chap. 7, p. 143. De l'Eſprit, premier Diſcours, chap. 5, p. 130.
(*b*) Tome 1, c. 15.
(*c*) Page 280. Contag. ſacr. c. 15, p. 162.

« Les Souverains enorgueillis, dit-il, ne » craignent plus les Dieux; devenus eux-mê- » mes des Dieux, ils se croyent tout per- » mis » (*a*). Seront-ils plus timides, lorsqu'ils ne connoîtront point d'autre Dieu qu'eux-mêmes, & que l'Athéisme les aura rendus les seules Divinités de la terre? Il n'est aucun de ses traits que l'on ne puisse retourner contre lui; mais c'est trop nous arrêter à de vaines déclamations.

§. 7.

Il réussira peut-être mieux à prouver que la Religion a retardé le progrès des Sciences (*b*). Cependant l'Histoire nous apprend que c'est la Religion même qui les a conservées parmi nous; que sans elle l'ignorance, répandue dans nos contrées par les essains de barbares qui les ont dévastées, auroit tout étouffé. Il n'est pas moins avéré qu'entre les divers peuples de l'Univers, ceux qui sont éclairés par le Christianisme sont infiniment plus policés, plus instruits, plus industrieux, mieux gouvernés & plus heureux que tous les autres. Si les Incrédules étoient capables de reconnoissance, ils ne cesseroient

(*a*) Page 281. Contagion sacrée, ch. 7, p. 137. Essai, ch. 2, p. 25.

(*b*) Page 285. Contagion sac. c. 4, p. 62. Essai, ch. 1; & ch. 10.

de bénir une Religion à laquelle ils ſont redevables du bien-être dont ils jouiſſent, & des lumieres dont ils ſont ſi fiers ; ils croiroient commettre un attentat de vouloir les tourner contr'elle.

La Philoſophie guidée par la Religion, n'a été, ſelon leurs idées, qu'une ſcience imaginaire. Mais depuis quelque temps, la Philoſophie a dédaigné de ſe laiſſer guider par la Religion ; à cette époque remarquable, ſes efforts ſoutenus par les découvertes des ſiècles précédens, ont dû enfanter des prodiges, ſurpaſſer tout ce qu'avoient fait les Philoſophes depuis la renaiſſance des Lettres. Deſcartes, Leibnitz, Newton, retenus par les entraves de la Religion, n'ont été que des enfans : ceux d'aujourd'hui vont éclipſer toute leur gloire ; créer des ſyſtêmes plus lumineux ; dévoiler la Nature entiere ; pénétrer dans ſes myſteres les plus cachés. Ils s'en flattent du moins ; l'orgueil de leur ſtyle ſemble annoncer déja leur triomphe. Les grands Philoſophes, les génies ſupérieurs furent toujours modeſtes ; il eſt à craindre que des diſciples ſi vains ne demeurent fort loin derriere leurs maîtres.

Chez les Anciens, les Epicuriens avoient ſecoué le joug de la Religion ; furent-ils plus habiles dans les différentes parties de la Philoſophie, que Socrate, Ariſtote & Platon, qui reſpectoient la Divinité ? Nous

avons vu la morale merveilleuſe que les Matérialiſtes ont voulu créer ; leurs ſuccès ſur les autres objets ſeront à peu près égaux. J'oſe ſoutenir même que ſi cette dangereuſe hypothèſe étoit jamais ſuivie, c'en ſeroit fait des ſciences & des arts. Déja l'expérience en atteſte les terribles effets : le regne de l'Epicuréiſme à Rome fut le ſignal de la chute de la République & de la décadence du bon goût ; les grands hommes, qui avoient ſoutenu l'un & l'autre, croyoient à la Divinité & à l'autre vie. Quelle activité, quelle induſtrie, peut être excitée par l'opinion ridicule que tout eſt matiere, que tout eſt néceſſaire, que tout eſt ſous l'empire d'une aveugle fatalité, que tout meurt avec nous ? De quel uſage peuvent être alors la prévoyance, la prudence, la connoiſſance des merveilles de la Nature ? *Tout eſt ce qu'il peut être* ; rien ne doit plus nous affecter ni nous étonner. Attribuer de l'activité à la matiere, c'eſt plonger les eſprits dans l'inertie.

Il eſt faux qu'en perſuadant aux hommes que le monde eſt gouverné par une Providence, que les calamités, ſoit phyſiques, ſoit morales, ſont des effets de la volonté de Dieu, on les empêche d'y chercher des remedes (*a*). La Providence divine n'eſt

(*a*) Page 286, Contagion ſacr. c. 6, p. 116.

point, comme le Deſtin, une cauſe aveugle, inſenſible, inéxorable : elle n'a point promis de nous ſecourir par des miracles pendant que nous reſtons dans l'inaction : elle veut que nous faſſions uſage des facultés qu'elle nous a données & des reſſources que la prudence nous ſuggere : elle exige que nous comptions ſur elle, comme ſi nous n'avions aucun pouvoir ſur les événemens, & que nous agiſſions comme ſi le ſuccès dépendoit uniquement de nous-mêmes. Au contraire, ſi les calamités ſont un effet néceſſaire & inévitable des cauſes phyſiques, une influence invincible de la fatalité, de quoi ſerviroient le travail & les précautions pour nous y ſouſtraire ? Il eſt abſurde de les exiger de nous, à moins qu'ils ne ſoient déja ordonnés par les arrêts du Deſtin.

C'eſt reculer la difficulté & non la réſoudre, que de repréſenter ſans ceſſe que les maux qui déſolent les peuples, ſont dûs à leurs propres folies ou aux paſſions de ceux qui les gouvernent (*a*). Puiſque ces folies & ces paſſions ſont néceſſaires, viennent elles-mêmes de cauſes phyſiques irréformables, en ſommes-nous plus avancés ? Dans le ſyſtême du Matérialiſme & de la Fatalité, l'influence des cauſes morales eſt nulle & fauſſement alléguée. Qu'eſt-ce que peuvent des

(*a*) Page 287.

causes morales sur la matiere ? Tout est physique, tout est méchanisme pur, tout est la suite d'un enchaînement éternel & immuable de causes & d'effets. Pour réformer les hommes, il faut changer leur tempérament, leur organisation, leur constitution intime & nécessaire : l'Auteur doit reconnoître ici sa propre doctrine (*a*). Par une loi irrévocable du Destin, il étoit arrêté que ce Philosophe feroit un mauvais livre, plein de paralogismes, d'absurdités, de contradictions ; il étoit décidé que son système nous paroîtroit faux, insensé, pernicieux, capable de bouleverser la société & d'abrutir les hommes ; & il est déterminé que tout Lecteur intelligent & sensé en jugera de même.

(*a*) Tome 1, chap. 9, p. 124.

CHAPITRE X.

Les Hommes ne peuvent-ils rien conclure des idées qu'on leur donne de la Divinité ? L'inconſéquence de leur conduite prouve-t elle quelque choſe ?

§. I.

ON ne doit pas s'attendre à trouver de nouvelles réflexions & de nouveaux raiſonnemens dans le Chapitre que nous allons examiner ; l'Auteur ſe propoſe de montrer que les notions que nous avons de la Divinité ne peuvent ſervir à fonder le culte ni la morale, parce qu'elles ſont obſcures & contradictoires. C'eſt pour la dixiéme fois au moins qu'il renouvelle la même prétention, & le Lecteur doit en être fatigué (*a*). Mais avec tout l'eſprit imaginable, que pouvoit faire l'Auteur d'un ſyſtême impoſſible à prouver ? Comment le perſuader à tout homme capable de réflexion ? Il n'y avoit d'autre reſſource que de l'étourdir, à force de lui répéter les mêmes objections ſur la

(*a*) C'eſt auſſi le ſujet du dixiéme Chap. de la Contagion ſacrée.

nature de Dieu, & sur les idées que nous pouvons en avoir ; parce que c'est la partie du système religieux qui satisfait le moins notre esprit curieux & borné. Il falloit suppléer à la foiblesse des raisonnemens par l'énergie du style, par la vivacité des invectives, par la variété des tours & des expressions : c'est ce que l'Auteur a exécuté supérieurement.

Mais les preuves directes de l'existence de Dieu subsistent dans toute leur force ; les Athées ne parviendront jamais à les détruire ; le sentiment de la Divinité est ineffaçable dans l'homme, aucune objection ne peut l'étouffer ; les contradictions & les conséquences pernicieuses du Matérialisme sont évidentes & palpables ; toute l'adresse de ses partisans ne réussit point à les sauver. Les doutes que l'on cherche à nous inspirer, les ténebres dans lesquelles on nous plonge, les difficultés que l'on accumule, peuvent nous causer de l'embarras, & n'operent point la conviction. La Nature se révolte, la conscience réclame, la raison proteste contre le Matérialisme ; à moins que les passions, d'accord avec lui, n'achevent d'entraîner le cœur & de séduire l'esprit, la Divinité se montre toujours à nos yeux & demeure en possession de nos hommages.

Ceux qui croyent être parvenus à en bannir absolument l'idée, conviennent qu'ils

ont eu de rudes assauts à soutenir ; qu'il a fallu des efforts redoublés pour imposer à la raison le silence sombre & farouche dont ils s'applaudissent ; on voit qu'ils cherchent à se dédommager des fatigues qu'ils ont essuyées dans cet affreux combat ; qu'ils se vengent contre la Divinité même de la violence qu'elle leur a faite pendant long-temps, pour les retenir dans la soumission qu'ils appellent un esclavage (*a*) : ils osent insulter à sa puissance sur l'espéce de victoire qu'ils ont remportée sur elle. Semblables à un fils rebelle qui se félicite d'avoir bravé la tendresse, les bienfaits, les menaces & la colere de son pere ; ils vantent leur courage ; accusent de lâcheté & d'aveuglement le reste des hommes ; travaillent à débaucher leurs freres, pour couvrir la honte de leurs excès par la multitude des coupables.

La haine qu'ils ont jurée à la Religion, & qui éclate dans tous leurs reproches, prouve démonstrativement qu'ils ne sont pas persuadés. Les effets naturels de la conviction sont le calme de l'ame & le flegme de la raison : dès que la passion se montre, c'est le cœur qui parle, & son langage est toujours suspect. Le simple amour de la vérité ne fait point fermenter la bile si violemment ; si l'Auteur avoit raisonné avec

(*a*) Lucrèce, liv. 1, v. 80.

plus de sang-froid, son livre seroit infiniment plus dangereux.

Comment des hommes qui se donnent pour Philosophes peuvent-ils se dissimuler à eux-mêmes l'injustice & le ridicule de leur procédé ? Ont-ils raison de s'emporter contre l'humanité, parce qu'elle a conçu une opinion dans laquelle la Nature l'entraînoit par un penchant invincible, sur-tout selon le système de la fatalité ? Y a-t-il du bon sens à déclamer contre les Législateurs & contre les Souverains, parce qu'ils ont établi les fondemens de la société & de la politique, sur un principe avoué par la Nature, & adopté par tous les hommes ? Pour gouverner le genre humain, falloit-il choquer de front une croyance universellement répandue, un penchant irrésistible dont ils éprouvoient eux-mêmes l'impulsion ? Est-ce le cas d'invectiver contre les Prêtres, parce que convaincus de la vérité, de l'utilité, de la nécessité d'une Religion, ils travaillent à opérer la même conviction dans tous les hommes ? Un Philosophe peut-il les blâmer, sans prononcer sa propre condamnation ? Il sera permis à un Athée de prêcher l'Athéisme, & il ne le sera pas à un homme religieux d'enseigner la Religion ? Mais il est décidé que les Matérialistes ne seront jamais raisonnables.

§. 2.

L'Auteur prétend que le fruit de toutes les recherches, de toutes les méditations sur la Divinité a été d'en rendre l'idée plus obscure; que sa nature ne sera pas mieux connue par nos descendans, qu'elle ne l'a été par nos ancêtres; qu'il eût mieux valu demeurer tranquillement dans notre ignorance (*a*).

Il oublie ce qu'il a enseigné lui-même, & qu'il répétera bientôt (*b*), que la croyance d'un Dieu a été l'effet nécessaire & inévitable de l'impression que les phénomenes de la Nature ont faite sur les hommes; que *des êtres ignorans, malheureux & tremblans se feront toujours des Dieux*: il n'a donc pas été au pouvoir de nos ancêtres de demeurer dans une ignorance absolue de la Divinité; nous ne le pouvons pas nous-mêmes, & nos descendans seront dans la même impuissance. Pour nous épargner la peine de créer de nouveaux Dieux, il est beaucoup plus simple de retenir le culte d'un Dieu seul & unique que nous connoissons.

Malgré les recherches & les méditations des Philosophes sur l'essence de la matiere, elle nous est encore inconnue; l'Auteur en

(*a*) Page 289, Essai sur les préjugés, ch. 11, p. 255.
(*b*) Page 317.

a fait l'aveu plus d'une fois : il faudroit donc ignorer l'existence de la matiere aussi-bien que l'existence de Dieu ; adopter, non pas le Matérialisme, mais un pyrrhonisme absolu & universel.

Si une Intelligence souveraine gouverne le monde & veut être connue, elle devroit donc se faire mieux connoître, & donner aux hommes une idée plus claire & plus distincte de sa nature : peu de personnes sont en état de méditer sur ce sujet. « Entre cent » mille hommes, il n'en est peut-être pas » deux qui ayent la même idée de *Dieu*, » tandis qu'il est très-rare de trouver des » personnes pour qui son existence soit un » problême : cependant la conviction sup- » pose l'évidence, qui seule peut procurer » la certitude à l'esprit (*a*) ». C'est la réflexion de l'Auteur.

On appercevra fort aisément qu'il confond deux choses très-différentes ; l'évidence des preuves de l'existence de Dieu, & l'évidence de son essence : il faut que les preuves de l'existence de Dieu soient d'une évidence palpable, puisque de son aveu il est rare de trouver des personnes pour qui cette existence soit un problême ; les hommes n'ont pas coutume de se réunir par acclamation dans la croyance d'un fait ou

(*a*) Pages 291 & 292.

d'une

d'une opinion, sans y être forcés par des preuves évidentes. Quant à la nature ou à l'essence de Dieu, il est clair qu'une connoissance parfaite & intuitive de ce qu'elle est, ne nous est point nécessaire, qu'elle est même impossible. Avons-nous besoin de connoître l'essence de la matiere, pour être évidemment convaincus de son existence. Quand nous ne connoîtrions Dieu que comme l'*Auteur de notre être*, c'en seroit assez pour que nous fussions obligés à l'adorer & à l'aimer.

« Ce n'est jamais que sur parole, continue » le Philosophe, que des peuples entiers » adorent le Dieu de leurs peres & de leurs » Prêtres (*a*) ». Ce reproche est-il fondé ? 1°. Il exige que la Morale soit un fruit de l'Education, & cela est très-sensé ; s'ensuivra-t-il que l'homme n'observe la Morale que *sur parole ;* que les idées morales sont vaines & ne portent sur rien ? L'homme est né pour la société ; il est naturel qu'il reçoive d'elle non-seulement son éducation physique, mais encore son éducation morale ; & la notion de Dieu en est une partie essentielle. Nous apprenons de nos peres & de nos maîtres tout ce que nous sçavons, même les Mathématiques : on n'en conclura pas que nous croyons sur parole aux

(*a*) Page 293. Essai sur les préjugés, c. 3 .68.

démonstrations de Géométrie. 2°. Les premiers qui ont adoré un Dieu, n'y ont pas cru sur parole ; quand nous pourrions oublier celui qu'on nous a fait connoître, l'Auteur convient que nous nous en ferions bientôt un autre, & cela est certain. C'est donc sur la parole de la Nature entiere, & de notre propre conscience, que nous croyons un Dieu.

« Toutes les Religions du monde, dit-il, » sont fondées sur l'autorité (*a*), & défen» dent l'examen ». Nouveau grief à éclaircir. Une Religion révélée est nécessairement fondée sur l'autorité, parce que la révélation est un fait : or un fait passé ne peut se prouver que par autorité ou par des témoignages. Ce n'est point la révélation qui nous a convaincus qu'il y a un Dieu, & qui nous a fait connoître ses principaux attributs ; c'est la raison, & nous les avons démontrés. La révélation a répandu une nouvelle lumiere sur ces objets ; elle les a mis à portée des plus simples & de ceux qui n'étoient pas en état d'en saisir les preuves raisonnées : mais en vain on auroit annoncé une révélation à des hommes qui n'auroient eu aucune notion même imparfaite de la Divinité. La révélation a donc perfectionné la raison, & elle ne nous en a point inter-

(*a*) Page 293. Essai sur les préjugés, c. 1, note, p. 7.

dit l'usage sur les matieres qui sont de son ressort : jamais on n'a fait un crime aux Philosophes d'examiner & de prouver par des raisonnemens l'existence de Dieu & ses principaux attributs.

Outre ces vérités déja connues par la lumiere naturelle, sur lesquelles la révélation a répandu un nouveau jour, auxquelles elle a ajouté un nouveau degré de certitude & d'évidence, elle nous a enseigné d'autres vérités que la raison n'auroit jamais pu découvrir, qui passent notre intelligence, qu'il seroit par conséquent ridicule de soumettre à notre examen ; c'est ce que nous appellons des mysteres. Mais jamais la Religion ne nous a défendu l'examen des preuves, des témoignages, des monumens, des faits qui démontrent la réalité de la révélation ; ou plutôt ces preuves & ces faits sont portés à un degré d'évidence morale qui nous dispense de tout examen accompagné de doute, & qui ne demande pour être sentie, que le moindre degré d'attention. Nous l'avons fait voir dans d'autres ouvrages (*a*).

§. 3.

L'Auteur prétend que l'enseignement des Prêtres est suspect, soit parce qu'ils sont

(*a*) Déisme réfuté, lettre 3 & 4. Apol. de la Relig. Chrétienne, ch. 6.

trompés eux-mêmes, soit parce qu'ils ont le plus grand intérêt de nous tromper (*a*).

Les peuples ont tort certainement de ne pas préférer aux leçons des Prêtres l'enseignement des Incrédules; ces Messieurs l'emportent sur les Prêtres à tous égards. 1°. Ils ne sont jamais trompés; doués d'une infaillibilité souveraine, ils sont inaccessibles à l'erreur; ils ont raison lors même qu'ils se contredisent; leur doctrine est l'évidence même, beaucoup plus à portée du peuple que la Doctrine chrétienne. *Tout est matiere*, voilà tout le symbole; *suivez les desirs de votre cœur*, voilà toute la morale. 2°. Ils sont incapables de tromper; quel intérêt peuvent-ils avoir de nous séduire? Ce n'est ni la vanité, ni la jalousie, ni l'entêtement, ni l'esprit d'indépendance qui les fait agir, c'est un tendre amour pour l'humanité: voilà pourquoi ils sont si doux, si charitables, si indulgens pour les erreurs des autres, si modérés dans leurs écrits, si sinceres dans l'examen des opinions, si patiens lorsqu'on les attaque & qu'on les contredit.

Pour les Prêtres, ils n'ont pas le sens commun; il n'y en a pas un seul qui ait eu assez d'intelligence pour comprendre que le mouvement est essentiel à la matiere; pas un

(*a*) Note, p. 293; Contag. sacr. c. 4, p. 64 & 71; chap. 10, p. 76. Essai, c. 1, p. 13.

ſeul qui ait pu ſe mettre dans l'eſprit qu'il n'y a point de Dieu. Ce ſont des forcenés qui commencent par ſe garoter des chaînes de la Religion, pour avoir le plaiſir d'en embarraſſer les autres ; des fourbes & des inſenſés qui ſe conſument de veilles, de fatigues, de ſoins ennuyeux, qui s'expoſent au mépris, aux inſultes, aux calomnies des Incrédules, uniquement pour faire juger qu'ils reconnoiſſent un Dieu : ce ſont des hommes inutiles, qui ne croyent exiſter que pour enſeigner les ignorans, ſoulager les pauvres, conſoler les affligés, redreſſer ceux qui s'égarent ; de toutes les vertus que l'on s'eſt aviſé d'introduire parmi les hommes, la moins néceſſaire eſt ſûrement la charité.

Mais ils ne s'accordent point ſur les idées qu'ils nous donnent de la Divinité ; ils ſont en conteſtation ſur les preuves mêmes de l'exiſtence de Dieu : il eſt impoſſible de rien comprendre à leurs diſputes, & tout le monde veut y prendre part par vanité (*a*).

Il eſt vrai que juſqu'à préſent les Philoſophes ſe ſont beaucoup mieux accordés que les Théologiens, & que l'objet de leurs diſputes a été beaucoup plus clair. Les Epicuriens, les Stoïciens, les Cyniques, les Académiciens, les Péripathéticiens, les Pla-

(*a*) Pages 294 & 295.

toniciens, les Eclectiques, &c, n'ont jamais disputé entr'eux : il regnoit entre ces différentes Ecoles un concert & une paix admirable, & les peuples profiterent infiniment des lumieres qui partoient de ces divers flambeaux. Aujourd'hui cette unanimité est encore plus parfaite, sur-tout depuis que les Athées sont aux prises avec les Déistes ; nous avons vu dans le Chapitre VIIe comme ces Messieurs sont disposés à se ménager ; combien le public doit être édifié des coups qu'ils se portent, & de la vénération qu'ils ont les uns pour les autres (*a*). Il est vrai encore qu'ils sont tous réunis dans le dessein de détruire la Religion ; mais les routes qu'ils suivent, sont un peu différentes ; il n'est pas aisé de comprendre qu'elles puissent les conduire au même terme : c'est le projet des ouvriers de Babel.

Non ; convenons enfin que c'est la vanité qui excite aujourd'hui l'attention, & qui nourrit le goût pour les écrits des Philosophes ; il n'est personne, même parmi les femmes, qui ne se pique de les lire & de les entendre ; mais dès que les connoissances philosophiques seront une contagion populaire, le beau monde n'en voudra plus ; on

(*a*) Voyez les différens portraits que J. J. Rousseau a tracés des Philosophes, & la maniere dont ceux-ci lui ont répondu.

reviendra peut-être à la simplicité religieuse, par vanité & pour se distinguer ; & le mal sera réparé.

§. 4.

Si Dieu est bon, comme tous les hommes s'obstinent à le penser ; s'il veut être connu & adoré, pourquoi ne point se manifester à toute la terre d'une façon non équivoque ? Au lieu de ces révélations différentes qui se contredisent, & qui semblent accuser la Divinité d'une partialité fâcheuse pour quelques-unes de ses créatures. « Au » lieu de suspendre un soleil dans la voûte » du firmament, & de répandre sans ordre » les étoiles & les constellations qui rempliss- » sent l'espace, n'eût-il pas été plus confor- » me aux vues d'un Dieu jaloux de sa gloire » d'écrire, d'une façon non sujette à dispute, » son nom, ses attributs, ses volontés per- » manentes, en caracteres ineffaçables & lisi- » bles également pour tous les habitans de la » terre (a) » ?

Il faut avouer que si Dieu eût consulté les Philosophes en créant l'Univers, ils lui auroient donné de bons avis ; ils lui auroient appris à mettre plus d'ordre dans l'arrangement des Etoiles & dans la marche des

(a) Pages 296 & 297.

Cieux, & tout iroit beaucoup mieux.

On doit cependant préſumer que Dieu a écrit ſon exiſtence, ſes principaux attributs & ſes volontés en caracteres très-lumineux; puiſque juſqu'à préſent tous les hommes les ont lus, & ſe ſont réunis à dire, *que les Cieux nous annoncent la gloire de Dieu :* Il a mieux fait encore, il les a gravés dans le cœur & dans la conſcience de tous les hommes; de maniere que les aveugles mêmes ont pu les lire, ſe convaincre de l'exiſtence & des volontés de la Divinité, comme ceux qui ont des yeux.

A la vérité, un petit nombre de Philoſophes ſe ſont crus trop habiles pour s'inſtruire dans le même livre que les ignorans; ils ſe ſont piqués, non pas d'écouter les leçons de la Divinité, mais de lui faire la loi & de lui preſcrire un plan de conduite; &, parce qu'elle n'a pas jugé à propos de le ſuivre, ils ont conclu qu'elle n'exiſtoit pas. Mais pour vaincre leur opiniâtreté & leur folie, la bonté de Dieu n'exige point qu'il refaſſe l'Univers; s'il falloit le changer toutes les fois qu'il y aura des inſenſés, ce ſeroit tous les jours à recommencer.

Ce n'eſt point dans les Cieux qu'eſt la ſource du mal, c'eſt dans le cerveau & dans le cœur des Athées : *toutes les erreurs viennent de l'organiſation*; telle eſt leur maxime

me (*a*). Dieu sans doute auroit pu les organiser différemment ; mais, malgré toute l'organisation possible, l'homme est toujours libre de déraisonner & d'être fou quand il lui plaît.

N'est-ce pas un principe & une morale admirables, de supposer que, plus un homme abuse des bienfaits & des lumieres que Dieu lui a données, plus il est en droit de se plaindre & d'en exiger de nouvelles ; que, plus il est ingrat, plus Dieu est obligé de lui faire du bien ?

La révélation accordée à un peuple plutôt qu'à un autre, ne montre en Dieu aucune partialité ; la distribution inégale des bienfaits surnaturels ne déroge pas plus à sa bonté, que l'inégalité des dons naturels : Les Matérialistes prétendent que deux particules de matiere ne peuvent pas être exactement semblables, & ils voudroient que tous les hommes fussent parfaitement égaux pour l'organisation, pour les talens naturels, pour le degré de lumiere, pour la conformation du cœur & du caractere : ce n'est point là le plan de la Providence ; & si on veut l'examiner de près, c'est une absurdité. Dieu, en favorisant particuliérement

(*a*) Pages 301, 303, 305, Contagion sacrée, ch. 10, p. 64.

certains hommes ou un peuple particulier; n'a point abandonné entiérement les autres; sa Providence n'a point cessé de veiller sur eux & de leur faire du bien; il a continué de parler à leurs yeux & à leur cœur : *Jamais il n'a cessé de se rendre témoignage à lui-même (a).*

§. 5.

L'Auteur fécond en questions se propose de nous accabler, & de prouver que les attributs divins ne peuvent fonder un culte; il faut tâcher de lui répondre briévement : « Si » Dieu est infiniment bon, quelle raison » aurions-nous de le craindre » ? La bonté de Dieu n'exclut point sa justice, elle la suppose : Si Dieu n'étoit pas juste, s'il ne mettoit pas une différence entre la vertu & le crime, il ne seroit pas bon. Plus sa bonté est grande, plus nous devons craindre d'en abuser : nous ne craignons point Dieu comme on craint un tyran ou un être malfaisant, mais comme un enfant bien né craint de déplaire à son pere; un Apôtre nous enseigne qu'une charité parfaite ne laisse plus aucun lieu à la crainte : *Perfecta charitas foràs mittit timorem (b).*

« S'il est infiniment sage, pourquoi nous

(a) *Act.* 14, 16. (b) 1. *Joan.* 4, 18.

» inquiéter sur notre sort » ? Aussi Jesus-Christ nous avertit de ne nous pas inquiéter, mais de nous reposer sur la Providence (*a*). « S'il sçait tout, pourquoi l'avertir de nos besoins & le fatiguer par » nos prieres » ? Parce qu'il veut que nous méritions ses faveurs par notre soumission & notre confiance ; les prieres ne peuvent fatiguer qu'un être dur & impuissant.

« S'il est par-tout, pourquoi lui élever » des Temples » (*b*) ? Afin de contenir notre imagination vagabonde, en multipliant autour de nous les signes de la présence divine. « S'il est le maître de tout, pourquoi » lui faire des sacrifices & des offrandes » ? Afin de nous répéter continuellement à nous-mêmes cette vérité, que Dieu est le maître de tout, que nos biens sont un don de sa libéralité, qu'il peut nous les ôter quand il lui plaira. Le culte extérieur, les Temples, les sacrifices, les prieres, ne sont pas nécessaires à Dieu, mais ils sont nécessaires pous nous.

« S'il est juste, comment croire qu'il pu» nisse des créatures qu'il a remplies de foi» blesses « (*c*) ? Nos foiblesses ne nous ôtent point la liberté ; Dieu remédie à ces foi-

(*a*) *Matt.* 6, 25, &c. Contag. sac. c. 14, p. 152.
(*b*) Contag. sac. c. 3, p. 55.
(*c*) Contag sac. c. 2, p. 38.

bleſſés par des ſecours continuels, quand nous ſommes fideles à les lui demander. Si Dieu ne puniſſoit pas le crime, la ſociété ne pourroit ſubſiſter. « Si la grace fait tout en » nous, quelle raiſon auroit-il de nous ré- » compenſer » ? Sa grace fait tout en nous, mais non pas ſans nous; & il nous eſt libre d'y conſentir ou d'y réſiſter.

« S'il eſt Tout-puiſſant, comment l'of- » fenſer, comment lui réſiſter » ? Dieu ne fait point uſage de ſa puiſſance pour gêner notre liberté, autrement il n'y auroit plus de lieu d'exercer ſa juſtice. « S'il eſt rai- » ſonnable, comment ſe mettroit-il en co- » lere contre des aveugles, à qui il a laiſſé » la liberté de déraiſonner » ? La liberté phyſique n'emporte point l'indépendance morale ou l'affranchiſſement de toute loi : il eſt un aveuglement volontaire, & qui mérite punition, tel que celui des Matérialiſtes.

« S'il eſt immuable, de quel droit préten- » drions nous faire changer ſes décrets » ? Les décrets de Dieu, par rapport à nos actions, ne ſont point abſolus; ils ſuppoſent la prévoyance, par conſéquent l'uſage de notre liberté. « S'il eſt inconcevable, pour- » quoi nous en occuper » ? Parce que cela eſt néceſſaire pour nous retenir dans l'ordre; nous le concevons aſſez pour ſentir ce qu'il exige de nous. « S'il a parlé, pourquoi l'U-

» nivers n'eſt-il pas convaincu » ? Parce que l'Univers libre n'a pas voulu écouter, non plus que les Athées d'aujourd'hui. « Si la » connoiſſance d'un Dieu eſt la plus néceſ- » ſaire, pourquoi n'eſt-elle pas la plus évi- » dente & la plus claire » ? Elle eſt très-évidente & très-claire pour tous ceux qui ont le cœur bon & l'eſprit droit; auſſi tous les hommes l'acquierent ſans difficulté, à la réſerve d'un très-petit nombre aveuglés par la folie des ſyſtêmes.

« Si Dieu eſt méchant, colère, vindica- » tif, comment l'aimer » ? Dieu n'eſt pas méchant; ce blaſphême révolte tous les hommes; il eſt faux qu'ils le penſent ſans oſer l'avouer (*a*). Par un inſtinct uniforme & univerſel, tous le nomment le *Dieu bon*, le pere & le bienfaiteur des créatures.

§. 6.

Envain les Athées ſe vantent d'être plus tranquilles, & plus heureux, que ceux qui croyent en Dieu (*b*); la fureur avec laquelle ils ſe déchaînent contre lui, dément cette oſtentation de ſécurité : toute paſſion ſuppoſe le trouble de l'ame, & la paſſion perce de toute part dans leurs écrits. L'Auteur poſe pour principe inconteſtable, qu'une

(*a*) Page 299. (*b*) Page 300.

erreur invincible, un crime involontaire ne peuvent être punis que par *le plus cruel & le plus injuſte des tyrans*; ce ſont ſes termes (*a*): principe vrai, dicté par le ſens commun; mais principe que l'Auteur s'eſt obſtiné à contredire dans tout ce qu'il a écrit contre la liberté (*b*). C'eſt ainſi qu'il travaille conſtamment à ſe réfuter lui-même. L'ignorance de Dieu ne peut être invincible, puiſque tous les hommes le connoiſſent; quand elle ſeroit excuſable juſqu'à un certain point dans un homme ſtupide & ſauvage, elle ne peut pas l'être dans un Philoſophe: s'il eſt puniſſable pour ſon ignorance affectée, il l'eſt encore davantage pour ſes contradictions.

Si la différence ſeule de la diſpoſition machinale eſt cauſe que nous voyons les hommes *tantôt raiſonner juſte & tantôt déraiſonner*, il faut convenir que l'organiſation des Matérialiſtes n'eſt pas heureuſe, puiſqu'ils déraiſonnent conſtamment.

Une autre queſtion eſt de ſçavoir ſi c'eſt par le dérangement de leur machine, ou par l'affoibliſſement de leurs organes qu'ils ſe convertiſſent quelquefois à la mort (*c*). Nous

(*a*) Page 304.
(*b*) Voy. premiere Part. c. 11, §. 5 & ch 12, §. 2 & ſuiv.
(*c*) Contag. ſac. ch. 14, p. 160.

ſoutenons au contraire que c'eſt par une heureuſe révolution dans leur tempérament & dans leur cerveau, que jamais leur eſprit n'eſt plus malade, que lorſqu'ils ſont en bonne ſanté. Le ſang toujours agité, la bile en fermentation, l'humeur noire, excitée par des rêveries creuſes, les mettent preſqu'hors d'état de raiſonner ſenſément : lorſque ces mouvemens ſont calmés par une maladie de langueur, la raiſon leur revient, ils enviſagent les choſes avec le même ſang-froid que les autres hommes, & finiſſent par déplorer leurs égaremens. Nous ne prétendons cependant point que dans les accès de leur mélancolie, ils ſoient abſolument incapables de réflexion & de liberté : Dieu ſeul peut juger juſqu'à quel point la mauvaiſe humeur peut rendre l'homme excuſable.

§. 7.

En ſuivant toujours le même principe, l'Auteur penſe que deux hommes, dont le tempérament & l'organiſation ſont néceſſairement différens, ne peuvent avoir la même opinion ſur la Divinité ; que ce ſeroit une entrepriſe inſenſée de vouloir preſcrire aux hommes ce qu'ils doivent penſer ſur Dieu & ſur la Religion ; qu'une ame tendre a beſoin d'un Dieu qu'elle aime ; que l'enthouſiaſte heureux veut un Dieu qu'il

remercie ; l'enthousiaste infortuné, un Dieu qui prenne part à ses peines : au dévot mélancolique il faut un Dieu qui maintienne en lui le trouble devenu nécessaire à son organisation malade ; au pénitent frénétique, un Dieu cruel ; au fanatique emporté, un Dieu aussi fougueux que lui-même (*a*). Pour achever l'énumération, il falloit ajouter que l'Athée hypocondre a besoin d'un Dieu contre lequel il puisse blasphémer pour évaporer sa bile.

1°. Selon ce principe merveilleux, est-ce une entreprise beaucoup plus sensée de proposer le Matérialisme à tous les hommes, comme une hypothèse propre à les réunir tous, capable de se prêter à tous les tempéramens & à tous les caracteres possibles ? Les hommes qui ne peuvent s'accorder sur l'idée de Dieu, s'accorderont-ils mieux sur l'idée de la matiere & sur son *essence inconnue* ? L'Auteur devroit se contenter d'enseigner sa doctrine à ceux qui sont organisés comme lui. 2°. Malgré toutes les variétés imaginables dans l'organisation, tous les hommes se sont réunis à croire l'existence d'un Dieu, à le regarder comme le pere de la Nature & le bienfaiteur du genre humain, qui exige un culte & qui impose des loix, qui punit le crime & qui récompense la

(*a*) Page 310. Contag. sac. ch. 14, p. 156.

vertu : il n'en faut pas davantage pour fonder la Religion. Tous se sont encore accordés à regarder la matiere comme une substance inerte & passive, qui ne peut se donner le mouvement. Tous ont conspiré à juger que l'ordre de l'Univers est l'effet d'une cause intelligente. Il faut donc que ces vérités soient d'une évidence invincible, puisque la différence des tempéramens, de l'éducation, des préjugés, l'influence du climat, la révolution des siécles, le changement des mœurs & des habitudes, n'ont pu empêcher sur ce point l'uniformité des opinions ni l'unanimité des suffrages. L'observation du Philosophe prouve directement contre lui.

Nous convenons qu'un esprit agité par des passions incommodes ne peut manquer de se rendre tôt ou tard incommode à ses semblables (*a*). Et comme nous avons lieu d'observer ce phénomene chez les Matérialistes encore plus que chez les hommes retenus par une Religion, nous en prenons droit de conclure que ce n'est pas la croyance d'un Dieu, mais les passions qui rendent certains individus très-incommodes.

Cette observation même nous fait sentir l'absurdité des prétentions de l'Auteur. Puisque, selon lui, c'est le tempérament qui

(*a*) Page 311.

modifie dans chaque individu l'idée qu'il ſe forme de la Divinité ; ce n'eſt donc pas cette idée qui rend l'un enthouſiaſte, l'autre paiſible ; celui-ci gai & content, celui-là fâcheux & mélancolique : l'idée qui eſt l'effet de leur tempérament, ne peut pas être la cauſe de ce même tempérament ni de ſon influence ſur leur conduite. Il n'y a pas de milieu, ou la Religion eſt indépendante du tempérament, ou c'eſt le tempérament qui eſt la cauſe premiere & complette de tout le mal, s'il y en a.

Que ſert-il de dire que des hommes vicieux, inquiets & méchans, prêteront à Dieu leur propre caractere, & s'autoriſeront de ſon exemple pour donner un libre cours à leurs paſſions (*a*) ? Ces paſſions auront-elles un cours moins libre, lorſque ces hommes ne croiront point de Dieu & ſeront Matérialiſtes ? Des paſſions aſſez puiſſantes pour pervertir l'idée que la lumiere naturelle nous donne de Dieu, ne pervertiront-elles pas de même tous les principes de morale & de conduire que la raiſon peut nous fournir ?

Il eſt donc abſurde d'objecter que les méchans ſe ſerviront de l'idée qu'ils ſe ſont formée de Dieu *pour juſtifier leurs forfaits* (*b*). Dès que leur ame eſt aſſez per-

(*a*) Page 311.
(*b*) Page 312. Contag. ſac. ch. 14, p. 158.

verse, & leur conscience assez fausse pour concevoir une idée monstrueuse de la Divinité, elles le feront de même assez pour justifier leurs forfaits indépendamment de cette idée. En un mot, cette idée ne peut tout au plus que se prêter à la corruption de leur cœur; mais elle ne peut en aucun sens produire cette corruption.

Il est encore plus absurde d'ajouter que la croyance d'un Dieu sera toujours *une arme à deux tranchans*, dont les hommes se feront à eux-mêmes des blessures mortelles. Selon le principe de l'Auteur même, cette notion est une cire molle qui prend l'empreinte de tous les caracteres; ces caracteres sont donc bons ou mauvais indépendamment de la chimere qu'ils se sont forgée à eux-mêmes. Tout ce que l'on pourroit conclure en rigueur dans cette supposition, c'est que l'idée de Dieu ne sert à rien, qu'elle ne réforme point les passions des hommes, parce que les hommes sçavent la plier à leurs passions comme il leur plaît.

Je dis, *dans cette supposition*, & en accordant à l'Auteur tout ce qu'il peut prétendre; mais cette supposition même est-elle sensée? 1°. L'Auteur soutient que le plus grand nombre des hommes sont mal organisés, ont le cœur méchant & l'esprit de travers: opinion fort honorable au genre humain, & qui peint au naturel le carac-

tere d'un Matérialiſte. 2°. Que les hommes ſont abſolument les maîtres de ſe former de la Divinité l'idée qui leur plaît. Quand cela ſeroit vrai dans l'état de Nature, eſt-ce la même choſe dans une Religion révélée, qui a fixé irrévocablement les notions que nous devons avoir de Dieu, & les regles morales qui en découlent ? L'Evangile ſe prêtera-t-il au tempérament, au caractere, aux paſſions de ſes ſectateurs ?

Qu'eſt-ce que l'Auteur a donc prouvé en exagérant la dépravation du cœur & de l'eſprit humain ? Il a démontré invinciblement la néceſſité d'une révélation pour fixer le dogme & la morale, pour réprimer les attentats des paſſions, pour empêcher l'homme d'empoiſonner le remede même que ſa raiſon pouvoit lui fournir. 3°. Il ſuppoſe que l'homme ſuit ordinairement dans ſa conduite l'idée qu'il a conçue de Dieu, & la morale dont il eſt perſuadé; nous avons déja obſervé que cela eſt faux; l'Auteur lui-même ne tardera pas d'en convenir expreſſément & de le prouver. L'homme, dominé par ſes paſſions, contredit tout-à-la-fois la raiſon & la Religion; l'idée que la lumiere naturelle lui donne de Dieu, & celle qu'il en a reçue par la révélation : il fait le mal, non par principe, mais contre tous ſes principes. Ce malheur a lieu dans la Religion naturelle & dans la Religion ré-

vélée, dans la vraie Religion & dans les fauſſes. Il n'auroit pas lieu dans l'Athéiſme, parce que l'Athéiſme n'oppoſe aucun frein aux paſſions; il ne donne d'autre morale que de ſuivre les penchans du cœur ou les paſſions.

Dans ce cas là, dira-t-on, voilà l'inutilité de la Morale religieuſe évidemment démontrée, & c'eſt ce que notre Auteur a ſouvent objecté. Je ſoutiens au contraire que c'eſt une démonſtration de ſa néceſſité : un frénétique s'eſt trouvé aſſez fort dans un accès de fureur pour briſer ſes chaînes; donc il étoit inutile de l'enchaîner. Voilà le ſophiſme éternel qu'on nous oppoſe. L'homme n'eſt pas toujours dans un accès de frénéſie; ſes paſſions ne ſont pas toujours exaltées, au moins dans leur état ordinaire elles ſont retenues par la Religion : de ce que les loix n'arrêtent pas tous les crimes, il ne s'enſuit pas qu'elles n'en préviennent aucun.

§. 8.

L'Auteur ſoutient que nous n'avons aucun ſujet de remercier Dieu; 1°. parce que Dieu n'a pas beſoin de notre reconnoiſſance; 2°. parce que s'il nous fait quelquefois du bien, ſouvent auſſi il nous fait du mal; 3°. parce que tout eſt un effet de la néceſſité; 4°. parce que ſi l'exiſtence eſt le plus grand des biens, la mort doit être le

plus grand des maux ; 5°. parce qu'en nous plaçant sur la terre, Dieu nous fait jouer un jeu dangereux & inégal, auquel nous risquons un malheur éternel (*a*).

Jamais l'ingratitude ne fut plus éloquente; mais il est à craindre que ceux qui manquent de reconnoissance envers Dieu, ne soient pas fort enclins à en avoir pour les hommes. Nous avons déja dit que Dieu ne nous impose point des devoirs par besoin, mais par amour de l'ordre, parce qu'il ne peut se contredire lui-même, ni contredire notre nature telle qu'il l'a faite. Nous avons observé après notre Auteur que les maux sont une suite nécessaire de la sensibilité physique, & que sans elle nous serions incapables de sentir aucun bien : que la vicissitude des biens & des maux rend à la vérité notre existence moins heureuse qu'elle ne pourroit l'être, mais non pas absolument malheureuse ; & l'Auteur en est convenu. De ce qu'un bienfaiteur pouvoit nous accorder plus qu'il ne nous a donné, il ne s'ensuit pas qu'il nous a fait du mal, & que nous avons droit d'être ingrats. Nous avons prouvé que la nécessité est une chimere; que l'homme étant libre, Dieu l'est à plus forte raison. Nous ajoutons que la mort est le plus grand des maux pour un Athée, mais non pas pour un Chrétien

(*a*) Pages 314 & 315.

qui eſt aſſuré d'une meilleure vie après celle-ci : que la liberté que Dieu lui a donnée n'eſt point un jeu dangereux ni inégal, puiſque ſon ſort ne dépend point du haſard, mais de ſon choix.

Notre Philoſophe répond qu'en ſuppoſant pour un moment l'exiſtence d'une autre vie, il faudroit du moins ſuſpendre notre reconnoiſſance juſqu'à cette autre vie; que puiſque Dieu n'a pas voulu, ou n'a pas pu nous rendre heureux en ce monde, il eſt fort incertain s'il le voudra, on s'il le pourra dans un autre. En vain, continue-t-il aurons-nous recours à la révélation ; elle nous apprend que Dieu réſerve des ſupplices éternels au plus grand nombre des hommes : il eſt donc très-probable que nous ſerons de ce plus grand nombre ; & nous n'avons pas lieu de ſçavoir gré à celui qui nous a donné la vie (*a*).

Tout homme ſenſé lui répliquera que quand un bienfait eſt certain & dépend de nous, il n'y a pas lieu de ſuſpendre notre reconnoiſſance : que cette reconnoiſſance même eſt le plus ſur moyen de le mériter : que les maux de cette vie, loin de nous faire douter du bonheur à venir, nous en donnent la certitude ; parce qu'il eſt certain par la lumiere naturelle que Dieu eſt juſte.

(*a*) Page 316. Contag. ſac. ch. 9, p. 10.

Il n'eſt pas vrai que la révélation nous apprenne que Dieu réſerve des ſupplices éternels au plus grand nombre des hommes, du moins parmi ſes adorateurs : elle nous enſeigne au contraire que *Dieu veut ſauver tous les hommes*, que *Jeſus-Chriſt s'eſt livré pour la rédemption de tous* (*a*), *que Dieu eſt le Sauveur de tous les hommes, ſur-tout des Fideles* (*b*).

Après d'auſſi foibles objections, qui ne peuvent faire impreſſion que ſur les mauvais cœurs, l'Auteur peut-il ſe flatter d'avoir démontré que « l'intérêt du genre humain exige que l'on renverſe une idole enfantée par la crainte, nourrie par la mélancolie, dont l'idée & le nom ne ſont propres qu'à remplir l'Univers de carnage & de folie (*c*) » ? Puiſqu'il eſt démontré que la Divinité ne peut avoir pour ennemis que des ingrats, & des hommes qui ont ſujet de la craindre, il s'enſuit clairement que la Religion eſt venue, non de la crainte, mais de la reconnoiſſance : tant que ce ſentiment aura quelque force parmi les hommes, les autels ſont en ſûreté ; & jamais l'intérêt du genre humain n'exigera que l'Univers ſoit peuplé de cœurs inſenſibles

(*a*) 1. *Tim.* 2, 4 & 6.
(*b*) *Ibid.* 4, 10.
(*c*) Page 317.

aux

aux bienfaits. L'opinion de la fatalité, qui étouffe toute reconnoiſſance envers Dieu, ne peut laiſſer aucun motif d'en avoir pour les hommes. Dès que l'intérêt préſent eſt le ſeul mobile de toutes nos actions; dès qu'un bienfaiteur ne peut obliger qu'autant qu'il y trouve ſon compte, dès qu'il agit envers moi par une impulſion néceſſaire, je ſuis diſpenſé de lui ſçavoir aucun gré du bien qu'il me fait. Plus de reconnoiſſance, plus d'amitié, plus de généroſité, plus de vertu parmi les mortels; tout eſt réduit à un vil commerce d'intérêt, à un ſimple échange de commodités & d'avantages réciproques: il faut calculer avant que d'agir: le cœur de l'homme, deſſéché par l'eſprit mercenaire, eſt au plus offrant, également vendu au crime & à la vertu, ſelon les circonſtances. On laiſſe à penſer ſi ce plan de morale & de ſociété eſt moins capable que la Religion de remplir l'Univers de carnage & de folies.

§. 9.

Auſſi l'Auteur a prévu l'impreſſion que ſon ſyſtême doit faire ſur tous les lecteurs ſenſés, & la maniere dont il doit être accueilli. Il reconnoît que le plus vain des projets ſeroit l'eſpoir de détruire en un inſtant la Religion parmi les hommes. « Les » anciennes révolutions de la terre, dit-il,

» ont fait éclore ſes premiers Dieux ; de » nouvelles révolutions en produiroient de » nouveaux, ſi les anciens venoient à s'ou- » blier. Des êtres ignorans, malheureux » & tremblans, ſe feront toujours des » Dieux » (*a*).

Parlez plus ſenſément, Philoſophe calomniateur de vos freres : l'ordre & le mouvement réglé de l'Univers a donné aux hommes la premiere notion d'un Dieu ; tant que cet ordre ſubſiſtera, elle ne s'effacera point : des êtres ſenſibles, nourris des bienfaits de la Divinité, ne pourront jamais la méconnoître ni l'oublier ; des cœurs reconnoiſſans déteſteront toujours vos principes : la Religion établie ſur cet inſtinct puiſſant, ne peut être détruite que quand l'homme ſera dénaturé.

« Inſpirons du courage, dit-il, à ceux qui » n'ont point la force de briſer avec leurs » illuſions » (*b*). Eh quel courage ! Celui d'un forcené, qui veut égorger ſon pere. *Raſſurons l'homme de bien :* Beau moyen pour le raſſurer, de lui ôter toute eſpérance, & de le réduire à la deſtinée des brutes ! *Ne raſſurons point le méchant.* Et que peut-il avoir à craindre pour des crimes *néceſſaires*, dont Dieu ni les hommes n'ont aucun droit

(*a*) Contag. ſac. c. 14, p. 146. Lucrèce, l. 6, *v.* 57.
(*b*) Page 318.

de le punir ? Quels maux peut-il redouter, lorſqu'endurci contre les remords, roidi contre la honte, à couvert par la force, il peut également braver le ciel & la terre ?

Pour détourner l'eſprit du lecteur de ces réflexions, pour lui inſpirer le même fanatiſme dont il eſt ſaiſi, l'Auteur répéte encore « les forfaits ſans nombre, que le nom de « Dieu a cauſés ſur la terre, ſon affreuſe » hiſtoire & celle de ſes odieux miniſtres, » qui ont par-tout ſoufflé l'eſprit de vertige, » de diſcorde & de fureur » (*a*). Jamais ces miniſtres, que l'on peint ſous des couleurs ſi noires, n'ont exhalé dans leurs écrits, ni dans leurs diſcours, autant de fureur que nous en voyons dans ceux des Athées. Ce n'eſt point le nom de Dieu qui a cauſé des forfaits, ce ſont les paſſions qui ont abuſé de ce nom adorable ; ces mêmes paſſions que l'Auteur nourrit & canoniſe, dont il fait les ſeules régles de la morale. Nous n'avons pas encore l'affreuſe hiſtoire des maux que l'Athéiſme peut cauſer ſur la terre, parce qu'il n'y a jamais regné ; & faſſe le Ciel qu'il n'y regne jamais ; on n'auroit pas la peine d'en faire l'hiſtoire, parce qu'il anéantiroit la ſociété & le genre humain. Mais nous pouvons en juger par ſes principes & par

(*a*) Page 319. Contagion ſac. c. 5, p. 93. Eſſai ſur les préjugés, c. 14, p. 360.

l'esprit dont ses prédicateurs sont animés. Il n'y a pas d'apparence que personne soit tenté de préférer leurs leçons à celles des Prêtres, ni le joug de leur Philosophie meurtriere à celui de la Religion.

De leur propre aveu, l'on peut abuser de la morale de l'Athéisme, tout comme l'on abuse de la morale religieuse : jusques-là les choses sont donc égales. D'ailleurs la perversité naturelle d'un homme peut le porter à l'Athéisme, & l'Athéisme peut le confirmer dans cette mauvaise disposition : l'on n'en a que trop d'exemples. Prouvera-t-on jamais qu'un homme a de la Religion, parce qu'il est naturellement méchant; ou qu'il est méchant, parce qu'il a de la Religion ?

CHAPITRE XI.

Examen de l'apologie que l'Auteur a voulu faire de ſes ſentimens. De l'Impiété. Exiſte-t-il des Athées ?

§. I.

CE n'eſt pas une entrepriſe aiſée de faire l'apologie d'un ſyſtême, qui a dans tous les temps excité l'indignation & l'horreur du genre humain (*a*); il ſeroit ſingulier qu'un travers général eût ſaiſi tous les eſprits; qu'une vérité démontrée, & capable de produire les plus heureux effets, fût cependant marquée d'un caractere de réprobation, & capable, au premier aſpect, d'effaroucher tous les hommes : qu'une poignée *de Penſeurs* fuſſent les ſeuls êtres raiſonnables, pendant que le reſte de notre eſpéce ſeroit dévouée à l'erreur, par une impulſion uniforme & invincible de la Nature. Quand cette prétention des Matérialiſtes n'auroit contr'elle que la vanité & l'entêtement auquel elle doit évidemment ſa naiſſance, il n'en faudroit pas davantage pour en faire ſentir le ridi-

(*a*) Page 323.

cule ; il n'appartient qu'à des insensés de croire qu'ils sont les seuls sages.

Si cet orgueil philosophique n'étoit pas incurable, il auroit dû être guéri par le mépris qu'il a excité dans tous les temps ; la fatuité blesse l'amour propre des autres hommes ; des maîtres qui commencent par insulter leurs disciples, n'auront jamais un grand succès. Quand notre Auteur seroit venu à bout de justifier sa doctrine, il lui resteroit encore à excuser l'indécence de son style, & cette partie de son apologie ne seroit pas la moins nécessaire.

Il n'a pas fallu rêver long-temps pour trouver les raisons dont il se sert pour plaider sa cause, il n'a fait que répéter ses plaintes ordinaires ; ou plutôt il a cru qu'en continuant d'accuser le genre humain, il étoit dispensé de répondre aux objections que l'on peut lui faire. La Religion, selon lui, n'a fait que du mal ; donc l'Athéisme ne peut opérer que du bien : les Théologiens sont les vrais Athées, & sont beaucoup plus coupables d'impiété que leurs adversaires ; d'ailleurs ils n'ont pas été exempts eux-mêmes de l'imputation d'Athéisme : c'est donc une accusation vague qui ne signifie rien. Voilà toute sa justification.

Mais entre faire du mal & faire du bien, il y a un milieu, c'est faire un plus grand mal : or nous soutenons, & nous l'avons dé-

ja prouvé, que tel doit être l'effet du Matérialiſme. En abuſant de tous les termes, il n'eſt perſonne que l'on ne puiſſe taxer d'impiété & d'Athéiſme : ſi quelquefois cette accuſation a été injuſte & mal fondée, cela ne prouve point qu'elle ſoit mal appliquée aux Matérialiſtes. Entrons dans le détail.

L'Auteur differte d'abord ſur la difficulté de déraciner des erreurs invétérées ; ſur la multitude des cauſes qui concourent à tromper & à égarer les hommes ; ſur la prévention qu'ils ont tous conçue contre le Matérialiſme ; ſur la légéreté avec laquelle on crie incontinent *à l'Athéiſme*, *à l'impiété* (*a*). La queſtion n'eſt pas de ſçavoir ſi les hommes ont horreur de l'Athéiſme ; mais ſi cette horreur eſt mal fondée ; ſi l'inſtinct qui les porte à croire un Dieu, eſt un penchant aveugle & dépourvu de raiſon ; ſi la Nature qui leur inſpire la Religion eſt dépravée ; ſi le Matérialiſme eſt appuyé ſur des démonſtrations plus évidentes que l'exiſtence de Dieu ; ſi l'on peut montrer par des expériences conſtantes & certaines les bons effets du Matérialiſme ; ſi toute ſociété ayant été fondée juſqu'ici ſur la croyance d'un Dieu, l'on a tort de regarder un Athée comme *un perturbateur de la ſociété* (*b*).

(*a*) Pages 321, 322, 323. Contagion ſacrée, ch. 15, p. 177.
(*b*) Page 323.

Voilà ce qui méritoit d'être exactement discuté; mais c'est ce qu'un Matérialiste n'entreprendra jamais.

§. 2.

Vainement il nous répéte qu'un Athée est *un Penseur* qui détruit des chimeres nuisibles au genre humain ; qui explique les opérations de la Nature, sans le concours d'une intelligence ; qui se forme des *notions intelligibles* de la force motrice de l'Univers; qui fonde tout ce qui s'opére sur des loix constantes & sûres ; qui n'attribue rien *au hasard*, ni à des causes aveugles, ni à une matiere *inerte & morte* (*a*). Le contraire de toutes ces assertions est démontré.

Nous croyons avoir prouvé jusqu'à l'évidence, non-seulement que la croyance d'un Dieu n'est point nuisible au genre humain, mais que le genre humain ne peut subsister sans elle; qu'expliquer l'ordre & le mouvement régulier de l'Univers sans cause intelligente, est une absurdité; qu'une force motrice essentielle à la matiere est une notion inintelligible, supposée gratuitement, & combattue par des raisons sans réplique; que des *loix constantes & sûres*, émanées d'une cause privée de connoissance, font une contradiction ; que cette cause est, se-

(*a*) Pages 324 & 332.

lon

lon toute la rigueur des termes, *une cauſe aveugle*, fortuite & qui agit au haſard ; que la matiere eſt par ſa nature une ſubſtance inerte, paſſive, morte, ſans aucune activité ; & nous avons établi la plupart de ces vérités ſur les principes mêmes de l'Auteur : c'eſt donc très-mal-à-propos qu'il ſe flatte d'avoir démontré que la matiere n'eſt point morte (*a*).

On ne peut nier ſans doute l'énergie de la Nature ; on ſoutient néanmoins que cette énergie n'appartient point à la matiere, mais à un être diſtingué d'elle, à un eſprit ; cet être n'eſt, ni inconnu, ni inintelligible, ni placé hors de la nature, puiſque c'eſt lui qui conduit la nature & qui lui a donné l'être.

C'eſt une dériſion d'avancer que les atômes d'Epicure ſont une cauſe plus réelle que le Dieu de la Théologie : les atômes ſont de la matiere ; or la matiere n'eſt point une cauſe, puiſqu'elle n'eſt point active ; elle peut recevoir l'impreſſion d'une cauſe étrangere, mais elle ne peut rien faire ni rien donner d'elle-même.

Il n'eſt pas fort étonnant que les Epicuriens & les Matérialiſtes leurs ſucceſſeurs ayent été mal accueillis, & qu'on n'ait pas daigné les

(*a*) Page 335.

écouter (*a*). Comment prêter l'oreille à des Philosophes qui abusent de tous les termes, qui renversent les notions les plus évidentes, qui se roidissent contre la lumiere naturelle & contre le sens commun? Pour goûter leur doctrine, il faudroit la comprendre, & ils ne s'entendent pas eux-mêmes : ils parlent sans cesse d'évidence, & ils ne montrent que des ténebres ; ils décident, ils prononcent magistralement, & ils ne prouvent rien.

Ce n'est pas notre faute si jusqu'à présent le Matérialisme n'avoit pas été développé, si ses partisans l'avoient rendu inintelligible (*b*) : l'Auteur qui se flatte de l'avoir mis dans le plus beau jour, est-il parvenu à en donner des preuves convaincantes, à en sauver les contradictions, à en concilier tous les principes? Il n'a fait que déraisonner comme ses maîtres ; ce sont toujours les mêmes suppositions ; le système d'Epicure, de Lucrèce, de Spinosa ; il n'y a mis du sien que le style & la méthode ; mais il n'a pu parer à aucun des inconvéniens : après des efforts incroyables, l'hypothèse se détruit toujours elle-même.

Il suppose donc mal-à-propos que l'aversion des Théologiens pour les Athées vient d'un fond de crainte & de défiance de leur

(*a*) Page 326. (*b*) Page 331.

propre cauſe (*a*); de tous les ſyſtêmes que l'on peut oppoſer à la Religion, l'Athéiſme eſt le moins redoutable : nous perſiſtons à penſer que les Incrédules n'ont pu travailler plus efficacement à ſe décréditer, qu'en dévoilant enfin leur véritable opinion : puiſque de leur propre aveu, l'horreur pour l'Athéiſme eſt un ſentiment univerſellement répandu & inhérent à la Nature humaine ; en ſe déclarant Athées ſans détour, ils rendent un ſervice eſſentiel aux Apologiſtes de la Religion.

Les Théologiens n'auront donc pas beſoin de recourir au bras ſéculier, aux perſécutions, à la cruauté, aux peines afflictives, pour venger la Religion des attentats de l'Athéiſme ; la raiſon, la lumiere naturelle, le ſentiment intérieur de tous les hommes, ſuffiſent pour mettre la créance d'un Dieu à couvert ; le mépris & l'indignation publique puniront ſuffiſamment ceux qui oſent l'attaquer. On ne regarde point, diſent-ils, la folie comme un crime puniſſable (*b*); cela eſt vrai ; mais il eſt ſingulier qu'ils ſe plaignent de ce qu'on ne les a pas traités juſqu'ici comme des eſprits totalement aliénés.

(*a*) Page 327. Eſſai ſur les préjugés, ch. 14, p. 374.
(*b*) Page 327.

§. 3.

Comme ils se sentent plus forts pour attaquer que pour se défendre, ils prétendent que ce sont les Théologiens qui sont les vrais impies : être impie, disent-ils, c'est outrager sciemment un Dieu qu'on croit ; c'est admettre un Dieu bon, tandis qu'on prêche la persécution ; c'est mentir & tromper de la part de Dieu, &c, &c (*a*) ; & après une pareille sortie, ces MM. se plaignent qu'on leur dit des injures (*b*). On a tort assurément, c'est empiéter sur leur privilége ; il faut les en laisser jouir pleinement & sans le leur envier : nous leur céderons même entiérement la victoire sur ce point ; nous répondons volontiers aux raisons, mais nous ne sçavons pas répondre aux injures : voilà pourquoi ce Chapitre-ci sera fort court.

Joignons-nous donc à ces humbles Docteurs, pour les aider à faire leur propre panégyrique : ils sont vraiment pieux, en reniant Dieu : ils servent la patrie, en sappant le fondement de ses Loix ; ils servent leurs semblables, en les débarrassant d'une Religion incommode ; ils travaillent au bien-être des méchans mêmes, en calmant leurs craintes & leurs remords : ils observent religieu-

(*a*) Page 318. Contag. sac. c. 5, p. 104.
(*b*) Page 331.

sement *les saintes Loix de la Nature*; puisque ces Loix sont leurs passions, & qu'ils y obéissent ponctuellement : ils rempliſſent fidellement leurs devoirs, puisque le devoir d'un Incrédule est d'injurier & de calomnier ceux qui ne pensent pas comme lui (*a*).

Si nous leur avons reproché plus d'une fois qu'ils attaquent la Divinité, parce qu'ils la craignent; que leurs déclamations sont l'effet d'une conscience bourrelée (*b*); ils nous ont forcés à porter ce jugement par l'emportement de leur style : nous croirons volontiers qu'ils ont l'ame tranquille, quand leurs écrits seront plus décens & plus modérés.

Il nous importe peu de sçavoir si les Athées sont rares, ou s'il y en a beaucoup, s'ils sont plus fréquens aujourd'hui qu'autrefois, s'il y en a de plusieurs espéces (*c*) : nous comptons assez sur le sens commun, pour être persuadés que ce syſtême ne gagnera jamais un grand nombre de partisans : dès que nous croyons un Dieu, nous devons espérer qu'il ne permettra pas que son culte soit anéanti sur la terre; la conduite assez ordinaire de sa Providence est de guérir les égaremens des hommes par leurs propres excès, & de retenir les sages par l'exemple des insensés.

(*a*) Page 329.
(*b*) Page 330.
(*c*) Pages 333 & 334.

En créant un langage particulier ; on peut accuſer tous les hommes d'Athéiſme, parce qu'ils adorent un être inviſible, inconcevable, une chimere, un néant, &c (*a*). C'eſt la récrimination ordinaire des Matérialiſtes, dont nous avons ſuffiſamment montré l'illuſion. Chez tous les peuples, & ſelon la maniere de penſer de tous ceux qui entendent les termes, un Athée eſt un homme qui nie formellement l'exiſtence de Dieu : l'Auteur ſans doute ne refuſera point cette épithete, après avoir fait gloire de ne connoître d'autre ſubſtance que la matiere.

On ſçait que les adorateurs d'un ſeul Dieu, les Chrétiens mêmes, ont été taxés d'Athéiſme par les Payens (*b*) ; mais l'abus que l'on a fait d'un mot, ne prouve point qu'il ne ſignifie rien.

L'Auteur eût mieux fait ſans doute de ne pas entreprendre ſon apologie, que de la fonder ſur d'auſſi foibles raiſons ; que l'on préſente l'Athéiſme ſous quelle face on voudra, jamais on ne pourra venir à bout d'effacer le caractere d'ignominie, que la raiſon & l'amour de la vertu lui ont imprimé.

(*a*) Page 335. (*b*) Page 337.

CHAPITRE XII.

L'Athéiſme eſt-il compatible avec la Morale ?

§. I.

LE principal reproche que l'on fait aux Matérialiſtes, c'eſt que leur ſyſtême détruit la Morale par les fondemens. « Un Athée, » dit Abadie, ne peut avoir de vertu ; elle » n'eſt pour lui qu'une chimere, la probité » qu'un vain ſcrupule, la bonne foi qu'une » ſimplicité..... Il ne connoît de loi que » ſon intérêt ; ſi ce ſentiment avoit lieu, » la conſcience n'eſt qu'un préjugé, la loi » naturelle une illuſion, le droit une er- » reur ; la bienveillance n'a plus de fonde- » ment, les liens de la ſociété ſe détachent, » la fidélité eſt ôtée, l'ami eſt tout prêt de » trahir ſon ami, le citoyen à livrer ſa pa- » trie, le fils à aſſaſſiner ſon pere pour jouir » de ſa ſucceſſion, dès qu'il en trouvera l'oc- » caſion, & que l'autorité ou le ſilence le » mettront à couvert du bras ſéculier qui » ſeul eſt à craindre. Les droits les plus in- » violables, & les Loix les plus ſacrées ne » doivent plus être regardées que comme

» des songes & des visions » (*a*).

L'accusation est grave, il n'est pas surprenant que notre Auteur en soit affecté; la question est de la dissiper pleinement; de montrer qu'Abadie a mal vu les conséquences du Matérialisme; que nous avons tort nous-mêmes de les lui avoir imputées.

Il répond « qu'un être qui raisonne, est » forcé de sentir que la société lui est avan» tageuse, qu'il a besoin de secours, que » l'estime de ses pareils est nécessaire à son » bonheur, qu'il a tout à craindre de la co» lere de ses associés; que les Loix mena» cent quiconque ose les enfreindre » (*b*). Tels sont donc les motifs qui doivent forcer un Athée à avoir de la probité, de la bonne foi, de l'amitié, de la fidélité, &c. Voyons s'ils sont solides.

1°. Il est avéré, par cette réponse même, que l'homme *n'a d'autre loi que son intérêt*, comme Abadie l'a remarqué; que ce qui lui est utile, est *vertu*; que le *vice* est ce qui peut lui nuire. S'il donne le nom de vertu à ce qui est utile aux autres, ce n'est qu'à cause de l'avantage qui peut lui en revenir à lui-même : il ne peut être obligé ni engagé à rien

(*a*) Vérité de la Relig. Chrét. tome 1, *Sect.* 1, c. 17.

(*b*) Page 340. Contagion sacrée, c. 13, p 137. Essai sur les préjugés, ch. 3, p. 71. De l'Esprit, second Discours, ch. 24, p. 282.

faire pour les autres, qu'autant que cette conduite lui assurera leur bienveillance, leur secours, leur estime. De-là il s'enfuit clairement que dans une société d'hommes injustes, un Particulier ne peut être obligé à pratiquer la justice, ni à exercer la bienveillance envers des citoyens ingrats ; en un mot, que dans une société corrompue la vertu ne peut avoir lieu. « L'intérêt, dit » l'Auteur de l'Esprit, nous défend avec » raison d'observer des Loix qui devien» droient préjudiciables à celui qui en se» roit l'observateur unique », 3e *Discours*, *tome 2*, *chap. 4*, *page 48* : conséquence que notre Philosophe semble avoir avouée ailleurs (*a*). C'est donc mal-à-propos qu'il a posé la maxime : *point de bonheur sans la vertu* (*b*) : il devoit prendre l'inverse, & dire : *point de vertu sans le bonheur*.

2°. Il n'est pas moins clair que, selon ce système, le nom de *vertu*, équivalant à celui de *force*, est purement abusif : de quelle force avons-nous besoin pour agir selon nos intérêts ? C'est le penchant du cœur & de la Nature. « Si les citoyens ne pouvoient faire » leur bien particulier, sans faire le bien de » la société, il n'y auroit alors de vicieux » que les fous, tous les hommes seroient

(*a*) Tome 1, chap. 9, p. 152.
(*b*) Tome 1, ch. 15, au titre.

» nécessités à la vertu ». *De l'Esprit, tome I, 2e Discours, chap. 22, page 363.* Au lieu de penser que la vertu est le sacrifice de notre propre intérêt à celui des autres, il faut juger que ce sacrifice est un *vice*, un *crime*, un déréglement dans la Morale. Dès que mon intérêt se trouve en compromis avec celui des autres, comment me prouvera-t-on que je dois céder, & quel motif m'indiquera-t-on pour le faire ?

3°. L'homme est forcé de *sentir que la société lui est avantageuse* : son intérêt bien entendu est donc d'en retirer tous les avantages possibles, & d'y mettre du sien le moins qu'il pourra : n'est-ce pas-là une idée fort noble de la bienveillance ? Si tous les individus pensent de même, la société sans doute sera fort aimable.

L'homme *sent qu'il a besoin de secours* : s'il est donc assez puissant ou assez habile pour obtenir le secours des autres, sans leur prêter le sien, il sera parvenu à la perfection de la Morale : l'héroïsme de la vertu est de faire des dupes.

Il sent que *l'estime de ses pareils est nécessaire à son bonheur* : mais cette estime n'est nécessaire que pour acquérir leurs services ; si l'on peut gagner ceux-ci sans leur estime, de quoi sert-elle alors ? D'ailleurs dans une société corrompue, l'estime est accordée à toute autre chose qu'à la vertu. Enfin, si

un homme eſt organiſé de maniere qu'il trouve plus de ſatisfaction & de bonheur à ſuivre ſes paſſions qu'à plaire aux autres, il eſt cenſé vertueux dès qu'il eſt heureux.

Il a tout à craindre de la colere de ſes aſſociés : mais il eſt une infinité de choſes que l'on peut ſe permettre ſans exciter leur colere : des crimes ſecrets n'excitent la colere de perſonne : ſi la colere des aſſociés eſt impuiſſante, ce n'eſt plus un crime de la braver.

Les Loix menacent quiconque oſe les enfreindre; & qu'importent leurs menaces, ſi l'on eſt à couvert du châtiment ? *Ai-je peur de la loi Julia*, diſoit Néron en préparant le poiſon pour Britannicus ? L'homme le plus adroit, le plus fourbe, le plus hypocrite, le plus habile à éluder les Loix, à éviter le mépris & la colere de ſes aſſociés, eſt par conſéquent le plus vertueux. Nous demandons à préſent ſi Abadie a eu tort ?

§. 2.

« L'idée d'être vu de Dieu, continue » l'Auteur, eſt-elle plus forte que l'idée » d'être vu par les hommes, d'être vu par » ſoi-même, d'être forcé de craindre, d'être » dans la cruelle néceſſité de ſe haïr & de » rougir en penſant à ſa conduite, & aux

» sentimens qu'elle doit infailliblement at-» tirer » (*a*) ?

Oui certainement, l'idée d'être vu de Dieu est plus forte que tous ces motifs. 1°. Cette idée ne les détruit point, elle les appuie. L'homme persuadé que Dieu le voit, même dans les ténebres, a lieu de craindre que la Providence ne le punisse dès cette vie, en exposant sa conduite aux regards des autres, par des voies qu'il ne peut pas prévoir. C'est donc au moins un motif de plus, & un motif très-fort, indépendamment des peines de l'autre vie. 2°. Le méchant qui ne croit point un Dieu, peut souvent éviter les yeux des hommes : d'ailleurs, il ne redoute pas beaucoup les regards de ceux qu'il sçait être aussi méchans & aussi vicieux que lui. 3°. Dès qu'un malfaiteur sera parvenu à s'endurcir contre les remords, à ne plus rougir de rien, il n'a plus lieu de se haïr, il doit au contraire se sçavoir gré d'avoir rendu son bonheur indépendant de l'opinion des autres ; peut-on se haïr en suivant fidellement le penchant invincible de la Nature, l'impulsion du tempérament, les loix de la nécessité ?

On dira que telle seroit *peut-être la conduite d'une bête féroce, d'un insensé* (*b*),

(*a*) Pages 240 & 241. Lucrèce, liv. 5, ℣. 1153.
(*b*) Page 339.

d'un forcené ; mais cette conduite eſt très-conſéquente, très-ſenſée, très-raiſonnable, dans le ſyſtême de l'Athéiſme. On dira que les ſcélérats ne parviennent jamais à ce point ; cela peut être : mais c'eſt parce qu'ils ne peuvent jamais effacer entiérement la notion d'un Dieu.

Suivons néanmoins les réponſes de notre Philoſophe. « Un Athée, dit-il, eſt un homme qui connoît la Nature & ſes loix, qui » connoît ſa propre Nature, qui ſçait ce » qu'elle lui impoſe ». La ſeule loi de la Nature pour un être ſenſible, eſt de chercher le bonheur, le trouver eſt la ſouveraine perfection : ce bonheur eſt toujours relatif à notre tempérament, à notre organiſation particuliere, à nos paſſions ; tout ce qui peut nous y conduire eſt légitime, eſt un *devoir* ; ce qui procure le bonheur à un homme eſt *vertu*, quand même il ſeroit *crime* à l'égard d'un autre homme organiſé différemment.

« Un Athée a de l'expérience, & cette » expérience lui prouve à chaque inſtant » que le vice peut lui nuire ; que ſes fautes » les plus cachées, que ſes diſpoſitions les » plus ſecrettes, peuvent ſe déceler & ſe » montrer au grand jour ». Soit, cette expérience lui prouve auſſi que ſes fautes peuvent demeurer cachées, qu'il s'agit ſeulement de bien prendre ſes précautions, & de

ſçavoir jouer adroitement ſon perſonnage : l'expérience lui prouve que ſouvent le vice peut être très-utile ; que pour s'en abſtenir, il faut ſouvent faire des ſacrifices dont la ſociété ne nous tient aucun compte ; qu'en ſuivant les regles de la plus exacte probité, on eſt encore expoſé à paſſer pour un fripon ; que les hommes ne jugeant de nos actions que ſelon leurs intérêts, ſont ſouvent très-peu équitables ; qu'il y a dans le monde des hommes très-injuſtes, plus honorés, plus eſtimés, mieux accueillis que les gens de bien.

« L'expérience lui prouve que la ſociété » eſt utile à ſon bonheur ». Mais elle lui démontre qu'une vertu exacte & ſcrupuleuſe n'eſt pas toujours le moyen le plus aſſuré de parvenir au bonheur ; que très-ſouvent la vertu eſt malheureuſe, & le crime dans la proſpérité : qu'il y a eu des hommes chargés de l'indignation publique, punis & mis à mort pour avoir fait leur devoir, & dont la conduite n'a été dévoilée ou juſtifiée qu'après leur mort.

« L'expérience lui montre que ſon intérêt » exige qu'il s'attache à la patrie qui le pro» tege, & qui le met à portée de jouir en » ſûreté des biens de la Nature ». Mais l'expérience lui apprend qu'une patrie ingrate a condamné Socrate à la ciguë, & Ariſtide à l'exil : que des ſcélérats ſont parvenus aux

honneurs & à la fortune en trahiſſant leur patrie ; que d'autres y jouiſſent en ſûreté des biens de la Nature, après l'avoir fort mal ſervie : que d'autres enfin ont été perſécutés, non pas parce qu'ils avoient trahi leur devoir, mais parce qu'ils avoient été malheureux.

« Tout lui montre que pour être heu» reux, il doit ſe faire aimer ». L'expédient n'eſt pas infaillible : pluſieurs cherchent à ſe faire aimer, & ne peuvent y réuſſir ; on n'aime pas toujours ceux-mêmes que l'on eſt forcé d'eſtimer ; l'approbation de la ſociété n'eſt jamais univerſelle ; ſouvent avec l'amour & l'eſtime des autres on n'eſt pas heureux ; cette amitié ſtérile peut-elle nous dédommager des ſacrifices que la vertu exige ?

« La Nature lui dit que ſon pere eſt pour » lui le plus ſûr des amis ». Cette leçon de la Nature eſt ſouvent difficile à comprendre : il eſt des peres d'un caractere dur qui n'ont jamais témoigné d'amitié à leurs enfans ; & il y a des enfans organiſés de maniere qu'ils préférent la ſucceſſion de leur pere à ſon amitié : la difficulté eſt de leur prouver qu'ils ont tort.

L'ingratitude éloigneroit un bienfaiteur de nous ; & que nous importe, lorſque nous en avons tiré tout ce que nous pouvions en attendre, lorſque ce bienfaiteur ne nous reverra plus, lorſque ce bienfaiteur mou-

rant ou mort ne pourra se plaindre de notre ingratitude ni la faire connoître ?

La justice est nécessaire au maintien de toute association ; cela est certain : mais une injustice secrette ou adroitement palliée, n'empêchera pas que les autres ne soient obligés de pratiquer la justice envers moi : il est des injustices tolérées ou consacrées par l'usage, dont personne ne rougit, & dont personne n'ose se plaindre : la justice que j'exercerai à mes dépens, ne forcera pas mes concitoyens à être justes à mon égard.

Nul homme, quelle que soit sa puissance, ne peut être content de lui-même quand il sçait être l'objet de la haine publique. C'est encore une question. En se bornant au calcul des intérêts, un homme doit être content de lui-même, quand il est plus flatté des faveurs de la fortune que de l'approbation publique. Il est des hommes constitués de maniere qu'ils se font un mérite de braver l'opinion publique, témoin les Matérialistes : il en est d'autres qui croyent mieux penser que l'Univers entier, qui se prodiguent l'encens à eux-mêmes, pendant que tout le monde les dévoue à l'anathême ; témoin encore les Athées. L'opinion publique, les préjugés de la multitude, sont une source d'erreur ; la haine publique n'est donc qu'un vain fantôme, dont le sage ne doit jamais

jamais avoir peur. C'eſt le jugement de tous les Philoſophes.

On objectera peut être que les inconvéniens attachés à la vertu n'ont pas lieu communément; que, ſelon le cours ordinaire des choſes, *la vertu eſt pour tout homme la route la plus ſûre pour la félicité* (*a*); qu'il ne faut pas établir pour regle des cas extrêmement rares, & dans leſquels la plupart des hommes ne ſe trouveront jamais.

Nous répondrons à cette objection, 1°. que les regles de morale doivent être applicables à tous les hommes, dans tous les cas & dans toutes les circonſtances poſſibles: que s'il eſt un ſeul cas où elles ſe trouvent fauſſes, où elles puiſſent porter l'homme au crime, elles doivent être rejettées & regardées comme abſurdes; 2°. que les inconvéniens que nous avons cités, ſont très-fréquens dans les ſociétés corrompues, telles qu'on ſuppoſe les nôtres; que c'eſt néanmoins dans ces circonſtances que l'homme a plus beſoin d'une morale fixe, certaine, infaillible; 3°. que le vice eſſentiel de la morale des Matérialiſtes n'eſt que trop bien prouvé par le fait, puiſque les crimes ſe multiplient à meſure que la Religion s'affoiblit.

Il y a encore une autre expérience qui

(*a*) Page 342.

nous démontre la juſtice de nos préventions contre cette morale. Lorſque les Incrédules ſe convertiſſent ſincérement, ils conviennent que leur vertu dépendoit des circonſtances; en cela ils croyoient raiſonner conſéquemment, & ils ſoutiennent que les autres raiſonnent de même. Ils commencent par remplir des obligations de juſtice, ſur leſquelles ils n'avoient jamais voulu entendre raiſon, à payer des dettes, à fixer l'état d'une épouſe & de ſes enfans, &c (*a*). Refuſerons-nous de les croire ſur leur propre expérience, & ſur les effets d'une Morale dont ils ont éprouvé toute l'influence? Perſonne n'a plus mauvaiſe opinion de la probité des Incrédules, que ceux qui l'ont été autrefois.

§. 4.

Quand l'Auteur nous repréſente que les ſpéculations morales des Athées, fondées ſur la néceſſité des choſes, ſont plus fixes & plus invariables que celles qui ne portent que ſur un Dieu changeant d'aſpect & de volonté, ſuivant les diſpoſitions & les paſſions de tous ceux qui l'enviſagent, il tombe en contradiction. 1°. Cette prétendue néceſſité des choſes eſt relative, de ſon propre aveu, au tempérament, aux diſpoſi-

(*a*) Page 342. Contag. ſac. c. 10, p. 52.

tions, aux idées, à l'organisation des divers individus : deux hommes ne peuvent pas avoir la même idée du *bonheur*, de *l'intérêt*, ni par conséquent du *devoir* ni de la *vertu*. Il est donc absurde de regarder comme fixe & invariable, une morale qui doit nécessairement changer selon le caractere de chaque Particulier. Il m'est impossible d'avoir la même morale que mon voisin, dès qu'il m'est impossible de juger des choses comme il en juge, de placer mon intérêt & mon bonheur dans les mêmes objets que lui. 2°. Supposons faussement avec l'Auteur que nos idées & nos passions particulieres, puissent changer à nos yeux la volonté & la Loi de Dieu : il est évident qu'elles changeront, à plus forte raison, les régles d'une morale qui leur est relative, & dont elles sont l'unique fondement. Selon lui, c'est l'intérêt des hommes qui décide de leur morale ; mais, selon nous, la volonté de Dieu est indépendante de nos intérêts. 3°. Dans une Religion révélée telle que la nôtre, la loi morale & la volonté de Dieu sont consignées dans sa parole même ; les préceptes sont clairs & immuables : nos idées, nos passions, notre tempérament ne feront pas qu'une loi formelle & clairement énoncée, n'existe pas : quand nos passions nous la font violer, la Loi réclame & nous condamne. Dira-t-on que si les Loix civiles n'étoient

pas rédigées dans un Code, que ſi les intérêts des hommes étoient la ſeule régle de leurs droits, la juſtice ſeroit mieux obſervée ? Voilà ce que les Matérialiſtes oſent ſoutenir.

Il eſt faux que l'Athée qui ſçait raiſonner, ſoit « toujours forcé de nommer vice » & folie, ce qui lui nuit à lui-même ; de » nommer crime, ce qui nuit aux autres ; » de nommer vertu, ce qui contribue à leur » bonheur durable » (*a*). 1°. Dès qu'une conduite eſt conforme à mon goût, à mon tempérament, à mon inclination particuliere, il eſt abſurde de juger qu'elle me nuit à moi-même, & de la nommer vice ou folie ; puis-je accuſer de vice ou de folie la Nature qui m'a ainſi conformé ? Quand même je prévoirois qu'il m'en arrivera du dommage dans la ſuite, ſuis-je libre de réſiſter à l'impulſion de la Nature, à l'empire de la néceſſité ? Eſt-ce un vice ou une folie d'y obéir ? 2°. Il eſt faux que ce qui nuit aux autres ſoit toujours *un crime*, dès qu'il m'eſt utile à moi-même : en vertu de quoi mon intérêt doit-il céder à celui d'autrui ? Eſt-ce un crime de nuire au voleur qui veut me dépouiller, ou à l'aſſaſſin qui veut m'ôter la vie ? 3°. Il eſt également faux que je doive toujours regarder comme *vertu*,

(*a*) Contagion ſacr. c. 10, p. 63 & 64 ; c. 13, p. 137.

ce qui procure aux autres un bonheur durable; lorsque c'est un obstacle à mon propre bonheur, suis-je obligé d'immoler mon bien-être à des hommes ingrats ou injustes? Quel est le fondement de cette obligation? Nous le cherchons envain dans les principes de l'Auteur.

« Si un Athée, entraîné par ses passions » ou par des habitudes criminelles, livré » à des vices honteux, jouet d'un tempé» rament vicieux, paroît oublier ses prin» cipes moraux, il ne s'ensuivra pas qu'il » n'a point de principes, ou que ses prin» cipes sont faux (*a*).

Je soutiens que dans ce cas-là, un Athée n'oublie point ses principes, mais qu'il les suit exactement. Un de ces principes est que l'homme n'est pas libre; que dans la passion, *la raison est aussi impossible à écouter, que dans le transport ou dans l'ivresse* (*b*). Un autre principe est que des erreurs ou des crimes involontaires & inévitables ne peuvent être dignes de punition (*c*): ils ne sont donc pas plus digne de blâme; ils cessent d'être des crimes. Un troisiéme principe, est que le plaisir & la douleur, l'espoir du bonheur & la crainte du malheur,

(*a*) Page 342.
(*b*) Tome 1, ch. 11, p. 200 & 201.
(*c*) Tome 2, c. 10, p. 302 & 303.

ſont les ſeuls motifs capables d'influer efficacement ſur les volontés des êtres ſenſibles, le ſeul fondement de *l'obligation morale* ou du devoir (*a*). Pour que l'homme ſoit vertueux, il faut qu'il ait intérêt à l'être (*b*). Et *l'intérêt* n'eſt jamais que ce que chacun de nous regarde comme neceſſaire à ſa félicité; ainſi l'intérêt du méchant eſt de ſatisfaire ſes paſſions à tout prix (*c*). De-là s'enſuit un quatriéme principe, que tout eſt toujours *dans l'ordre* relativement à la Nature, que tous les êtres ne ſont que ſuivre *les Loix* qui leur ſont impoſées .... que les vices & les vertus ſont également néceſſaires; les uns ne ſont *des biens*; les autres ne ſont *des maux* que pour des êtres particuliers, dont ils favoriſent ou dérangent la façon d'exiſter (*d*). Nous copions exactement les termes de l'Auteur.

Un Athée fidele à ſes principes doit donc conclure que le vice & la vertu ſont des notions relatives; qu'une action qui eſt *vice* à l'égard des autres hommes, parce qu'elle dérange leur façon d'exiſter, eſt *vertu* par rapport à lui, parce qu'elle lui procure le bonheur; qu'en cherchant ſon intérêt ou ſon bonheur dans le contentement de ſes

(*a*) Tome 1, ch. 15, p 18; tome 2, c 9, p. 262.
(*b*) Tome 1, ch. 9, p. 151 & 152.
(*c*) Tome 1, ch. 15, p. 315.
(*d*) Tome 1, ch. 12, p. 247.

passions, il obéit à son devoir ou à l'*obligation morale*; que si son tempérament paroît vicieux aux autres, il n'est dans le fond que ce que la Nature a voulu qu'il fût; qu'en suivant l'impulsion de ce tempérament, il ne peut être digne de blâme ou de punition, qu'au contraire il est *vertueux*, dans toute la rigueur du terme.

Telle est la morale que l'Auteur a établie, répétée, enseignée constamment dans tout son Livre.

On objectera sans doute que l'Athée, en agissant ainsi, s'expose à exciter la haine, le mépris, le ressentiment de ses semblables, & à trouver son *malheur durable* dans une conduite où il n'a goûté qu'un *bonheur passager*. Soit. Il est en droit de répondre, 1°. que l'on peut tout au plus lui reprocher d'être imprudent, d'entendre mal ses intérêts, mais non pas l'accuser d'être vicieux; 2°. que si par son tempérament & son organisation particuliere, il est invinciblement déterminé à préférer un bonheur passager à un bonheur plus durable, ce n'est point sa faute; 3°. que si les autres hommes sévissent contre lui, ils seront injustes, puisqu'ils puniront en lui un penchant irrésistible, & une conduite qu'ils suivent eux-mêmes; 4°. qu'il y auroit de la folie à préférer le contentement des autres à sa propre satisfaction, sans être bien assuré qu'ils lui en sçauront gré,

qu'ils l'en récompenseront, qu'ils ne seront point ingrats ni injustes; qu'il y a cent à parier contre un, qu'ils chercheront, dans leur conduite à son égard, leur propre intérêt à ses dépens, & leur propre bonheur préférablement au sien.

§. 4.

L'Auteur, qui a probablement senti toutes ces conséquences, a cherché à en éviter le contre-coup par une contradiction; c'est sa méthode ordinaire.

Il observe que rien de plus commun parmi les hommes, qu'une discordance très-marquée entre l'esprit & le cœur, rien de plus rare que de voir la spéculation influer sur la pratique. « Ne voyons-nous pas tous les » jours les mortels en contradiction avec » eux-mêmes? Leur jugement ne condam- » ne-t-il pas sans cesse les écarts auxquels » les passions les livrent? En un mot, tout ne » nous prouve-t-il pas que les hommes avec » la meilleure, théorie ont quelquefois la pra- » tique la plus mauvaise, & avec la théorie » la plus vicieuse, ont souvent la conduite » la plus estimable »? Ainsi il y a eu des Payens très-vertueux, & il y a des Chrétiens très-méchans. L'Auteur conclut que le tempérament de l'homme est toujours plus fort que les Dieux, l'organisation plus puis-

sante

ſante que la Religion; que les mortels ſuivent bien plus leurs paſſions, leurs intérêts que leurs ſpéculations (*a*).

De cette remarque très-vraie, très-conforme à l'expérience, nous avons droit de tirer pluſieurs conſéquences importantes. 1°. L'Auteur a fauſſement attribué tous les crimes qui ont inondé la terre, à l'idée que les hommes ſe ſont formée de la Divinité, & à la morale religieuſe : il a ſuppoſé mal-à-propos que les hommes y avoient été entraînés par la Religion même : il falloit en accuſer les paſſions & le tempérament, & non la Religion; toutes les invectives qu'il a vomies contr'elle portent à faux, & ſont autant de calomnies. 2°. L'Auteur a eu tort de ſoutenir que nos erreurs & nos fauſſes idées ſont la cauſe de nos maux : de ce que nous agiſſons mal, il ne s'enſuit point que nous ayons de fauſſes idées, mais que nous agiſſons contre nos idées & contre la voix de notre conſcience. 3°. Quoiqu'un Athée puiſſe contredire ſa propre morale par ſa conduite, s'enſuit-il que cette morale eſt inutile; qu'il ne faut point de morale aux hommes; qu'il faut lâcher la bride au tempérament & aux paſſions; qu'il faut laiſſer

(*a*) Pages 343, 344, 345 & 350. Eſſai ſur les préjugés, c. 7, p. 161; c. 8, p. 181. De l'Eſprit, ſecond Diſcours, ch. 2, tome 1, p. 90.

l'homme ſans frein, ſans loix, ſans principe ? C'eſt cependant le raiſonnement que l'Auteur a répété vingt fois contre la morale religieuſe ; il a ſoutenu qu'il falloit y renoncer, parce qu'elle ne ſuffit pas pour retenir la fougue des paſſions : & il eſt forcé de convenir que la morale de l'Athéiſme, ne ſuffit pas toujours non plus pour arrêter la fougue des paſſions. 4°. Puiſque les paſſions peuvent toujours réſiſter à la voix de la raiſon auſſi-bien qu'à celle de la Religion, puiſqu'elles peuvent abuſer de toute eſpéce de morale ; à laquelle faut-il donner la préférence ? Eſt-ce à la morale la plus favorable aux paſſions, ou à celle qui leur eſt la plus contraire ? Lorſque cette queſtion ſera décidée, il ne ſera pas difficile de juger ſi la Morale chrétienne vaut mieux que celle des Athées.

Telle eſt l'équité des Matérialiſtes : parce qu'un Chrétien peut commettre des crimes, ils concluent que cet homme ne croit point ſa Religion, ou que ſa Religion eſt fauſſe & pernicieuſe : ſi un Athée eſt livré à des vices honteux, *il ne s'enſuit pas*, diſent-ils, *qu'il n'a point de principes, ou que ſes principes ſont faux*, mais que ſes paſſions l'entraînent malgré ſes principes ; un Athée, ſuivant eux, peut être *inconſéquent*, & un Chrétien ne peut pas l'être.

Ils prétendent qu'un tyran athée ne

ſeroit pas plus à craindre qu'un tyran fanatique, qu'il ſeroit même moins dangereux. Nouvelle fauſſeté. 1°. Un tyran fanatique contredit ſa Religion, puiſque ſa Religion ne lui commande point le Fanatiſme, mais la douceur & la clémence : ſa conduite eſt un état violent. Un tyran athée ſuivroit exactement ſes principes, puiſqu'ils lui ordonnent de chercher ſon bonheur, & de ſuivre la pente de ſon tempérament. *Un tyran Athée qui perſécuteroit pour des opinions*, ne ſeroit donc point *un homme inconſéquent à ſes principes* (*a*) : puiſque, ſelon ſon principe, l'erreur eſt la ſource de tous les maux du genre humain, il faut abſolument bannir les erreurs. Nous avons prouvé ailleurs que l'intolérance eſt attachée à l'Athéiſme auſſi-bien qu'à la Religion (*b*). Un Souverain athée, imbu de la doctrine de notre Philoſophe, qui regarderoit la Religion comme le principe de tous les crimes qui ont dévaſté la terre, devroit ſe croire obligé de la détruire à quelque prix que ce fût. Il n'eſt donc pas vrai que l'*Athée auroit un prétexte de moins que le Prince crédule, pour exercer ſa méchanceté* (*c*). 2°. Un tyran fanatique n'eſt point continuellement dans les accès du Fanatiſme ; dans les intervalles de raiſon

(*a*) Page 345.
(*b*) Chap. 8, §. 4.
(*c*) Page 346.

il peut rentrer en lui-même, revenir au véritable esprit de sa Religion : un tyran athée, obstiné dans ses principes, agiroit de sang-froid, agiroit conséquemment, seroit incapable de changer. 3°. Un tyran fanatique n'est intraitable que sur le chapitre de la Religion ; elle le retient sur tout le reste : un tyran athée ne seroit gêné sur rien, il prendroit pour devise la maxime ordinaire des monstres : *Oderint, dum metuant.* A la vérité, il ne pourroit prétendre que *c'est son Dieu qui ordonne & qui approuve* une telle conduite (*a*) : mais il soutiendroit que c'est la Nature & la raison ; en exterminant les hommes, il prétendroit encore travailler au bien de l'humanité. Un Athée, qui envisage les hommes comme une assemblée de machines ou comme un troupeau de bêtes, est-il disposé à les respecter & à les ménager beaucoup ?

§. 5.

« L'Athéisme bien entendu, continue » l'Auteur, est fondé sur la Nature & la » raison, qui, jamais, comme la Religion, » ne justifieront & n'expieront les crimes des » méchans (*b*) ». Nouvelle absurdité. Il n'est aucun homme qui ne cherche à justifier ses

(*a*) Page 346. (*b*) Page 347.

passions par la raison, aussi bien que par la Religion. Dans le système de l'Athéisme, il n'y a point de crime; nous l'avons montré (*a*); & il n'y a pas besoin d'expiation. Nous ne concevons pas ce que c'est que l'*Athéisme bien entendu*, ni comment l'on peut bien entendre des contradictions.

De ce que l'on a fait dépendre la morale de l'existence & de la volonté de Dieu, il est résulté, selon notre Philosophe, un grand inconvénient. Des ames corrompues, venant à découvrir la fausseté de cette supposition, lâcherent la bride à tous leurs vices, conclurent qu'il n'y avoit point de motifs réels pour faire le bien. La remarque mérite attention. Jamais l'on n'a fondé la morale sur la volonté *arbitraire* de Dieu, mais sur sa volonté *conforme à la nature des choses*, par conséquent sur la raison même. Ce sont *des ames corrompues*, qui ont prétendu découvrir la fausseté de cette supposition; nous en convenons, & nous soutenons que l'Athéisme n'est fait que pour des ames de cette espèce, ou pour des cerveaux mal organisés. Ces ames corrompues, trompées dans le principe, ont bien raisonné dans les conséquences; puisque dans l'Athéisme il n'y a effectivement aucun motif réel pour faire le bien : nous l'avons

(*a*) §. 3.

démontré, & l'Auteur va encore nous le faire sentir.

« Soit qu'il existe un Dieu, dit-il, soit » qu'il n'en existe point, nos devoirs seront » les mêmes; & notre nature consultée nous » prouvera que le vice est un mal, & que la » vertu est un bien réel .... que sans nulle » vertu, la société ne peut se maintenir; » que sans mettre un frein à ses desirs, nul » homme ne peut se conserver. Les hom- » mes sont contraints par leur nature d'ai- » mer la vertu & de redouter le crime, par » la même nécessité qui les oblige à cher- » cher le bien-être, & à fuir la douleur; » cette nature les force à mettre de la diffé- » rence entre les objets qui leur plaisent & » ceux qui leur nuisent » (*a*).

On prie de nouveau le lecteur de bien peser cette doctrine; nous ne pouvons trop insister sur les conséquences. 1°. Il est clair que *la vertu* n'est rien autre chose que le *bien physique*, ce qui nous plaît, ce qui contribue à notre conservation & à notre bien-être; *le vice* ou *le crime*, c'est le mal physique; ce qui nuit à notre bien-être, à notre conservation, ce qui nous cause de la douleur, ou peut nous en causer dans la suite. 2°. Que le vice & la vertu sont

(*a*) Pages 348 & 349. Contagion sacrée, ch. 10, p. 63 & 64; c. 13, p. 137.

des notions relatives ; ce qui eſt un bien pour moi, peut-être un mal pour un autre ; mais l'intérêt d'un autre ne doit jamais prévaloir au mien : mon bonheur ne doit jamais être ſacrifié à celui des autres. 3°. Je ne puis donc être obligé à rien faire pour la ſociété, qu'autant que je ſuis ſûr qu'il m'en reviendra un plus grand bien : autrement je me tromperois dans mon calcul ; je réſiſterois à ma nature, qui me force à chercher mon bien, mon intérêt, mon bonheur. 4°. Pourvu que la ſociété dure autant que moi, & autant qu'il faut pour me procurer le bien-être, que m'importe qu'elle périſſe avec moi ou après moi ? Sa conſervation ne me touche en rien, quand je ne ſuis plus : mon ambition doit ſe borner à en tirer le meilleur parti poſſible, tant que dure mon exiſtence. 5°. Je dois me conſerver & prolonger mon bonheur, le plus long-temps que je pourrai : mais ſi je ſuis plus affecté par le plaiſir préſent que par l'eſpérance d'un bonheur plus durable, ſuis-je blâmable de préférer le plaiſir à ma conſervation ? Me priver du plaiſir préſent, eſt un ſacrifice douloureux ; ma nature, mon tempérament, mes deſirs s'y oppoſent ; ce ſeroit donc *un crime*. Si j'étois malheureux, il me ſeroit permis de me tuer (*a*) ; me ſera-

(*a*) Tome 1, c. 14.

t-il moins permis d'abréger mes jours par le plaisir ? Est-ce un plus grand mal de se tuer par plaisir, que par désespoir ? Cherchons donc le plaisir, & une existence heureuse, quoique momentanée : que les autres en souffrent ou qu'ils n'en souffrent pas, c'est leur affaire : que la société s'en trouve bien ou mal, cela ne me regarde point : je n'existe que pour être heureux, & pour l'être autant qu'il me plaira. *L'homme se doit le bonheur à lui-même* (*a*) : tel est le fondement de toute morale. Si pour mon bonheur il faut que le genre humain périsse, ce n'est pas ma faute ; c'est la loi de la nécessité.

A la vérité, si mes sentimens étoient connus, la société se croiroit obligée de se défaire de moi ; je me garderai donc bien de les faire connoître. Dans le fond, tous les hommes doivent penser comme moi, s'ils sçavent raisonner, & s'ils entendent leurs intérêts : il n'est donc question que de jouer comme eux le personnage d'homme de bien, d'affecter ce qu'ils nomment *vertu*, & qui ne signifie rien.

On me dit que l'homme doit quelque chose à l'homme ; parce qu'en lui faisant injure, il violeroit les droits de l'équité (*b*) :

(*a*) Tome 1, c. 15, p. 318. De l'Esprit, second Discours, ch. 29, p. 377.
(*b*) Page 350.

mais il n'y a d'autre équité que le calcul bien entendu des intérêts (*a*) ; or mon intérêt bien entendu eſt d'obtenir des autres tous les ſervices poſſibles, & de leur en rendre le moins que je pourrai.

On me dira encore que je ne dois pas faire à mon prochain, ce que je ne veux pas qu'il me faſſe. Il faut diſtinguer : ſi mon prochain eſt en état de me rendre le mal que je pourrois lui faire, la maxime eſt évidente, mon intérêt me défend de lui nuire. S'il eſt dans l'impuiſſance de me nuire à moi-même, & que mon intérêt m'engage à lui nuire, la maxime eſt fauſſe : l'*intérêt* & le *droit* ſont la même choſe ; l'Auteur du livre de l'Eſprit le décide formellement (*b*).

J'oſe défier tous les Matérialiſtes du monde de démontrer que dans leur ſyſtême ce langage n'eſt pas raiſonnable, & que les conſéquences ſont mal liées au principe.

Nous ne devons donc pas être ſurpris ſi l'Auteur de l'*homme machine* a raiſonné ſur les mœurs comme *un vrai frénétique* (*c*) : c'eſt qu'il a raiſonné conſéquemment ; & quiconque aura un peu de logique, raiſon-

(*a*) De l'Eſprit, troiſiéme Diſcours, ch. 4, tome 2, p 45.
(*b*) Troiſiéme Diſcours, c. 4.
(*c*) Page 348.

nera de même. Dès que la vertu n'eſt rien autre choſe que le bien phyſique ; que le droit eſt confondu avec l'intérêt ; que l'homme eſt cenſé ſuivre l'impulſion néceſſaire du tempérament ; il n'y a point d'autre morale que celle que nous venons d'expoſer.

§. 6.

L'Auteur ajoute que le ſyſtême d'un Athée ne lui donne point de vices nouveaux ; que l'Athéiſme laiſſe les hommes tels qu'ils ſont ; au lieu que la ſuperſtition fournit à ſes ſectateurs mille prétextes pour commettre le mal ſans remords, & même pour s'en applaudir ; qu'elle lâche la bride aux paſſions les plus terribles, ou procure des expiations faciles aux vices les plus déshonorans (*a*). Ces deux tableaux ſont infideles.

Le ſyſtême d'un Athée ne lui donne point de vices nouveaux, mais il excuſe & autoriſe tous les vices ſans exception, étouffe tous les ſcrupules, éteint les remords, détruit tous les liens de la ſociété, ne laiſſe ſubſiſter aucune vertu, réduit l'homme au niveau de la brute conduite par le ſeul inſtinct. La Religion ne peut

(*a*) Pag. 350. Contag. ſac c. 9, p. 53 c. 11, p. 82. Eſſai ſur les préjugés, c. 6, p. 132.

autoriſer tout au plus qu'une ſeule paſſion ; qui eſt le faux zèle, & cette paſſion ne peut avoir lieu que dans les cas où la Religion court quelque danger ; mais il eſt encore faux que la Religion l'autoriſe jamais.

On ne dira pas que la Religion autoriſe l'injuſtice, le vol, le meurtre, la calomnie, la vengeance, l'intempérance, la proſtitution, &c. dans le cours ordinaire des choſes, ni qu'elle fourniſſe aucun prétexte pour s'y livrer. Il n'eſt pas vrai qu'elle procure des expiations faciles, ſur-tout pour les péchés contraires à la juſtice : puiſqu'elle enſeigne formellement que ces crimes ne peuvent être expiés ſans que le prochain ſoit dédommagé, s'il eſt poſſible. Elle n'admet l'expiation d'aucun crime ſans la volonté ſincere d'y renoncer pour toujours, & d'en réparer les mauvais effets.

Il eſt faux que l'Athéiſme *laiſſe les hommes tels qu'ils ſont.* 1°. Il leur inſpire une haine furieuſe contre la Religion ; & s'ils étoient les maîtres d'en ſuivre les mouvemens, elle les conduiroit aux plus grands excès. 2°. Si les hommes ſont policés & réunis en ſociété, c'eſt à la Religion qu'ils en ſont redevables ; l'Athéiſme les rendroit ſauvages & abrutis, tels que ſont tous les peuples chez leſquels on n'a reconnu aucune marque extérieure de Religion. Le ſophiſme continuel des Incrédules eſt de

ſuppoſer que s'il n'y avoit point de Religion ſur la terre, les hommes ne laiſſeroient pas d'être apprivoiſés, policés, inſtruits, civiliſés, comme ils le ſont; & cette ſuppoſition eſt abſurde. Si la Religion étoit anéantie tout-à-coup, les peuples conſerveroient ſans doute pendant quelque temps les idées ſociales, les principes de vertu, les loix que la Religion leur a donnés; mais nous ſoutenons que tous ces mobiles s'affoibliroient de jour en jour, & ſeroient bientôt entiérement détruits; que les hommes retomberoient peu-à-peu dans l'état de barbarie, d'ignorance & de ſtupidité, d'où la Religion les a tirés. Lorſque la cauſe n'eſt plus, ſon effet ne peut pas ſubſiſter.

Il eſt faux que les temps où les hommes ont panché vers l'Athéiſme ayent été les plus tranquilles (*a*). Lorſque l'Epicuriſme relâché ſe fut répandu dans la Grèce, il y éteignit l'eſprit patriotique; les diſſenſions & les ſéditions s'y multiplierent; il fournit aux Romains les moyens d'affoiblir ces différentes Républiques les unes par les autres, & de les ſubjuguer. Le même ſyſtême produiſit à Rome le même effet; ſa naiſſance fut immédiatement ſuivie de la ruine de la République & des horreurs du Triumvirat. Quand le fait avancé par l'Auteur ſeroit en-

(*a*) Page 351. Eſſai, c. 3, p. 47.

core plus vrai, l'on n'en pourroit rien conclure. L'Athéisme n'a pas coutume de s'établir au milieu des guerres civiles & des malheurs domestiques d'une Nation ; les esprits sont alors occupés à autre chose qu'à bâtir des systêmes de Métaphysique : il est le fruit de l'oisiveté, du luxe, de la volupté, de la corruption des mœurs, suites ordinaires de la paix & de la prospérité d'un Empire ; mais il ne manque jamais d'augmenter la corruption, de relâcher les liens du Gouvernement & d'en préparer la décadence.

Nous convenons que les hommes habitués à méditer & à faire leur plaisir de l'étude, ne sont point communément des citoyens dangereux ; mais il ne s'ensuit pas que leurs spéculations ne puissent produire des révolutions subites sur la terre : le tempérament des Disciples n'est pas toujours aussi paisible que celui de leurs Maîtres. Epicure, Lucrèce, Bodin, Spinosa n'ont point causé de guerres civiles par eux-mêmes ; c'étoient de simples particuliers sans autorité ; mais leurs opinions adoptées par ceux qui gouvernent, seroient le fléau du genre humain. Epicure contredisoit ses principes, & adoroit les Dieux d'Athènes : si tous ceux dont on vient de parler avoient été *croyans*, ils auroient encore fait moins de bruit qu'ils n'en ont fait : leur tempérament paisible, la médiocrité de leur fortune, l'obscurité de

leur nom les rendroient incapables de troubler le monde. Mais lorſque des Incrédules joignent à l'Athéiſme la violence du caractere, l'emportement du ſtyle, la haine furieuſe contre toute Religion, comme notre Auteur, ce ſont évidemment des boutefeux, capables de mettre la ſociété en combuſtion s'ils avoient quelqu'autorité.

C'eſt donc une très-foible objection d'alléguer que des opinions purement philoſophiques, ou directement contraires à la Religion, n'ont jamais cauſé du trouble dans un Etat (*a*) : la raiſon en eſt fort ſimple; c'eſt qu'elles ont été mépriſées par le grand nombre des hommes, ſuivies ſeulement par quelques rêveurs oiſifs & ſans crédit, qui n'ont pas pu ſuivre dans la pratique les principes qu'ils établiſſoient dans leurs écrits. On ne doit pas ſçavoir beaucoup de gré aux Athées de n'avoir pas fait tout le mal qu'ils auroient voulu faire.

§. 7.

Les principes de l'Athéiſme ne ſont point faits, dit-on, pour le peuple, pour les eſprits frivoles, pour les ambitieux, pour les ames puſillanimes : concluons qu'ils ne ſont faits pour perſonne ; la vérité & la raiſon

(*a*) Page 352. Eſſai ſur les préjugés, ch. 3, p. 47 ; ch. 10, p. 239.

ſont faites pour tout le monde ; c'eſt inſulter la nature humaine que de prétendre qu'elle eſt deſtinée par ſon organiſation à préférer l'erreur à la vérité. Puiſque l'Athéiſme n'eſt point fait pour le peuple, il n'eſt pas fort étonnant que ſes principes n'ayent pas encore ſoulevé les peuples.

L'Auteur reproche pour la ſeconde fois aux Déiſtes qu'ils n'oſent point *citer la Divinité, même au tribunal de la raiſon* (*a*). En effet ils ont tort de s'arrêter en chemin ; dès qu'ils ont une fois cité à leur tribunal la conduite de Dieu dans l'établiſſement d'une Religion révélée, ils ſont en droit d'exercer la même juriſdiction ſur ſa Providence dans le gouvernement du monde ; l'une donne autant de priſe que l'autre à la cenſure des Incrédules : il n'y a plus qu'un pas à faire depuis le Déiſme juſqu'à nier l'exiſtence de Dieu.

Mais il ne falloit pas renouveller la contradiction que nous avons déja miſe en évidence : il eſt ridicule de répéter que la Religion eſt la vraie cauſe des maux de la ſociété (*b*), après avoir reconnu que la vraie cauſe de ces maux ſont les paſſions & le tempérament ; que l'homme entraîné par leur

(*a*) Page 353.
(*b*) Page 354. Contag. ſac. c. 13, p. 120. Eſſai ſur les préjugés, ch. 3, p. 57.

impulsion résiste également dans sa conduite à la raison & à la Religion.

N'étoit-ce pas assez du moins de cette contradiction, sans tomber encore dans une autre ? L'Auteur vient de dire que l'*Athéisme n'est pas fait pour le peuple ;* à présent il s'emporte contre ceux qui prétendent que *la Religion est nécessaire au peuple* : quel sera donc le sort du peuple ? Faut-il qu'il soit tout-à-la fois Incrédule & Religieux, Athée & persuadé de l'existence de Dieu ?

Mais le Fanatisme philosophique est aveugle, incapable de raisonner. Quand il faut disculper la morale pernicieuse de l'Athéisme, ce n'est point elle qui est la cause des vices de ses sectateurs, ce sont les passions & le tempérament : lorsqu'on veut rendre odieuse la Morale du Christianisme, ce ne sont plus les passions qui font agir l'homme, c'est la croyance & la morale qu'il professe : quand il faut sçavoir ce qu'il convient d'enseigner au peuple ; on décide d'un côté que la Religion l'asservit, sans le rendre meilleur, qu'elle le rend au contraire plus méchant (*a*) ; de l'autre, on reconnoît qu'il n'est pas fait pour saisir les principes & la morale de l'Athéisme.

Quel est donc le dénouement de toutes

(*a*) Page 355.

ces

ces absurdités ? Le voici. La Religion nous incommode, il faut la détruire à quelque prix que ce soit : ne nous embarrassons point des conséquences qui en résulteront, ni de la destinée du peuple ; ce n'est qu'un troupeau de brutes ; quand nous serons les maîtres, nous le conduirons comme il nous plaira.

Docteurs superbes, vous vous trompez ; le peuple n'est point dupe de votre dédain & de vos mépris : il vous les rendra au centuple, & vous serez punis par votre orgueil même. Il a rendu justice à vos prédécesseurs ; il vous la rendra infailliblement : il sent ses véritables intérêts ; il sçait distinguer les maîtres qu'il doit écouter par préférence.

Nous ne soutenons point qu'*il est des erreurs utiles* : c'est le principe des fourbes & des hypocrites ; si c'est la morale des Déistes, ce n'est point la nôtre. La Religion est utile, parce qu'elle est vraie ; & elle est vraie, parce qu'elle est utile : ces deux caracteres sont essentiellement inséparables. Quand on soutient que l'homme est une production du hasard, on peut supposer qu'il est destiné à être le jouet de l'erreur : lorsqu'on reconnoît qu'il est l'ouvrage d'un Dieu sage & bon, qui l'a créé raisonnable, on sent qu'il est né pour la vérité ; qu'il a droit de la connoître ; qu'elle seule doit le

ſubjuguer & le conduire ; que la vérité eſt, pour ainſi dire, le patrimoine du genre humain, & non le partage d'un petit nombre de cerveaux qui ſe croyent paîtris d'un autre limon que le reſte des hommes.

De-là il s'enſuit que la Religion à laquelle l'homme eſt certainement redevable de la vie ſociale, de la police, des loix, d'un état infiniment ſupérieur à celui des Sauvages & des brutes, ne ſçauroit être un préjugé & une erreur ; que de toutes les Religions connues, celle qui a fait le plus de bien aux hommes eſt néceſſairement la plus vraie : & c'eſt par ce parallèle déciſif que l'on doit juger de la vérité du Chriſtianiſme, indépendamment des autres preuves ſur leſquelles il eſt fondé.

Vainement on prétend que dans les pays où la ſuperſtition a le plus de pouvoir, on trouve toujours le moins de mœurs. Cette obſervation, preſque toujours fautive, effet du préjugé national, ne prouveroit encore rien quand elle ſeroit vraie. La ſuperſtition & la corruption des mœurs peuvent venir de la même cauſe phyſique, du tempérament particulier d'un peuple & de l'influence du climat : les Philoſophes ne ſont pas ordinairement heureux dans la découverte des phénomenes moraux; ils attribuent toujours tout le mal à la Religion, & ils ne voient pas que les abus de la Religion vien-

nent eux-mêmes d'une autre cause à laquelle il faut remonter, des passions de l'homme.

Sans cesse ils répètent que *tous les maux du genre humain sont dûs à ses erreurs* (*a*); & les erreurs d'où viennent-elles ? De l'organisation, disent-ils, du tempérament, des circonstances dans lesquelles nous nous trouvons placés sans notre aveu, des idées qui, malgré nous, sont entrées dans notre esprit (*b*). Eh bien, Censeurs éternels, à qui vous en prendrez-vous ? A la Nature, à l'enchaînement des causes matérielles, à la nécessité ? Corrigez donc la source du mal, ou cessez d'argumenter en l'air.

On rencontre, disent-ils, beaucoup d'Incrédules ou de Déistes dans les pays où regne la liberté de penser, & beaucoup d'Athées dans les Nations où la superstition & l'autorité souveraine font sentir la pesanteur de leur joug, & abusent de leur pouvoir (*c*). 1°. Le fait est faux; dans le temps que le despotisme étoit le plus absolu en Angleterre, il y avoit moins de Déistes & d'Athées qu'il n'y en a eu dans la suite. 2°. En supposant la remarque vraie, que s'ensuit-il ? Que l'Athéisme est évidemment la maladie d'un esprit chagrin, mécontent de son

(*a*) Page 356.
(*b*) Chap. 10, 301, 303, 305.
(*c*) Page 357. Essai sur les préjugés, c. 3, p. 33.

ſort, révolté contre toute autorité eccléſiaſtique & ſéculiere, ou, comme parle l'Auteur, de la *raiſon irritée* (*a*). Il en conviendra formellement dans le Chapitre ſuivant. Mais la raiſon irritée eſt la raiſon dominée par la paſſion : eſt-ce dans cet état qu'elle voit le mieux, que ſes jugemens ſont les plus droits & les plus ſûrs ?

Rendons graces à l'Auteur de ce qu'il s'eſt dévoilé lui même & tous ſes ſemblables : un Philoſophe irrité n'eſt plus un ſage, c'eſt un inſenſé. Il auroit dû calmer ſa bile avant de vouloir nous inſtruire ; guérir ſa maladie avant de nous prouver que nous ſommes en mauvaiſe ſanté : ce n'eſt point aux hypocondres à s'ériger en Médecins : il faut les plaindre, mais il y auroit de la folie à les écouter.

(*a*) Page 358, Eſſai ſur les préjugés, c. 9, p. 208 ; ch. 23, p. 313.

CHAPITRE XIII.

Des motifs qui portent à l'Athéïſme : Ce ſyſtême n'eſt-il point dangereux ? Peut il être embraſſé par le Vulgaire ?

§. I.

LES différentes queſtions que l'Auteur ſe propoſe de traiter ici, nous paroiſſent déja ſuffiſamment éclaircies par ce qu'il a dit dans les Chapitres précédens ; mais la fécondité de ſon génie, l'art qu'il poſſede de préſenter les mêmes objets ſous des aſpects différens, nous donneront lieu d'ajouter encore de nouvelles obſervations. Il eſt convenu, & il le répéte, que le motif principal qui précipite un Philoſophe dans l'Athéïſme, eſt l'*indignation* des maux que la croyance d'un Dieu a cauſés, & continue de produire ſur la terre (*a*) ; indignation très-mal fondée, après l'aveu formel répété plus d'une fois par l'Auteur, que quand les hommes font le mal, ils y ſont entraînés par leurs paſſions, & non point par leurs opinions ſpéculatives.

(*a*) Pages 359 & 360.

C'eſt donc contre les paſſions que les Incrédules devroient tourner leur *indignation*, & non contre la Religion ; ce n'eſt point ſa faute ſi les paſſions trouvent le moyen d'en abuſer, & parviennent ſouvent à la corrompre. Nous avons déja obſervé que les anciens Epicuriens ont fait autrefois à la raiſon les mêmes reproches que les Modernes font aujourd'hui à la Religion ; Cicéron les a rapportés fort au long dans le 3e Livre de la Nature des Dieux. Il y a un entêtement fanatique à rendre la Religion reſponſable du tort que lui font les travers & la corruption du cœur humain. C'eſt à elle de le réformer ſans doute ; mais la Religion ne fait point violence à l'homme, non plus que la raiſon ; il eſt toujours le maître de les ſuivre ou d'y réſiſter. Ce n'eſt point par des chaînes d'airain ni par des impulſions invincibles que l'homme doit être conduit : l'empire abſolu que l'on voudroit exercer ſur lui ne ſert qu'à le révolter, & à le jetter infailliblement dans l'excès même dont on veut le détourner. La Religion eſt un guide & non un tyran : des dogmes purs, une morale ſainte, des exemples touchans, des peines & des récompenſes en cette vie & en l'autre : tels ſont les liens aimables par leſquels elle enchaîne notre liberté ; le cœur farouche qui les briſe, ou qui s'en ſert pour ſe bleſſer, doit-il nous les rendre moins

chers ? L'homme, jouet éternel de ſes paſſions, également aveugle & foible, ſouvent furieux & indomptable, ſera-t-il plus heureux d'être abandonné à lui-même ?

S'il étoit vrai, comme l'Auteur le prétend, que c'eſt l'intérêt du Clergé qui a rendu la Divinité terrible & haïſſable, afin de faire trembler les hommes & de les rendre eſclaves (*a*), il y auroit lieu ſans doute de déclamer contre cet intérêt, de chercher les moyens de le réprimer, & non pas d'arracher aux peuples la Religion qui leur eſt néceſſaire : il ne faut point rendre les peuples ſcélérats, de peur qu'ils ne deviennent eſclaves : il y auroit un milieu, & l'on permettroit aux Philoſophes de le chercher. Mais comment accorder ce reproche avec ce que l'Auteur a ſoutenu ailleurs, que le peuple lui-même s'eſt forgé ſes propres Dieux ; que le ſentiment de ſes maux les lui a fait enviſager comme des êtres redoutables ; que l'ignorance, la crainte, la foibleſſe l'ont rendu ſuperſtitieux (*b*). Il n'a donc pas eu beſoin du ſecours des Prêtres pour ſe former une Religion telle qu'on la lui ſuppoſe ; les Prêtres n'ont fait tout au plus que ſe prêter aux idées dont l'hom-

(*a*) Note, p. 359. Contag. ſac., ch. 1, p. 18. Eſſai ſur les préjugés, ch. 14, p. 360.

(*b*) Chap 1, p. 4, 5, 6, &c.

me trouvoit la source dans lui-même : ils n'ont d'autre crime que d'avoir été foibles, timides, tremblans comme le reste des hommes.

Coupables ou innocens, n'importe ; il est décidé que les Prêtres porteront tout le poids de l'*indignation* des Incrédules. Ils soutiennent la Religion & travaillent à l'étendre : voilà le crime qu'on ne leur pardonnera jamais.

§. 2.

Outre cette indignation si sensée & si louable, outre *la mauvaise humeur* dont l'Auteur convient (*a*), il assigne pour seconde cause de l'Athéisme la *crainte importune* « d'un Dieu bizarre que l'on peut offenser sans le sçavoir ; qui n'est astreint à » aucunes des regles de la justice ordinaire ; » qui ne doit rien aux foibles ouvrages de » ses mains ; qui donne à ses créatures la » liberté de suivre leurs penchans malheureux, afin d'avoir la satisfaction odieuse » de les punir des fautes qu'il leur permet de » commettre » (*b*).

Il n'est pas nécessaire de faire remarquer au Lecteur le bon sens, l'équité, la candeur

(*a*) Page 360.
(*b*) Page 360. Contagion sacrée, ch. 2, p. 28 ; ch. 12, p. 110. Essai, c. 8, p. 181.

du

du procédé des Matérialiſtes. *Par indignation & par humeur*, ils ſe forment de la Divinité un tableau directement contraire à celui que la raiſon & la Religion nous préſentent, afin d'en prendre le droit de conclure que Dieu n'exiſte point; que la Religion n'eſt qu'une réverie abſurde & odieuſe. Si l'on nous accuſoit de diſſimuler la vraie cauſe de leurs travers, leur propre aveu ſerviroit à nous juſtifier. On n'a qu'à ſe rappeller les propres termes de l'Auteur. « L'homme, d'un tempérament mélancoli-» que, dit-il, aigri par des malheurs ou des » infirmités, l'homme chagrin & d'une hu-» meur fâcheuſe, ne peut voir dans le monde » que déſordre, difformité, malice & ven-» geance de la part d'un Dieu fantaſque & » jaloux. Ce ſont ces idées ſombres qui ont » fait éclore ſur la terre les cultes bizarres, » les ſuperſtitions cruelles & inſenſées, tous » les ſyſtêmes abſurdes, toutes les notions » & les opinions extravagantes (*a*). » Voilà donc l'origine des ſyſtêmes abſurdes, des notions & des opinions extravagantes des Matérialiſtes, indiquée par eux-mêmes.

Dans un ſens, nous convenons de la conſéquence qu'ils en tirent: le Dieu contre lequel ils déclament, n'exiſte point, c'eſt un

(*a*) Chap. 7, p. 213, 214, 215.

monstre & une chimere ; mais la raison & la Religion nous prêchent l'existence d'un Dieu différent, bon, sage, juste, bienfaisant, qui est la sainteté & l'équité même. Quel est l'insensé qui a jamais cru que l'on peut offenser Dieu *sans le sçavoir* ; que Dieu n'est astreint à aucune regle de justice ; qu'il ne doit rien aux ouvrages de ses mains ; qu'il leur donne la liberté de suivre leurs penchans, afin d'avoir la satisfaction de les punir ? Ce sont là autant de blasphêmes imaginés par des hommes d'un tempérament mélancolique, par des Philosophes chagrins & d'une humeur fâcheuse.

Mais on nous dit qu'*il est affreux de tomber entre les mains* du Dieu vivant (*a*). Oui sans doute, il est affreux d'y tomber chargé de crimes, & obstiné dans l'impénitence. De qui parle l'Apôtre dans cet endroit ? *De celui qui a foulé aux pieds le Fils de Dieu, qui a profané le sang de l'Alliance par lequel il a été sanctifié, qui a outragé l'Esprit de grace*, ou qui a résisté à la grace & au pardon que Dieu lui offroit.

Lorsqu'on dit à notre judicieux Philosophe, que Dieu n'est point tel qu'il le dépeint : il répond que toutes ces notions absurdes & nuisibles sont des corollaires des principes obscurs & faux que l'on se fait de la Divinité,

(*a*) *Hebr.* 10, 31.

& que ſon incompréhenſibilité ſuffit pour les autoriſer (*a*). Admirons encore la juſteſſe de ce raiſonnement ; Dieu eſt incompréhenſible ; ce que la Religion nous en apprend, eſt obſcur : donc des hommes chagrins & d'une humeur fâcheuſe peuvent en conclure que Dieu eſt injuſte, bizarre, cruel, tyran &c. donc, pour prévenir ces conſéquences folles, il faut anéantir totalement l'idée de Dieu : donc, pour empêcher les inſenſés de déraiſonner, il faut ſupprimer toute vérité.

§. 3.

L'Auteur convient ſans peine que ce ſont les paſſions & les intérêts qui déterminent quelques penſeurs à diſcuter les droits, ou plutôt les preuves de l'exiſtence de Dieu ; mais il ſoutient que leurs inquiétudes, leurs craintes, leur amour pour la liberté ſont des motifs raiſonnables : il avoue encore que ſouvent la corruption des mœurs, la débauche, la licence, la légéreté peuvent conduire à l'irreligion : que pluſieurs y tombent par vanité ou par crédulité, & ſur la parole d'autrui ; qu'ainſi on peut être incrédule de la même maniere que la plupart des hommes ſont religieux ; les uns par crédu-

(*a*) Page 362. Contag. ſac. c. 9, p. 5.

lité, comme le peuple; les autres par intérêt, comme les Prêtres; mais cela n'empêche point que d'autres ne puissent être Athées par conviction, & après avoir mûrement examiné les divers systêmes (*a*). Il y a bien des réflexions à faire sur tout cela.

1°. L'Auteur pose pour principe qu'*il faut être désintéressé pour juger sainement des choses* (*b*): & il soutient qu'en agissant par intérêt, par crainte, par amour de la liberté, on peut juger sainement de l'existence de Dieu: mais il ne veut pas perdre l'habitude de se contredire.

2°. Dans le doute même de l'existence de Dieu, n'est-ce pas une absurdité révoltante de commencer par l'envisager comme un usurpateur, ou comme un souverain équivoque, contre lequel l'homme est en droit de disputer sa liberté? comme si l'indépendance à l'égard de Dieu étoit un état plus avantageux pour l'homme, qu'une soumission raisonnable envers l'auteur de son être, son pere, & son bienfaiteur; comme si l'homme avoit des droits contre Dieu. Pour faire cet examen de bonne foi, il est clair que l'on doit écarter d'abord toute idée fausse, bizarre, odieuse sur la nature

(*a*) Pages 363, 364, 365. De l'Esprit, second Discours, chap. 30, tome 1, p. 352.
(*b*) Page 306.

de Dieu ; les preuves de ſon exiſtence n'ont rien de commun avec ces idées : quiconque s'appuie ſur ces notions fauſſes, décide déja la queſtion avant l'examen : celui qui examine par humeur, par crainte, par amour de la liberté, eſt incapable de faire un examen ſage & déſintéreſſé. Ces motifs ne peuvent être raiſonnables, qu'en ſuppoſant d'avance que l'exiſtence de Dieu eſt un malheur pour l'homme. Partir d'une abſurdité, n'eſt-ce pas un excellent moyen de découvrir la vérité ? Et telle eſt la méthode que notre Auteur a ſuivie avec tous les *Penſeurs* ; & il en convient.

3°. Il ne ſoutiendra pas ſans doute que ceux qui ſont Incrédules par libertinage, par vanité, par déférence pour les idées d'autrui, ſoient des hommes fort raiſonnables ; il ne prétendra pas que les autoriſer dans l'irreligion, ce ſoit rendre un ſervice fort eſſentiel à la ſociété. Or, parmi la foule de ceux qui ont lu ou qui liront ſon ouvrage, combien y en a-t-il qui ſoient exempts de ces odieux motifs, qui ſoient en état de peſer ſon ſyſtême ſans partialité, ſans intérêt, ſans aucun penchant au libertinage ? Voilà donc le bel exploit dont il doit s'applaudir : il a cité l'exiſtence de Dieu au tribunal de tous les libertins de l'Univers ; il leur a fourni des armes & des préjugés contre un dogme qu'ils déteſtoient déja dans leur cœur ;

il les a confirmés peut-être pour jamais dans une incrédulité libertine, dont les remords & les doutes auroient pu les faire sortir un jour : ils lui seront redevables de leur endurcissement dans le mal, & de l'impossibilité morale de leur conversion.

4°. De son propre aveu, l'Athéisme est une hypothèse dont on peut abuser, tout comme on abuse de la Religion. Dans l'état présent des choses, dans la corruption actuelle des mœurs, est-il probable que le plus grand nombre de ses lecteurs n'en abusera pas ? Est il probable que sa morale, dont on est sûr que tout libertin s'autorisera, fera plus de bien que de mal ? Est-il probable même que dans un siécle licencieux, l'Athéisme ne sera pas plus pernicieux que la Religion, seule digue qui résiste encore au torrent du libertinage ? Nous osons prendre pour juges les Philosophes mêmes.

Ils posent pour principe que l'Athéisme est fait pour peu de gens ; que, pour avoir droit de l'embrasser, il faut n'avoir rien à se reprocher ; que quiconque l'adopte pour mettre ses passions à leur aise, est un homme de mauvaise foi qui *calomnie son système* par ses mœurs (*a*) : & après cette déclaration publique on va mettre l'Athéisme entre les mains de tout le monde, pour avoir

(*a*) Note, p. 365.

le plaisir de multiplier les *Athées de mauvaise foi*, & de mettre la conscience des libertins plus à son aise. En vérité il y a dans cette conduite beaucoup de prudence, & un zèle fort pur pour le bien public. Pour un Athée, persuadé sans intérêt (si cependant il y en a), nous en aurons dix mille pervertis par libertinage.

5°. Selon l'Auteur, la plupart des hommes sont religieux par crédulité; mais il oublie ce que nous lui avons déja rappellé dix fois; que, selon lui, c'est la crainte & le malheur qui ont enfanté la Religion, & non pas la crédulité : l'homme s'est fait des Dieux, parce que le spectacle de l'Univers lui a causé tantôt de l'admiration & tantôt de la frayeur (*a*) : c'est donc sur le témoignage de la Nature, & non sur la parole des Prêtres, que l'homme croit un Dieu.

6°. Les Prêtres, dit-il, sont religieux par intérêt; c'est l'intérêt qui les a fait Prêtres; c'est l'intérêt qui les rend Théologiens; c'est l'intérêt de leurs passions, de leur orgueil, de leur avarice, de leur ambition, &c. qui les attache à leurs systêmes, dont seuls ils retirent les fruits (*b*). Les Prê-

(*a*) Tome 2, ch. 1.
(*b*) Note, p. 364. Contag. sac. Préf. p. 8, c. 5, p. 95; ch. 8, p. 159.

tres ne ſont donc plus des hommes, ce ſont des monſtres d'une eſpéce particuliere : les hommes croyent en Dieu par foibleſſe, & en ſuivant la voix de la Nature ; les Prêtres n'y croyent que par intérêt : les hommes embraſſent un état par goût, & parce qu'ils ſe croyent deſtinés par la Providence à le remplir ; les Prêtres n'entrent dans le ſacerdoce que par intérêt : les hommes ſe livrent aux ſciences par inclination & par devoir de leur état ; les Prêtres n'étudient la Théologie que par intérêt : les hommes embraſſent un ſyſtême par perſuaſion, & ſouvent par erreur ; les Prêtres ne ſuivent le leur que par intérêt : les autres hommes ſont ſouvent vicieux par foibleſſe ; les Prêtres le ſont par intérêt & par malice. Dans les premiers temps, les hommes éleverent eux-mêmes au ſacerdoce les ſages, les vieillards, ceux dont ils reſpectoient les vertus & les lumieres (*a*) : aujourd'hui les Prêtres ſont les plus déteſtables des hommes, & les ennemis nés du genre humain.

Que répondre à ces invectives indécentes & furieuſes ? Rien : le ſouverain Prêtre de la Loi nouvelle a donné la leçon & l'exemple : *Le diſciple n'eſt pas plus grand que ſon maître ; ſi l'on a nommé le pere de famille démon infernal, à combien plus forte raiſon*

(*a*) Tome 2, ch. 1.

ſes ſerviteurs ſeront-ils traités de même (a)?

§. 4.

L'Auteur conclut qu'il eſt inutile d'examiner les motifs qui peuvent déterminer un homme à embraſſer un ſyſtême ; qu'il s'agit ſeulement de ſçavoir ſi ce ſyſtême eſt vrai ; que l'Athéiſme a du moins cet avantage ſur la Religion ; que celle-ci peut porter ſes ſectateurs au crime, au lieu que l'Athéiſme ne peut rendre pervers celui qui ne l'eſt pas par tempérament *(b)*.

La principale queſtion eſt ſans doute d'examiner ſi un ſyſtême eſt vrai ou faux ; mais il n'eſt pas inutile de connoître les motifs qui portent un Philoſophe à l'embraſſer & à le propoſer, puiſque l'Auteur convient qu'un homme honnête & vertueux eſt ſeul juge compétent dans une ſi grande affaire *(c)*. S'il eſt démontré que tel homme qui profeſſe l'Athéiſme n'eſt ni honnête ni vertueux, c'eſt un moyen d'empêcher que des eſprits légers & frivoles ne ſuivent ſon ſyſtême *ſur parole* & par crédulité, comme cela peut arriver.

Il eſt faux que l'Athéiſme ne puiſſe porter au crime, & rendre pervers celui qui ne

(a) *Matt.* 10, 24. *Joan.* 15, 20.
(b) Page 367.
(c) Page 368. Eſſai ſur les préjugés, c. 3, p. 51. De l'Eſprit, ſecond Diſcours, ch. 21.

l'étoit pas d'ailleurs : nous voyons ſous nos yeux que tout docteur d'Athéiſme commence toujours par ſoutenir que ceux qui profeſſent la Religion ſont des ſcélérats & des hommes de mauvaiſe foi : or c'eſt un crime & une perverſité de calomnier & d'outrager ſon prochain ; l'Athéiſme eſt donc la ſource du même déſordre que ſes ſectateurs attribuent mal-à-propos à la Religion. On peut encore trouver des hommes religieux & ſincérement croyans, qui ſont charitables, indulgens, tolérans, même à l'égard des Athées : & nous ne connoiſſons pas un ſeul Matérialiſte qui n'écrive ſur un ton furieux.

Si les Athées étoient maîtres, l'Athéiſme les porteroit infailliblement à envoyer tous les Prêtres & tous les Théologiens au gibet, comme autant de peſtes publiques : l'Athéiſme les rendroit donc perſécuteurs, tyrans, cruels, injuſtes, meurtriers, tels qu'ils ſuppoſent fauſſement tous les ſectateurs de la Religion.

Ils ſoutiennent que la Religion, toujours ſombre & enthouſiaſte, conduit toujours ſes partiſans, ſoit à la folie, ſoit à la cruauté. Or nous ſommes convaincus, par l'exemple de l'Auteur même, que l'Athéiſme eſt plus ſombre, plus enthouſiaſte, plus atrabilaire que la Religion ; il conduiroit donc plus ſûrement qu'elle, ſoit à la folie, ſoit à la

cruauté, & même à toutes les deux.

Ils accusent les Théologiens de *tyranniser la pensée, de forcer le sanctuaire de la pensée*, parce qu'ils s'opposent à la propagation du Matérialisme (*a*) : si les Athées jouissoient de l'autorité absolue, ils tyranniseroient donc aussi la pensée, en empêchant les Théologiens de prêcher la Religion : ils ne sacrifieroient pas *des victimes humaines à la méchanceté de leurs Dieux antropophages ;* mais ils les sacrifieroient à la fureur qu'ils ont conçue contre Dieu. En un mot, ces Messieurs jugent de la Religion, tout comme nous jugeons de l'Athéisme ; ils traiteroient donc la Religion, comme on a traité l'Athéisme dans tous les temps.

Je demande pardon au lecteur de cette récrimination, qui paroîtra peut-être trop vive, quoique copiée d'après les termes mêmes de mon Auteur : mais puisqu'enfin l'Athéisme ne garde plus de mesures, & qu'il ose se démasquer lui-même, il doit être permis de rendre sensibles les traits du tableau qu'il offre à tous les yeux.

Il est certain que sous l'empire de l'Athéisme, il y auroit une inquisition établie contre la croyance d'un Dieu. Des Athées pour-

(*a*) Page 369. Contag. sac. c. 1, p. 513 c. 13, p. 123.

roient-ils en conscience tolérer la Religion Chrétienne, après le portrait horrible sous lequel ils la présentent, & après tous les maux dont ils la chargent (a)? Ils demandent aujourd'hui la tolérance; ils disent qu'il n'est pas permis de *persécuter pour des opinions*; & ils soutiennent que *des opinions* sont la source de tous les maux du monde: ils veulent que les erreurs d'un Athée soient sans conséquence; & ils s'obstinent à répéter que les erreurs des croyans ont eu les plus pernicieuses conséquences: peut-on se contredire avec plus d'intrépidité?

Il y a eu des Papes qui ont abusé de leur autorité, qui ont méconnu les regles que la Religion leur prescrivoit; mais l'erreur d'un homme n'est point l'erreur de la Religion; tout comme les crimes d'un Athée ne sont pas toujours l'effet de l'Athéisme.

On reproche à l'Athéisme de rompre un des plus puissans liens de la société, en faisant disparoître la sainteté des sermens; l'Auteur répond que le serment n'est point un lien, puisque rien n'est si commun que le parjure parmi ceux même qui ont de la Religion. Il ajoute que la Religion dispense de garder les sermens, qu'elle prescrit d'être perfide & de violer la foi jurée, quand il

(a) Pages 370 & 371. Contagion sacrée, c. 5, p. 100. Essai sur les préjugés, c. 6.

s'agit ſur-tout de ſes intérêts : il donne pour preuve de cette accuſation, que l'Egliſe a décidé que *l'on ne doit point garder la foi aux hérétiques* ; que le Concile de Conſtance a ſuivi cette maxime, en faiſant brûler Jean Hus & Jerôme de Prague, malgré le ſauf-conduit de l'Empereur ; que les Papes ſe ſont arrogé le droit de dépoſer les Rois, & d'abſoudre les ſujets du ſerment de fidélité (*a*).

La même juſteſſe, la même équité brille toujours dans les objections & dans les raiſonnemens de notre Auteur : ſouvent on a violé le ſerment, donc le ſerment n'eſt pas un lien : ſouvent auſſi les hommes violent leur ſimple promeſſe ; donc une promeſſe n'eſt point un lien : on trouve même un moyen d'enfreindre les loix ; donc les loix ne ſont point un lien utile ni néceſſaire : nous pouvons nous diſpenſer de répondre à de pareils argumens. Par l'expoſition que nous avons faite de la morale des Athées, il eſt aiſé de juger ſi, dans leurs principes, la parole, les promeſſes, les engagemens réciproques ſeroient un lien bien fort & bien ſacré.

Nous avons prouvé, dans un autre Ouvrage, qu'il eſt faux que la Religion diſ-

(*a*) Pages 273 & ſuiv. Contagion ſacrée, ch. 8, p. 169 ; c. 9, p. 8.

penſe de garder les ſermens, qu'il eſt faux que l'Egliſe ait décidé que l'on ne doit point garder la foi aux hérétiques, qu'il eſt faux que le Concile de Conſtance ait violé le ſauf-conduit donné à Jean Hus (*a*). Bayle a eu la bonne foi de convenir que cette prétendue déciſion eſt une calomnie (*b*).

§. 5.

Malgré l'opinion de quelques ſpéculateurs, notre Philoſophe ne juge pas vraiſemblable qu'il y ait ſur notre globe un peuple nombreux, qui n'ait aucune idée de Dieu, ou de quelque puiſſance inviſible, à qui il donne des marques de reſpect & de ſoumiſſion (*c*). Et cette croyance unanime de tous les hommes, eſt ſans doute une preuve ſatisfaiſante de l'exiſtence de Dieu, quand on veut l'examiner ſans prévention: mais il prétend que chez un peuple ſauvage, cette notion n'influe point ſur la morale (*d*); en quoi il ſe trompe évidemment: on pourroit prouver le contraire par les notions religieuſes de tous les peuples que nous

(*a*) Voy. Cert. des preuves du Chriſt. ch. 10, §. 5. Réponſe aux Conſeils raiſonnables, *n.* 2.
(*b*) Tome 3. Rép. aux queſt. d'un Prov. ch. 8 & 9, p. 512.
(*c*) Page 376.
(*d*) Page 377. Contagion ſacrée, c. 10, p. 69.

connoiſſons : mais ce détail nous meneroit trop loin.

« Ce n'eſt, dit-il, que dans une ſociété » nombreuſe & civiliſée qu'on eſt obligé de » recourir à des loix, à des cultes publics, » à des ſyſtêmes uniformes de Religion, » pour maintenir la concorde : c'eſt alors » que les Légiſlateurs ſe ſervent de la crainte » de Dieu pour contenir les hommes, pour » les forcer d'obéir & de vivre en paix. » C'eſt ainſi que peu-à-peu la Morale & » la Politique ſe trouvent liées au ſyſtême » religieux » ? Et, ſelon lui, c'eſt un abus contre lequel il s'éleve de nouveau, & contre lequel il n'a ceſſé de déclamer.

Il n'eſt pas difficile de lui montrer qu'il a tort ſur le fait & ſur les conſéquences.

1°. Il n'eſt aucun peuple qui ait admis un ou pluſieurs Dieux, ſans leur attribuer une Providence, par conſéquent la qualité de rémunérateur & de vengeur : il n'en eſt donc aucun qui n'ait lié dans ce ſens la Morale avec la Religion. Cette liaiſon n'a point été l'ouvrage des Légiſlateurs & des Politiques : ils n'ont fait qu'appliquer à leurs loix particulieres une notion générale, primitive & uniforme, inſéparable de la croyance d'une Divinité. Les Dieux oiſifs d'Épicure ont été un rêve de la Philoſophie, que la nature & la raiſon n'adopteront jamais.

2°. Il n'eſt pas vrai que dans ce ſyſtême

la Morale ſoit incertaine & flottante ; qu'il n'y ait plus d'autres devoirs que ceux de Religion (*a*). Mais nous ſoutenons encore que *ſans Dieu il n'exiſte plus de morale*, ni de devoirs véritables, & nous l'avons démontré.

Conſéquemment nous prétendons qu'une ſociété d'Athées ne peut long-temps ſubſiſter ; que ſa morale, ſon gouvernement, ſes loix, ſon éducation, ſes principes ne porteroient ſur rien ; & cette conſéquence nous paroît évidente.

Il eſt abſurde d'objecter que la ſociété eſt actuellement dans un état pire, ou du moins auſſi malheureux qu'elle le ſeroit, ſi l'Athéiſme y régnoit (*b*) : la peinture qu'en fait l'Auteur n'eſt qu'une ſaillie d'humeur noire & de malignité. Le meilleur châtiment dont on pourroit punir les Athées, ſeroit de les obliger à vivre enſemble ſans aucune autre ſociété, & de les réduire à cette félicité romaneſque dont ils ne ceſſent de nous bercer.

Nouvelle abſurdité d'avancer qu'une ſociété d'Athées auroit de bonnes loix, une bonne éducation, des peines & des récompenſes diſtribuées avec équité : qui eſt-ce qui donneroit des loix à des hommes infatués de

(*a*) Page 378. Eſſai ſur les préjugés, c. 2, p. 42.
(*b*) Page 379.

la

la liberté naturelle & de l'égalité, qui regardent toute eſpéce du ſujétion comme un eſclavage, qui prétendent que c'eſt un opprobre pour l'homme d'obéir à un autre homme, qui ſe croyent tous plus ſages que l'humanité entiere? Tous voudroient commander, nul ne ſe réſoudroit à obéir : tous prétendroient faire des loix, & aucun ne conſentiroit à en recevoir ; au premier objet d'intérêt à diſcuter, la guerre civile ſeroit allumée. Il eſt fort aiſé de mettre de belles ſpéculations ſur le papier ; de déclamer contre une ſociété dans laquelle on ſe trouve cependant fort à ſon aiſe ; d'invectiver contre le Gouvernement, parce que l'on n'y a point de part ; d'outrager la Religion & les Loix en vivant ſous leur ſauve-garde : dans la pratique c'eſt autre choſe. Il n'y eut jamais de ſociété d'Athées, il n'y en aura jamais, il ne peut point y en avoir, parce que cet état répugne à la Nature.

§. 6.

L'Auteur a donc raiſon de juger qu'il eſt impoſſible de détruire la Religion (*a*) ; voilà le premier hommage qu'il lui ait rendu dans tout ſon Livre, & c'eſt aſſez pour le réfu-

(*a*) Page 381. Voyez ci-devant, c. 10, §. 9. Lucrèce, l. 6, v. 57.

ter. « L'Athéiſme, dit-il, ſuppoſe de la ré-» flexion, de l'étude, des connoiſſances, » une longue chaîne d'expérience, l'habi-» tude de contempler la Nature; la ſcience » des vraies cauſes de ſes phénoménes di-» vers, de ſes combinaiſons, de ſes loix, » des êtres qui la compoſent & de leurs dif-» férentes propriétés ». Raſſurons-nous ſur les progrès de l'Athéiſme; s'il faut tous ces préliminaires pour y parvenir, ce ſera beaucoup s'il ſe forme deux Athées dans un ſiècle; mais en verité, c'eſt nous impoſer un terrible travail, pour n'en tirer d'autre fruit que de ſçavoir que tout eſt matiere, & que tout eſt néceſſaire.

L'Athéiſme n'eſt point fait pour le vulgaire, ni même pour le plus grand nombre des hommes (*a*): cette conſéquence eſt évidente; & comme on nous dira bientôt que *la vérité eſt faite pour l'homme* (*b*), il s'enſuit bien clairement que l'Athéiſme n'eſt pas la vérité.

Les Athées peuvent donc écrire tant qu'il leur plaira pour la poſtérité, pour les générations futures, pour les ſiécles à venir (*c*), & ſe flatter de triompher après leur mort; pourvu que les hommes à venir ſoient de

(*a*) Page 382.
(*b*) Page 387.
(*c*) Page 383. Eſſai ſur les préjugés, c. 12, p. 297.

même nature que ceux d'aujourd'hui, ils auront autant d'horreur pour l'Athéisme, que la génération présente : ce système ne sera jamais embrassé que par des rêveurs atrabilaires ou par des méchans ; & il faut espérer que ces deux espéces ne prévaudront jamais sur la terre.

Dans le désespoir d'établir jamais l'Athéisme, ces Messieurs se proposent d'introduire du moins l'*indifférence* & la liberté de penser (*a*) : cela seroit, disent-ils, si juste, si raisonnable, si avantageux ! Fort-bien. Et voilà ce zèle si intrépide, si héroïque, si pur pour la vérité ! « La vérité est » faite pour l'homme ; son esprit la cherche » sans cesse ; son cœur la désire ; son bon» heur la demande à grands cris » (*b*). Et, malgré ce besoin si pressant, il faut établir l'*indifférence*, même pour la vérité ! Fions-nous encore à l'amour tendre des Athées pour le genre humain.

Ils veulent la liberté de penser, c'est-à-dire, la liberté d'écrire, de dogmatiser, de déraisonner ; ils l'exigent sous peine d'invectiver contre les Souverains & les Prêtres, d'accabler d'outrages l'Univers entier : voilà toute leur ambition, le seul but de leurs travaux, l'objet de tous leurs livres. Rois, Souverains, Grands de la terre, voulez-

(*a*) Page 386. (*b*) Page 387.

vous obtenir l'encens & les adorations des Matérialiſtes ? ordonnez par un édit la liberté de penſer ; dès-lors vous ſerez des Héros, des Divinités bienfaiſantes, des Titus, nés pour le bonheur du genre humain. Tous vos crimes vrais ou prétendus ſeront oubliés & pardonnés ; toutes les horreurs vomies contre vous ſeront changées en panégyriques. Prêtres du Seigneur, monſtres ſi horribles aux yeux des Athées, voulez-vous devenir à peu de frais des hommes divins, des prodiges de bienfaiſance & de charité ? prêchez l'indifférence & la liberté de penſer : décidez une fois pour toutes, qu'il *n'eſt point permis de perſécuter & de nuire pour des opinions* : vous ſerez *lavés de toutes les accuſations* formées contre vous (*a*).

Et que deviendra la vérité ? ce qu'elle pourra ; la *vérité* n'eſt qu'un mot, un prétexte pour parvenir *à la liberté* : dès que nous aurons celle-ci, qu'avons-nous beſoin de la premiere ? Il eſt toujours bon de dire aux hommes que la vérité eſt faite pour eux ; mais il faut les avertir en même-temps, que très-peu d'entr'eux ſont deſtinés à y parvenir : il faut tant de qualités rares pour la découvrir, que ce ſeroit un prodige, ſi, entre mille, un ſeul pouvoit en approcher (*b*). Nous n'avons donc pas lieu de

(*a*) Note, p. 371. (*b*) Page 392.

préſumer, qu'aucun des Philoſophes ait pénétré dans ce ſanctuaire inacceſſible au reſte des hommes; il y auroit trop de danger à compter ſur leur pénétration, encore plus à nous repoſer ſur leur bonne foi.

Grace à la bonté divine, nous avons un maître plus charitable, plus ſincere, plus humain, plus infaillible que les Philoſophes. Il ne s'eſt pas contenté de nous promettre la vérité, il nous l'a montrée, après l'avoir reçue de Dieu même (*a*): il nous a dit: *Je ſuis la voie, la vérité & la vie* (*b*); *j'ai été envoyé dans le monde pour rendre témoignage à la vérité; & quiconque eſt du parti de la vérité, entend ma voix* (*c*). Il n'a point affecté un zèle apparent pour elle; il l'a ſcellée de ſon ſang, il a inſpiré le même courage à ſes diſciples. Pour connoître les vérités que nous avions le plus grand intérêt de ne pas ignorer, nous n'avons plus beſoin de diſcuſſions profondes après J. C. ni de recherches pénibles après l'Evangile; *nobis curioſitate non opus eſt poſt Chriſtum Jeſum, neque inquiſitione poſt Evangelium* (*d*).

§. 7.

En vain les Athées ſe flattent que le Deſtin conduira peut être au trône des Souve-

(*a*) *Joan.* 18, 40.
(*b*) *Ibid.* 14, 6.
(*c*) *Ibid* 18, 37.
(*d*) *Tertull.*

rains instruits & courageux, qui regarderont la Divinité comme le fléau des peuples ; ses Ministres, comme leurs rivaux ; la Religion, comme l'ennemie de leur pouvoir (*a*). Ces Souverains seront donc des Princes d'un tempérament mélancolique, aigri par des malheurs ou des infirmités ; des hommes chagrins & d'une humeur fâcheuse, tels en un mot qu'il faut être, pour avoir des *idées sombres* de Dieu & de la Religion : Dieu préserve les peuples du joug de pareils maîtres !

Il y a lieu d'espérer que sa Providence qui veille sur les hommes, ne placera jamais sur le trône un monstre pour les détruire. Tant que les Souverains seront instruits, ils comprendront que Dieu est leur maître, leur juge, leur bienfaiteur ; que la Religion est le plus ferme soutien de leur couronne ; que ses Ministres seront toujours les Sujets les plus soumis & les plus fideles. Ils sentiront que la Religion seule peut rendre la Royauté sacrée, les Loix respectables, les peuples obéissans & affectionnés ; les Etats paisibles, heureux & florissans. Il leur suffira de comparer les Nations Chrétiennes, avec les autres peuples de l'Univers, pour leur faire concevoir l'avantage dont jouit un bon Prince de comman-

(*a*) Page 387. Essai sur les préjugés, ch. 14, p. 359.

der à des Chrétiens, & de régner ſur les cœurs, par les loix aimables & ſaintes de la Religion.

Déja les Partiſans de l'Athéiſme ſont forcés de prévoir que leurs principes ne ſeront adoptés que par un petit nombre de Penſeurs ; qu'ils n'auront jamais beaucoup d'approbateurs ou de proſélytes (*a*). Ainſi leurs eſpérances ſe contrediſent auſſi-bien que leurs dogmes. Ils n'auront pour approbateurs que des eſprits égarés, & pour proſélytes que des cœurs pervers. L'homme n'eſt pas né pour être *Penſeur*, mais pour être ſociable : un ſiécle penſeur n'eſt qu'un ſiécle frivole ; plus il y aura de prétendue philoſophie, moins il y aura de vertus : ce n'eſt pas d'aujourd'hui que ceux qui ſe piquent de bien penſer, ſe croyent exempts de bien faire. Le mérite de penſer ſinguliérement coûte ſi peu à acquérir ! il n'eſt pas étonnant que tant de gens bornent là leur ambition.

Le Chancelier Bacon a eu raiſon de dire, qu'une connoiſſance ſuperficielle de la Nature peut conduire à l'Athéiſme, mais qu'une étude plus profonde & plus réfléchie ramene à la Religion. Les plus grands Philoſophes ont été les plus humbles adorateurs de la Divinité ; mieux ils ont connu

(*a*) Page 388.

ſes ouvrages, plus ils ont rendu hommage à ſa ſageſſe : ceux d'aujourd'hui, déſeſpérés de ne pouvoir égaler leur gloire, prennent le parti de les déprimer, pour ſe faire un nom à leurs dépens. Cet artifice uſé ne peut en impoſer à perſonne.

Par une nouvelle contradiction, après avoir étalé les difficultés qu'il faut vaincre, pour parvenir à la connoiſſance intuitive de la vérité dans l'Athéiſme (*a*), l'Auteur prétend que *les obſervations les plus ſimples*, prouvent invinciblement que tout eſt néceſſaire ; que tous les effets & les cauſes ſont matériels (*b*). Nous avons examiné ces prétendues preuves invincibles, & nous avons eu lieu de nous convaincre qu'au lieu de preuves, on nous a toujours donné la queſtion pour raiſon, & des abſurdités au lieu de démonſtrations.

Ne craignons donc point que les progrès de la ſaine phyſique deviennent jamais funeſtes à la Religion (*c*) ; mieux on connoîtra la nature, plus l'on découvrira de preuves de l'exiſtence, de la puiſſance, de la ſageſſe, de la bonté de ſon Auteur.

« Nous n'aſſurons, diſent les Matérialiſtes, » que ce que nous voyons ; notre ſyſtême » n'eſt fondé que ſur des faits » (*d*). Ainſi

(*a*) Pages 388 & 392.
(*b*) Page 390.
(*c*) Page 391.
(*d*) Page 395.

ces

ces Meſſieurs voient de leurs yeux que le mouvement eſt eſſentiel à la matiere ; que la matiere eſt éternelle ; que la matiere penſe ; qu'il n'y a ni ordre ni déſordre dans l'Univers ; que l'homme n'eſt point libre ; qu'il n'y a point de Dieu ni d'autre vie. Il faut leur laiſſer la ſatisfaction de s'applaudir de leur vue perçante, de l'évidence de leurs lumieres, des ſublimes découvertes dont ils ſe vantent.

Le *ſens intime* ne prouve rien, le ſens commun n'eſt qu'une illuſion, la voix de la Nature qu'une erreur univerſelle : la déciſion d'un ſeul Matérialiſte a plus de poids, que le ſuffrage de tous les hommes : quiconque admet un Dieu, eſt un inſenſé ; quiconque reconnoît une loi naturelle, eſt un imbécille : celui qui croit une vie à venir, eſt un enthouſiaſte ; celui qui veut avoir une Religion, eſt un fanatique.

Lorſque des Philoſophes ſont montés ſur ce ton, la raiſon n'a plus de priſe ſur eux ; leur cerveau eſt affecté, & leur maladie à peu près incurable.

On ne ſera pas fâché de voir les traits ſous leſquels ces Meſſieurs ſe peignent quelquefois eux-mêmes. « Souvent ſous le manteau » du Cynique & du Stoïcien, ſous les appa» rences du déſintéreſſement, du mépris des » grandeurs, de la louange, des plaiſirs, » nous ne trouverons que des ames bilieuſes, » rongées par l'envie, dévorées par l'ambi-

» tion, embraſées du vain deſir d'une gloire
» qui eſt uſurpée toutes les fois qu'on ne la
» doit point aux avantages réels qu'on pro-
» cure à la ſociété (*a*)... Si nous remon-
» tons à la ſource de la prétendue Philoſo-
» phie de ces mauvais raiſonneurs, nous
» ne les trouverons point animés d'un amour
» ſincere pour la vérité; ce n'eſt point des
» maux ſans nombre que la ſuperſtition a
» faits à l'eſpéce humaine, dont nous les ver-
» rons touchés; nous verrons qu'ils ſe trou-
» vent gênés des entraves importunes que
» la Religion, quelquefois d'accord avec la
» raiſon, mettoit à leurs déréglemens. Ainſi
» c'eſt leur perverſité naturelle qui les rend
» ennemis de la Religion; ils n'y renoncent
» que lorſqu'elle eſt raiſonnable; c'eſt la
» vertu qu'ils haïſſent encore plus que l'er-
» reur & l'abſurdité: la ſuperſtition leur dé-
» plaît, non par ſa fauſſeté, non par ſes
» conſéquences fâcheuſes, mais par les obſ-
» tacles qu'elle oppoſe à leurs paſſions, par
» les menaces dont elle ſe ſert pour les ef-
» frayer, par les fantômes qu'elle employe
» pour les forcer d'être vertueux..... Des
» mortels emportés par le torrent de leurs
» paſſions, de leurs habitudes criminelles,
» de la diſſipation, des plaiſirs, ſont-ils bien
» en état de chercher la vérité, de méditer
» la nature humaine, de découvrir le ſyſ-

(*a*) Eſſai ſur les préjugés, c. 7, p. 161.

» tême des mœurs, de creuſer les fondemens » de la vie ſociale ? La Philoſophie pour- » roit-elle ſe glorifier d'avoir pour adhérans » dans une Nation diſſolue, une foule de li- » bertins diſſipés & ſans mœurs qui mépriſent » ſur parole une Religion lugubre & fauſſe, » ſans connoître les devoirs qu'on doit lui » ſubſtituer ? Sera-t-elle donc bien flattée » des hommages intéreſſés ou des applaudiſ- » ſemens ſtupides d'une troupe de débau- » chés, de voleurs publics, d'intempérans, » de voluptueux, qui, de l'oubli de leur » Dieu & du mépris qu'ils ont pour ſon » culte, concluent qu'ils ne ſe doivent rien » à eux-mêmes ni à la ſociété, & ſe croyent » des ſages, parce que ſouvent en trem- » blant, & avec remords, ils foulent aux » pieds des chimeres qui les forçoient à reſ- » pecter la décence & les mœurs » (*a*)?

Nous ne ſommes point garans de la vérité de ce tableau; c'eſt au Lecteur judicieux d'en faire l'application comme il le trouvera convenable.

(*a*) Eſſai. ch. 8, p. 181, 182 & 183.

CHAPITRE XIV.

Récapitulation de cette seconde Partie; Abrégé du Code de la Nature.

§. I.

UN Ouvrage inspiré par l'intérêt des passions, par une crainte ombrageuse de la Divinité, par un amour effréné de la liberté & de l'indépendance, par une haine aveugle & furieuse contre la Religion, ne pouvoit être qu'un tissu d'idées discordantes, de principes contradictoires, de suppositions qui se détruisent. Après les aveux que la vérité a tirés de la plume de notre Auteur dans le Chapitre précédent, nous ne pouvons douter que ce ne soient là les motifs qui ont présidé à la composition du *Système de la Nature*; nous n'aurions pas osé les attribuer à un Philosophe, si lui-même n'en étoit convenu en propres termes. Pour achever de mettre le Lecteur en état de porter un jugement impartial sur le mérite de cet Ouvrage, il ne nous reste qu'à rassembler en peu de mots les contradictions que nous avons eu lieu de remarquer dans la seconde Partie.

Après avoir reconnu que tous les hommes s'accordent à croire un ou plusieurs Dieux, il pense que les divers phénomenes de la Nature ont fait naître cette créance (*a*); ensuite il l'attribue à la politique intéressée des Législateurs & des Théologiens (*b*). Selon lui, les calamités auxquelles le genre humain a été exposé dans tous les temps, lui ont fait envisager la Divinité comme une puissance irritée (*c*); &, selon lui, ce sont les Prêtres qui ont imaginé un Dieu terrible pour faire trembler les hommes (*d*). Il a d'abord adopté la pensée de Lucrèce, que la crainte a enfanté les Dieux (*e*) : & il avoue que l'Athéisme vient de la crainte importune d'un Dieu bizarre & redoutable (*f*). C'est donc la même passion qui a créé la Divinité & qui la détruit; c'est un sentiment naturel qui a inspiré la Religion, & la Religion est un effet de la fourberie des Prêtres. Selon les principes de l'Auteur, les penchans de la Nature sont invincibles; & l'homme a eu tort de suivre le penchant qui le portoit à croire un Dieu, à se faire une Religion (*g*).

(*a*) Chap. 1, p. 19.
(*b*) Chap. 3, p. 56; ch. 6, p. 167 & 168.
(*c*) Ch. 1, p. 4.
(*d*) Chap. 2, p. 51; ch. 13, note, p. 359.
(*e*) Chap. 1, p. 9.
(*f*) Chap. 13, p. 360.
(*g*) Ch. 4, p. 135.

Pour détruire les preuves de l'exiſtence de Dieu, il ſe contente de faire des objections ſur ſon eſſence ; nous raiſonnons mal, en affirmant que Dieu eſt l'*Etre néceſſaire*, puiſque nous ne concevons pas ſon eſſence ; & il raiſonne bien en décidant que la matiere eſt l'être néceſſaire, quoiqu'il ne conçoive pas ſon eſſence (*a*). Dieu ne peut pas être immuable, puiſqu'il doit changer continuellement de volontés ; & la matiere eſt immuable, quoiqu'elle change ſans ceſſe de formes & de combinaiſons. Il défie les Théologiens d'aſſigner le concept eſſentiel, duquel découlent les attributs de Dieu (*b*) ; & il ne connoît pas mieux les attributs eſſentiels de la matiere, puiſqu'on ne peut pas la définir (*c*). Il avoue que nous ne connoiſſons la matiere que par ſes opérations ou par les impreſſions qu'elle fait ſur nous (*d*) : & il ne veut pas convenir que l'on puiſſe connoître l'eſprit par ſes opérations (*e*). Nous ne devons croire, dit-il, que ce qui eſt conſtaté par les ſens (*f*) ; & un aveugle-né raiſonneroit mal, s'il ne

(*a*) Chap. 4, p. 136.
(*b*) Chap. 7, p. 195.
(*c*) Tome 1, ch. 3, p. 32 & 33 ; tome 2, c. 4, p. 107.
(*d*) *Ibid.*
(*e*) *Ibid.*
(*f*) Chap. 4, p. 95 & 124.

croyoit pas l'exiſtence des couleurs (*a*). Il eſt abſurde de croire ce que nous ne pouvons pas comprendre (*b*); & ſans doute, un aveugle-né comprend ce qu'on lui dit des couleurs.

Il reproche aux Théologiens d'avoir formé la Divinité ſur le modele de l'homme (*c*); & il part de ce préjugé même pour ſoutenir que Dieu ne peut être offenſé ſans que ſon bonheur ſoit troublé (*d*) : il compare la bonté & la juſtice de Dieu à la bonté & à la juſtice des hommes, pour conclure que Dieu doit punir le crime en ce monde; récompenſer la vertu ſur la terre; rendre toutes les créatures heureuſes (*e*).

Obligé de renouveller la queſtion, *s'il y a de l'ordre dans l'Univers*, il retombe dans les mêmes abſurdités qu'il a ſoutenues dans la premiere Partie : il répéte que la Nature eſt *induſtrieuſe*, & qu'elle n'eſt pas *intelligente* (*f*) : que rien dans la Nature ne ſe fait au haſard (*g*), & que l'homme naît par le concours néceſſaire de quelques élémens, ſans qu'aucune intelligence préſide à ſa formation (*h*) : c'eſt au mouvement *ſeul* que ſont dues toutes les combinaiſons de la ma-

(*a*) Ch. 4, p. 126.
(*b*) Ch. 3, p. 57.
(*c*) Ch. 2, p. 40.
(*d*) Ch. 3, p. 65.
(*e*) *Ibid.* p. 67 & 71.
(*f*) Ch. 5, p. 158.
(*g*) *Ibid.* p. 63.
(*h*) *Ibid.*

tiere (*a*); mais ſes molécules ſont des *dés pipés* (*b*), ou préparés à deſſein pour recevoir une combinaiſon déterminée. Un Poëme ne ſe peut faire ſans germes intellectuels conçus dans le cerveau d'un Poëte (*c*); le germe humain ne ſe développe point au haſard; il ne peut être conçu ni formé que dans le ſein d'une femme (*d*): mais cela ne prouve point qu'il y ait dans la Nature un but, un plan raiſonné, ni des loix preſcrites par un être intelligent.

Lorſqu'il eſt queſtion d'examiner les effets de la Religion, l'Auteur fait paroître la même juſteſſe & la même ſagacité. Il poſe pour principe que l'utilité eſt la ſeule regle pour juger des opinions (*e*), mais c'eſt après avoir remarqué que l'utilité d'une opinion ne la rend pas plus certaine (*f*). Souvent il répéte que les maux du genre humain ſont dûs à ſes erreurs (*g*); &, ſelon ſa maxime, ce ne ſont point les opinions qui font agir les hommes, ce ſont les paſſions; elles ſont plus fortes que la Religion même (*h*). Tantôt c'eſt la Religion qui rend les hommes

(*a*) Chap. 5, p. 164 & 165.
(*b*) *Ibid.* p. 162.
(*c*) Page 163.
(*d*) Page 162.
(*e*) Ch. 8, p. 233.
(*f*) Chap. 7, p. 201 & p. 229.
(*g*) Chap 12, p. 356, &c.
(*h*) *Ibid.* p. 343.

insensés & méchans (*a*), tantôt les hommes sont méchans en dépit de la Religion & des idées Théologiques (*b*).

Si l'homme commet des injustices & des cruautés envers ses semblables, est-ce parce qu'il adore un Dieu injuste, cruel, fantasque, jaloux ? L'Auteur le soutient dans un Chapitre entier (*c*) : dans un autre, il convient que si certains hommes se forment cette idée bizarre de Dieu, ce sont des tempéramens mélancoliques, des caracteres portés à la méchanceté (*d*). Leur méchanceté est donc tout-à-la-fois la cause & l'effet de leurs fausses idées sur la Divinité. Il ne cesse de déplorer les suites funestes de nos erreurs ; mais il a soin de nous avertir que ces erreurs sont l'effet nécessaire de l'organisation & du tempérament (*e*). Ainsi en derniere analyse c'est la nature & le tempérament qui sont la cause de tous les maux, & la Religion est justifiée par son propre accusateur.

Un des plus grands reproches qu'il lui fait, c'est de causer des disputes (*f*) ; & il en fournit l'aliment lui-même, en soutenant

(*a*) Chap. 8, p. 257.
(*b*) *Ibid.* p. 254.
(*c*) Ch. 8.
(*d*) Chap. 7, p. 213 & 215.
(*e*) Chap. 10, p. 301 & suiv.
(*f*) Chap. 3, p. 84 ; c. 8, p. 237, &c.

un syſtême ſur lequel on diſpute deja depuis deux mille ans. Les hommes, dit-il, ne diſputent point ſur les matieres évidentes, telles que les propoſitions de Géométrie (*a*); mais il obſerve que ſi les hommes y avoient quelqu'intérêt, ils douteroient de la certitude des Elémens d'Euclide (*b*); & il poſe pour principe que les hommes ne peuvent avoir les mêmes opinions, à moins qu'ils n'ayent la même organiſation (*c*). Si le conſentement de tous les hommes ſur un dogme eſt une preuve certaine de ſon évidence, il s'enſuit clairement que l'exiſtence de Dieu eſt une vérité évidente, & le Matérialiſme une abſurdité.

Mêmes contradictions ſur la Politique & ſur la Morale. D'un côté c'eſt la Religion qui change les Souverains en deſpotes & en tyrans (*d*); de l'autre, la Religion met des bornes à l'autorité des Rois, en enſeignant qu'il vaut mieux obéir à Dieu qu'aux hommes (*e*). Puiſqu'il y a des Chrétiens vicieux, c'eſt une preuve que la Morale religieuſe ne vaut rien: mais quand un Athée eſt vicieux, cela ne prouve pas que ſa morale ſoit fauſſe ou défectueuſe (*f*). Un des principes de

(*a*) Chap. 7, p. 193.
(*b*) Chap. 4, note, p. 127.
(*c*) Tome 1, ch. 10 p. 181; tome 2, ch. 10, p. 309.
(*d*) Chap. 8, p. 241 & ſuiv.
(*e*) *Ibid.* pag. 253.
(*f*) Chap. 12, p. 342.

cette morale eſt que l'homme ne peut être heureux ſans la vertu (*a*) : un autre principe eſt que dans des ſociétés corrompues il faut ſe corrompre pour devenir heureux (*b*).

La Logique de notre Philoſophe ne brille pas moins dans l'apologie des Athées. Il faut être déſintéreſſé, dit-il, pour juger ſainement des choſes (*c*) ; mais cela n'empêche pas que les Athées ne jugent ſainement de la Religion, quoiqu'ils en jugent par intérêt (*d*) : les Prêtres ſont ſuſpects, parce qu'ils ſoutiennent la Religion par intérêt (*e*) : les Athées ne le ſont point, quoiqu'ils attaquent la Religion par un intérêt oppoſé. Il n'appartient qu'à l'homme de bien, d'examiner les preuves de l'exiſtence de Dieu & les principes de toute Religion (*f*) : ainſi, avant d'ajouter foi au Syſtême de la Nature, il faudroit ſçavoir ſi l'Auteur étoit homme de bien.

Faut-il donc détruire la Religion ? C'eſt ſans doute le vœu des Athées ; mais quand on en viendroit à bout, elle renaîtroit bientôt de ſes cendres : les hommes ignorans & malheureux ſe feront toujours des

(*a*) Tome 1, titre du ch. 15.
(*b*) Tome 2, c. 9, p. 279.
(*c*) Chap. 13, p. 366.
(*d*) *Ibid.* p. 363.
(*e*) *Ibid.* note, p. 364.
(*f*) *Ibid.* p. 366.

Dieux (*a*). D'ailleurs l'Athéisme n'est pas fait pour le peuple (*b*) ; cependant la vérité est faite pour l'homme; l'Auteur le décide ainsi (*c*) : il faut donc que l'Athéisme ne soit pas la vérité. La Religion néanmoins n'est pas nécessaire au peuple (*d*) ; ainsi le peuple n'est fait ni pour l'Athéisme ni pour la Religion.

Ramenerons-nous le peuple *aux Autels de la Nature* (*e*) ? Non ; il ne doit point adorer une Nature sourde & qui agit nécessairement (*f*). Cependant on nous dit que la Nature n'est point une marâtre ni le Destin inexorable (*g*) : le peuple peut donc adorer la Nature & le Destin, au lieu d'adorer Dieu : l'Auteur en donne l'exemple ; c'est à la Nature sourde qu'il adresse ses vœux en finissant son Ouvrage (*h*).

Il ne s'est point proposé, dit-il, d'écrire pour le siécle présent, mais pour la postérité (*i*) ; probablement il espere que la postérité n'aura pas le sens commun. Il se flatte qu'il se trouvera un jour des Souve-

(*a*) Chap. 10, p. 317; ch. 11, p. 321.
(*b*) Chap. 12, p. 352.
(*c*) Chap. 13, p. 387.
(*d*) Chap. 12, p. 354.
(*e*) Ch. 6, p. 186.
(*f*) *Ibid.* p. 190.
(*g*) Chap. 7, p. 230.
(*h*) Ch. 14, p. 411.
(*i*) Chap. 13, p. 383.

rains qui feront adopter ſon ſyſtême (*a*); ſans doute, ils commenceront par renoncer à la lumiere naturelle, & par l'étouffer dans leurs ſujets.

On ne peut pas comprendre comment un Ecrivain a pu raſſembler dans un même Ouvrage autant de contradictions & d'abſurdités; on conçoit encore moins comment un livre conſtruit de cette maniere a pu ſéduire un auſſi grand nombre de Lecteurs.

§. 2.

Il eſt aſſez démontré que ce qui eſt faux ne peut être utile aux hommes (*b*); que l'erreur eſt, pour ainſi dire, un état contre nature, puiſque la vérité eſt faite pour l'homme; que ſon eſprit la recherche ſans ceſſe; que ſon cœur la deſire; que ſon bonheur la demande à grands cris (*c*): c'eſt la réflexion de notre Philoſophe. Et, comme il eſt prouvé par une expérience conſtante & univerſelle que les hommes ſont redevables à la Religion de tous les avantages dont ils jouiſſent dans l'état de ſociété; que ſans elle ils ſeroient encore errans dans les forêts, iſolés, ſauvages & malheureux, il n'en faut pas davantage pour conclure avec une cer-

(*a*) Chap. 13, p. 387.
(*b*) Page 398.
(*c*) Page 387.

titude entiere que la Religion n'eſt point une erreur.

On ne doit donc pas être ſurpris de l'anathême auquel toutes les Nations ont dévoué les Athées ; de la haine qu'elles ſemblent leur avoir jurée ; de l'indignation que ce nom ſeul excite dans tous les hommes (*a*). Vainement cette eſpéce de Philoſophes, que la Nature forme de temps en temps dans ſa colere, s'écrient qu'ils ſont les bienfaiteurs du genre humain ; mille voix raſſemblées à l'inſtant répondent qu'ils en ſont les empoiſonneurs & les ennemis : vainement ils étalent les avantages prétendus de leur doctrine ; leurs promeſſes pompeuſes, leur ton enthouſiaſte, leurs preſtiges, ſemblables à ceux des Empyriques qui raſſemblent le peuple autour d'eux, ne font illuſion qu'aux eſprits légers & crédules.

Notre Auteur en gémit, & ces plaintes ne ſont guères propres à exciter la commiſération. « Le Diſciple de la Nature, dit-il, » eſt communément reçu de ſes concitoyens » de la même maniere que l'Oiſeau lugubre » de la nuit, que tous les autres oiſeaux, » dès qu'il ſort de ſa retraite, pourſuivent » avec une haine commune & des cris diffé-

(*a*) Page 399.

» rens (*a*) ». C'eſt que l'Oiſeau de la nuit ne ſort de ſa retraite que pour dévorer ; un inſtinct ſûr anime les autres contre l'ennemi commun : c'eſt la Nature qui les inſtruit. Le cri perçant & lugubre de cet animal ſiniſtre annonce aſſez ſon caractere malfaiſant. Heureuſement il ne peut ſoutenir l'éclat du jour ; au premier lever de l'aurore, il eſt forcé de rentrer dans les ténebres auxquelles la Nature l'a condamné. L'application eſt facile.

Cependant le diſciple de la nature n'a que des *vérités conſolantes* à nous annoncer ; il nous adreſſe une harangue pathétique, pour nous engager à y prêter l'oreille ; Cicéron ou Démoſthéne ne pourroient déclamer avec plus de chaleur. *Tout eſt néceſſaire* ; ſi nous ſommes ſages ou inſenſés, bons ou méchans, heureux ou malheureux, nous ſommes tels que la Nature univerſelle nous a faits ; tout finit avec cette vie : ſi la vertu eſt malheureuſe ici-bas, elle eſt ſans eſpérance ; ſi le méchant proſpere, il eſt ſans remords : tels ſont les dogmes conſolans que l'on veut nous faire adopter.

Mais les anciens Orateurs gardoient les bienſéances, & notre Philoſophe commence par les violer ; c'eſt la Nature qu'il fait par-

(*a*) Page 399.

ler, & la Nature n'eſt que la matiere : Une matiere éloquente eſt un phénomene nouveau, auſſi raiſonne-t-elle fort mal ; il n'eſt pas beſoin de beaucoup d'eſprit pour réfuter le diſcours de la matiere.

§. 3.

« O vous ! qui, d'après l'impulſion que » je vous donne, tendez vers le bonheur » dans chaque inſtant de votre durée, ne » réſiſtez point à ma Loi ſouveraine » (a). Et comment y réſiſterions-nous, puiſque nous ne ſommes pas libres, & que tout eſt néceſſaire ? Un pareil début ne nous promet point une harangue raiſonnable.

« *C'eſt dans mon empire que regne la li-* « *berté* ». La liberté avec la néceſſité ? Voilà un myſtere qui paſſe notre intelligence. *La vérité éclaire mes ſujets* ; cela eſt heureux ; ils en ont très-grand beſoin, pour comprendre les abſurdités que vous leur annoncez.

Ceſſe de contempler l'avenir. Et ſi vous me forcez de le contempler par la maniere dont vous m'avez formé, eſt-ce à moi que vous devez vous en prendre ? Je ſuis votre ouvrage, c'étoit à vous de me former autrement.

(a) Page 401.

Sois

Sois heureux ! Très-volontiers ; mais puis-je l'être avec la goute ou la gravelle, quand il vous plaira de me les envoyer ? Puis-je l'être, ſi vous m'avez donné un caractere chagrin, bizarre, mécontent des autres & de moi-même ? Rendez-moi heureux, ſi vous voulez que je le ſois.

Vis pour tes ſemblables ; mais il ſeroit beaucoup plus avantageux à mon bonheur qu'ils vécuſſent pour moi : puis-je être heureux en leur ſacrifiant ſans ceſſe mon bien être & mes intérêts ?

Sois juſte & bon : j'y conſens, pourvu que les autres ſoient tels à mon égard ; mais s'ils ſont injuſtes & méchans, pourquoi ne me ſeroit-il pas permis de m'en venger & d'uſer de repréſailles ? Accordez vos préceptes avec mon bonheur, ou ne m'en parlez pas.

Sois fidèle à la tendreſſe de ton épouſe, & qu'elle ſoit fidelle à la tienne : l'avis eſt excellent : mais ſi elle manquoit de fidélité, en ſuccombant à un *penchant néceſſaire ;* ſi je venois à y ſuccomber moi-même, aurions-nous droit de nous accuſer ?

Eleve tes enfans : je pourrai m'y réſoudre, ſi je puis eſpérer de les voir heureux ; mais, ſi je n'ai d'autre héritage à leur laiſſer que des maux & des larmes, le plus grand ſervice que je puiſſe leur rendre eſt de les étouffer à leur naiſſance.

Si mon injuſte Patrie me refuſe le bonheur, je dois m'en éloigner en ſilence (a). Et ſi je ne puis la quitter, ſans me rendre plus malheureux encore ? Par quelle loi m'eſt-il défendu de me venger de ſes injuſtices ? Le bonheur eſt la Loi ſuprême : j'ai droit de me le procurer à tout prix.

Malgré l'injuſtice des hommes, *je jouirai du contentement intérieur.* Belle reſſource contre les traits de la fortune ! Au contraire, j'aurai à me reprocher d'avoir renoncé à mon bonheur pour des êtres qui ne méritent que ma haine.

Je vivrai toujours dans l'eſprit de mes amis. Cela n'eſt pas ſûr ; un malheureux n'a plus d'amis ; les morts ſont bientôt oubliés : & de quoi me ſervira le ſouvenir des hommes, quand je ne ſerai plus ?

Garde-toi de te plaindre de ton ſort. Quoi ? en me rendant malheureux, vous me refuſerez encore la triſte conſolation de me plaindre ? C'eſt tout ce que pourroit faire le plus cruel des tyrans.

Je punis, dites-vous, *plus ſûrement que les Dieux tous les crimes de la terre.* 1°. Cela eſt faux : dès qu'un ſcélérat peut braver la honte & les remords, vous ne pouvez rien contre lui : 2°. Vous puniſſez donc vos propres crimes ſur les malheureux que vous

(a) Page 494.

entraînez au mal par un penchant invincible.

Ne me parlez ni des remords, ni de la honte, ni de la crainte qui tourmentent l'ame des méchans (*a*); c'eſt qu'ils ne ſçavent pas raiſonner : doit-on avoir des remords ou de la honte des actions que nous n'avons pas pu éviter ? C'eſt à vous, Nature marâtre, de rougir des vices que vous nous avez donnés, ou plutôt, ce qui vient de la néceſſité, peut-il être un vice ou un crime ? Pouvons-nous oublier qu'il n'y a dans la Nature ni ordre ni déſordre, ni bien ni mal, ni vice ni vertu ?

Les motifs de la morale de la Nature, ſont *l'intérêt évident de chaque homme, de chaque ſociété* (*b*); cela ſeroit fort bien, ſi l'intérêt de chaque homme & celui de chaque ſociété étoient toujours d'accord; mais quand ils ſont oppoſés, lequel doit avoir la préférence ? Voilà ſur quoi nous ne ſommes pas encore inſtruits.

Serons-nous aſſez inſenſés pour demander à une Nature ſourde d'écarter l'impoſture qu'elle-même a fait naître (*c*); de diſſiper des erreurs où elle nous a fait tomber, & qui ſont un effet de l'organiſation; de ſoumettre nos cœurs, ſi elle les a rendus

(*a*) Pages 406 & 407.
(*b*) Page 409.
(*c*) Page 412.

incapables de soumission ? Conclurons-nous avec les Matérialistes qu'il faut *nous soumettre à la nécessité* d'être méchans, s'il plaît ainsi à la Nature ?

O disciples prétendus de la Nature ! C'est déraisonner trop long-temps ; puisque la Religion nous adresse un langage plus sensé, nous ne pouvons plus refuser de l'entendre.

§. 4.

Souvenez-vous, dit-elle à l'homme, que vous êtes l'ouvrage, non d'une Nature aveugle, mais d'un Dieu sage & bon ; qu'il est votre Créateur & votre pere, qu'il a paîtri de ses propres mains l'argile dont il vous a formé (*a*) ; que le souffle dont vous êtes animé est une émanation de son être, une ame spirituelle & immortelle (*b*).

Il vous a placé sur la terre, non pour y vivre esclave de vos appétits, comme les brutes ; mais pour exercer sur elles & sur vous-même, l'empire que la raison vous donne (*c*). Il a mis devant vous le bien & le mal ; pour les connoître, vous n'avez qu'à consulter votre propre cœur ; il a gravé sa Loi au fond de votre ame, il vous ordonne de la suivre, & vous punira si vous la violez (*d*).

(*a*) *Isaïe*, 64, 8.
(*b*) *Gen.* 1, 26, 2, 7.
(*c*) *Gen.* 1, 28, 4, 7.
(*d*) *Eccles.* 15, 14.

Destiné à une vie immortelle & à un bonheur plus parfait que celui qu'on peut goûter en ce monde, vous ne devez point fixer ici bas vos desirs : jouissez des biens que le Créateur a destinés à vos besoins (*a*). Mais n'oubliez pas que vous devez lui rendre compte de l'usage que vous en aurez fait (*b*).

S'il vous survient des afflictions & des malheurs, n'en accusez ni le sort bizarre, ni la malice des créatures ; c'est Dieu qui éleve & qui humilie, qui envoye les richesses & la pauvreté, la vie & la mort (*c*) ; mais ne désespérez jamais de sa bonté, encore moins de sa justice ; il ne frappe que pour guérir, il n'éprouve ici-bas la vertu que pour augmenter ses mérites, & lui accorder une immortalité plus glorieuse (*d*).

Regardez tous les hommes comme vos freres, puisque vous êtes enfans d'un pere commun (*e*) ; aimez-les comme vous-même, faites leur du bien, ne rendez point le mal pour le mal, ne gardez point de ressentiment ni de haine dans votre cœur : soyez juste, sincere, miséricordieux, bienfaisant, c'est Dieu qui l'ordonne (*f*) ? Secou-

(*a*) *Gen.* 1, 29.
(*b*) *Eccles.* 11, 9.
(*c*) 1. *Reg.* 2, 6.
(*d*) *Sap.* 1, 13 & 15.
(*e*) *Gen.* 3, 20.
(*f*) *Levit.* 19, 9 *& seq.*

rez les pauvres, faites accueil aux étrangers ; reſpectez les vieillards, honorez vos pere & mere, aimez votre épouſe, élevez avec ſoin vos enfans, chériſſez vos concitoyens & vos amis (*a*); & attendez de Dieu ſeul la récompenſe de vos œuvres (*b*).

En vain chercheriez-vous les ténébres ; pour faire le mal, l'œil perçant du Seigneur vous ſuit par-tout : il lit au fond de votre ame, & vos penſées les plus ſecrettes ne lui ſont point cachées : un deſir injuſte ſuffit pour vous rendre coupable ; quand vous tromperiez tous les hommes, vous n'en impoſerez jamais au Juge ſouverain qui eſt l'arbitre de votre ſort (*c*).

Aimez-le, puiſqu'il eſt votre bienfaiteur ; obſervez ſa Loi, puiſqu'il eſt votre maître ; craignez-le, puiſqu'il eſt votre Juge ; eſpérez en lui, puiſqu'il eſt votre rémunérateur (*d*).

Tel eſt le précis de la morale que la Religion de concert avec la nature enſeigna aux Juifs, malgré la groſſiéreté de leurs mœurs, malgré l'ignorance des ſiécles où leur Loi fut rédigée, malgré la barbarie des Nations dont ils étoient environnés. Tel eſt le fond ſur lequel le Fils de Dieu a

(*a*) *Exod.* 20. *Levit.* 19. *Deut.* 5, &c.
(*b*) *Pſ.* 17, 21 & ſuiv.
(*c*) *Pſ.* 93 & 138.
(*d*) *Deut.* 6, 5. *Eccleſ.* 12, 13. *Gen.* 15, 1.

tracé une morale encore plus parfaite & une Religion plus sublime ; une morale dont il a donné les leçons & l'exemple, & à laquelle il a sçu assujettir les différens peuples de l'Univers. Tel est le code immortel dont Dieu a gravé les notions dans le cœur de l'homme, contre lequel une orgueilleuse Philosophie se flatte en vain d'opérer la prescription, auquel elle oppose inutilement la voix des passions, les titres d'une liberté qui n'exista jamais, les clameurs de la calomnie & de la mauvaise foi.

Nous ne craignons plus de nous en rapporter au jugement du lecteur sur le mérite de l'Ouvrage que nous venons de réfuter ; il est en état de décider si les principes de l'Auteur s'accordent & se soutiennent, si ses preuves sont concluantes, ses objections solides, sa morale raisonnable & utile, ses plaintes & ses déclamations bien fondées. Nous n'hésitons point de renouveller l'observation que nous avons faite en finissant la premiere Partie, que *le Système de la Nature*, loin de favoriser les progrès de l'incrédulité, est peut-être le coup décisif qui doit déconcerter ses projets ; que les erreurs monstrueuses rassemblées dans cet Ouvrage sont un des plus beaux trophées que la Philosophie ait pu élever à la gloire de la Religion.

Nous croyons avoir rendu assez sensibles

les égaremens de l'Auteur; mais un Livre a peu d'influence sur les opinions; il peut encore moins opérer sur les mœurs. C'est à celui qui tient les cœurs dans sa main, & qui les tourne comme il lui plaît, de ramener à lui ceux qui l'ont oublié: & puisse-t-il ne leur faire sentir son existence & son pouvoir que par des bienfaits! C'est le vœu que nous invitons nos Lecteurs à former avec nous.

FIN.

ERRATA du Tome II.

Page 87, *lig.* 26, *quæritur*, *lis. queritur*
Page 97, *ligne* 22, cours, *lisez* court
Page 170, §. 12. *lisez* §. 11.
Page 225, *ligne* 6, d'un changement, *lisez* dans un changement
Page 402, §. 4. *lisez* §. 3.

APPROBATION.

APPROBATION.

J'AI lu par ordre de Monſeigneur le Chancelier, un Manuſcrit qui a pour titre : *Examen du Matérialiſme ; ou Réfutation du Syſtême de la Nature.* Quoique l'Ouvrage dont il s'agit ſe réfute par lui-même, puiſque ce n'eſt qu'un aſſemblage monſtrueux de faux principes, d'inconſéquences, d'abſurdités & de contradictions, l'on n'a pas cru cependant devoir le laiſſer ſans réponſe. Il étoit important de mettre tous ces défauts dans un grand jour ; & ſur-tout de prévenir ou diſſiper l'illuſion qu'un ſtyle artificieux & ſéduiſant, un ton déciſif & impoſant, une fauſſe apparence de ſyſtême lié, ſuivi, combiné pourroient répandre ſur des eſprits inattentifs, ou peu inſtruits, ou enfin, ce qui n'eſt malheureuſement que trop commun de nos jours, faciles à ſe prévenir en faveur des opinions hardies, & propres à appuyer l'irreligion. C'eſt ce que l'Auteur de l'Examen entreprend ; & il nous paroît qu'il le fait d'une maniere victorieuſe. Il profite habilement de tout l'avantage que lui donne l'excellence de la cauſe qu'il défend, & la ſinguliere extravagance du ſyſtême qu'il combat. Si ſon zèle & ſes talens lui ont déja procuré des ſuccès diſtingués, dans les différentes attaques qu'il a livrées à l'incrédulité, nous oſons aſſurer avec confiance, que cette nouvelle production ne lui ſera pas moins d'honneur, puiſqu'il eſt impoſſible de n'y pas appercevoir la réfutation la plus complette & la plus lumineuſe du ſyſtême qu'il a entrepris de détruire. Nous penſons donc que l'impreſſion de cet Ouvrage ſera très utile à la Re-

ligion, par l'évidence où l'on y met l'absurdité des opinions imaginées pour la combattre. A Paris, le 6 Septembre 1770.

RIBALLIER, *Syndic de la Faculté de Théologie, & Censeur Royal.*

PRIVILÉGE DU ROI.

LOUIS, par la grace de Dieu, Roi de France & de Navarre : A nos amés & féaux Conseillers, les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand-Conseil, Prévôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Justiciers, qu'il appartiendra : SALUT. Notre amé le Sieur Abbé BERGIER, Nous a fait exposer qu'il désireroit faire imprimer & donner au Public un *Examen du Matérialisme, ou Réfutation du Système de la Nature* : s'il nous plaisoit lui accorder nos Lettres de Privilége pour ce nécessaires. A CES CAUSES, voulant favorablement traiter l'Exposant, Nous lui avons permis & permettons par ces Présentes, de faire imprimer ledit Ouvrage autant de fois que bon lui semblera, & le faire vendre & débiter par tout notre Royaume pendant le temps de six années consécutives, à compter du jour de la date des Présentes. FAISONS défenses à tous Imprimeurs, Libraires, & autres personnes, de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de notre obéissance : comme aussi d'imprimer, ou faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter, ni contrefaire ledit Ouvrage, ni d'en faire aucun extrait, sous quelque prétexte que ce puisse être, sans la permission expresse & par écrit dudit Expo-

ſant, ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiſcation des Exemplaires contrefaits, de trois mille livres d'amende contre chacun des contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, & l'autre tiers audit Expoſant, ou à celui qui aura droit de lui, & de tous dépens, dommages & intérêts, à la charge que ces Préſentes ſeront enregiſtrées tout au long ſur le Regiſtre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, dans trois mois de la date d'icelles; que l'impreſſion dudit Ouvrage ſera faite dans notre Royaume, & non ailleurs, en bon papier & beaux caracteres, conformément aux Réglemens de la Librairie, & notamment à celui du 10 Avril 1725, à peine de déchéance du préſent Privilége; qu'avant de l'expoſer en vente, le Manuſcrit qui aura ſervi de copie à l'impreſſion dudit Ouvrage, ſera remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée, ès mains de notre très-cher & féal Chevalier, Chancelier, Garde des Sceaux de France, le Sieur DE MAUPEOU; qu'il en ſera enſuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliothéque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle dudit Sieur DE MAUPEOU; le tout à peine de nullité des Préſentes: DU CONTENU deſquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit Expoſant & ſes Ayans-cauſe, pleinement & paiſiblement, ſans ſouffrir qu'il leur ſoit fait aucun trouble ou empêchement. VOULONS que la copie des Préſentes, qui ſera imprimée tout au long, au commencement ou à la fin dudit Ouvrage, ſoit tenue pour dûement ſignifiée, & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amés & féaux Conſeillers & Secrétaires foi ſoit ajoutée comme à l'original. Commandons au premier notre Huiſſier ou Sergent ſur ce requis, de faire pour l'exé-

cution d'icelles, tous actes requis & néceſſaires, ſans demander autre permiſſion, & nonobſtant clameur de Haro, Charte Normande, & Lettres à ce contraires : CAR tel eſt notre plaiſir. DONNÉ à Paris le douziéme jour du mois de Septembre, l'an de grace mil ſept cent ſoixante-dix, & de notre regne le cinquante-cinquiéme. Par le Roi en ſon Conſeil.

Signé, LEBEGUE.

J'ai cédé au Sieur HUMBLOT le préſent Privilége, ſuivant nos conventions d'aujourd'hui. A Paris, ce 15 Septembre 1770.

Signé, BERGIER, *Chanoine de Paris.*

Regiſtré le préſent Privilége & enſemble la Ceſſion ſur le Regiſtre XVIII. de la Chambre Royale & Syndicale des Libraires & Imprimeurs de Paris, N°. 1290, *fol.* 241, *conformément au Réglement de* 1723. *A Paris*, ce 28 *Septembre* 1770.

Signé, J. HÉRISSANT, *Syndic.*

De l'Imprimerie de CHARDON, rue Galande. 1771.